Cinquième Année — *Soixante-Quinze Centimes* — *25 Janvier 1910.*

Les Entretiens Idéalistes

Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie

TOME VII — **CAHIER XL**

SOMMAIRE

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire, 86.
Bonaparte.

PARIS

AU SEUIL DE 1910

Au moment où une année nouvelle s'ouvre devant nous comme une page vierge encore, n'est-il pas bon de se recueillir pour faire un examen de conscience et prendre des résolutions. N'est-il pas bon aussi de saisir cette occasion pour redire *ce que nous sommes et ce que nous voulons.*

Certes les *Entretiens Idéalistes*, nous pouvons le dire sans fausse modestie, mènent le bon combat.

A une époque où la plupart des revues s'endorment dans la sécurité d'une vieille réputation bien établie, ou cherchent le succès dans la réclame d'une originalité fantaisiste et trop souvent pornographique ; à une époque où le positivisme est à l'ordre du jour, où certains trouvent toujours spirituel de tourner en dérision les choses les plus sacrées, où la réclame des arrivistes désoriente les bons esprits par l'affirmation de l'absurde, nous voulons affirmer toujours plus nettement nos convictions religieuses, artistiques et philosophiques.

On peut être jeune et avoir dans les veines un sang impatient sans être nécessairement un fou ; on peut comprendre les préoccupations de son époque sans en aimer les défauts, et nous ne cesserons de répéter que le positivisme n'est pas la sagesse et que l'esprit critique et l'esprit scientifique ne consistent pas dans un badinage à la Homais sur tout ce qui mérite le respect et l'amour.

Alors que si souvent l'on persifle toute conviction sincère, alors qu'un doux éclectisme sourit à droite et à gauche, nous déclarons que nous sommes des convaincus et des intransigeants ; que l'intransigeance, cependant, n'est pas l'intolérance, que nous respectons toute conviction sincère chez un homme, mais que nous n'accepterons jamais de transiger avec l'erreur.

Conciliation ? Oui ! Concession ? Non !

Telles sont les résolutions que nous prenons pour l'année 1910 ; déjà, les années passées nous nous sommes efforcés dans ce sens ; telles sont nos convictions, d'ailleurs qu'elles ne nous permettent pas de travailler autrement. Redisons-les encore une fois en ce début d'année afin de poser nos jalons, de marquer nos points de repère pour le champ clos du combat.

Nous sommes CATHOLIQUES, nous ne parlons pas au nom du catholicisme ; nous n'avons aucun mandat pour cela ; mais nous affirmons bien haut notre croyance catholique — en nous efforçant d'en donner les raisons — et notre volonté de rester inébranlablement soumis à l'Eglise et au Pape ; nous soutenons que cette soumission, bien loin d'être un arrêt et une gêne, est pour nous un soutien et un aiguillon.

Nous sommes IDÉALISTES ; nous croyons à la suprématie de l'Idéal sur le Réel, de la Pensée sur l'Instinct, de l'Esprit sur la Matière, du Bien sur le Mal, de l'Amour sur la Haine.

Enfin, nous sommes jeunes et ardents, pleins de confiance, et nous voulons espérer ; nous avons foi dans l'avenir de l'humanité, dans le développement chez tous de la personnalité et de la dignité humaine.

Tel est notre esprit : nous voulons l'affirmer sur un triple plan, *philosophique, artistique* et *social.*

En PHILOSOPHIE, nous sommes catholiques, nous voulons remettre en honneur, opposer au modernisme, au Positivisme, au Nietzchéisme, au fatras à la mode, cette admirable philosophie des Pères et des Docteurs, inconnue et méconnue, traditionnelle et large.

En ART, nous sommes idéalistes, nous nous mettons en opposition avec l'Art matérialiste sans inspiration et sans mysticité ; nous nommons pour nos maîtres : Giotto, Léonard, Raphaël, Michel-Ange, « le beau Dieu » d'Amiens, Notre-Dame de Paris, Dante, Shakespeare, Eschyle, Corneille, Racine, Bach, Beethoven, Wagner....

En SOCIOLOGIE, enfin, nous croyons au progrès de l'humanité régénérée par le Christ ; nous croyons à la marche évolutive de l'humanité ; sans oublier la statique sociale, nous voulons au nom du dynamisme développer moralement et intellectuellement les individus, à l'aide des forces morales, intellectuelles, sociales du catholicisme.

Nous pouvons annoncer que nous apporterons les améliorations nécessaires à la poursuite de notre œuvre.

En avant donc, cette page blanche qui s'ouvre devant nous, sera bonne ou mauvaise suivant nos volontés ; à nous d'en faire un chef d'œuvre !

Que nos amis nous aident, que ceux qui pensent comme nous ne se désintéressent pas de notre effort ; travaillons tous de toutes nos forces, car la moisson est grande et il y a peu d'ouvriers.

C'est donc à eux à se multiplier, pour le Catholicisme, pour l'Art et pour la Société.

LES FONDATEURS.

UN GRAND MYSTIQUE

LACURIA

> Les hommes qui devraient être des flambeaux pour les intelligences, sont, par une dramatique ironie des choses, placés dans l'obscurité des conditions. Lacuria, ce grand Alexandrin qui avait lu Pascal, ce mystique dont l'esprit avait la précision mathématique, fut quelque surveillant d'institution. Pouvant fixer le soleil des esprits, le Verbe, ses yeux naturels se fermèrent. Aveugle, il mourut de privations. Mais, enveloppé dans une soutane dont l'usure était dissimulée sous une capote de cocher, il consomma sa vie dans la joie, heureux d'être arrivé à ce point gnostique que Clément d'Alexandrie, son maître, appelle la Béatitude.
>
> PAUL VULLIAUD.

Plus d'une fois, du haut de la colline de Fourvière, à Lyon, dans la matinée brumeuse et ensoleillée tout ensemble, j'ai pu jouir d'un merveilleux contraste : à mes pieds, l'immense cité ensevelie dans un brouillard d'où monte une vaste et confuse rumeur, et, là-bas, au bout de l'horizon, les cîmes neigeuses des Alpes resplendissant dans la pleine lumière. On dirait qu'une double impression analogue se dégage de maints penseurs lyonnais. « Tous ces Lyonnais, écrit M. Faguet, sont volontiers rêveurs, imaginatifs, irréels et mystiques... Poètes, de Maurice Sève à de Laprade, ils sont symbolistes ; penseurs, d'Antoine Favre à Edgard Quinet, ils sont abstraits de tout leur cœur, amateurs de mythes et de figures... Ils sont graves et lents et d'une très forte vie intérieure La clarté et la vivacité française ne leur agréent jamais qu'à moitié. Très intelligents et infiniment amoureux des idées, ce sont des intelligences *à seconde vue*, à qui manque quelquefois la première. »

De ce type, l'auteur des *Harmonies de l'Etre*, Lacuria (né à Lyon en 1806) reproduira du moins les grands traits, et les meilleurs. Il subit du reste les influences de milieux plus vastes. C'était alors le règne de Fourier en sociologie,

de Fichte et d'Hégel en métaphysique, et ces puissants esprits unitaires, dont Victor Cousin se faisait dans ses cours le brillant interprète, ne sont point sans avoir éveillé dans l'intelligence très ouverte, très sonore, admirablement synthétique de Lacuria, l'écho de profondes vérités dont leurs monstrueuses erreurs n'étaient que la défiguration. Vers le même temps Lamennais publiait son *Esquisse d'une Philosophie*, et la première phrase de la première édition des *Harmonies de l'Etre* y fait certainement allusion : « Un grand génie a ouvert une voie sublime et féconde : en faisant de la Trinité le pivot de son ouvrage, il a placé la philosophie sur sa véritable base... Elle devient alors une vaste analogie, analogie non mesquine et arbitraire, mais fondée sur l'essence même des choses. » Frédéric Schlegel et sa *Philosophie de la Vie*, « ouvrage où l'on rencontre des aperçus dont la profondeur et la portée étonnent » ; un autre livre intitulé : *De l'Unité, ou Aperçu philosophique sur l'identité des principes de la science mathématique, de la grammaire générale et de la religion chrétienne*, ne furent pas non plus sans forte influence sur l'orientation d'un esprit très personnel, mais accueillant et large qui prenait son bien où il le trouvait, considérant sans doute la Vérité comme la synthèse des points de vue, et l'orthodoxie comme la conciliation universelle. En 1844 la première rédaction d'une œuvre étrange était imprimée et allait paraître. L'auteur se dissimulait sous le voile d'un de ses prénoms, Gaspard, craignant, non pour lui, mais pour le collège où il était professeur (1) les controverses compromettantes, lorsqu'une indiscrétion le dévoila. Ses méthodes de discussion et de démonstration furent blâmées ; ses collègues, — des abbés — excellentes gens, administrateurs parfaits, fins lettrés même, mais qui sans doute voyaient dans la pensée un luxe inutile à un professeur, ne lui ménagèrent pas les remontrances basées sur les arguments les plus solides. On lui reprocha de vouloir expliquer les mystères, de citer de préférence les ennemis de la société ou de l'Eglise, d'admirer Lamennais et parfois Fourier, d'avoir vanté la conduite des ouvriers lyonnais insurgés en 1831 ; on crut même découvrir dans une phrase

(1) « Lacuria, âme d'artiste et passablement rêveuse, inconscient au dernier point de ce qu'on appelle le positif des choses, et qui menait au milieu du bruit et des mouvements du collège une vie quelque peu semblable à celle des premiers ermites du désert, s'occupait tout à la fois de mathématiques, de musique et de philosophie, en vrai disciple de Pythagore. »

(Extrait d'une notice sur le collège d'Oullins, près Lyon, par M. Léon Chaine, ancien élève).

du chapitre XII, un blâme indirect au pape Grégoire XVI et a sa bulle contre *l'Avenir* et les idées libérales. (1).

En dépit des sincères explications et des corrections consciencieuses de l'auteur, dont le livre parut en 1847, la persécution devint telle que le pauvre Lacuria, après avoir sacrifié sa fortune à la fondation du collège d'Oullins, dut le quitter et se réfugier à Paris, où, semblable aux cénobites des déserts de Lybie, il s'isola du monde dans le travail et la prière. « Ceux qui le visitèrent dans sa cellule de la rue Thouin, gardent, écrit M. Gabriel Boissy dans le *Salut Public* de Lyon, l'ineffaçable souvenir d'un céleste spectacle. Malgré les ravages de la maladie, malgré les morsures de la bise, il rayonnait d'une béatitude angélique. Il n'avait pas de plaintes, il n'en concevait pas. Il entretenait ses visiteurs des vérités éternelles, des doutes et des certitudes ; il parlait de la Bonté divine, de la Beauté parfaite et du jeu des causes secondes ; ils s'inclinait vers l'homme, glorifiait l'espérance, la sainteté, l'amour, la charité. Son visage resplendissait d'un ineffable bonheur, et le disciple, en cet instant, comprenait et sentait qu'il n'est pas de vocation plus haute que celle des enthousiasmes sacrés ».

Cependant son œuvre, ébauchée à Lyon, prenait peu à peu dans son esprit sa forme définitive et parfaite. Elle est le fruit mûr de trente années de labeur, de sève ardente et patiente, en cette cellule perdue dans le grand océan parisien, où montaient Gounod et Chenavard, et plus souvent encore — attirés ceux-là non point par le génie, mais par la bonté, par cette royale générosité de cœur qui chez lui était harmonique à la splendeur de l'intelligence, des malheureux qu'il réconfortait, qu'il nourrissait parfois de sa pauvreté, car ainsi qu'il prodiguait ses lumières, il donnait sa dernière obole et même, m'a dit quelqu'un qui l'a bien connu, jusqu'à sa dernière chemise. C'est de la sorte que sa profonde métaphysique se traduisait immédiatement en actes, selon sa thèse de *l'identité de la raison et de l'amour* : « Comme un mur qui ne renvoie que les balles qui le frappent, l'animal ne répond qu'aux sensations qu'il éprouve, il les rend de même nature, œil pour œil, dent pour dent... L'animal qui n'a d'autre guide que la sensibilité est fatalement égoïste, et l'enfant aussi

(1) Les détails, bien minimes d'ailleurs, qui motivaient ou non ces reproches, ont totalement disparu de la 2e édition, publiée 30 ans après, et qui seule subsiste. L'intelligence de Lacuria avait d'ailleurs évolué, et l'œuvre définitive est très différente de l'esquisse de 1844, et même du texte de 1847.

avant l'usage de la raison... La raison brise le cercle fatal et *fait sortir l'homme de lui-même en lui découvrant une infinité de rapports* qui dépassent ses sens ; elle découvre tous les degrés de la parenté et établit la *famille*, puis elle montre tous les embranchements de la hiérarchie et réalise *la société*... Ainsi le dévouement est corrélatif de la raison, *il n'est que la raison mise en pratique* ; plus la raison est grande, plus le dévouement doit l'être. Le dévouement est la seule preuve incontestable de la puissance de la raison, la vraie mesure de la grandeur de l'homme (1) » N'était-ce point d'ailleurs parce que la pensée grande, vraie et belle, la pensée royale qui se donne est une charité magnifique, que l'ermite de la rue Thouin, comme le roi mage donl il portait le prénom, désirait répandre cet or, et le voulait pur, et en creusait la mine et en fouillait les filons avec une patience et une ardeur toujours neuves. Les petits esprits cherchent aux maux de l'humanité de petits remèdes et en trouvent mille ; lui n'en voyait qu'un : la lumière Mais celui-ci les contenait tous, comme l'unité contient tous les nombres.

Cette esquisse de l'homme serait incomplète si nous ne disions un mot de son caractère. Ce grand cœur, ce travailleur acharné, était un être d'une bonhomie naïve, mélange exquis de force et de simplicité, de cordialité et de transcendance. D'une indifférence parfaite aux mesquineries de la terre, à nos luxes, ambitions et vanités, ces « miettes de l'orgueil de Satan » comme il les nomme quelque part, une planche de sapin valait pour lui un meuble en acajou sculpté, s'il y pouvait mettre des livres ou s'y appuyer pour écrire. Dédaigneux du confort et lui préférant le commode, il s'était fabriqué un bureau à peu de frais, et deux petits pupitres qui lui permettaient, l'un de lire en mangeant, près du pauvre poële où mijotait son vague fricot, l'autre de lire debout, héroïquement, pour ne pas se laisser aller au sommeil. On cite des traits épiques de son insouciance de l'opinion ou de l'étiquette. Une grande dame polonaise, admiratrice de son génie, lui ayant offert, par un froid très vif, un somptueux manteau, elle eut la surprise de le voir venir huit jours après avec ce vêtement coupé dans le bas et recousu au fil blanc ; il avait trouvé que « c'tte machine » lui embarrassait les jambes. En lui la préoccupation de paraître n'existait pas. « C'était un grand enfant qui vivait dans son rêve », dit le Dr Conau ; je croirais plutôt que c'était un grand sage qui vivait dans la haute réalité. Pourtant son mépris de

(1) T. I, p. 275.

l'apparence, du médiocre ou du superflu, n'entraînait point celui du détail, même petit. Ce rêveur n'eût point manqué de consulter le baromètre et n'oubliait pas son parapluie. Ce sage adorait les bébés, leurs gentillesses et leurs grimaces, gagnait au besoin une partie d'échecs ou de billard, à moins que le diable Abbadon (il savait les noms de ces personnages) ne lui fit manquer le coup, au grand éclat de rire de Paul Chenavard. Il raffolait de Guignol dont il récitait encore à 80 ans des pièces entières entendues une fois dans son enfance à St-Nizier vers 1820, de la bouche même de Mourguet le créateur du genre. C'est lui qui a dit ce mot profond : « Le rire a été calomnié parce qu'on a confondu ce qui lui est essentiel et ce qui lui est accidentel. L'idée de l'Etre est l'extase de l'Etre, mais l'idée du non-Etre peut être regardée comme la création joyeuse, comme le sourire éternel de l'Infini ». La haute pensée, de même, était l'extase du philosophe, mais quand il sortait pour un instant de l'ivresse austère de sa vie intérieure, gai, jovial, il ne dédaignait pas le calembour, la charade ou le logogriphe, et se laissait aller par moments à des accès de fou rire après les dissertations métaphysiques les plus ardues. D'autres fois, par un besoin de solitude et de nature, il partait seul, un grand pain sous le bras, pour aller rêver de longues heures dans la forêt.

« Il se promenait souvent, raconte M. Thiollier, au jardin du Luxembourg au moment de la fermeture, suivi par d'anciens élèves ou leurs camarades accourus pour entendre une conversation très spéciale. Beaucoup étaient émus, tandis que certains souriaient, lorsqu'il attaquait des sujets tels que : le triomphe et le bonheur des vierges, etc. » Sans jamais se plaindre de sa destinée il enviait cependant la poche du Juif errant où l'on était toujours sûr de trouver cinq sous. Il exprimait aussi ses idées sur les Rothschild : « Puisque ces gens-là éprouvent du plaisir à posséder des caves pleines d'or, on devrait se débarrasser en leur faveur de l'or du monde entier en leur demandant en échange d'empêcher les pauvres diables de mourir de faim. »

Prophète à ses heures, comme de Maistre, comme Ernest Hello qui s'écriait en 1867, en pleine gloire de l'Exposition et de l'Empire : « Je viens de passer devant les Tuileries, et elles ne brûlent pas encore ! » Lacuria, assurent ses amis, prédit trois ans à l'avance les massacres de la Commune. Parmi les sciences, qui toutes l'intéressaient, se greffaient et s'enracinaient rapidement dans son esprit, devenaient rameaux de sa vaste pensée de plus en plus touffue et riche, il se sentait attiré surtout vers les plus mystérieuses. Il disait, à propos du problème de la Physio-

nomie, dont son ami Ledos étudiait les secrets : « Le nombre des formes et des couleurs qui composent la forme humaine est incalculable, et les degrés d'harmonie dont cette multitude est susceptible le sont aussi, et toutes ces formes, toutes ces couleurs, tous ces degrés d'harmonie ont un sens mystérieux ef profond, qui, si nous pouvions le comprendre, nous ferait connaître toutes les vérités. »

En 1890, à la mort du maître devenu aveugle et infirme, sa grande œuvre, celle qui fut l'idée de sa vie, restait inédite. Il avait rêvé pour elle une destinée glorieuse, du moins utile et bienfaisante. Lui qui aimait à conter ses rêves, même ceux de son sommeil (on lui a reproché d'y croire quelquefois, à l'instar d'ailleurs de plus d'un patriarche biblique — et pourquoi Dieu, dans certains cas et pour certaines natures d'esprit, ne se servirait-il pas des rêves ?) Lacuria avait, une nuit, lutté contre un monstrueux serpent, dont finalement avec un gros livre il avait écrasé la tête. De son vivant, la force d'esprit de cet homme, jointe à la pureté de sa vie, lui donnait une grande puissance de persuasion : il convertit beaucoup d'âmes et en affermit bien d'autres dans leur foi première. Or il a condensé dans son œuvre l'essence la plus pure et la plus forte de sa haute pensée et de son grand cœur, comment ne serait-elle pas puissante contre l'erreur et le mal ? L'histoire de la publication du livre n'est, en tout cas, pas moins mystérieuse que le rêve de l'auteur. Quelques mois après la mort de Lacuria, on parlait de lui dans un salon parisien. Un ami montrait sa photographie, lorsqu'un des assistants qui ne l'avait jamais vu, poussa un cri de surprise et parut vivement impressionné. On voulut en savoir la cause, et il raconta ce qui suit. Il avait eu, lui aussi, quelque temps auparavant et par une coïncidence étrange, un rêve. Un vieillard dont il fit la description, lui était apparu, prononçant ce simple mot : « Je compte sur vous ». Ne connaissant pas l'homme et ne s'expliquant pas le mot, il avait négligé ce songe ridicule. Mais cette photographie lui donnait la clé de l'énigme. Car, ce vieillard, il le reconnaissait, c'était lui ! Et voilà comment M. René Philipon qui n'avait jamais vu, et peut-être jusqu'alors jamais lu Lacuria, publia en 1899, chez l'éditeur Chacornac, *Les Harmonies de l'Etre*.

II

L'Harmonie, en effet, l'Hamonie universelle : tel est bien le fond du rêve et de la pensée de notre philosophe. Elle est la forme sous laquelle il conçoit Dieu. « Je le déclare, écrivait-il dès sa première édition, l'objet fondamen-

tal de ma foi, c'est l'harmonie éternelle ; j'ai en elle une confiance que nul martyre ne saurait ébranler, pas même celui de l'esprit et du cœur ; et comme l'harmonie éternelle c'est Dieu, l'article fondamental de ma foi est celui-ci : Je crois en Dieu. » (1)

L'harmonie est pour Lacuria le nom même de la Vérité en tout ordre et en toutes choses. Elle résulte le plus souvent de la conciliation des contraires (2). A ses yeux tous les grands problèmes se posent, en effet, par deux termes, l'un positif, l'autre négatif. La pensée est comme une balance qui a toujours ses deux plateaux : dans l'un de ses plateaux sont toutes les idées positives, dans l'autre toutes les idées négatives correspondantes. « Qu'on parcoure le ciel et la terre, on ne verra partout autre chose que cette grande loi... Deux forces régissent les mondes : une force positive, celle qui les lance dans l'espace ; une force négative, l'attraction qui tend à détruire la première et à tout ramener au repos ; la combinaison de ces deux forces réalise l'harmonie et fait décrire aux astres l'ellipse, la courbe symbolique de l'esprit d'amour. Tout ce que nous voyons, nous le voyons sous l'influence d'une grande dualité : la lumière et l'ombre. L'ombre seule cache tout, la lumière seule éblouit et ne laisse saisir aucune forme, mais dans la nature, c'est le mélange de la lumière et de l'ombre qui dessine toutes les formes, nuance toutes les couleurs et manifeste toutes les beautés de la matière. Le silence ne s'entend pas, le bruit absolu ne s'entend plus, mais leur combinaison produit l'harmonie des sons et les rend agaéables à l'oreille. Le mouvement excessivement rapide ne se voit plus et produit la même sensation que l'immobilité ; mais leurs diverses proportions produisent toutes les grâces du mouvemeut. Le chaud et le froid portés à l'extrême ne se sentent plus, mais leur harmonie produit le bien-être... La vie physique dans l'homme commence par le cœur qui produit le mouvement du sang artériel direct, mais ce mouvement ne suffit pas à la vie, il faut un mouvement reflexe, celui du sang veineux. La circulation que produisent ces deux mouvements assure et entretient la vie. Nous connaissons l'électricité positive et l'électricité négative dont l'union produit la lumière. Nous avons vu aussi que le beau était l'harmonie de deux termes, l'un positif qui est l'unité, l'autre négatif qui est la variété. Pour l'ordre spirituel, les deux pôles de la pensée sont la foi et la

(1) 1re éd. T II, p. 373.

(2) Il ne s'agit pas, bien entendu, de la conciliation du vrai et du faux, du bien et du mal, car le faux et le mal sont exclusion.

science : la foi est le principe positif, la science le principe négatif, leur union seule peut réaliser la lumière complète de la pensée. c'est-à-dire la vraie philosophie (1) ».

« Regardez autour de vous, répète-t-il ailleurs, partout vous verrez cet éternel va-et-vient, sans lequel rien ne se fait, vous le verrez dans les jambes qui marchent, dans les mâchoires qui mâchent, dans le bras qui frappe, dans le pendule qui se balance. Il faut y avoir recours quoique vous veuillez faire : scier, limer. coudre, piler, bêcher, moissonner, forger, souffler, jouer du violon, lancer la paume, jeter des pierres, ramer, pomper, brasser, vous n'y échapperez pas. La poudre comme force n'a pu jusqu'à présent que détruire, parce qu'on n'a su lui donner qu'un mouvement direct ; mais depuis que la vapeur a été élevée jusqu'au mouvement alternatif, elle peut réaliser toutes les merveilles de l'industrie (2). » « Regardez toutes les œuvres du Très-Haut (il ne s'agit pas ici d'une observation de détails, mais d'une loi générale et sans exception) : elles sont ainsi deux à deux et l'une opposée à l'autre. La création tout entière est fondée sur la dualité, et cette dualité n'est pas seulement une distinction numérique mais une opposition ou au moins un contraste, et, selon l'expression usitée maintenant, une autonomie ; tout être est double pour ainsi dire, de sorte que la création est comme une immense balance où tout être a son contre-poids dans le bassin opposé (3). »

Or, se demande le penseur, Dieu aurait-il imposé à la création ce caractère fondamental de dualité s'il n'en avait trouvé en lui-même le type et le modèle ? « Ce problème est le plus important de tous, il est la porte d'entrée de l'édifice philosophique. Si cette porte ne s'ouvrait pas, toutes les autres resteraient fermées et il serait impossible d'aller plus loin. Essayons donc » (4). — « Lorsque la pensée s'élève à la contemplation de l'Etre divin, la première idée qui se présente est celle de l'unité. L'unité est le caractère spécial de Dieu. Dieu seul est un. C'est par l'unité qu'il se distingue de la création qui est tout entière fondée sur la division et le nombre (5) ». Comment donc cette unité indivisible et divine pourrait-elle s'entrouvrir sans se briser elle-même ? La dualité, la trinité en Dieu n'est-elle point contre nature ? C'est ici qu'il faut lire cet étonnant chapitre *De la distinction et du nombre 2*, lesquels, selon La-

(1) T. I, p. 84.
(2) T. I, p. 86.
(3) T. I, p. 20,
(4) Tome I, p. 20.
(5) Tome I, p. 6.

curia, ont leur origine et leur source dans l'essence même de l'Intelligence absolue. Ecoutons l'éminent penseur : « De même que l'Unité est l'essence de l'être et de la vie, de même la dualité est l'essence de l'intelligence .. Ainsi, il nous est impossible d'avoir l'idée de vrai, sans celle de faux, de bonté sans celle de malice ; de beauté sans celle de laideur ; de justice, sans celle d'injustice : de grandeur, sans celle de petitesse ; de mâle sans celle de femelle ; de père sans celle de fils : il faudrait épuiser le dictionnaire. Toute idée a son contraste, son ombre, et c'est par ce contraste qu'elle devient claire et distincte. » (1)

Pour que je pense le moi, dit Fichte, il faut que je l'oppose au non moi. « Le oui et le non forment dans nos pen sées deux immenses échelles qui ne peuvent se tenir qu'appuyées l'une sur l'autre ; et si l'unité est le caractère essentiel de la vie, la dualité est le cachet de l'intelligence... Pour que Dieu se voie clairement il faut donc qu'il se distingue, c'est-à-dire qu'il se sépare en esprit de ce qui n'est pas lui. Mais de quoi se distinguera-t-il ? de quoi se séparera-t-il, lui qui est tout *l'Etre* ? Ce sera de son contraire. Or le contraire de l'Etre c'est le non-Etre... Nous trouvons donc en Dieu-même, non pas dans sa substance qui est unité indivisible, mais dans son intelligence, cette dualité fondamentale et éternelle, qui est la cause, le type premier, la raison et la source de toutes les dualités et par là même de tous les nombres » (2). Observons d'ailleurs que « la dualité de l'objet ne divise pas la pensée divine, cette pensée reste une et également infinie sous ses deux faces, également belle et du côté de la lumière et du côté de l'ombre, mais une de ces deux faces est positive et l'autre négative ». (3) Voilà l'origine du nombre 2, clé du grand dualisme universel.

Mais ce dualisme ne doit pas être une lutte ; il doit être *une harmonie*. La droite et la gauche ; l'eau et le feu ; l'esprit et la matière ; l'idéal et le réel : le fini et l'infini ; l'autorité et la liberté ; le capital et le travail ; le masculin et le féminin ; l'intelligence et le cœur ; la justice et la bonté ; la raison et la foi ; toutes les formes diverses de la dualité humaine ou cos mique, ne sont point faites pour se combattre, mais pour

(1) Même la simple vue physique a besoin de lumière et d'ombre : « Le moment où l'on jouit le mieux d'un paysage c'est le matin et le soir, lorsque l'ombre dessine toutes les formes ; le moment où l'on en jouit le moins c'est au milieu du jour, où lee objets n'ont point d'ombre ; on dit alors que la lumiére écrase le paysage. »

(2) T. 1 p. 22.

(3) T. I. p. 23.

s'unir, s'entr'aider et se féconder mutuellement. L'harmonie, nous l'avons dit, est le baiser des oppositions, la naturelle conciliation des contraires. Il y a donc en somme trois termes : positif, négatif, harmonique ; thèse, antithèse, synthèse ; majeure, mineure, conclusion ; masculin, féminin, mariage ; électricité positive et négative, étincelle etc. C'est surtout dans le troisième terme qu'est la lumière, la force, la beauté, la joie.

Or, quel est le type, la raison suprême de cette trinité universelle ? Ici se présente l'idée et le dogme de la trinité divine, que Lacuria appelle « la plus grande richesse de notre pensée ». Voici d'abord, en une formule, le concept qu'il nous en offre : « Dieu par l'idée de l'être *se voit*, par l'idée du non être *se distingue*, et par la lumière qui résulte des deux *se comprend.* » Moi-même, « si je vois clairement par le moi ce que je suis, par le non-moi ce que je ne suis pas, et si, par la comparaison de ces idées j'ai une vue complète et parfaitement exacte de moi-même, n'ai-je pas triplement conscience de moi-même sous trois points de vue différents qui subsistent sans se confondre dans leur harmonie ». (1) Mais en Dieu tout est infini, et la triple conscience va jusqu'à la triple personnalité On peut dire « que la personnalité du Père est la conscience que Dieu a de lui-même par l'idée de l'être, la personnalité du Fils la conscience qu'il a de lui-même par l'idée du non-être, et la personnalité du Saint-Esprit la conscience qu'il a de lui-même par l'union ou l'unité de ces deux idées ».

Le Père est en quelque sorte la conscience positive de l'Etre, le Fils sa conscience négative (2), le Saint-Esprit sa conscience harmonique (3). Et en posant ces trois termes, positif, négatif, harmonique, nous avons, dit le penseur, « formulé la loi fondamentale et universelle de l'être. ».

---

(1) T I. p. 80.

(2) « Ce mot négatif appliqué au Fils, peut, au premier abord effaroucher certains esprits ; mais qu'ils veuillent bien considérer que ce mot ne tombe nullement sur la personne, mais seulement sur l'objet de la pensée. Un homme qui réfléchit sur le néant cesse-t-il pour cela d'être une personne réelle, vivante ? Quand Dieu se distingue par l'idée du non-être, la personne qui résulte de cette contemplation n'est pas moins réelle, vivante et infinie en toutes sortes de perfections que les autres. » (T. I. p. 82.).

(3) « La conscience ne peut se placer qu'à trois points de vue différents : on peut avoir conscience de ce qu'on dit, de ce qu'on est, de ce qu'on n'est pas, et du rapport entre ce qu'on est et ce qu'on n'est pas, — ou, autrement, la conscience ne peut être que *positive*, *négative* et *harmonique.* » (T. I. p. 194.)

En toutes choses, comme le remarquait St Augustin, il y a trois termes : « *ce qui constitue, ce qui distingue et ce qui coordonne.* » L'intelligence, pour être complète, doit embrasser à la fois la *substance* des choses, la *distinction* ou variété des formes, et leur *coordination* ou harmonie. Substance, distinction, harmonie ; ou le fond, la forme et leur accord, n'est ce point le résumé de tout, même des problèmes artistiques ou littéraires ? En Dieu, le Père correspond à la Substance, le Fils à la Forme, le St-Esprit à l'Harmonie ; ils sont, peut-on dire, la Substance, la Forme et l'Harmonie en personnes, à l'Etat personnel et infini tout à la fois, et les trois ne font qu'un.

Mais ici se dressent de grands problèmes.

Et d'abord : Pourquoi la personnalité est-elle triple en Dieu et unique dans l'homme ? Lacuria répond (toujours d'après Fichte : « La conscience complète, nous l'avons vu, doit être en même temps la connaissance de ce qu'on est, de ce qu'on n'est pas, et du rapport qui existe entre ce qu'on est et ce qu'on n'est pas. Ces trois points de vue renferment tout et restent toujours trois. Dieu seul remplit ces trois conditions dans sa conscience infinie qui contient tout. Une créature finie, quelle qu'elle soit, n'en peut remplir qu'une : elle a conscience du moi ou de ce qu'elle est, mais, dans ce qu'elle n'est pas, ou le non-moi, se trouve l'infini, qui dépasse sa conscience et ne peut y être renfermé. Elle peut, il est vrai, avoir l'idée de l'infini, mais elle ne le comprend pas : l'infini peut être dans sa science, mais non dans sa conscience. Cependant des êtres intelligents, qui ne remplissent qu'une des conditions de la personnalité parfaite, sont des personnes. Ceci nous laisse entrevoir que Dieu, qui les remplit toutes les trois, peut être trois fois personne. » (1)

Autre problème : Dieu est la plénitude éternelle de l'Être : comment peut-il y avoir d'autres êtres que lui ? C'est l'éternelle objection du panthéisme. Ecoutez la réponse de Lacuria : Les êtres sont négatifs. « Dieu, dit-il, par le mystère de la création, a voulu donner une réalité objective, non pas sans doute au non-être, mais à l'idée qu'il en a... Pour cela il fallait que toutes les qualités de cette réalité fussent la négation des attributs de l'être divin. Il fallait opposer à l'unité la divisibilité, à l'activité l'inertie, à la lumière l'impénétrabilité, à l'immuable éternité l'incessante mobilité qui réalise le temps. » (2) « L'espace n'est au fond que la négation de l'immensité, comme le temps est la négation de

(1) T II. p. 311.
(2) T. II. p. 311.

l'éternité. » (1). Ce caractère négatif est surtout vrai de la matière, de laquelle Lacuria nous donne l'idée la plus profonde et la plus originale : « La matière, dit-il, n'est que limite et négation, limite et négation de quoi ? de l'être positif et substantiel. La matière commence là où Dieu suspend la manifestation de ses attributs divins ; alors nous voyons se manifester l'opposé et le contraire de ces attributs ; et nous reconnaîtrons bientôt que toutes les propriétés de la matière ne sont que des non-propriétés...» (2) Mais dira-t on, la matière n'est-elle rien ? « Nous ne disons pas cela, mais nous disons que la matière est l'expression du néant... la matière est le mot *néant* écrit de la main de Dieu, non en caractères conventionnels comme nous, mais avec le signe le plus propre à exprimer sa pensée. . Par ce fond d'elle même que St Thomas déclare inintelligible en soi, elle exprime l'idée pure du non-être, qui est aussi inintelligible en soi ; par sa divisibilité elle est le contraire de l'unité, par la limite elle est le contraire de l'infini, etc. (3). La matière, expression du néant, ne se rattache à l'être que par *la forme*, qui exprime une pensée et la rend intelligible, en un mot elle n'a de réalité que la forme. Ceci porte à conclure que la forme moléculaire doit être la raison de la différente nature des corps. » (4)

Dieu, par la matière, a posé le fondement de l'extériorité, du non-moi divin. L'échelle des êtres s'y élève, à mesure que la forme se perfectionne et les éloigne du néant, c'est-à-dire de la négation de Dieu, pour leur permettre de recevoir un plus large reflet de l'Etre. La quantité des limites possibles est indéfinie comme celle des nombres auxquels elle correspond, toute limite offre la possibilité d'un être fini, et dans la pensée de Dieu, toute limite doit être caractérisée par un nombre. »

Telle est donc, selon Lacuria, l'origine et l'essence de la création universelle. Elle était « implicitement renfermée dans l'idée du non-être par laquelle Dieu se *distingue* ». Car, « l'idée du non-être renferme implicitement l'idée du moindre être ou du fini, Dieu ne peut concevoir la distance qui sépare le néant de l'être sans voir en même temps les

(1) T II. p. 90.
(2) T. I. p. 226.
(3) « Dieu, par la création, a voulu réaliser hors de lui, cette triple notion du non-être, de la limite et de la divisibilité. »
Et Lacuria ajoute : « Réaliser le non-être n'ajoute rien à l'Etre, réaliser la limite n'ajoute rien à l'infini, réaliser la divisibilité n'ajoute rien à l'Unité. » Le monde n'ajoute rien à Dieu. Voilà la réfutation du panthéisme.
(4) T. II. p. 313.

degrés intermédiaires ; après avoir conçu l'être et le non-être comme absolument opposés et séparés par une distance infinie, il les conçoit comme se rencontrant sur tous les points de cette distance. De là, la variété infinie dans l'intelligence divine. C'est de cette variété que se compose la possibilité tout entière, et dans cette possibilité se trouve renfermé le plan de la création et le type de toutes les créatures existantes et possibles. ». (Ce sont les « *Idées* » de Platon) « La pensée de la création est donc éternelle en Dieu, elle fait partie, comme contraste, de la connaissance que Dieu a de lui-même ; mais cette multiplicité incalculable... était semblable aux dessins sans nombre que peut accumuler le crayon sur une feuille de papier blanc sans découper la feuille ; par la création, la possibilité est devenue réalité, la divisibilité division, les dessins ont été découpés, les innombrables degrés du non-être sont devenus des êtres distincts de Dieu et séparés entre eux, » (1) sans rien retrancher ni ajouter pour cela à l'être divin.

Ici l'on peut voir comment les grandes erreurs sont les grandes vérités mal entendues. Il suffit de confondre l'idéal de la création (éternel en Dieu) avec sa réalité dans l'espace et le temps, pour voir se dérouler les monstrueuses absurdités du panthéisme (2). « De là, Hegel conclut que la conscience de Dieu ne sera complète que lorsque le cycle de la création sera terminé, et qu'ainsi Dieu n'est pas, mais se fait. — C'est ainsi qu'une ligne d'écartement suffit pour faire dérailler une machine, quoique puissante, et l'envoyer aux abîmes » (3) Au lieu de la monstrueuse identité d'Hégel, Lacuria fidèle au principe de sa philosophie harmonieuse et harmonisatrice, pose à la fois l'unité et la distinction : unité et distinction des trois personnes en Dieu ; distinction de Dieu et du monde dans leur unité idéale au fond de l'Intelligence divine. La Création n'est pas Dieu, et pourtant c'est Dieu encore : c'est Dieu négatif, Dieu à rebours, Dieu éteint en quelque sorte rayon par rayon, Dieu démoli, si je puis dire, attribut par attribut, depuis le fulgurant séraphin qui en garde encore de puissants reflets, jusqu'à la matière nue qui confine au néant et semble le réaliser. « Le degré de combinaison d'être et de non-être qui caractérise chaque créature n'est le même dans aucune,

(1) T. 1. p. 23

(2) « La division n'est pas une augmentation d'être, c'est pourquoi sa réalisation n'est point essentielle à Dieu et ne partage pas son éternité, elle n'est pour ainsi dire en Dieu qu'un jeu de l'esprit divin, selon l'étonnante expression que Salomon met dans la bouche de la Sagesse. » (T. I. p. 105).

(3) (T. I. p. 24).

car il n'y a pas deux êtres absolument semblables, et ces degrés de tous les êtres possibles forment une série indéfinie qui n'a de correspondante que la série indéfinie des nombres... La série des nombres, y compris l'unité et le zéro, représente en un sens la pensée de Dieu sur la création, et peut être considérée comme l'expression de la science infinie. »

Après le problème de Dieu et celui de la création, la grande énigme est celle du Mal. Le mal, aux yeux de notre philosophe, est essentiellement *Désharmonie*. Comme Manès, comme Zoroastre, mais dans la limite où leur conception des deux Principes reste en la vérité et l'orthodoxie, Lacuria croit à l'existence d'un dieu du mal, d'un grand Désharmonisateur, dont il lui semble voir la griffe sur l'Univers. C'est ainsi que l'homme, selon lui, est un être *désharmonisé*, et que la nature actuelle n'est pas la nature vraie et première. « Que de blasphèmes, dit-il, n'ont eu d'autre cause que la funeste habitude de tout mettre sur le compte de Dieu ! Je comprendrais le doute et l'hésitation de l'homme s'il était jeté sur la terre sans indications, sans renseignements aucuns. Mais quand la tradition de tous les peuples nous montre à l'origine un ennemi qui, toujours le même sous différents noms (1), introduit le mal dans le monde, faire remonter le reproche jusqu'à Dieu est non seulement un oubli et une faute, mais une impiété (2). »

Notre penseur aperçoit en Dieu cependant l'idée première de cette désharmonie, qui, dit-il, était en lui (dans son Intelligence) comme un secret terrible, comme un sceau qui devait être éternel, comme un germe condamné par la justice à une perpétuelle stérilité. Ce mal, que les malheureuses créatures réalisent en elles instinctivement et sans en comprendre tout le mystère, n'avait pu cacher son secret à l'intelligence formidable de Lucifer ; à cette vue, le géant du mal eut un sourire horrible et, par une malice analogue à celle de Cham, il résolut de dévoiler ce secret, de le réaliser dans toute la création, dont Dieu lui avait confié le gouvernement, et de faire éclore ce germe que Dieu avait condamné à la stérilité... » (3) Dès la seconde ligne de la Genèse, observe Lacuria, « le mal apparaît, le tohu-bohu , ou le désordre et les ténèbres. Or, ne serait-ce pas un blasphème de dire que Dieu a créé le désordre et les ténèbres ? La conclusion se présente d'elle-même : déjà avait eu lieu la grande lutte des anges, déjà la création avait été en partie dévastée, *et l'œuvre des six*

(1) Satan, Typhon, Ahriman, etc...
(2) T. II, p. 289.
(3) T. II, p. 292.

jours n'était qu'une œuvre de réparation... Dieu commence par *rappeler* la lumière. » (1)... *Ainsi*, « *l'ordre actuel du monde n'est plus* la pensée primitive de Dieu, mais *l'organisation d'un monde déchu.* Dans cet *ordre du mal*, il y a deux parts : l'ordre est la part de Dieu, mais le mal n'est point de lui. Donc pour retrouver les vraies lois de la nature, telles qu'elles étaient dans le plan divin primitif, il faut retrancher hardiment tout le mal et ne laisser que le bien ». (2)

III

Il y a dans Lacuria, comme dans Gratry, comme d'ailleurs dans la science la plus officielle (telle l'évolution par exemple) une part de rêve. Le génie, placé plus haut, voit des conséquences plus lointaines, qui nous semblent à nous du rêve et sont de la science pour lui. Edison, ou même simplement Jules Verne, n'ont-ils pas été, en somme, plus positifs que les bourgeois de leur temps, et leurs rêves n'étaient-ils pas plus scientifiques que la science d'alors ? Le génie est intuition, et il y a dans Lacuria bon nombre d'intuitions savantes. « Lorsque, dit-il, les molécules de la matière se réunissent en ordre, elles cristallisent et la matière reste transparente ; alors le carbone, le silex, l'alumine et la chaux deviennent le diamant, le cristal, le saphir et l'albâtre ; tel a dû être l'état primitif de la matière, mais l'état où nous la voyons est en grande partie ténébreux et, par conséquent, satanique. » (3) Evidemment l'hypothèse ferait sourire nos savants, mais leur point de vue n'est-il pas très inférieur ?

Précisément parce qu'il la voit dans une lumière plus haute qu'elle-même, le penseur peut avoir, sur la matière, des vues plus profondes, donc plus exactes, que le physicien pur et simple. Selon le mot fameux des occultistes : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut » et, de même qu'une méditation du mystère de la Trinité mettait le grand esprit de Képler sur la voie de découvertes géométriques et astronomiques (*de adumbratione Trinitatis in circulo*), n'est-ce point guidé par une analogie du même genre que Lacuria avait découvert, longtemps avant l'Impressionnisme, que les ombres sont bleues (« le bleu qui est une ombre lumineuse » écrivait-il en 1845) et que, si l'on met sur la palette d'un peintre les trois couleurs primitives, « le

(1) T. II, p. 294.
(2) T. II, p. 289.
(3) T. II, p. 289.

bleu sera la seule ressource pour faire les ombres et modeler les formes. »

Telle est encore la théorie de Lacuria sur la forme moléculaire constituant seule la différence des corps chimiques et même des forces physiques, et sur le rapport des formes moléculaires et même des forces de la nature avec les sections géométriques du cône. C'est ainsi qu'à ses yeux « le calorique ne fait que traduire en action les propriétés mathématiques du cercle » (symbole de vie et d'expansion), la lumière celles de l'ellipse (qui est la courbe de l'amour), l'électricité celles de l'hyperbole, figure du dualisme. « Mais l'équation algébrique de l'ellipse et celle de l'hyperbole sont composées des mêmes éléments et ne diffèrent que par le signe *plus* ou *moins*, (+ ou —) (1). Si donc on change le signe, on passe d'une courbe à l'autre ; changez le *moins* de l'hyperbole en *plus*, vous avez l'éllipse : de même changez la séparation de l'électricité en union, vous avez l'étincelle, c'est-à-dire la lumière. Nous avions vu aussi qu'en Dieu les deux idées de l'Etre et du non-être formaient par leur contraste la distinction divine et par leur union l'harmonie ou l'Esprit-Saint. » (2).

Lacuria, en résumé, a compris ce que certains penseurs commencent ou recommencent seulement à entrevoir (3) que tout est un, c'est-à-dire, analogique, l'analogie étant, a dit l'un d'entre eux, M. Dessaint, « la grande loi métaphysique, la clé maîtresse du problème du monde... Une pomme tombe sur la terre, un astre se rapproche ou s'éloigne du soleil, Newton voit là deux phénomènes analogues... C'est par l'analogie que les hommes de génie voient profondément dans la nature et dans l'âme. » C'est par elle que Lacuria a découvert qu'il y a toujours dans les grandes réalités de ce monde ou de l'autre, qu'il s'agisse des couleurs, des fluides, des facultés de l'âme ou des forces de la nature, et même de la nature divine, trois termes, trois mouvements, trois aspects : l'un simple, d'élan vital, d'unité première, d'expansion, de puissance, (vie, chaleur, rouge, réalisme, vérité, être, Père) ; l'autre de distinction et de forme, de dédoublement et de polarité (intelligence, électricité, couleur bleue, délicatesse, altruisme, humilité,

(1) T. II. p. 292.

(2) Equation de l'ellipse : $a^2\ y^2 + b^2 \times 2 = a^2\ b^2$. Hyperbole $a^2\ y^2 - b^2 \times 2 = a^2\ b^2$.

(3) T. II. p 275.

(4) Par ex. F. Warrain : *Symbolisme et Métaphysique, Essai d'interprétation du Prélude de Lohengrin.*

Fils) ; enfin un troisième qui est harmonie, équilibre, lumière, beauté, amour, Esprit-Saint. Plus vigoureusement s'affirment ces trois termes, c'est-à-dire « plus l'*unité* première est absolue, plus la *variété* est grande et plus l'*harmonie* qui est le retour à l'unité est complète », plus la perfection est totale. Le progrès de l'*unité dans la distinction* croissante des organes est la loi des règnes, même en politique. Dieu n'est pas autre chose que l'Unité absolue et la Distinction parfaite, c'est-à-dire personnelle, harmonisées dans l'infini. Il y a lieu de s'étonner que la philosophie professionnelle ou professorale n'ait point encore vu cela et en soit restée sur Dieu, quand elle y atteint, à cette unité vague qui n'est point l'unité vraie, et d'où le panthéisme sort, au lieu et place du christianisme. L'UNITÉ *vraie est* HARMONIE, *car elle suppose la* DISTINCTION : *telle est la loi universelle.*

C'est donc bien en définitive dans ce grand mot d'Harmonie, (alpha et oméga de son œuvre) que se résume toute la philosophie de Lacuria « Le beau, dit-il, (et il en pourrait dire autant du vrai et du bien) le beau qui suppose l'unité et la variété, est comme l'harmonie ou l'accord qui est produit par la vibration simultanée de deux notes » Le génie est beau parce qu'il est l'harmonie puissante des idées les plus lointaines. Ce qui fait le charme de la poésie et de la musique, et même de la danse et de tous les arts, c'est qu'ils réalisent l'union enchanteresse des contraires, des mathématiques et du sentiment, de l'âme et du chiffre, et sont, pour ainsi dire, selon l'exquise définition que Lacuria a donnée de la musique, le « parfum des nombres ». De même la chair et l'esprit se fondent dans la grâce humaine ; le fini et l'infini s'inclinent l'un vers l'autre dans la religion, ogive éternelle. Trait d'union des Extrêmes, le Christ vient et émet ces paradoxes : « Bienheureux les pauvres ! Bienheureux ceux qui peurent ! » la Croix devient la gloire. Il semble que toutes choses aspirent, à mesure qu'elles s'élèvent, à un baiser de paix céleste, que tout tende, à travers les séparations et les luttes des catégories d'ici-bas, à travers les formes innombrables des idées et des êtres, vers la grande unité harmonieuse qui contient tout — sauf le mal — et que l'on trouve au sommet. Dieu, le Dieu Triple et Un, le Christianisme, est le vœu suprême, l'aboutissant nécessaire de l'esprit philosophique.

Mais de ce grand Poème de l'Etre, plein de vie, de couleur, d'amour, dont C. de Crisenoy transcrivait ici-même quelques mélodies extatiques, nous n'avons pu donner que le squelette. C'est le Poème entier qu'il faut lire (en dépit de l'outrageante typographie qui le dépare). Lacuria est un grand Mont lumineux qu'il faut gravir lentement, j'allais

presque dire à genoux, et dont nous n'avons détaché que quelques rocs. Si nous n'espérons point pour lui l'ascension des foules, ni pour son nom les tapageuses réclames d'un découvreur de pôle ou du dernier des aviateurs, qu'il obtienne du moins, loin du snobisme des admirations grossières, la seule gloire humaine qui lui convienne, celle de l'enthousiasme silencieux des hautes âmes, affamées des horizons qu'il ouvre, des tranches substantielles qu'il nous offre « du pain infini de la Vérité ».

JOSEPH SERRE.

Aux cryptes de l'âme

A. J. Esquirol

Mon âme est une église étrange
Où sont de fastueux autels,
Parés d'ors rutilants et tels
Que les épis blonds en la grange.

Elle a l'aspect des vieux castels
Dont la masse vétuste effrange
Le ciel pers ocellé d'orange,
Comme on en voit sur les pastels.

Mais sous les dalles de sardoine,
Gît, pieds en pointe, plus d'un moine
Roide en son linceul damassé.

Mon âme est une cathédrale
Où se répercute le râle
Lourd de stridences du Passé...

JOSEPH GRAVIER.

Les Discours de Marc Sangnier (1)

L'éloquence est le cri d'une
âme passionnée.
LACORDAIRE,

Au milieu de tout l'insipide fatras que la littérature contemporaine vomit sur le marché de la librairie, deux volumes remplis de beauté au double point de vue moral et artistique viennent de paraître, ce sont les *Discours de Marc Sangnier*.

A partir d'aujourd'hui, la bibliographie de l'éloquence française compte deux volumes de plus, car ces *Discours* sont véritablement de la grande éloquence, Marc Sangnier est un orateur, c'est là un titre de gloire que ses adversaires les plus acharnés n'ont jamais songé à lui contester, — contestation à laquelle on songera encore moins quand on aura relu ses paroles dégagées de tout ce qui pourrait parfois faire illusion : le geste et la voix.

Pour des discours, c'est une véritable épreuve que la lecture, épreuve dont les discours de Sangnier sortent glorieux. Le style en est large, simple et puissant et la pensée apparaît toujours aussi grande, aussi belle. Ah ! ce n'est pas une de ces éloquences vaines que celle-ci. Marc Sanguier n'est pas un de ces orateurs, ou plus exactement un de ces rhétheurs, qui parlent pour parler, qui mettent en pratique cette fausse théorie de l'art pour l'art, il sait fort bien que l'art doit être le serviteur de la Vérité, que l'éloquence doit être comme une magnifique sonnerie de trompettes, faite pour soulever, pour entraîner les masses vers un idéal.

Marc Sanguier est donc un idéaliste, et le premier discours de ces deux volumes a pour titre, L'*Idéal dans la vie*. « Oui ! disait-il, il était alors élevé au collège Stanislas, si l'homme ne considère que ce qu'il y a de matériel ou de

(1) Les Discours de Marc Sangnier, 2 vol. (Bloud éditeur).

vulgaire dans la vie, elle lui apparaîtra décevante et amère; mais qu'il vienne à en pénétrer le sens idéal, oh ! alors, de sereines clartés viendront l'illuminer et la transfigurer ; car, Messieurs, le sublime contrepoids de toutes nos misères, c'est l'idéal. »

Marc Sangnier a pénétré le sens idéal de la vie, il a compris que celle-ci n'est faite que pour se dévouer, que pour élever les hommes vers Dieu, que pour travailler afin que la volonté de Dieu soit faite sur la terre. Son idéal, le but de sa vie est de développer la conscience et la responsabilité de chacun, ou autrement de développer moralement et intellectuellement les hommes ; voilà le sublime leit-motif qui revient tout le long de ses discours, voilà la cause qu'il sert par son éloquence depuis dix-huit ans. L'on peut ne pas partager les opinions de Sangnier sur la façon de réaliser cette pensée, l'on peut ne pas être comme lui républicain, mais ce que tout chrétien, tout idéaliste doit admirer, c'est son but, son éloquence, son dévouement et sa bonne foi.

Ah ! je sais que quelques-uns suspectent cette bonne foi, mais il faut croire que ceux-là n'ont jamais entendu Marc Sangnier prononçant un de ces magnifiques discours où l'on sent qu'il met toute son âme, il faut qu'ils ne l'aient jamais vu, indigné par une insulte faite au Christ, se lever et clamer une de ces superbes réponses qui sont certes éloquentes, si la parole de Lacordaire est vraie, car elles sont bien le cri d'une âme passionnée, d'une âme passionnée de l'amour du Christ, blessée personnellement par une de ces basses injures anticléricales. Tel ce jour où, parlant de « cet amour que le Christ est venu apporter au monde », quelques ricanements partirent d'un groupe d'auditeurs.

Marc Sangnier. — Je suis vraiment scandalisé de voir ce mot faire rire quelques énergumènes. (*Vifs applaudissements De nouvelles interruptions partent du même point de la salle*).

Marc Sangnier, *s'adressant aux interrupteurs*. — Je dis que si ce mot d'amour ne répond à rien dans votre esprit et ne pénètre pas votre cœur, que si vous osez rire quand on en parle, que si vous ne croyez pas à l'amour, selon l'expression de Saint Jean, vous n'avez pas le droit de répandre votre sang pour Jésus-Christ, parce que votre sang est un sang païen !..... (*Applaudissements prolongés. Longue ovation*).

Pour réaliser le but qu'il s'est donné, l'idéal qu'il a conçu, c'est au catholicisme que Marc Sangnier puise ses forces morales, pour se dévouer au bien de ses frères ; c'est au Christ qu'il demande son appui, à Celui qui a donné la plus grande preuve de dévouement puisqu'il est mort par amour

de nous tous sur la croix rédemptrice. Aussi dans tous ses discours il parle du Christ avec amour, avec mysticité, même devant les publics les plus antireligieux, et c'est alors que son éloquence s'élève vers les plus hautes sublimités.

Que l'on me permette de citer encore un passage.

« Eh bien ! ce que nous disons, nous, camarades, c'est que sans doute les rêves sublimes de ceux qui ont déjà fait trois révolutions en France, que ces rêves n'ont pas été réalisés complètement, mais que notre rôle à nous, c'est de reprendre cet idéal et de bien nous dire que nous devons être, nous sillonnistes, les deux ailes sublimes capables d'emporter la démocratie vers ses plus hautes et plus nobles destinées. (*Applaudissements*).

« Chimères ! dira-t-on. Sans doute, si nous n'avions dans l'âme que le désir égoïste du lucre et de l'argent, que de petites ambitions étroites et fermées, sans doute, tout cela serait des chimères à jamais irréalisables ; mais, camarades, si nous portons au cœur des germes infinis de solidarité humaine, et si, surtout, nous comprenons que l'amour des hommes entre eux n'est qu'un rayonnement, une projection mystérieuse de cet amour infini qui est vivant et qui est Dieu, ah ! nous sommes capables de faire des miracles et des prodiges et de soulever la terre au-dessus de l'égoïsme ambiant pour l'entraîner vers ce qui est pour les philosophes spiritualistes et non croyants, un idéal sublime et vague, mais ce qui est pour nous chrétiens, l'amour infini, l'amour vivant, l'amour tangible qui remplit le ciel et la terre et qui veut habiter, Christ bien-aimé, dans l'âme du plus pauvre d'entre nous. (*Applaudissements enthousiates, ovation*). »

Ah ! je me souviendrai toujours de ce discours sur l'*Idéalisme républicain*, le premier discours de Marc Sangnier que j'eus le bonheur d'entendre. Nous étions là dix mille auditeurs sous la tente du *Sillon*, et en quelques mots l'orateur avait fait naître de cette foule, composée d'individus de classes et de tempéraments divers, une âme commune. Pendant plus d'une heure et demie Sangnier parla de cet amour, de ce dévouement indispensable à une république, il parla à maintes reprises, et magnifiquement comme on vient de le voir, du Christ et l'auditoire enthousiasmé applaudissait l'orateur. Etrange spectacle, à notre époque de matérialisme antireligieux, que de voir un homme faire acclamer frénétiquement le nom du Christ par près de dix mille personnes. Sentir, comme on le sentait ce jour-là, cette unité d'âme, se sentir perdu au milieu de cette foule et cependant sentir en soi l'âme de cette foule, est une joie délicieuse, joie que ceux qui l'ont jamais éprouvée ne

pourront jamais oublier. Et lorsqu'on vient à lire les discours que l'on a entendus, l'on revit alors tous ces instants, l'on ressent de nouveau cet enthousiasme.

Mais si Marc Sangnier sait s'élever vers les sommets de l'âme humaine, il sait aussi en redescendre et venir sur le terrain pratique. Sangnier est un orateur, mais c'est aussi un homme d'action et ses discours ont toujours un but immédiat. Son idéalisme n'est pas un idéalisme vague, nébuleux, mais un idéalisme positif. Son idéal ressemble à une étoile, non pas à une étoile immobile que l'on aime à contempler en rêvant, mollement couché sur un sopha, mais à cette étoile qui apparut aux Mages, cette étoile qui s'avançait dans le ciel, cette étoile qu'il fallait suivre malgré les obstacles et la fatigue, et qui conduisait à Jésus.

Sangnier n'est pas qu'un grand orateur pour ceux qui l'écoutent, c'est aussi un ami. Dans nombre de ses discours, après avoir donné quelques grands coups d'ailes, sa voix s'adoucit et il vient, en frère, causer âme à âme avec son auditoire, et l'on ne peut se figurer quelle joie familiale l'on éprouve dans ces entretiens intimes. « Lorque le prodige s'est accompli, expliquait-il dans son discours *La mission de l'Orateur*, lorsqu'un être personnel et vivant est bien né de la foule, et lorsque l'orateur, renonçant à sa personnalité propre est devenu comme l'ami de cette foule, alors il peut lui dire tout, il peut laisser parler son cœur, il peut ne plus rien lui cacher de ce qui se passe dans les profondeurs de son âme, parce que celle-ci n'est plus seulement son âme, individuelle et égoïste, mais que c'est, elle aussi, une âme collective, capable de comprendre et d'aimer l'âme commune de la foule. »

Ce discours dont nous venons de citer un passage est un de ceux où Marc Sangnier avec une finesse, une précision inouïe expose ses idées, — certains de ses adversaires aiment à dire que ses idées sont imprécises et qu'il se perd dans les *nuées*, qu'ils prennent donc la peine de lire les deux volumes des *Discours* et ils verront, au contraire, combien les idées de Sangnier, sont nettes, — ici, il expose la mission de l'orateur populaire, il montre la hauteur de cette mission, qui est « d'aider à ce travail d'élévation, de permettre cette fusion des âmes et des cœurs, de pousser sans cesse les hommes, par delà les intérêts de classe ou de caste, jusqu'au nécessaire dévouement à l'intérêt général. »

Certes oui, c'est une noble tâche que celle de l'Orateur populaire, et Marc Sangnier l'a vaillamment remplie, il continuera à la remplir de même, ce qui nous promet, un jour ou l'autre, un nouveau tome de ses *Discours*.

Comme je l'ai fait remarquer en commençant, ce serait

une grave erreur de croire que ces *Discours* ne peuvent intéresser que ceux qui partagent toutes les opinions de Marc Sangnier. A quelque idée que l'on appartienne, religieuse, philosophique ou politique, l'on sera captivé, ému par ces deux livres car c'est une âme humaine qui palpite dans tous ces discours, une âme humaine remplie du plus beau sentiment qui puisse habiter une âme, de ce sentiment que le Christ est venu apporter au monde et qui devrait unir tous les hommes : l'*AMOUR*.

Pierre de CRISENOY.

Béâle-Gryne (1)

Béâle-Gryne est un livre rare.

On s'arrête d'abord à caresser sa couverture couleur de feu, de grand format. On ouvre. Voici Jean de Bosschère dans son jardin. Sur le papier doux, sur les pages spacieuses, les beaux caractères spécialement fondus par Caslon sont à leur aise. Ce texte, les images précieuses qui l'ornent, jusqu'aux culs-de-lampe et aux initiales, tout est de la main de Jean de Bosschère.

Il y a là un double effort d'art qui satisfait. Ce n'est ni l'écrivain qui a travaillé pour l'imagier, ni les dessins qui ont été faits pour la prose. On sent que l'auteur est un poète qui a eu besoin de deux modes d'expansion, qui a rêvé de la plume et du pinceau, en même temps, voilà tout.

Et la principale qualité de ce prosateur-imagier c'est bien d'être un poète aux rêves délicieux. Aussi serait-il vain de chercher les parentés qui pourraient faire comprendre le charme de *Béâle-Gryne* Ses dessins évoquent à la fois des préraphaëlismes bien modernes, des primitifs, des Gustave Moreau et des Odilon Redon et parfois ils ont l'aspect des vieux bois. Sa prose rappelle de très anciens contes de fées, qui seraient passés par beaucoup de bouches de nourrices, si bien qu'au long des siècles, ils auraient perdu en clarté et gagné en charme. Son style a les trouvailles fleuries de Claudel et le cours de brume douce de Mæterlinck. Fleurs d'or dans le brouillard léger.

C'est bien du rêve.

Du rêve suivi avec amour, fouillé avec patience, mais toujours avec une patience de rêveur, jamais avec une patience de joueur d'échecs.

(1) *Béâle-Gryne*, par Jean de Bosschère, bibliothèque de l' « Occident ».

***

« Béâle-Gryne sait la minute où sourient les violettes mauves, quand des cimes la vigie ailée annonce le grand soleil, — il voit le feu qui brûle, à midi, dans les clochettes éperdues des belladones, — il entend le cri des pétales incandescents, sous le pas avide des guêpes en fureur.

« Or, parmi les chaudes abeilles et les moucherons dorés, les fleurs inclinées et les fleurs de flamme, le cœur de Gryne aime. Et nul geste, nulle voix ne répond à ce matinal amour.

« Il va fuir et cherchera ».

Et Gryne, nu sous son manteau rouge, rencontre la femme flétrie, le pêcheur indolent qui aimait Amaléone et ne l'eut pas, Varilleux le mauvais qui a tué les battements de son cœur ; il pénètre dans le Temple ; il entend le chant du nomade, trouve la Vierge et l'enlève. Et c'est là, lorsque Gryne se penche sur le corps de la Vierge, leur Midi d'or à tous deux.

« Cramponne-toi, oh ! comme on ancre un navire, ah ! vierge Béâle-Gryne, comme devant la nuit fantômale les femmes barrent la porte et se tiennent les mains, ah ! Béale-Gryne, c'est le midi d'or, la flamme suprême de ton premier voyage, ah ! le midi d'or, Gryne.

« Midi d'or, midi d'or, midi d'or ! ! ! »

***

Puis viennent *Dorianède*, puis, les *Mirages en été*. Et ici le rêve est plus pur rêve encore. N'ayons point la puérilité de taquiner Jean de Bosschère parce qu'il écrit « une » couple d'oiseaux comme les Bruxellois disent « une » couple de poulets. Admirons la sincérité de son rêve, le caractère d'art du moindre mouvement de sa plume, mot ou trait.

Puisqu'il est l'imagier qui veut d'autres images, laissons-le tirer la barre devant sa porte et dessiner avec ivresse sur l'ivoire de la page, « entre l'œil jaune de la lampe voilée et l'œil rouge du poële ».

Et lorsqu'il nous apportera encore d'autres images accueillons-les encore avec respect, comme on doit accueillir tout ce qui vient d'un sincère et d'un artiste.

FERNAND DIVOIRE.

Pour Monsieur Joseph SERRE

Monsieur Zéphyrin Lelourd, savant.

Monsieur Zéphyrin Lelourd, savant, est un homme considérable dans l'Etat. Les choses de la médecine, de l'hygiène et de l'économie politique n'ont plus de secrets pour lui.

Philanthrope, législateur, et homme de science, il a créé l'œuvre de l'allaitement pour tous dont le succès, disent les journaux, s'affirme chaque jour. Désormais grâce à la thermogénine (*laquelle injectée aux femelles lactifères porte le lait à l'ébullition dans la mamelle et le stérilise avant sa sortie*), il ne sera plus permis à personne de mourir avant l'âge moyen, officiel, et nous n'aurons plus à déplorer dans l'effectif des nations cette horrible mortalité qui désole les sociologues.

Monsieur Lelourd a découvert en outre le meilleur procédé de stérilisation du pétrole et du gaz d'éclairage. On lui doit un vaste traité sur les Procédés d'asepsie dans la vie domestique et sociale. Il y étudie avec une sûreté de méthode, une pénétration, une minutie incomparable la faune microbienne des vêtements et du mobilier : du moindre gilet au plus opulent fauteuil, pas un objet d'utilité ou de luxe qui échappe à l'analyse patiente de M. Lelourd et pour lequel il ne propose un moyen de désinfection aussi sûr que pratique. Il est bien certain, comme le disait un Ministre, qu'une telle œuvre honore autant l'homme qui l'a conçue que le pays qui l'a vu naitre ! Nous ne pouvons que souscrire à un tel hommage tombant d'une boucle aussi autorisée.

Monsieur Lelourd a signé de son nom désormais immortel la Réglementation des heures de sommeil dans l'humanité civilisée. Les grandes questions de la coupe des vêtements, du port des barbes, de la nature et de la dose des aliments et des boissons ont sollicité successivement son intelligente attention. Pour toutes, il a trouvé une solution définitive et conforme aux plus récentes découvertes dont la méthode expérimentale a doté les siècles.

Quelques jours à peine nous séparent de celui où M. Lelourd, à la suite d'une série d'expériences mémorables, démontra l'irrespirabilité de l'air atmosphérique. Découverte immense que celle-là ! et dont la portée est incalculable ! Dès l'instant qu'il est prouvé, (et les preuves de M. Lelourd sont sérieuses), que l'air tel que nous l'offre la Nature est un produit corrompu et toxique, il devient nécessaire de produire par des moyens industriels, *de l'air sain.*

Les fabriques d'air hygiénique marqueront l'apogée de la civilisation du vingtième siècle La loi de l'offre et de la demande établira la valeur marchande du kilogramme d'air solidifié ; cette substance n'échappera pas à l'impôt et les citoyens éclairés ne déploreront plus qu'il soit possible au pauvre d'être à peu près l'égal du riche devant l'oxygène. Dans l'avenir ceux qui voudront respirer, achèteront ce droit, ce qui ne manquera pas d'améliorer le bien-être général, comme le fait judicieusement remarquer M. Lelourd, en manière de conclusion à un mémoire de neuf cents pages sur ce grave sujet.

La société pour le dessèchement des mers et l'utilisation économique des glaciers, la ligue des capitalistes pour la mise en valeur des pôles, le syndicat des propriétaires subfonciers, la coopérative des hygiénistes libre penseurs, plusieurs académies ont eu, ont, ou auront M. Lelourd pour président.

Nombre de commissions le comptent parmi leurs membres. M. Lelourd s'emploie avec zèle à élaborer dans leur sein des lois destinées à réglementer scientifiquement l'existence humaine et à promulguer pour les siècles les meilleures techniques du *Bien Vivre.*

Le décret sur les substances dynamogènes assimilables, la loi sur le massage du cervelet dans l'éducation des adultes, le Règlement prévoyant l'emploi du sérum contre la jeunesse, sont pour leur meilleure part l'œuvre de M. Le-

lourd. La Revue l'*Etat obligatoire* a publié dernièrement sous sa signature une réfutation scientifique de la Religion et de l'Art qui laisse très loin derrière elle les thèses similaires de Bouvard, de Pecuchet et de Tribulat Bonhommet lui-même. Enfin M. Lelourd vient de préconiser une méthode de vaccination contre l'amour qui nous paraît être appelée à un grand avenir :

L'*Injection sous la peau de l'homme et de la femme de quelques centimètres cubes d'un mélange de venin de vipère atténué et de sérum de tigre, leur confère une immunité durable contre toute exaltation sentimentale* ; telle est la grande nouvelle que les journaux annoncèrent au monde il y a quelques jours.

Si une découverte arrive à son heure, c'est bien celle-là. L'humanité moderne souffre violemment du cœur. On renonce à dénombrer les catastrophes que causent chaque jour dans les Etats civilisés l'enthousiasme et la passion, ou même ce vague sentiment de sympathie que nous éprouvons les uns pour les autres. Quand on pense qu'il existe encore des gens assez imprudents pour se consacrer au Sacerdoce, à la Charité, ou à l'Art, on est effrayé de la lenteur du Progrès, et on a sur l'avenir de la race de patriotiques inquiétudes.

Grâce au sérum Lelourd, on peut prévoir que dans un temps très proche, la *sélection naturelle* n'étant plus troublée par les *belles âmes*, les hommes pourront enfin s'entre-dévorer en paix.

Alors la civilisation scientifique triomphera, et des génies comme M. Zéphyrin Lelourd seront mis à leur vraie place au-dessus de Dieu le Père, dans le Panthéon radical socialiste de l'Humanité future,

Et ce sera justice !

JEAN THOGORMA.
(*Des Ombres dans l'Ombre.*)

Le Modernisme et l'Esotérisme catholique

Une hérésie s'est manifestée de notre temps et beaucoup lui ont reconnu le prestige de la science : le modernisme. A la caractériser radicalement, une telle erreur aboutit à la négation de la divinité de Jésus-Christ. Ainsi donc, cette doctrine remonterait à Arius ou plus haut encore et n'aurait pas même le nom qui la désigne pour son bien propre (1). Ravivée par le Protestantisme, sa méthode philosophique lui fut donnée tandis que substilisaient les Sociniens. La négation aurait, de périodes en périodes, ses retentissants échos et par un étrange paradoxe l'école d'un certain « christianisme progressif » resterait dans l'immutabilité de l'erreur, alors qu'il est néanmoins vrai d'affirmer qu'un développement dogmatique s'effectue, suivant des conditions déterminées, mais non pas un changement.

Notre avis est toutefois qu'il faut tenir compte des mentalités contemporaines. Saint Augustin, en effet, disait aux Manichéens, lui, magnifique intelligence pourtant ! retenu de si longues années par les liens de cette funeste croyance : « Que ceux-là sévissent contre vous qui ignorent combien il est difficile de trouver la vérité et d'éviter l'erreur. » Nous ne chercherons pas alors à rabaisser l'éminence de l'esprit chez les modernistes, et aux théories de ces hommes pleins de savoir si l'on en croit leurs partisans, avertis des plus récents travaux, comme disent les feuilles de réclame, nous n'opposerons que de très vieux documents.

La thèse de l'évolution dogmatique a contraint quelques-

(1) Le mot de *Modernisme* fut employé en 1881 par l'économiste Ch. Périn, à propos de Lamennais.

uns de ceux qui la comprennent mal aux affirmations les plus inouïes. De leur critique des textes sacrés, de leur érudition patristique, il en est sorti ces conclusions qui ne sont point sans vous laisser court par leur hardiesse assurée : les Pères anténicéens n'auraient pas cru aux dogmes fondamentaux du Catholicisme et, l'authenticité du quatrième Evangile niée, Jésus-Christ ne serait pas la Divinité incarnée.

D'autre part, les origines chrétiennes sont passionnément étudiées, plaçons-nous donc à notre tour à cette époque. Si les origines sont fouillées, nous verrons qu'elles ne le sont pas assez et que les assertions modernistes font rétrograder de plusieurs siècles les progresistes qui opposent aujourd'hui la doctrine évangélique au Catholicisme. Puisqu'il s'agit du développement des dogmes, voyons-les se développer, et nous constaterons bien que ce qui n'a pas assez évolué, c'est la véritable connaissance et l'intégrale compréhension de la vérité chrétienne.

Nous n'avons pas vu qu'on ait rappelé, dans les discussions religieuses agitées récemment, que le Christianisme fût une religion dont l'enseignement était ésotérique. Esotérique, qui ne le sait aujourd'hui ? signifie réservé aux Initiés. Allons plus loin. non seulement la religion chrétienne posséda un Esotérisme que nous appellerons *initiatique*, c'est-à-dire un enseignement où les vérités étaient progressivement dévoilées, mais un Esotérisme que nous nommerons *conceptuel*.

Cette omission commise de part et d'autre, soit par les négateurs, soit par ceux qui s'approprient les « clefs de la science » est une cause, parmi d'autres, de prolongement des divisions.

Quelle différence sépare donc le moderniste qui ne croit pas à la divinité de Jésus-Christ du croyant à cette même Divinité. Un degré initiatique seulement. C'est ce qu'il s'agit de montrer. Les hommes de science se placent sur le terrain historique, nous les y suivrons.

Auparavant, il nous faut bien rassurer les ignorants de la science chrétienne à qui nous paraissons donner dans la nouveauté. Ces vocables : *Initiation successive*, *Esotérisme* sembleront présager quelque fâcheux bouleversement au sein des tranquilles conceptions religieuses qui assurent la paix d'un si grand nombre d'esprits, que le lecteur chasse cette idée et qu'il veuille nous écouter jusqu'au bout avant de nous approuver.

Il est indubitable, *il est de foi*, qu'il y a un progrès au sein de la dogmatique chrétienne.

Comme à ce mot de progrès plusieurs traditionalistes statiques se désespèrent et pensent que la fin du monde est

proche, reproduisons la définition du progrès de la doctrine catholique telle que la formule un ancien auteur, St Vincent de Lérins : « Ce qui fait l'essence même du progrès en toutes choses, dit-il, c'est leur développement sur un fond immuable. Celles qui passent à un nouvel état et cessent d'être ce qu'elles étaient ne font pas un progrès, mais subissent un changement. » Voilà qui est clair.

L'abbé de Lérins dit aussi : « Que l'Eglise s'est-elle jamais proposée dans les décrets de son conseil ? Ce que l'on croyait avec la simple docilité de la foi, elle demande qu'on le croie d'une foi plus éclairée. » Croire d'une foi plus éclairée, d'est être dans la gnose, ce mot étant synonyme de foi savante. A cette idée de foi savante un grand nombre de chrétiens vont pousser des clameurs et nous objecter que Dieu n'a que faire de la science, ils vont même nous citer le texte de Saint Paul : « la science enfle ». Nous répondrons que Dieu n'a pas besoin non plus de l'ignorance volontaire dans laquelle se momifient les hommes qui ne font pas usage de leur raison, en ajoutant qu'il faut se prémunir contre les pseudo-gnoses, car le monde en est aussi rempli qu'au temps de St Paul, le *savant* disciple de St Gamaliel. Enfin, nous les solliciterons de relire le texte invoqué et de comprendre que la science qui enfle n'est rien autre que celle qui reste séparée de cette connaissance dont l'objet se nomme l'Auteur de toutes choses, tandis qu'il est de *commandement* de s'instruire dans les vérités supérieures de la Religion.

Peu à peu, les voiles se sont dispersés ; « provoquée par les innovations hérétiques, écrit de nouveau St-Vincent de Lérins. l'Eglise a fait une chose, une seule : ce qu'elle avait reçu des anciens par tradition, elle l'a consigné en des documents écrits où de plus grandes vérités sont dites en peu de mots, et où l'antique croyance est mise en lumière par des termes nouveaux qui l'expriment avec une parfaite exactitude. » Telle est la raison pour laquelle il n'y a plus aujourd'hui d'enseignement à proprement parler ésotérique, qu'on enseigne directement aux enfants que Dieu est en trois personnes par exemple, ce qui est le commencement de la foi ; l'humanité est religieusement adulte et l'on professe immédiatement une doctrine évoluée, ce mot gardant la signification fixée par l'auteur du *Commonitorium* (1). Reste cependant un ésotérisme conceptuel, question que nous réservons par souci de méthode.

La notion définitivement établie, c'est le développement des vérités chrétiennes ; nous ne sommes pas au terme de la Révélation et par l'étude des Ecritures on peut encore

(1) St-Vincent de Lérins.

préparer de nouvelles définitions dogmatiques, si l'opportunité s'en fait sentir.

Dans les premiers siècles du Christianisme, la Vérité tut annoncée de manières différentes qui dépendaient de l'auditoire auquel on s'adressait. Evidemment les arguments de conversion ne pouvaient être identiques pour un juif ou pour un gentil, pour un monothéiste et pour un polythéiste. Il y avait une « économie de la Révélation. »

Nous regrettons que ce point d'histoire ait été oublié de nos jours et même depuis longtemps par ceux qui s'occupent de sciences religieuses, soit qu'ils affirment, soit qu'ils nient. Rappeler ce qui a été appelé la « Méthode des Pères » et qui fut celle des Pontifes de l'Ancienne Synagogue et des Prophètes, celle des Apôtres et de Jésus-Christ lui-même, aplanirait bien des difficultés, nous semble-t il, réconcilierait de nombreux adversaires, ouvrirait les portes de l'intelligence aux hommes restés dans l'erreur, mais dont la bonne foi est vivace. En effet, dans les querelles sur les matières théologiques, les contradicteurs du catholicisme cherchent la preuve de leur thèse, souvent préconçue ou tout au moins avec le penchant naturel de leur esprit, par des textes qu'il n'est pas seulement besoin de solliciter, il faut le reconnaître ; les Ecritures ne sont-elles pas disposées de telle sorte que les hérétiques puissent y trouver la matière de leur erreur ? Et c'est bien appuyés sur des textes scripturaux que les sophistes ont toujours bouleversé la Chrétienté.

Leur répondre simplement qu'ils se trompent en affectant de mépriser leur science, sans en montrer le défaut, ou leur opposer des raisonnements hors d'usage ne suffit pas.

Le tort des négateurs consiste à ne pas tenir compte de la *qualité* des ouvrages où sont puisés les textes qu'ils invoquent en faveur de leur thèse, de négliger aussi les circonstances où les paroles qu'ils rapportent ont été dites ; puis, enfin de ne pas chercher s'il existe d'autres textes établissant la vérité pleine et entière. Lorsqu'Arius venait, l'Evangile à la main, contredire la Foi chrétienne, ses adversaires savaient comme lui que le Christ avait dit : *Mon Père est plus grand que moi* mais ils lui répondirent qu'en outre ils savaient que le même Christ avait dit : *Mon Père et moi nous sommes une même chose.* Le problème revenait donc à trouver ce que le Messie avait voulu signifier sans contradiction.

Mais il y a mieux car la doctrine chrétienne, comme nous l'avons dit précédemment, comporte un ésotérisme. Ainsi les épîtres de St Paul sont mystérieuses, elles sont pleines de choses difficiles à entendre. On ne peut même pas les étudier, pour en bien saisir le sens, en dehors d'une

comparaison avec la pensée grecque ou juive. L'apôtre des nations, en quelque endroit, fait allusion aux Τελεται qui donne la perfection aux Initiés. Lorsqu'il parle du *Sacrement de la Volonté Divine*, le disciple de Gamaliel traduit le Μυστεριον d'Eleusis, il est l'interprète de la tradition secrète des Juifs quand il parle des *principautés*, des *puissances*, des *vertus* dont le nom ne se lit point dans les Saintes Ecritures En somme, toute une mystique est conforme chez St Paul aux Mystères de la Grèce et de la Cabale des Hébreux.

Nous réservons pour l'instant d'approfondir la Mystagogie paulinienne, surtout celle que contient l'*Epître aux Ephésiens*, la plus difficile à comprendre.

De même les Epîtres de tous les Apôtres sont aussi pleines d'énigmes, d'expressions couvertes ; certaines homélies des écrivains ecclésiastiques postérieurs, différents commentaires sur les Ecritures, les histoires ecclésiastiques, les Traités de piété enfin sont généralement des œuvres adressées à des Non Initiés et par conséquent données en langage parabolique ou secret. Les disciples du Christ, prédicateurs de l'Evangile, ont aussi employé cette langue.

Etant données les affirmations précédentes, si un éxégète trouve cent et mille fois des textes où l'on ne parle que de la seule Humanité de Jésus-Christ, pour prendre un exemple, ira-t-il conclure devant la puissance du nombre documentaire que Jésus-Christ, n'était qu'un homme ? S'il le fait, ce sera pour sa déconvenue, car un esprit de cette sorte établira les bornes de son savoir, et rapidement puisqu'il sera dans l'ignorance que la Vérité se compose de grands et petits mystères.

Rien ne légitime l'attitude de l'éxégète qui ne regarde le fait messianique que sous un rapport, celui de l'Humanité. Rien,disons-nous car s'il s'agit des Evangélistes et des Apôtres, leur manière de parler n'a pas été à ce point cluse qu'on ne puisse connaître sûrement leur pensée. Pour ne la point saisir il faut ne mettre en valeur qu'un certain nombre de paroles qui favorisent partiellement une critique systématique et déclarer de sa propre autorité, celles qui la réfutent comme inauthentiques. De tels procédés ouvrent la porte du Collège de France, mais ne prouvent pas qu'on ait la raison pour soi.

En certaines conditions, à l'exemple du Christ, leur Initiateur immédiat, les auteurs sacrés énoncèrent plus clairement l'objet du Mystère de la Foi. Aux magistrats qui l'en adjuraient, Jésus déclara qu'il était « le Fils du Dieu vivant ». Connaissant l'esprit sophistique des Rabbins, il ne se prêtait pas à satisfaire leur impure curiosité. Ceci prouve que pour comprendre l'Evangile il est nécessaire d'obser-

ver les circonstances, au lieu de s'en tenir à la matière de textés isolés. Quant aux écrivains écclésiastiques, on doit aller trouver leur croyance dogmatique dans les Catéchéses, dans quelques traités polémiques, dans certaines homélies adressées aux Fidèles ; on peut encore surprendre de moins secrètes doctrines lorsqu'il s'agissait de justifier les chrétiens des calomnies odieuses proférées contre eux, telles que l'inceste et l'infanticide.

Ne point se livrer au travail des recherches complètes pour s'enquérir de la Foi primitive, de la Foi traditionnelle, perpétuelle et unanime avant la Révélation chrétienne comme après, condamne l'intelligence à végéter dans les bas-fonds d'une croyance exotérique ou vulgaire, — et par la suite notre pensée sera plus explicitement développée —, tandis que l'homme peut déjà s'élever jusqu'à l'extase philosophique et monter plus encore, s'il est engagé dans la voie mystique, s'il veut être « spectateur de la divine majesté », ce qui s'obtient au degré époptique ; ou bien l'on est réduit au triste et vieux expédient d'une distinction réelle entre le « Jésus historique » et « le Christ de la Foi », expédient démodé, disons-nous, puisque plusieurs siècles ont passé depuis que des novateurs parlèrent de « Christ théologizé » (1) et de « Jésus de l'Histoire ». L'hérétique n'est jamais vêtu que d'une défroque dont l'usure n'apparaît pas aux yeux ignorants.

Il y eut donc pendant longtemps un double enseignement pour le christianisme. Les vérités de publication permise sans conditions se nommaient *le pain commun*, celui dont tout le monde pouvait manger ; les vérités qui étaient réservées aux fidèles se nommaient : *pain de proposition*. Il y avait le *lait des enfants et la nourriture des hommes parfaits* ; la *doctrine extérieure* puis le *sublime et le divin des Mystères* ; l'*Evangile* mais au dessus la *gloire de l'Evangile*, la *foi simple* et la *gnose*. Ce qui était révélé aux Non-Initiés s'appelait, à parler exactement : *Vérités*, les notions développées devant les Initiés prenaient le nom de *Mystères*.

Et ceci, Messieurs les Historiens, toute l'Antiquité l'affirme d'une commune voix. Insipides remueurs d'archives, vous ne le savez donc pas ?

Entrons pleinement dans la question de l'*enseignement* Chrétien.

Lorsque les Apôtres parlaient aux Juifs, ils leurs disaient que Jésus-Christ était celui que l'oracle prophétique avait annoncé. Ils ne l'appelaient pas Fils unique de Dieu, mais un *Homme* approuvé, un *Homme* juste, un *Homme*

(1) Nietzsche disait « la transfiguration théologique » de Jésus de Nazareth.

ressuscité d'entre les morts, cet *Homme* dont il est dit dans les Prophètes : *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui*, ou ne se hâtait pas en un mot d'annoncer la naissance merveilleuse de Jésus-Christ.

Cette méthode de ne point dévoiler le fonds des Mystères fut bien celle des apôtres, St Paul parlant aux Corinthiens, aux Galates, aux Ephésiens.... nomme le Père, c'est incontestable, le *seul Dieu* et à Jésus-Christ il lui donne le titre de *Seigneur*. Dans l'épître à Timothée nous trouvons nettement l'expression « l'homme Christ Jésus ». Prêchant encore aux Athéniens, l'apôtre dit : Dieu irrité contre les temps d'ignorance fait maintenant annoncer à tous les hommes qu'ils fassent pénitence, parce qu'il a arrêté un jour, auquel il doit juger le monde selon la justice par un *homme* qu'il a destiné à en être le juge. » (1)

Ces expressions prouvent la loi de ne point révéler sans prudence les Mystères du Christianisme et il n'y a là rien que de très-conforme à ce qu'avait ordonné le Christ lui-même, exemple personnel de la loi qu'il avait prescrite : *Sancta Sanctis*. De même qu'il y avait eu une économie de la prophétie, il y eut de la part de Jésus une économie de la Révélation. Ce suprême Initiateur ne découvrit l'essentiel des vérités que peu à peu : il défendit en maintes occasion à ses disciples d'annoncer qu'il était le Christ, il cacha beaucoup de choses en se faisant appeler le « Fils de l'homme » et en ne déclarant pas nettement partout qu'il était égal à son Père. « Vous qui êtes le seul vrai Dieu », énonce-t-il en parlant à son Père, puis également il enferma les arcanes sous le voile des métaphores, des paraboles dont le sens profond était réservé à ceux qu'ils avaient choisis pour vivre auprès de lui, quoiqu'il usât de réserve même à l'égard des hommes qui le suivaient fidèlement. « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne les pouvez pas porter présentement » Parmi ces choses se trouvait la divinité du Saint-Esprit. Les disciples du Christ étaient en quelque sorte trop charnels, attachés qu'ils étaient à son humanité et leur esprit qui en gardait trop la préoccupation n'aurait point reçu la plénitude de la grâce.

Citons encore quelques exemples du langage ésotérique des Apôtres. Il est dit aux *Actes* : Enfants d'Israël, écoutez ces paroles : Jésus de Nazareth, cet *homme* à qui Dieu... et plus loin : cet *homme* vous ayant été livré... c'est là St Pierre qui parle. Ailleurs, il le déclare « prophète comme Moïse. »

---

(1) Et dire qu'un Nietzsche s'est permis d'affirmer que St Paul « escamote » le problème personnel de Jésus !

Toutes ces expressions font partie des éléments de la foi qui constituaient l'enseignement commun à tous.

Déjà, chez les Juifs, l'économie des Mystères existait. Certaines choses pouvaient être prêchées publiquement, d'autres devaient être tenues secrètes (1). Pareillement, les instructions mystagogiques faites aux Catéchumènes étaient orales, comme il n'était permis à personne d'écrire la tradition ésotérique des Hébreux, la Cabale, sur laquelle on rencontre une allusion en lisant Eusèbe lorsque cet auteur parle des écrits du grand-prêtre Eléazar.

Lorsque les Septante furent priés de traduire en grec les livres de l'Ancien Testament, ils supprimèrent des passages importants qui se lisaient dans le texte hébreu. La cause en est qu'ils craignaient que le roi Ptolémée, sectateur monothéiste, ne crût que les Juifs adoraient plusieurs divinités. Partout où l'Ecriture dit quelque chose de la Trinité dont ils avaient une certaine connaissance et dont on ne communiquait pas la révélation indistinctement à tout le monde, ils ont traduit autrement ou ils ont gardé le silence pour ne point découvrir l'arcane de leur Foi, leur *Mysterium Fidei.*

L'ordre de voiler les dogmes, il est vrai, peut aussi leur avoir été donné par ce Ptolémée qui les avait appelés, car ce magistrat ne voulait pas qu'on enseignât certaines vérités, l'immortalité de l'âme par exemple, qu'il défendit à Hégias de Cyrène de révéler ; les passages relatifs à cette question sont du reste altérés dans le livre de Job.

Un « grand savant » a trouvé que le livre de Job était d'une rédaction plus courte chez les Septante que dans la version hébreue, il en a déduit que les garanties sur la transmission des textes étaient peu sûres. Cet historien a oublié d'apprendre l'histoire des rapports entre les traducteurs et le roi Ptolémée, ce qui rend sa conclusion trop rapide.

La *loi de l'Arcane* était formelle dans les premiers siècles du christianisme et nous ne trouvons pas tout dans l'Ecriture parce que les apôtres ont laissé leur enseignement soit par écrit, soit par tradition orale. Souvent chez les anciens auteurs on retrouve cette formule : « Ceux-là comprennent bien ce que je veux dire, qui, suivant la sanction du législateur, ont été initiés aux mystères ». « Je voudrais parler ouvertement, disent-ils encore, mais je n'ose en raison de ceux qui ne sont pas initiés. » Dans les causeries, ils priaient qu'on voulût bien parler « en paroles mystiques et obscures ». Il fallait cacher le « Mystère du Roi ».

---

(1) L'identification de deux méthodes d'initiation n'est pas permise.

La justification des chrétiens contre les calomnies obscènes et homicides était l'occasion d'un langage moins fermé, pas toujours cependant. Quelques uns se contentaient de répondre : « Comment pourrions-nous manger des enfants, nous à qui il n'est même pas permis de nous nourrir du sang des animaux » ; ou bien encore : « il n'est pas même permis aux chrétiens de regarder s'accomplir un homicide ou d'en parler. »

Mais continuellement les auteurs reviennent à recommander le secret. « Ne divulguons pas nos mystères, imitons Abraham qui fit cuire son pain sous la cendre. » Ils se réclament toujours de l'exemple du Maître : « Notre-Seigneur lui-même, disent-ils, a établi cette loi du secret. On va jusqu'à changer dans les lettres et les conversations les mots de la consécration : *Hoc meum est hoc* s'exprime-t-on.

Comme tout enseignement initiatique, la doctrine chrétienne comportait plusieurs degrés. Aussi était-il défendu de révéler les catéchéses des docteurs à un catéchumène d'un ordre inférieur. Les catéchumènes ignoraient ce que les chrétiens recevaient dans les sacrements. L'autel pouvait être quelquefois entouré de rideaux de façon que les regards ne fussent pas satisfaits. Les mystères étaient appelés saints et redoutables.

Bref, si l'Ecriture, surtout, chez les Prophètes et les Apôtres, paraît n'avoir ni construction ni suite, cette particularité est due à la division tour à tour occulte et claire imposée par la loi de l'économie soit de la prophétie, soit de la révélation.

Qu'apprenait-on alors aux hommes appelés à la confraternité chrétienne ?

L'existence d'un Dieu, auteur du monde et de toutes choses, dans lequel nous avons la vie, l'être et le mouvement et dont nous sommes la race. De sorte que nous devons l'aimer non seulement à cause du don qu'il nous fait de la lumière et de la vie, mais à cause d'une certaine affinité qui se trouve entre notre être et le sien.

Un tel enseignement ne pouvait pas choquer des Non-chrétiens puisque ce langage était conforme à la doctrine ethnique, il lui était même quelquefois emprunté. Et peu à peu, les compétents, ceux qui demandaient le Baptême, étaient instruits sur la Trinité, l'Incarnation, tous les Sacrements, le Symbole, l'Oraison dominicale. En effet, la loi de l'arcane n'intéressait pas seulement le mystère de la transubstantiation, comme on l'a souvent dit à tort.

L'Initiation se faisait pendant le carême et se continuait pendant la semaine pascale, alors les nouveaux chrétiens portaient une robe blanche et s'appelaient *Initiés*, *Enfants*, *Néophytes*.

Les mystères étaient dévoilés, les métaphores et les symboles expliqués, jusqu'au sens des cérémonies qui était donné. On révélait alors en quel sens Jésus-Christ est appelé dans les Ecritures, la *Porte*, le *Pasteur*, le *Lion*, et puis les raisons mystiques des sacrements et en particulier, celui de la chair et du sang du Verbe de Dieu.

En ce qui regarde la *matière* des sacrements, le rituel n'était pas caché, témoin Lucien qui ridiculisait les Chrétiens en les appelant *huilés* ; ce que l'on cachait aux païens c'étaient le dogme et les paroles sacramentelles. Pourquoi aurait-on caché les *matières* puisque dans les cultes de l'antiquité, il en existait de semblables. Les rites, les signes de croix, les bénédictions, les liturgies étaient conservées par la tradition orale et mystérieuse. Ce que nous appelons aujourd'hui le *symbole* n'était pas même donné aux catéchumènes. Des auteurs disent la même chose de l'oraison dominicale (1). Une fois initiés les chrétiens ne devaient point les écrire, mais les retenir de mémoire. Le symbole des apôtres se nommait la *règle de foi*, la *définition de la foi*, ou *la foi* ; on le nommait encore la *doctrine de la foi*, la *formule de la foi* Enfin il était nommé le *scriptum*, l'écrit, en tant que substance des principales vérités contenues dans les Ecritures.

La loi de l'arcane était si rigonreuse, que les initiés ne devaient répondre, s'ils étaient interrogés, qu'avec prudence, et se taire s'ils le jugeaient à propos. Saint Augustin retorqua un jour une question par une autre question, ce qui était l'habitude en pareil cas. Le païen lui disait : « Quel est ce Dieu que vous autres chrétiens vous imaginez voir présent dans vos assemblées secrètes. » Le Père répondit : « Avez-vous oublié ce Bacchus dont vous autres païens croyez qu'on ne doit exposer les mystères qu'aux yeux du peu de personnes qui y sont consacrées. »

Lorsqu'on écrivit le symbole, on le remettait aux chrétiens, le dimanche des Rameaux, appelé le *Dimanche des compétents*. Jusqu'à cette fête le symbole avait été annoncé par voix orale Elle fut, pour rappeler cette coutume, nommée le jour de la *tradition* du symbole.

Les théologiens ont donc, d'après St Denis de l'Aéropage, deux doctrines : l'une *inexprimable et mystique*, l'autre *évidente et notoire*. Les Pères ne pensent pas autrement. On pourrait ainsi déclarer qu'il y a une doctrine de l'Humanité du Christ puis une doctrine de sa Divinité.

Si éxotériquement on appuyait sur la nature humaine du

(1) Peut-être la disait-on aux Juifs puisque dans leur plus ancienne liturgie le « Kadisch » se trouve les trois premières demandes du *Pater*.

Christ, ésotériquement on parlait de la Sagesse avec les *Parfaits*, c'est-à-dire les Chétiens, les « prêtres de Jésus-Christ » dans le sens où Origène emploie *quelquefois* ce terme pour désigner les Fidèles.

Il y a de nos jours beaucoup de « grands savants » qui fouillent les bibliothèques de l'ancienne littérature chrétienne, je ne sais comment ils s'y prennent pour soutenir au nom du « chistianisme historique » des systèmes qui ne sont ni chrétiens, ni historiques. Mais, d'autre part, me sera-t-il permis de regretter que nombre de textes sacrés soient détournés de leur véritable acception ou abusivement employés. On en pourrait citer une foule ; pour rester dans mon sujet, j'appellerai uniquement l'attention sur celui de St. Paul lorsqu'il dit : « Je ne veux savoir que Jésus et Jésus crucifié. » C'était devant les Corinthiens que l'apôtre des Nations ne voulait savoir *que* Jésus crucifié, parce que ces Corinthiens étaient des hommes charnels et que leur faiblesse aurait repoussé une nourriture plus substantielle. Partant de cette condescendance, les oreilles chétiennes ont été ordinairement habituées à ne considérer *que* Jésus crucifié, ce qui est une erreur que les catholiques devraient laisser aux héritiers des Jansénistes pour qui « l'affliction est la béatitude » et aux disciples du pasteur Monod pour qui « la vie crucifiée est la vie bienheureuse. » Cette faute d'interprétation à propos d'un texte trop de fois cité puisqu'il l'est rarement bien, est d'autant plus déplorable que le « sublime et divin des mystères » a été laissé dans l'ombre. Et le monde prétenduement religieux s'étonne que la Divinité de Jésus-Christ soit niée. L'esprit de l'Ecriture est frelaté, puis on crie à l'abomination de la désolation en s'étonnant que le nombre des adversaires augmente. Si l'on préparait les âmes à posséder des croyances fortes les hommes seraient forts dans leur croyance. Il n'y a pas d'autre méthode à employer pour la conquête des esprits et je livre ce secret aux intelligences soucieuses de revoir les beaux jours où la Religion était puissante, intellectuellement et socialement. Au dessus de la doctrine de la Croix, il y a la science de la Sagesse de Dieu.

Il faut se décider à élever le ton de la voix évangélique, montrer la doctrine catholique dans son incomparable hauteur. On le pourrait à notre époque puisqu'à cet âge d'indifférence que La Mennais signala, succède un temps où chacun prend avec passion de l'intérêt aux questions religieuses. Mais au lieu de pénétrer hardiment au cœur de la science du Verbe, l'érudition catholique s'engage sur le même terrain que les rationalistes, bienheureux encore lorsqu'elle ne suit pas l'opinion de ces gens cadavéreux,

comme il est arrivé lorsque ces scholâtres ont décrété que les livres de St Denys l'Aéropagite étaient apocryphes.

A cet instant, faisons une constatation expérimentale Tous ceux qui ont lu Nietzsche sont restés stupéfaits de la puissance de sa faculté blasphématoire. Il l'a cultivée jusqu'à la *valeur* sinistre, Mais ce que l'on a moins fréquemment saisi et je crois même que la chose est passée inaperçue, c'est le but que ses flêches de bacchant aux reins cambrés ont visé. Pour lui, le Christianisme est une « volonté d'anéantissement », une « volonté de négation de la vie » c'est un « amollissement moral », une » hystérie », une « anémie » ; il désigne cette Religion comme « nihiliste » ; des expressions similaires reviennent sans cesse contre la doctrine à qui il ne faut « jamais pardonner d'avoir *ruiné* des hommes comme Pascal », bref c'est la religion du « Crucifié ». Il place Bouddha contre le « Crucifié » et surtout Bacchus contre le « Crucifié. »

Les critiques de Nietzsche sont fertiles en réflexion. Nous ne les ferons pas toutes. Une de ces réflexions, importante par rapport au sujet que nous traitons, est que le prophète de l'immoralisme était victime de cette restriction à laquelle nous avons fait allusion. Nietzsche dans son jugement sur le christianisme, ne voit *que* Jésus crucifié. Nous retrouvons ainsi le fils du pasteur Nietzsche et la plus fausse compréhension du Christianisme.

Au surplus, lorsque le Germain resté Germain et protestant malgré lui, célèbre les mystères de Dyonisos — tels que cet ignorant professeur de philologie les comprenait — en les opposant au Christianisme il montre que « tout mal provient d'ânerie » pour emprunter une juste formule à Montaigne.

Si l'on critique le Catholicisme, sans doute les juges devraient le considérer tel qu'il est, mais comment garderait-on une souveraine rigueur contre les blasphémateurs si les initiateurs s'efforcent de ne l'expliquer qu'imparfaitement.

Nous n'avons pas affaibli la thèse des négateurs ; nous avons reconnu avec eux l'exactitude des textes invoqués en faveur de la seule humanité du Christ. Nous allons la renforcer pour bien montrer que les adversaires de la vérité ne sont pas à craindre.

L'étude *exclusive* des textes sacrés ou des écrits prophétiques a pour conséquence de se faire de fausses opinions sur quantité de problèmes religieux. La lecture des seuls passages où les hommes apostoliques, après Jésus-Chrit, lui-même, ont usé de ce qu'on appelle « l'Economie des Mystères », a trompé beaucoup d'écrivains qui ont supposé un progrès substantiel, qui portait atteinte à l'immutabilité du dogme .

Naguère, Vacherot, dans son *Histoire de l'Ecole d'Alexandrie*, trouvait des lacunes chez les apôtres et les premiers Pères et que ceux d'Alexandrie en particulier n'avaient pas atteint la vraie formule de la Trinité Ce professeur qui fut beaucoup écouté et qui l'est encore par des naïfs, écrivait textuellement qu'Origène « va même jusqu'à prétendre que le Père seul est vrai Dieu ». Nous savons, nous, qu'Origène ne parle pas ici autrement que St Paul, que Jésus-Christ. C'est à la discipline arcanique qu'il faut attribuer la difficulté relative qu'il y a de découvrir les dogmes chez les premiers Pères de l'Eglise, mais non pas leur impossibilité de les connaître. Ceci dit pour les exégètes du diocèse de Tubingue.

« La loi de Dieu », c'est-à-dire cette loi qui obligeait à voiler les mystères, à cacher « le secret du Roi » était si connue que dans les premiers temps du christianisme la doctrine de l'Eglise fut appelée une doctrine clandestine. Celui qui contredisait à la règle de l'arcane était considéré comme un traître. A-t-on assez remarqué que dans sa controverse avec Origène, Celse ne parle pas de l'Eucharistie, de la Trinité. Au fond le païen connaissait mal le dogme chrétien. On ne parlait donc publiquement, exotériquement, que de l'unité de Dieu, de sa toute-Puissance, de la création du monde, de la naissance temporelle de Jésus-Christ, de ses miracles, de la sainteté de ses préceptes, de ses souffrances, de sa mort, de sa sépulture, de sa Résurrection, de son ascension et de la gloire qu'il possède auprès de son Père. Il n'y avait là en effet aucune idée qui pût choquer un fidèle des cultes païens. D'autre part, il est certain que pendant les trois premiers siècles, on cacha la principale intelligence de Dieu, c'est-à-dire ce que plus tard on appela « la Théologie de la Monade ou d'union » et « la Théologie de la Triade ou de la distinction » et par conséquent le mystère de l'Incarnation. Devant les Infidèles, il fallait éviter d'appeler Jésus-Christ « fils de Dieu », mais seulement Seigneur réservant le mot Dieu pour l'attribuer au Père.

Origène nomme le Père « ὁ Θεός », tandis qu'il nomme le Fils simplement « θεός » dans l'article, c'est-à-dire *un* dieu. Mgr Duchesne qui s'est occupé de la Foi anténicéenne en est resté surpris. St Justin à son tour, enseigne encore ce professeur, dit du Père « dans un langage qui eût fait frémir St Athanase » celui qui est réellement Dieu.

S. Athanase n'eut pas frémi, car dans le symbole de Nicée justement, il est marqué : Credo in unum *Deum* Patren et in unum *Dominum* ; un seul Dieu et un seul Seigneur. Et n'aurait-il pas alors séché de stupéfaction lors-

que le Christ lui-même appelle son Père, le seul Dieu véritable ?

Entre parenthèses les « grands savants » de nos jours feraient bien mieux d'apprendre le grec et ses subtilités qui sont la précision de cette langue que l'allemand, la langue des Ariens ! Lui, au moins, Calvin, affirmait qu'il est une chose notoire et sans aucun doute que depuis l'âge des apôtres jusqu'au temps des Pères du V[e] siècle la doctrine n'avait pas subi de changements, à Rome pas plus que dans les autres villes. L'hérétique la comprenait mal, voilà tout, mais comme historien, c'était en ce cas un « grand savant ».

Nous n'avons pas, encore une fois, négligé de montrer le côté humain de la vérité ; nous aurions pu multiplier les témoignages Rien n'est plus sûr, en effet, que son côté divin, surtout réservé dans les premiers temps du christianisme aux Initiés. Nous disons *surtout* car même exotériquement, nous le répétons, les marques divines du Christianisme ne sont pas à ce point cluses qu'on ne puisse en surprendre de clairs énoncés.

Quoique ce discours soit particulièrement écrit dans le but d'indiquer le *pourquoi* d'une erreur aussi absurde que contemporaine, nous citerons deux ou trois témoins en faveur du dogme orthodoxement gardé par l'Eglise.

L'ésotérisme s'était suffisamment répandu au dehors pour que l'existence du dogme nous soit *historiquement* connue. Lucien ou l'auteur du dialogue *Philopatris*, par exemple, ne cite-t-il pas, comme on l'a fait remarquer si souvent, le dogme de la Trinité quoi qu'en termes hétérodoxes. La critique rejette l'authenticité de cette œuvre, c'est vrai, mais sachons aussi pourquoi. Par cette seule raison qu'il s'y trouve une formule de la Trinité.

Et St Paul, va-t-on dire, n'affirme nullement la Divinité de Jésus-Christ. Il l'a si peu affirmée, répondrons-nous, que les Manichéens, Pophyre et Julien, accusaient cet apôtre d'avoir déifié Jésus-Christ, comme on l'a répété depuis maintes fois, comme on le déclare encore de nos jours. Les protestants ne disent-ils pas que S. Paul est l'ouvrier principal de l'apothéose de Jésus-Christ ?

Il n'est pas niable que pour un esprit formaliste, c'est-à-dire celui qui s'en tient à la formule stricte : *Jésus-Christ est Dieu* par exemple, St Paul a peu de passages où l'on trouve exprimée la Divinité du Christ. A ce compte, il n'est pas davantage permis d'affirmer, si l'on tient aux formules littérales, que le Nouveau Testament contient la croyance à l'immortalité de l'âme, car cette vérité n'est pas plus énoncée là que dans l'Ancien Testament. Il existe cependant des preuves pauliniennes de la Divinité du

Christ. Toutefois si l'on corrompt les textes de l'Ecriture, évidemment, les affirmations disparaissent. Voici des faits ; St Paul dit :... « desquels est sorti selon la chair Jésus-Christ Dieu au dessus de tout, béni dans tous les siècles. » Les incroyants mettent un point entre *Jésus Christ* et *Dieu*. Avec ce procédé on prouverait n'importe quoi.

On pourrait encore citer un tour de prestidigitation éxégétique ; l'Evangile dit : « Derus erat Verbum », d'anciens hérétiques mettaient un point entre *erat* et *Verbum* ; naturellement le sens est changé, mais il ne faut point assurer qu'on cite l'évangile selon St Jean lorsqu'on copie celui selon Socin.

Donnons en exemple un texte sans formule explicite où cependant la logique humaine est contrainte de s'exercer pour déduire plus de vérités que n'en contient la *lettre*. St-Paul parlant aux Hébreux dit que *Jésus-Christ est Prêtre selon l'ordre de Melchissedec* pour marquer la supériorité de son sacerdoce sur celui d'Aaron qui devait finir avec la loi de Moïse. Parmi les détails qu'il omet, nous remarquons précisément le rite essentiel du sacerdoce de Melchissedec : l'offrande du pain et du vin. On n'écrivait donc pas tout formellement ; l'homme est alors appelé à faire usage de sa raison.

Le même apôtre ne dit-il pas aussi : « Dieu ayant parlé autrefois à nos pères en divers temps et en diverses manières par les prophéties vient enfin de nous parler en ces derniers jours par son Fils.., par qui il a même créé les siècles. »

Par son fils qui a créé les siècles ! Que veulent-ils de plus, les formalistes ?

Je ne veux point poser la plume sans me résumer pour que ma pensée soit mieux comprise et me livrer à quelques considérations générales qui découlent naturellement de ce qui précède.

A notre époque, des écrivains occupés de matières religieuses ont été impressionnés, à la lecture des lettres sacrées, des documents apostoliques et patristiques, par les seuls textes où se trouve affirmée l'humanité de Jésus-Christ. Niant l'authenticité de tout le divin évangélique, interprétant et faussant, corrompant et négligeant les écrits des Pères, ils ont remis à neuf une vieille doctrine qui se résume par : *Ecce Homo* ; Voici l'Homme.

Nous répondons à ces modernes Ariens : Tout ce que vous dites de l' « Homme-Jésus » nous le savons déjà, mais nous savons de plus que Jésus-Christ est l'Homme-Dieu. En un mot nous sômmes Initiés, nous avons gravi les deux degrés de l'Initiation, tandis que vous, partisans des « Christianisme

progressif » et des « Christianisme de demain » de « l'évangile du Pur Amour » vous adultérez ces belles notions qui, en réalité, ne vous appartiennent pas, que vous retenez en larcin, puisque vous êtes restés au premier degré de l'Initiation. Quelle est votre doctrine ? L'existence d'un Dieu, auteur du monde et de toutes choses dans lequel nous avons la vie, l'être et le mouvement et dont nous sômmes la race ; une certaine affinité de notre être avec l'Etre divin ; la naissance temporelle de Jésus, la sainteté de ses préceptes, ses souffrances, sa mort... Mais ce sont bien là, comme nous l'avons vu, les vérités qui faisaient l'objet de l'enseignement pour les païens appelés à la confraternité chrétienne. Arrêtés à ce premier degré de l'Initiation vous n'êtes pas, à strictement parler, chrétiens. Vous ignorez ce second degré de l'Initiation qui consistait à fixer ses yeux intellectuels lorsque le Mystagogue disait : *Ecce Deus*, Voilà Dieu.

Nous le répétons encore, les preuves *écrites* des dogmes conservés par l'Eglise sont évidentes. Comme le présent sujet ne comporte pas de citer par des textes établissant le second degré de l'enseignement chrétien, dont ressort la Divinité du Christ, nous avons peu insisté à ce propos. Du reste nous réservons pour un discours suivant ce premier chapître sur la Gnose.

Mais la question entre Protestants, Modernistes, — Protestants plus subtils, — négateurs de toute espèce, s'élève. Pour ceux que nous venons de nommer, réservé le domaine de la Foi subjective, la critique a pour objectif les Evangiles, c'est-à-dire le Livre. Or, la grande distinction à établir est que le Catholicisme reste avant tout la Religion du Verbe, du Verbe vivant, et non celle du Livre. Si l'authenticité, l'autorité historique des Evangiles sont choses *capitales* pour les hommes qui n'ont pas le sens de l'Unité, elles sont pour le Catholicisme choses presqu'indifférentes *en soi*, par manière de parler, si elles ne le sont pas au point de vue de la polémique, de l'apologétique, des controverses de toute nature, de la satisfaction morale et esthétique à posséder les vénérables ouvrages où sont déposées les vérités d'une religion sublime.

L'évangile de St Jean, d'après la volonté de son auteur, ne devait pas être composé ; cet inspiré ne l'écrivit qu'à la sollicitation réitérée des personnes qui l'en pressèrent. La doctrine chrétienne fut avant tout orale, traditionnelle et c'est au nom de cette tradition que St Augustin s'écriait : « Je ne croirais pas à l'Evangile, si je ne croyais pas à l'Eglise ».

C'est bien là la grande supériorité du Catholicisme sur toutes les hérésies, puisqu'il plane au dessus du froid rhéteur qui épilogue sur la *lettre*.

Néanmoins, par suite de conditions changées il importe, puisque cités au tribunal de l'histoire et de la critique, de montrer les titres de vérité, légués par la littérature antique du Christianisme. Que soient cités ces Pères magnifiques de science et de vertu, lumineux témoins d'une Pensée devant qui le front couronné de Platon se serait incliné en signe de vénération discipulaire. (1)

Paul VULLIAUD.

---

(1) Est-il besoin de dire que si l'on veut produire quelque érudition *au nom des Pères*, il faudrait que ce soit réellement celle des Pères et non celle d'un commentateur, tel que le jésuite Pétau par exemple dont la critique a généré certaines erreurs dont quelques « grands savants » modernes nous ont fait, il n'y a pas longtemps respirer le parfum .

CHRONIQUES

HISTOIRE

ABEL BOURGOUGNON : *Etude historique du droit de dissolution de la Chambre des Députés sous la Restauration* (E. Larose, éd.)

Ouvrage important sur une question de droit, mais dont les déductions peuvent vous mener sur le terrain de la philosophie politique établie sur les faits. Son auteur expose objectivement la question qu'il étudie, c'est dire qu'on ne trouvera là aucune trace d'idéologie, mais ce sera au lecteur à établir sa doctrine et l'opératioa logique s'imposera d'elle-même.

Au cours de l'analyse calme des ordonnances royales nous assistons en effet aux luttes qui furent la vie politique de la Restauration.

Jusqu'en 1827, nous constatons en somme l'accord entre l'opinion publique et la volonté royale. A ce moment, les élections donnent indirectement un blâme au roi. Dès lors la situation va en s'accentuant et la *Quotidienne* précise le débat : « La lutte,dit ce journal, est entre la Royauté et la Révolution, entre la Monarchie et la République. Toute politique intermédiaire est impossible. »

Ainsi, le livre que nous avons le plaisir d'annoncer vient à son heure, puisque de nos jours se réveillent les vieilles idées absolutistes que plusieurs révolutions n'ont pas réussi à vaincre décidément. Par l'étude de M. Abel Bourgougnon, nous sommes une fois de plus consolidés dans nos croyances que les partisans de la Force ne font tort qu'à eux-mêmes. Il est intéressant au moment où le problème se pose avec plus de brutalité encore de vivre, dans le passé, non seulement notre époque mais de connaître la solution — qui peut être retardée — des conflits qui, du reste, se perpétuent à travers l'histoire de tous les peuples. L'intransigeance sera vaincue, la violence sera désarmée.

Eternelle stupidité des classes qui s'attribuent le rôle dirigeant ! Quand voudront-ils apprendre l'histoire, ces

hommes qui ignorent les lois qui gouvernent le monde ? Quand saura-t-on que la société est soumise à l'action révolutoire et qu'il s'agit de conduire— c'est là le rôle du dirigeant — le mouvement que la volonté humaine est impuissante à arrêter.

Voilà bien ce Charles X reprochant à des ministres des concessions qui sont, à son avis, l'émiettement de son autorité ; il nomme, « rompant en visière, nous dit M. Bourgougnon, avec l'opinion publique », ce ministère détesté. Mais la droite prêche la guerre à outrance, les cris de haine poussés par les royalistes engendrent une puissante énergie libérale.

Enfin on se décide à l'action violente, les fameuses ordonnances sont publiées. Comme le marque très bien notre auteur à propos des ordonnances la question des principes est remise en jeu. Il faut suivre l'argumentation de M. Bourgougnon, j'y renvoie le lecteur qui en constatera la solidité. On connaît la suite des événements, le parti de la violence disparaissait pour faire place, hélas ! au régime qui restera à jamais stigmatisé par le célèbre « Enrichissez-vous. »

Au résumé page vivante d'histoire dans le cadre impartial d'une étude sur une question de droit, tel est l'ouvrage irréfutable de M. Abel Bourgougnon.

Robinet de Cléry : *Les prétentions dynastiques de la branche d'Orléans. Deux lettres du R. P. Bole, aumônier de Frohsdorf* (Daragon, éd.).

L'auteur caractérise le prétendant actuel au gouvernement de la France, le duc d'Orléans, avec la plume d'Ed. Drumont. Le portrait ne saurait être suspect aux partisans de l'Orléanisme, et les républicains le savent vrai. M. Robinet de Cléry justement étonné des cris de « Vive le Roi » poussés à l'adresse du petit-fils d'un usurpateur se demande s'il peut être le Roi.

Non, répond l'auteur, en raison de la loi Salique, en raison du traité d'Utrecht. Ceci au point de vue historique. D'autre part, le comte de Chambord aurait dit : *Plutôt la République que les d'Orléans*, *Tout et plutôt le diable que les d'Orléans*.

Cet opuscule vient à son heure puisque de nos jours on parle beaucoup de principes monarchiques, sans connaître la question. M. Robinet de Cléry annonce une publication des lettres du Régicide d'Orléans et finit en disant qu'après les avoir lues si les lecteurs ont encore « le courage de qualifier ses descendants de *maison de France*, c'est que leur patriotisme ne connaît pas les révoltes du dégoût. » Bien dit.

Fagus : *Discours sur les préjugés ennemis de l'histoire de France* (Bibliothèque de l'Occident):

L'auteur se croise avec M. Dimier et les tenants d'une même secte : *l'action française*. Lutte entre celte et latin, mais aussi le moyen de rester muet lorsqu'on lit chez l'abbé de Pascal : « La domination romaine est la première page de notre histoire. » Au sujet d'opinions évidemment paradoxales, de théories inspirées non par les faits historiques mais par les doctrines politiques M. Fagus dit à un moment et avec judiciaire : « l'auteur (M. Dimier) apporte ici la pire des ignorances, celle du parti-pris. » Cependant aux préjugés réfutés se substituent d'autres préjugés. Notre-Dame est opposé au Parthénon, la chanson de Roland à l'Iliade qui n'est qu'une épopée d'apaches, mais aussi Fénélon est appelé un « Jean-Jacques Rousseau discret » ; faut-il croire que le redresseur de torts qui est M. Fagus n'a que peu fréquenté cet admirable écrivain. Peut-être lui tient-il rigueur de sa méconnaissance de l'art médiéval dont le celtique M. Fagus est un fervent ; alors il faudrait, *si l'on veut être juste* reprocher au siècle de Louis XIV en général son amour exagéré des tendances italiennes, celles de la décadence italienne. L'auteur que nous analysons, esprit entier, n'a ce souci de justice que Fénélon eut si vif au point de vue moral, n'ayant pas été seulement ce « sensible » que qualifie M. Fagus.

Par dévotion celtisante, nous sommes invités à charger « la Renaissance » de tous les péchés d'Israël. Sans doute lorsque M. Fagus résiste à la « conquête des Gaules » c'est-à-dire à l'envahissement plus méridional que latin nous le félicitons, non pour le suivre dans un camp d'opposition où siège une erreur contraire. Bizarre dans son mépris pour le Romain, M. Fagus oublie l'Etrurie le vieux Latium et la Grande-Grèce L'Esthétique de l'Italie est empruntée, servile, mais tout l'Italie n'est pas symbolisée par le Colisée ou le Panthéon, tel peuple qui ne vaut par son art a sa qualité dans quelque autre facteur de civilisation.

Un point de vue juste aperçu par M. Fagus : la conquête romaine n'a pas eu l'emprise sur l'esprit gaulois ; aperçu seulement et il aurait mieux valu le développer que de s'efforcer à constater les influences françaises en les exagérant. Dante ainsi est élève de Provence et de Paris. Il est même l'élève du celtisme ce que M. Fagus ne sait pas — quel dommage pour sa thèse — néanmoins Dante est un Italien, de caractère et de doctrine, c'est un patriote italien,

De nombreux alinéas sont curieux à lire comme documents pour ceux qui étudient la déformation des jugements par chauvinisme médiéval, celtique, français. A retenir

cette phrase : « La chevalerie française a enseigné à l'Europe sa notion de l'honneur » pour demander à M Fagus de qualifier la chevalerie qui fut cet exemple car il y a eu deux chevaleries et toutes deux françaises.

Pour finir un chapitre sur l'histoire de France telle qu'un « réactionnaire » pouvait le faire mais non un historien. Nous ne demanderons qu'une chose à M. Fagus c'est de continuer ses études sur le Moyen-Age qui a tout son esprit, il finira peut-être par y découvrir les origines du fait démocratique qui lui répugne si fort.

L'histoire est un peu plus complexe que ne le suppose M. Fagus. Cet auteur décoche un trait, en passant, aux légistes, le royaliste écrivain aurait du au moins faire un léger reproche à ses Rois qui les écoutèrent si servilement. On ne pense pas à tout...

P. V.

LITTÉRATURE

Jacques de Biez : *Louis XV et Barbey d'Aurevilly* (Stock Edit).

Parmi les nombreuses légendes que l'on a faites sur Barbey d'Aurevilly, il en est une, ou plutôt il en était une, car M. Jacques de Biez vient de la tuer, qui racontait que le grand écrivain normand descendait des Bourbons par son grand-père maternel, Louis Hector Amédée Ango, fils naturel, disait-on, de Louis XV et d'une de ses nombreuses maîtresses, qui sur le point d'avoir un enfant avait été mariée à Jacques Pierre Ango.

M. Jacques de Biez, dans sa plaquette Louis XV et Barbey d'Aurevilly, vient de prouver d'une façon définitive la fausseté de cette histoire, en montrant que le mariage de Jacques Pierre Ango avec Mademoiselle Dalleron « est de 1737, soit deux ans avant la naissance de Louis Hector Amédée ».

Voilà donc une légende de moins sur Barbey d'Aurevilly, souhaitons que l'on n'en parle plus, si ce n'est toutefois pour féliciter M. Jacques de Biez de l'avoir anéantie.

Barbey d'Aurevilly : *Critiques diverses* (A Lemerre édit).

Ce volume de critiques,est la dernière pierre de ce grandiose monument qu'est *les Œuvres et les Hommes* et qui se compose de vingt-six volumes. Ce livre des *Critiques diverses*, bien digne par son intérêt d'être comme le couronnement de l'œuvre critique de Barbey d'Aurevilly, contient entre autres : le vibrant programme de critique que le Connétable fit dans le Réveil du 2 Janvier 1858, un très-intéressant chapitre sur son cousin Edelestand du Méril, ce grand savant inconnu, des pages sur le duel, qu'il condamne en vrai catholique, et le magnifique éreintement de Buloz, courageux éreintement qui le fit condamner à deux mille francs de dommages intérêts.

BEAUX-ARTS

J-H-M. Clément. La représentation de la Madone à travers les âges (Bloud et Cie. édit.).

Dans ce livre M. Clément décrit les types de Madone produites par les différentes époques. Il étudie successivement l'époque de la Renaissance et l'époque moderne. Les documents qu'apporte M.Clément sont intéressants et en particulier ceux sur les Vierges orantes dont il donne de curieuses reproductions. Mais M. Clément juge les époques en bloc. « La Renaissance, dit-il, a des maîtres qui peignent admirablement mais ne croient plus... » C'est là vraiment juger trop sommairement tous les artistes de la Renaissance, aussi ne comprend-il pas véritablement Léonard, Raphael et Michel Ange qui, selon la parole du peintre lyonnais Janmot « sont l'épanouissement non dépassé d'une phase longue et glorieuse qui finit avec eux et ne sont le commencement de rien puisque à peine morts ils sont reniés ».

M. Clément fait la même chose pour l'époque moderne : « c'est écrit-il, avec les Olivier Merson, les Gustave Doré, les Jean Béraud, les Hébert, les Lhermitte, les Uhde, les Dutroit, les Sonrel, les Lucas, la Vierge mêlée aux pires modernités mondaines ou paysannes ». Cette phrase pourrait faire croire que M. Clément connaît peu les œuvres d'Hébert et de Gustave Doré, deux grands artistes conscients de la gravité de leur art et qui n'ont rien de semblable, bien que vivant à la même époque, avec les Lhermitte. Un écrivain qui comme M.Clément trouve que la peinture impressionniste ne manque pas de caractère et de talent devrait parler plus respectueusement de l'auteur de la belle Vierge du salon de 1906 et du puissant illustrateur de la Bible.

Exposition Maurice Lalau — Monsieur Maurice Lalau est un poète et c'est avec amour qu'il a célébré à l'aide de son pinceau l'histoire de Tristan et Iseult. De toutes ses aquarelles, très-fortes de métier, les plus belles, les plus expressives sont : *Sous la roche*, œuvre poignante où l'on voit Tristan et Iseult pleins d'effroi enlacés, blottis sous une roche qu'entoure un enchevêtrement de ronces qui forme un cadre très décoratif à cette scène. *Tristan soigné par Iseult*, scène pleine d'une grande intimité. *Le philtre* où l'effet magique est exprimé d'une façon très intense. *La Reine chanta*, *le Grelot magique et le Combat contre le Dragon*.

Dans ces aquarelles l'on sent un peu l'influence préraphaélique, ce qui n'est pas fait pour nous déplaire, mais dans quelques autres planches, l'on reconnait la regrettable influence de Jean Paul Laurens, telle, *la Reine jouant aux échecs* et plus encore *le Roi abandonné* qui rappelle trop l'interdit. M. Maurice Lalau se laisse quelquefois aller à des effets bleutés qui ressemblent à des décors de théâtre, mais par contre il y a de très pittoresques aquarelles, tel le *château de Tintagelle* et *le Bruit couru par la ville*.

Nous espérons que M. Lalau se débarrassera de l'influence de Jean Paul Laurens qui fait tache dans l'œuvre poétique de M. Lalau.

E. A. DE MOLINA : *Perle d'Orient. Tunis* (Daragon édit). M. de Molina dans sa *Perle d'Orient* nous fait un intéressant récit, illustré de jolies descriptions, d'un voyage à Tunis. Ce livre joliment écrit évoque bien le lumineux orient.

LES REVUES

Vers et Prose : avec une prose mallarmèenne et l'avant-propos du *trust* de Paul Adam le dernier volume de *Vers et Prose* contient le *Mortcerf* de Paul Fort et d'excellents poèmes de Sébastien Charles Leconte, Léo Larguier, Charles Grolleau, une nouvelle de Legrand-Chabrier et une conférence de Jules Romain sur la poésie immédiate. Le poète unanimiste y célèbre « ceux qui n'imitent pas » et qui « se servent de leur âme comme de l'organe d'un révélation perpétuelle ».

—

Luce et Ombra consacre tout son numéro à Lombroso et chaque rédacteur y étudie un aspect particulier du disparu. Un autographe et des portraits.

—

Ultra : Augusto Agabiti continue son étude de l'occultisme chaldaïque. Il analyse brièvement l'épopée Emma Elish qui raconte la création par Marduk de la terre puis des corps célestes, des animaux, des plantes, de l'homme. M. Agabiti fait ensuite allusion à l'épopée de Gilgamesh que nous connaissons en France par Oswald Wirth.

— Dans le même numéro la fin de l'article de Ventura Rizzo sur Martinez de Pasqually et ses doctrines. Le fondement de la doctrine ésotérique de Martinez, dit l'auteur est l'idée de l'unité suprême se manifestant d'une façon trinitaire.

—

La Société Nouvelle consacre une bonne partie de ses derniers numéros à la glorification de Ferrer. Nous ne prendrons pas parti dans cette question, car nous n'avons pour nous renseigner que les données partiales des amis du grand Orient et des ennemis réactionnaires. Toutefois nous nous associons à cette pensée de M. Léon Legavre : la tragédie de Montguich n'est pas un crime de l'Eglise, c'est un crime social. Pourtant l'auteur ne tire qu'une conclusion de son étude : c'est qu'il faut chasser l'Eglise des écoles.

— Dans ce même numéro M. de Splenger s'efforce de prouver que le patriotisme est une invention récente. Mais son argumentation n'est ni assez précise ni assez générale.

—

Mercure de France : (1er décembre) M. Marc Langé nous apprend la vie de Lafcadio Hearn né d'une grecque et d'un Irlandais dans l'Archipel Ionien, élevé en Angleterre, allant gagner sa vie en Amérique, vivant deux ans au paradis des

Antilles françaises,puis allant se faire naturaliser Japonais et vivant seize ans au pays du soleil levant. Et M. Marc Langé commente l'œuvre de Lafcadio Hearn, le plus latin des écrivains Anglo-Saxons, mort aveugle en Amérique.

— Une traduction de l'étude profonde et sérieuse de Stefan Zweig sur le drame Verhaerenien.

— (16 Décembre) Camille Eulart : la satire des mœurs dans l'iconographie du moyen-âge.

— Alexandra David : Quelques écrivains bouddhistes contemporains. Ces bouddhistes contemporains, s'il faut en croire Alexandra David (mais faut-il la croire ?) sont de purs matérialistes.Dharmapala recommande aujourd'hui aux bouddhistes de ne faire aucune chose qu'il ne l'ait auparavant analysée, de ne rien croire sur la foi de la tradition, de l'autorité, de l'analogie, de la révélation ou d'un miracle. C'est un bouddhisme bien cartésien. Mais il y a mieux : Le bouddhisme est une religion pratique, sans la moindre recherche d'une vie de félicité post mortem ; l'activité, la virilité, l'extirpation de l'égoïsme, la compréhension du caractère transitoire de toutes les formations organiques (de tout agrégat) en sont les points principaux...

Le Bouddhisme est une école de gymnastique scientifique... Un Dieu personnel vivant en dehors du processus cosmique ne peut rien pour nous... Les prêtres sont inutiles.

Un autre écrivain moderne Maung,Nee, écrit : le bouddhisme est une méthode, rien qu'une méthode.

Dans un chant funèbre que répètent les campagnards birmans il est dit, parait-il : « Aussitôt que la vitalité, la chaleur, la conscience abandonnent le corps, celui-ci devient inanimé et inutile. Les penseurs réfléchissant et méditant sur ce corps se convainquent qu'il est une chose vide et vaine. En lui la souffrance naît, subsiste et périt ; par lui rien n'est produit que souffrance et avec lui rien ne périt que souffrance ».

Nous n'avons pas de raison de suspecter la documentation et la bonne foi de Mme Alexandra David Cependant il nous semble qu'elle aurait dû expliquer si ses bouddhistes contemporains sont là-bas une minorité protestante de positivistes excommuniés ou bien si *tous* les bouddhistes sont semblables à ceux qu'elle cite.Si cela est, ce qui serait en contradiction avec tout ce que nous savons d'autre part, nous ne voyons pas bien pourquoi ces positivistes hindous ont gardé le nom de bouddah.

—

Dans la revue italienne *Filosofia della scienza* M. Agabiti écrit sur la politique selon l'occultisme pour lequel les réformes politiques et économiques sont liées aux réformes théosophiques.

—

L'Ile sonnante : M. Charles Callet conçoit le néo-hellénisme d'une autre façon que ceux qui évoquent les nymphes et sacrifient à Aphrodite des truies et des colombes. Ce sont là, dit-il, trucs vulgaires de vulgaires fabricants de livrets. Selon M. Callet « il consiste à arracher de son esprit et de son cœur tous les préjugés toutes les perruques tous les dogmes... en un

mot toutes les boues que vingt siècles fangeux et barbares ont léguées à notre siècle lassé » M. Charles Callet qui dans la *Rénovation Esthétique,* raille de monognotisme dans la littérature fait preuve d'une grande sincérité de sentiment ; il a foi en le libre avenir. Mais rayer vingt siècles d'un seul trait de plume semblera hardi à ceux qui n'ont pas eu les mêmes méditations que M. Callet.

—

Dans la *Rénovation Esthétique* M. Louis Lormel publie des notes d'un passant. Il y trouve occasion de nous dire son sentiment sur l'actualité. Mais croit-il bien nécessaire de tenir ses lecteurs au courant de toutes ses sorties et de donner la liste des gens qui assistent aux mardis des Lilas.

—

La Revue des Lettres et des Arts : (un poème de Philéas Lebesgue, la suite de l'étude de Jacques Reboul sur Ramond le grand précurseur des romantiques) ; *l'Initiation* (l'Archéométrie par Sédir) ; *la Revue Mensuelle des Lettres et des Arts* (M. Jacques Wehrlin y dénonce comme plagiaire M. Robert Chassériau qui publie dans *Schéhérazade* un petit poème copié d'une pièce de M. Alfred Ruffin, ajoutant que le poème plagié se trouve à la page 17 des poèmes variées d'Alfred Ruffin publiées chez Jouaust en 1890) ; *la Revue du temps Présent* termine son enquête sur Claude Debussy et l'opinion contemporaine ; c'est curieux le nombre de gens qui répondent qu'ils ne répondent pas ; *La Critique Indépendante* publie une réponse de Jules Ronsain à M. Sauvebois ; aux critiques dont il était assailli depuis quelques semaines l'auteur de la *Vie Unanime* oppose les éloges que lui adressa naguère le même M. Sauvebois ; *le Beffroi* (des vers d'André Lafon sur Eugénie de Guérin) ; *Les Visages de la vie* (un poème de Guy Lavaud) ; *Isis* (un poème d'André Salmon) *Les Rubriques Nouvelles* (quelques pages d'Alfred Mortier sur la courbe musicale) *l'Occident* (Un roman d'André Schurr : *la derniere cité lacustre,* le Guignol Lyonnais par Tancrède de Visan) ; *le Divan* (*Farniente* par Théo Varlet, Pierre Fons par Henri Martineau) ; *Schéhérazade* (cette nouvelle revue se présente bien avec son format oblong et son ruban noir ; le sommaire du deuxième numéro ne compte pas moins de quarante deux noms, en comptant les dessinateurs ; il faut mentionner a part des pages sur Naples de Paul Reboux et *la complainte de la Seine* de Maurice Magre plutôt que les vers d'Edmond Rostand), *Pan* (des vers d'André Salmon et d'Emile Zavie, *l'art libre* (des vers de G. Duhamel), les *Actes des Poètes, la Raison Catholique, Libres Etudes, le Penseur, l'Echo du Merveilleux le Thyrse, le Florilège artistique et littéraire, Poesia,* etc.

FERNAND DIVOIRE.

Le Gérant, P VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Vulliaud

FRAGMENT (1)

A METTRE EN TÊTE DU JOSEPH DELORME
QUE JE DOIS DONNER A...

... Dans une petite ville de province, par une après midi de décembre, deux jeunes filles venaient de s'habiller pour le bal. C'étaient deux amies de pension, — deux contrastes ou deux harmonies. L'une avec de grands yeux noirs comme la mort et farouches comme la peur, des dents bleuâtres, un teint de bistre et des cheveux bruns blondissant en atomes d'un or pâle à la pointe, éternel adieu du soleil de son enfance resté écrit sur ces boucles légères où la vie déjà plus avancée avait versé ses obscurités, petite, flexible, gracieuse, qu'un tissu aérien et rose enveloppait, — on aurait dit une guêpe dont les ailes de velours noir seraient sorties d'une feuille de rose du bengale. L'autre, plus grande, plus forte, splendide et vermeille comme une grenade entr'ouverte, brune aussi par la chevelure, mais dont les épaules, d'une plus lumineuse substance, dans les plis de la blanche robe qu'elle portait, ressemblaient à une touffe de lys, avant l'aurore, couronnant un beau vase grec, svelte, pur et tout en albâtre. Ses yeux étaient moins foncés et moins farouches que ceux de sa compagne. Une sereine lumière les noyait et les faisait paraître comme deux perles dans une vague de l'océan, devenant de plus en plus cristal à mesure qu'elle meurt aux contours de quelque rivage. Depuis, l'air trop vif de la vie a terni ces perles candides, un flot plus amer les a rongées, mais pour avoir perdu de leur syrénéenne manière de sourire, ces yeux sont encore plus touchants.

Prêtes toutes les deux de trop bonne heure pour partir, elles attendaient le moment de ce bal, la joie pleine de ces

(1) Ce poétique récit fut écrit par Barbey d'Aurevilly vers 1830 ; il signait alors Jules Barbey n'ayant pas encore repris le nom de d'Aurevilly.

âmes jeunes et inéprouvées. Oisives et impatientes, un caprice leur fit ouvrir la fenêtre : elles ne savaient comment occuper leur loisir et calmer leur frissonnante impatience. Un jour grisâtre tombait dans la rue sèche et grise entre ces deux files de maisons, tristes alors comme cette froide saison de l'année, aux seuils veufs et aux fenêtres closes, les unes sans les simples femmes qui aiment à travailler aux portes quand le temps est doux, les autres sans une frange de rideau jouant dans les souffles de l'air, qui sont comme l'âme de la lumière, et la courbe molle d'un cou penché entr'aperçu parfois comme un furtif arc-en-ciel d'une *seule* et tendre nuance à travers quelques chastes pots de réséda. Décembre avait enlevé à cette ville de province ces charmes d'accidents d'une vie paisible et épanouie. Il faisait désert dans la rue : peut-être une mendiante y passait-elle, mais quand on avait perdu son mantelet de ratine d'un blanc jauni à l'angle d'une maison où elle tournait et le bruit clair et lent de son sabot sur le pavé, il s'écoulait des heures avant que l'on entendît quelque autre bruit aussi mélancolique et que l'on distinguât un être vivant.

Elles s'accoudèrent sur le rebord en granit de la fenêtre, offrant les fleurs printanières de leurs chevelures à l'air rigide, groupe d'une exquise fraîcheur dans la terne encadrure de cette fenêtre, fantaisie peinte au pastel sur du papier gris ! Un dard de froidure effleura la nudité de leurs épaules et fugitivement colora ces places qui doivent rester pâles au visage pour que les femmes conservent leur beauté marmoréenne. Qui donc les obligeait à rester ainsi, oublieuses de leurs châles délaissés ? qui donc les retenait à cette fenêtre, insoucieuses de ces fragilités de teint que les aspérités de la saison offensaient? Vous qui m'avez raconté ces choses, vous ne me l'avez pas dit, Madame, vous avez gardé le plus précieux dans votre âme. Vous n'avez pas voulu qu'entre l'impression et l'écorce je pusse poser un doigt curieux ; vous n'avez pas voulu que je remontasse flot à flot ces épanchements de la pensée jusqu'à leur secrète origine ; vous avez voilé, sinon éteint, ses plus intimes résonnances : ou peut-être même les avez-vous oubliées, tant elles passèrent au plus profond de ce mobile je ne sais quoi qui s'appelle un cœur heureux et qui ne vous est pas resté !

Quoi qu'il en soit,elles demeurèrent à la fenêtre, comme

si elles eussent pressenti l'intérêt d'un spectacle inattendu. Tout à coup voilà qu'apparaît, chemine et serpente dans la rue étroite un enterrement de pauvre et chétive apparence, le prêtre allant le premier, après la croix, et, suivant, quatre jeunes filles ou davantage, blanches comme l'une des deux qui les regardaient de là-haut; parées aussi comme si elles allaient à la fête ; exposées aussi, dans leurs vêtements de mousseline et leurs voiles de gaze, aux rigueurs acérées de l'atmosphère, mais n'ayant l'air si joyeuses ni si fières, car les fleurs qu'elles auraient pu mettre dans leurs cheveux où branlaient celles des deux autres au souffle du nord, elles en avaient couvert un cercueil.

Et cette vue prit le cœur des deux jeunes filles et le leur serra dans leurs seins transis. Elles inclinèrent la tête comme honteuses d'êtres lacées pour le plaisir quand *une* comme elles n'avait plus la taille prise que dans un linceul, et leurs têtes baissées semblaient vouloir jeter les fleurs dont elles étaient ornées sur la bière de la pauvre morte, comme un expiatoire hommage. Mais ces fleurs ne tombèrent point, hélas ! image de nos destinées, — et de la stérilité de nos chagrins.

Ce ne fut qu'un rêve et que le temps d'un rêve, mais il ne faut qu'un rêve pour nous faire pleurer. Aussi les deux jeunes filles pleurèrent-elles par cette fenêtre longtemps encore après que dans la rue abandonnée rien ne bruissait, ne passait plus. N'cst-ce pas bien là ce que vous m'avez raconté, Madame, moins votre doigt (celui du milieu, je crois), que vous glissez si rêveusement le long de vos lèvres, tout en racontant ; moins votre regard qui s'altère, et votre voix, qui en se baissant veloute tout ce qu'elle dit ; moins enfin ces ineffables charmes de votre manière donnés à ce souvenir de votre jeunesse gâté par moi en le rappelant parce que nous sommes trop loin l'un de l'autre pour que vous puissiez recommencer de me le raconter encore, adorable poète que vous êtes et dont les mélodies ne s'écrivent pas !

Ce que vous m'avez dit encore, Madame, c'est que vous fûtes au bal le soir. Probablement c'était ce qu'avaient voulu signifier ces fleurs qui n'étaient pas tombées quand vos deux têtes s'inclinèrent comme pour les rejeter. Vous y allâtes et vous eûtes raison, Madame, car vous étiez complètement parées, votre amie et vous. La tristesse, cet

ange sans couronne et sans ailes, avait mis une dernière et céleste main à vos toilettes : il avait éploré ces boucles trop coquettes, alangui l'ardeur de ces poses, azuré de l'empreinte des larmes essuyées le contour de ces yeux trop riants et déposé une pensée, comme l'œuf de quelque tendre mystère, dans le nid charmant de vos sourires. Il vous avait vêtu d'une âme. Vous n'étiez que d'innocentes jeunes filles ; vous devîntes des êtres souffrants.

Depuis... Mais pourquoi parler des jours qui suivirent, depuis je vous ai entendue faire ce récit avec la mélancolie qui s'attache aux joies et aux peines écoulées. En relisant ce livre d'un poète que vous aimez, à ces poésies intimes qui vous plaisent est revenu se mêler l'idée de ce récit fait par vous comme une poésie aussi intime et plus douce, comme quelque sonnet parmi ceux-ci dont le sentiment a survécu au rhythme brisé, mais (comme vous le voyez, Madame) dont je n'ai pu recueillir les débris épars. Voilà pourquoi j'ai écrit ces lignes ici même, espérant que l'amour de ce livre serait l'occasion qui vous les ferait lire quelquefois, et allant jusqu'à m'imaginer que vous les lirez comme on lit ce que l'on a écrit, soi, il y a longtemps, car si ce n'est pas toute votre pensée, au moins est-ce un peu de votre pensée ? L'âme est souvent comme les petits enfants qui aiment mieux leur voix dans l'écho : tout de même on accueille bien sa pensée quand elle revient toute affaiblie, mais reconnaissable encore, du cœur caché dans les lointains de la vie où habite l'écho invisible !

Jules BARBEY.

La génération de Dieu

Supposons que notre existence dans le plan terrestre ait été précédée, pour notre essence foncièrement identique à elle-même, d'autres existences dans des plans différents, et que, si haut que nous remontions, nous puissions supposer toujours qu'une existence antérieure ait conditionné celle que nous envisageons, nous pourrions affirmer de notre essence une capacité infinie de manifestations, une puissance infinie de relations, une éternelle actualité substantielle, activité constante expliquant notre permanence parmi les accidents innombrables.

Supposons encore que, laissant de côté l'idée du passé, la notion du temps, nous puissions imaginer que notre essence se manifeste actuellement, non seulement dans le plan de notre existence humaine, mais dans les plans nombreux sur lesquels l'espace est bâti, nous dirions que notre essence, une dans son fonds, radicalement identique à elle-même sous la floraison touffue de ses modes, existe sans division en chacune des figures spatiales revêtues par elle au moment présent et séparées peut-être par des distances que la science des hommes ne saurait évaluer.

Unissant les deux hypothèses précédentes, nous pourrions concevoir notre indivisible essence comme remplissant à la fois le passé et le présent, le temps et l'espace, des manifestations de son énergie intime, comme existant tout entière ici et là, en haut, en bas, hier, aujourd'hui, demain, sur la terre et dans les astres, dans le ciel frais, embaumé, joyeux, et dans l'enfer étouffant, nauséabond et triste.

Corde tendue entre l'alpha divin et l'oméga élémentaire, notre essence vibrerait sans fin sous des millions d'archets divers, et des sons différents naîtraient nos âmes différentes, formes de nos réalisations temporelles ou spatiales, musiciens travaillant sans se connaître à traduire le Verbe personnel.

Ainsi s'expliquerait l'intime résonnance des choses en

nous, la foi dans la science recevant de l'Inconnu les illuminations soudaines qui lui montrent les voies nouvelles, le rêve de survie qui nous voile la face des trépassés.

Pourquoi, si la considération de notre essence individuelle autorise de telles hypothèses, vouloir confiner Dieu dans l'incommunicable unité d'un moi solitaire et refuser à son essence ce don d'ubiquité qui pourrait nous appartenir ?

Pourquoi l'essence divine, éternel centre de nos essences, sommet prodigieux qui domine, parmi les nuages de l'Absolu, les pics secondaires de l'intelligence et du vouloir, ne pourrait-elle manifester, dans l'actualité, et même dans le temps et dans l'espace, les modes conscients du Moi de Dieu ?

Eloignons les images humaines et, sur les ailes de la pensée abstraite, élevons-nous vers ce sommet.

L'Absolu demeure dans une obscurité impénétrable et dans un calme éternel. Ce n'est point le Jour mais la Nuit qui convient à celui qui n'a ni forme, ni matière, ni pensée, ni vouloir, ni son, ni couleur, ni mouvement. Point de départ et limite, principe et fin, l'Absolu ne saurait participer aux agitations des êtres. Il est, mais de son être nul des êtres ne saurait parler, car nul miroir ne garde son image, nul écho ne redit sa voix, nul cœur ne palpite à son approche.

Et même la nuit n'est point sa demeure, car la nuit a des étoiles, la nuit a des murmures, la nuit a des frémissements d'ailes et des parfums de fleurs. La nuit, les eaux s'éclairent aux rayons froids de la lune et les yeux clos ont des visions.

Hors de l'Absolu rien n'existe. Comment engendrerait-il, lui qui n'est point dans le genre, que la forme n'enserre point, que la matière passive ne contraint point à diviser pour vivre, que ni le temps ni l'espace ne morcèlent ? Pourquoi de l'Absolu quelque spiration naîtrait-elle, soupir d'un cœur insatisfait, appel d'amour, désir ou regret ?

L'Absolu ne crée point ce monde, car ce monde est créé par la génération et par l'attraction, par la vie et par le mouvement, par l'animalité et par le chimisme, par la cellule et par l'électron.

Si notre Dieu est l'Absolu, il est perdu pour nous bien au-delà des espaces intelligibles ou sensibles, dans l'abîme obscur des eaux primitives, dans la masse invisible et impalpable de l'éther où viennent s'évanouir les ultimes radiations, les derniers mouvements de la matière usée, dégradée par l'effort.

Si notre Dieu est l'Absolu, il est non seulement l'Inconnaissable que nulle clarté extérieure ne saurait nous révé-

ler, mais encore l'Inconscient. Où se prendrait-il en effet dans l'impossibilité de s'opposer à lui-même, par une pensée ou par un acte, pour se connaître, dans l'indétermination de son essence, dans un passé ou dans un avenir.

Mais dira-t-on, quel besoin avons-nous de concevoir l'Etre comme absolu ?

Ne pouvons-nous concevoir l'Etre comme ayant, ainsi que tous les êtres, une nature propre, déterminée, distincte des natures incònsistantes, suffisamment riche pour expliquer l'énergie créatrice, douée de puissance, d'intelligence et de volonté, sans remonter à une essence absolue dans laquelle se confondraient qualités, facultés, idées et volitions ?

Cette conception, pour simple qu'elle soit, n'est point suffisante :

Il est, dans nombre d'esprits, une propension à considérer la divinité comme habitant par une de ses faces, le Verbe incarné, dans toutes les créatures à des degrés divers. Tous les hommes sont des dieux, en ce sens que tous les hommes participent à la divinité en une certaine mesure.

La thèse est séduisante, mais nous est-il permis d'oublier que si le Verbe exprime la loi, la parole, la lumière, l'ordre, l'harmonie, la beauté, il ne saurait en même temps exprimer la révolte, le mensonge, la nuit, le désordre, la haine et la laideur qui se manifestent dans l'homme de tous les siècles.

Si le Mal a autant de réalité que le Bien, ne faut-il pas chercher à cette réalité quelque Cause première, et s'il n'y a qu'une Cause première, ne faut-il pas chercher, dans l'Essence absolue de cette Cause, le fondement primitif de cette réalité ?

Alors qu'il n'existait encore ni soleil, ni lune, ni étoiles, Dieu, nous apprend la Genèse, créa la lumière, vit que la lumière était bonne et sépara la lumière des ténèbres. (Gen. 4). Il donna à la lumière le nom de Jour et aux ténèbres le nom de Nuit : et *du soir* et du matin se fit le premier jour.

Rien ne permet, en présence de ce texte, de considérer la Nuit comme la simple privation de la lumière. Tout indique la Nuit comme primitive au même degré tout au moins que le Jour.

D'autre part, si la Genèse passe sous silence la création de la nature spirituelle, nous avons, dans les Livres Sacrés, des textes suffisants pour admettre l'existence des anges et des démons.

Les théologiens sont divisés sur le point de savoir si les démons ont péché dès le premier instant de leur création,

St Thomas d'Aquin soutient la négative, mais il admet comme probable, avec St Grégoire, que « l'Ange qui a péché le premier commandait à toutes les cohortes divines et surpassait tous les esprits célestes en clarté ». Il rappelle le passage d'Ezéchiel que l'on applique au prince des démons : « Tu étais le sceau de la ressemblance de Dieu, tu étais plein de sagesse et parfait en beauté. Tu as été dans les délices du paradis de Dieu... Tu étais un chérubin qui étend ses ailes et protège... » et les paroles d'Isaïe : « Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, toi qui paraissais si brillant au point du jour ? »

Le Serpent tentateur, n'est-il point d'ailleurs pour la Genèse le plus fin de tous les animaux ?

Si l'Ange et l'homme, à peine sortis des mains du Créateur, ont péché, ne faut-il pas reconnaître, au Mal comme aux Ténèbres, une réalité qui ne saurait reposer en dernière analyse que sur l'Absolu ? Le fait que les plus sublimes des esprits ont erré suppose un antagonisme, une opposition, entre la nature de ces esprits et l'obéissance aux décrets qui régissent l'univers créé.

Il semble bien simple assurément d'accuser de la faute une volonté se déterminant au mal, un libre arbitre pouvant choisir et choisissant le mauvais. Mais cette simplicité n'est qu'apparente, le vouloir a des motifs et les motifs sont la relation du caractère avec les forces extérieures.

Ces considérations nous conduiraient à mettre le Bien et le Mal dans la Volonté créatrice, et à admettre deux Principes de ce monde, si nous ne distinguions pas, dans l'essence éternelle, l'Absolu, le point culminant du Possible, situé par delà le Bien et le Mal, l'Unité des contradictoires, la Synthèse, la Simplicité suprême, l'Inconscient logiquement antérieur à l'Intelligence et à la Volonté, du *Relatif divin* seul créateur de notre monde.

Cause première, puissance infinie, amoureux désir du chercheur éternel, source cachée des larmes douloureuses, songe prophétique, chaos des formes, l'Absolu se dérobe à toute pensée, à toute analyse. Il repose sur l'abîme profond des eaux sans rivages.

L'Absolu, cause première de tous les univers, n'a créé ni ce monde sublunaire ni la multitude prodigieuse des mondes éthéréens. Ils furent créés *par le Dieu relatif*, par l'opposition de l'Intelligence et de l'Intelligible, de Vouloir et de l'Objet, de la Forme et de la Matière. Leurs éléments sont les Nombres, les Idées, les Rapports, les Images, les Siècles et les Etendues.

Parce qu'ils ont leur Cause Première dans l'Absolu, ces mondes nous offrent le spectacle de la lutte incessante des contraires ; le sec et l'humide, le chaud et le froid, le pe-

sant et l'impondérable, l'esprit et le corps, l'ange et le démon, manifestent la contrariété fondamentale, l'antagonisme profond, l'opposition dans l'essence ; mais parce que ces mondes ont été créés par le Relatif divin, ils nous offrent le spectacle des individus unis en famille, cités et peuples, des cellules constituant des organismes, des corps inorganiques bâtis sur des groupements moléculaires, des systèmes stellaires, des genres, des espèces, des lois physiques et mathématiques, de telle sorte qu'un ordre positif apparaît dans la sphère qui entoure le noyau central constitué par l'Absolu, et que, dans notre univers, le Bien l'emporte sur le Mal.

Ces rapports des êtres ne nous semblent point avoir en eux-mêmes une raison suffisante de leur existence. Que le besoin crée l'organe, que le milieu le modifie, que la sélection l'affine, peu importe. Il est toujours vrai qu'une finalité apparente ou latente dirige les mouvements animaux ou végétaux, qu'il y a évolution dans la matière et dans l'esprit et qu'il n'est point de régression possible. Le travail universel résulte d'une *chute* de tension, de telle sorte qu'il ne saurait être question d'un retour en arrière. Quelque chose s'établit et, dans cet établissement, des énergies s'usent et disparaissent après une dégradation plus ou moins sensible.

De là résulte pour nous la nécessité de poser en Dieu les termes d'une première relation, la relation du commencement à la fin clairement aperçue des prémisses à la conséquence entièrement déduite, du premier mouvement à l'organisme cosmique dans sa plus haute activité, du son primitif au verbe parfait.

Si Dieu ne connaissait pas cette fin vers laquelle tendent les énergies dans le temps et dans l'espace, comment pourrions-nous affirmer que l'univers est intelligible, et comment Dieu connaîtrait-il cette fin, si elle ne se posait pas éternellement comme une réalité donnée, en face de l'activité dont elle résulte.

Laissons de côté ces imaginations enfantines qui tendent à nous montrer Dieu comme un romancier s'objectivant le plan de son œuvre, comme un peintre apercevant dans son esprit les figures du tableau qu'il veut réaliser, comme un architecte voyant s'élever en sa pensé le palais qu'il devra bâtir. Quelle que soit l'importance de ces visions internes, l'organisme mental n'en travaille pas moins sur des éléments fournis par la réalité ambiante, et, hors de Dieu, il n'est point, avant la création, de réalité que sa pensée puisse réduire en images pour pouvoir construire l'univers avec des idées en attendant de le réaliser avec des forces.

Il faut donc que la génération universelle qui pose en

face de la réalité génératrice une réalité distincte, et qui nous apparaît fragmentée dans le temps et dans l'espace, avec le caractère dominant du déterminisme et de l'inconscience, existe en Dieu dans ses deux termes, l'engendrant et l'engendré, avant tout acte d'intelligence, de telle sorte qu'actuellement, cette génération étant parfaite, accomplie, réalisée, l'Intelligence, en la contemplant, s'explique le dynamisme générateur par le travail produit, et ce travail par son mécanisme producteur.

N'allons pas croire cependant que l'Intelligence divine n'aperçoive, dans l'engendrant et dans l'engendré, que des réalités totalement étrangères à l'univers créé, mais pouvant faire naître les *idées* qui entreront plus tard dans la construction de cet univers.

Ce que notre intelligence aperçoit, quand, se détachant sur l'horizon sombre de l'absolu, le Dieu créateur se manifeste à elle, c'est, au fond, *l'unité de la création elle-même*, l'action créatrice ne s'adressant pas à une machine préexistante pour la mettre en mouvement, mais étant intimement présente aux formes comme à la matière.

Au delà des rapports créés qui manifestent la puissance divine, l'œil de l'intelligence humaine ne distingue rien. Nous transportons à la cause les perfections qui se rencontrent dans l'effet, principalement l'intelligence et la volonté, et nous nions d'elle les imperfections de la créature. L'intimité de la cause nous échappe complètement.

Rien, dans notre conception de Dieu, ne s'oppose donc à l'idée d'une génération divine, c'est-à-dire à l'idée de l'unité en Dieu de la génération universelle. De même qu'en affirmant la création de l'univers par Dieu nous affirmons l'intime pénétration de l'action créatrice et de l'existence de la créature, en affirmant que Dieu engendre et qu'il est engendré, nous affirmons l'intime pénétration de la génération divine et des générations créées ; nous transportons à l'engendrant et à l'engendré divins les perfections que nous avons attribuées à la nature de Dieu, unité, éternité, intelligence, vouloir, et nous nions de ces deux termes les imperfections des générateurs et des engendrés finis.

Et parce qu'en tout engendré fini il y a, malgré la transmission du genre et l'hérédité des caractères, quelque chose qui différencie l'engendré de toute la série de ses aïeux, ou dans tout composé des propriétés qui sont autres que les propriétés des composants, nous affirmons que l'engendré divin n'est point l'engendrant considéré à un stade quelconque de son devenir, mais une réalité distincte de l'engendrant, exprimant pour nous cette idée d'harmonie, de repos, de stabilité, de fixité, de limitation, d'ordre, de du-

rée, de forme, de solidité, d'impénétrabilité, aussi indispensable à la notion de l'existence universelle que l'idée de la lutte, de l'émanation, de l'écoulement, du changement, du mouvement sous tous ses aspects.

On l'a remarqué avec raison, le mouvement entendu dans son sens le plus général, n'est pas simplement le passage d'un état de repos à un autre, il est lui-même un état. Il y a, dans les changements d'un minéral, d'un végétal ou d'un être animé autre chose qu'une série d'équilibres artificiellement rapprochés par notre esprit, il y a une *continuité* de travail qui constitue la liaison de ces équilibres et dont la plus haute manifestation s'appelle la vie. Il faut donc distinguer, dans l'acte créateur, la création des mécanismes ou des organismes susceptibles de fonctionner dans l'univers, de la création de fonctionnement de ces machines, fonctionnement d'où résulte le *travail* universel.

D'autre part, l'unité profonde de la vie nous apparaît lorsque nous considérons les périodes géologiques en remontant de plus en plus dans le passé. Si haut que nous allions, nous ne pouvons jamais supposer au vivant dont nous rencontrons les vestiges qu'un ancêtre également vivant. Le panspermisme interastral, la *chute* sur notre globe de germes venus des cieux au flanc de quelque bolide, rattache l'origine de la vie terrestre à l'origine de la vie astrale sans interruption dans l'existence de ce vivant unique dont chaque génération est une manifestation. L'univers est l'éternel Adam.

Si nous considérons le monde des âmes, il nous est bien difficile également d'admettre qu'il n'y ait pas une unité fondamentale de la nature spirituelle qui explique les rapports des âmes, la communauté des idées, la possibilité de la science. Nos âmes aussi descendent des cieux.

Duns Scot a mis cette thèse en pleine lumière :

..... « Mundus est arbor quædam pulcherrima. Cujus radix et seminarium est materia prima ; folia fluentia sunt « accidentia ; frondes et rami sunt creata corruptibilia ; flos, « rationalis anima ; fructus naturæ consimilis et perfectionis, natura Angelica.....

« De isto igitur totius universalis naturæ fundamento, « materia scilicet primo prima, verum est quod in fundamento naturæ nihil est distinctum. Dividitur radix ista « immediate in duos ramos in corporalem et spiritualem. « Spiritualis ramus in tres hierarchias....

« Et sic patet quod unitas Universi et collectio ejus claudit et concludit unitatem in principio indeterminato, seu « in materia prima ».

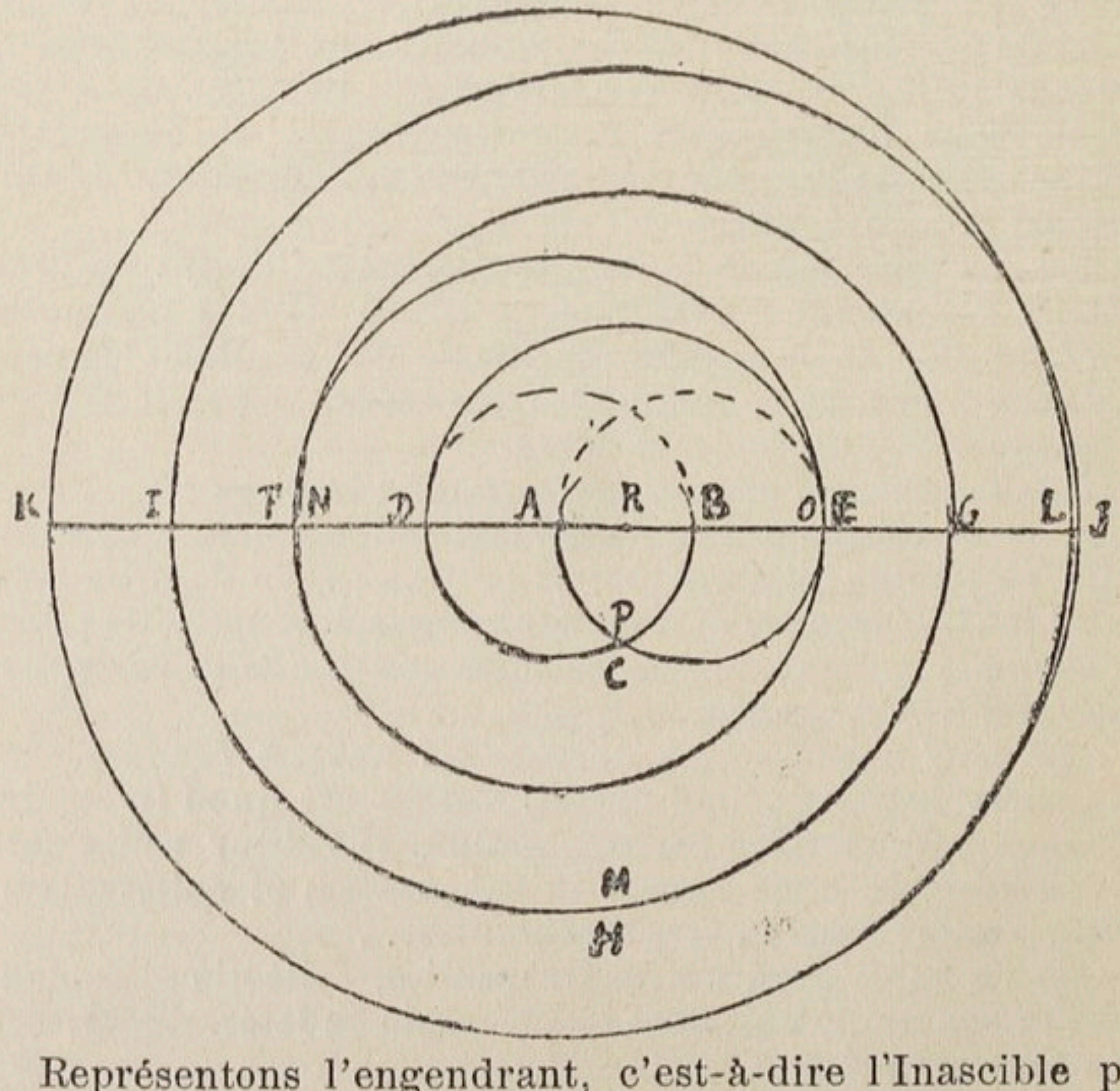
Nous voilà en présence d'une matière première tellement indéterminée que la distinction du monde des corps et du

monde des esprits n'est pas encore apparue en elle. La génération universelle va faire sortir de cet indéterminé la magnifique floraison des corps et des âmes.

« Major mundus, dit encore Duns Scot, est ad similitudinem *minoris* qui est homo, in quo omnes partes materiales ex uno naturali semine procedunt ».

Dieu étant activement et sous le signe de l'unité, ce que l'univers créé est passivement et sous le signe de la pluralité, nous devons donc admettre en lui une éternelle génération en ses deux termes, l'engendrant et l'engendré, et par suite, au lieu d'un seul « Moi » substantiel, il est logique de reconnaître en lui, se détachant nettement du tronc commun, l'Absolu, dans la texture duquel l'essence est indiscernable de la substance, deux « Moi » subsistants, l'engendrant et l'engendré, deux Personnes divines dont les unités relatives expriment à l'intelligence créatrice la génération créée.

Il est possible d'illustrer cette thèse par des exemples pris dans les phénomènes de mouvement comme dans les phénomènes de croissance, le monde créé étant fait à l'image de Dieu.



Représentons l'engendrant, c'est-à-dire l'Inascible par une circonférence A. Par cela seul que cette circonférence existe, il nous faut supposer une relation de cette

courbe à son centre, donc un passage du mouvement du centre à la circonférence et aux circonférences concentriques, ce mouvement étant infini. Or, la figure ci-dessous fait ressortir que ce passage ne s'effectue pas au moyen du rayon AB ou de son prolongement B. E. G. J., mais au moyen de la courbe A. B. C. D. E. F. G. H. I. J. K. continuée par la courbe L. M. O. P. qui retrouve le centre A.

La notion de l'Inascible exclut en effet la supposition d'une droite joignant son centre à l'un des points de sa circonférence.

D'un point à un autre, on peut mener, nous disent les géomètres, une infinité de lignes : la plus courte s'appelle la ligne droite. On admet comme un axiome que, d'un point à un autre, on ne peut mener qu'une seule droite, d'où il suit que cette ligne mesure la vraie distance entre ces deux points. La droite peut être considérée comme engendrée par le mouvement d'un point qui ne se détourne pas de sa direction primitive.

Si l'on mène une droite d'un point supposé fixe à un autre possédant par hypothèse la même fixité, et qu'on la fasse tourner sur elle-même, aucun de ses points ne change de position dans l'espace, et si l'on applique deux points d'une ligne droite sur une autre ligne droite, ces deux lignes coïncident dans toute leur étendue

Malgré la simplicité apparente de ces définitions, les géomètres ont éprouvé le besoin de démontrer que la ligne droite était bien le plus court chemin d'un point à un autre.

Dans une Note sur « la propriété qu'a la ligne droite d'être la plus courte et la seule plus courte, l'un d'eux présentait ainsi cette démonstration.

« Supposons, disait-il, que la ligne droite *ab* soit tracée « entre les deux points *a* et *b* et que l'on substitue à une « partie quelconque de cette droite une partie différente de « la ligne droite et qui s'en écarte d'une manière quelconque « dans un intervalle *ab*, la portion substituée sera plus « longue que la partie droite qu'elle remplace, soit que la « partie substituée soit composée de deux droites $\alpha\mu$, $\beta\mu$, « formant un angle au point μ, soit que cette partie soit « composée de plusieurs droites $\alpha\eta$, ηo, soit enfin et à plus « forte raison que cette partie soit une ligne courbe...

« Donc on ne peut faire aucun changement dans une « partie quelconque de la droite tracée entre les deux points « α et β et s'écarter de cette droite d'une manière quelconque sans augmenter sa longueur. Donc la droite $a\alpha b\beta$ « est une ligne unique plus courte qu'aucune de celles qui « n'étant pas entièrement droites joindraient les deux points « a et b. »

Il est facile de voir que tous ces raisonnnement supposent une relation entre la ligne droite et deux points *qui n'y sont pas compris*,qui ne lui appartiennent pas et qui,cependant, sont indispensables à sa génération. Si ces points en effet appartenaient à la droite elle-même, cette droite n'aurait ni direction, ni longueur. Il serait donc impossible de comparer la génération de la droite au mouvement d'un point qui ne se détourne pas de sa direction primitive et de soutenir qu'on ne peut faire de changement dans une partie quelconque de la droite sans augmenter sa longueur.

Cependant cette relation de la ligne droite à deux points extérieurs à elle-même ne suffit pas encore à légitimer l'argumentation qui précède, car nous rencontrons dans cette argumentation la notion de l'espace. Si l'on fait tourner, nous dit-on, la ligne droite sur elle-même, ses extrémités étant supposées liées à deux points fixes, aucun des points de cette droite ne change de position dans l'espace.

D'autre part, il nous est indiqué que la substitution, à une partie de la droite, d'une partie qui s'en écarterait d'une manière quelconque au moyen d'un angle ou d'une courbe, par exemple, augmenterait la longueur de cette droite.

Or, pour que nous puissions mesurer cette position dans l'espace des points de la ligne droite, ou l'écart, par rapport à cette droite, de la portion de ligne droite ou courbe substituée à l'une de ses parties, il faut évidemment que nous possédions *un terme de comparaison* et, par suite, qu'il existe, pour déterminer une ligne droite, indépendamment des deux points entre lesquels elle constitue le chemin le plus court, *un troisième point* auquel nous puissions rapporter la série des composants de cette droite.

Ce troisième point nous est indispensable pour pouvoir affirmer que les parties de la ligne droite, intermédiaires entre ses extrémités, ne s'écartent pas de la direction de celles-ci, et comme la droite entière doit pouvoir être rapportée à ce point, dans toutes les phases de sa génération, il est nécessairement situé en dehors d'elle. Les points que joint la droite étant A et B, nous appellerons C ce troisième point. L'unité de la droite suppose donc la relation de son mouvement générateur à une trinité de termes antérieurs à elle-même.

Ces considérations nous conduisent à l'idée du plan et à l'idée de la circonférence, c'est-à-dire à l'idée de la création.

En effet trois points qui ne sont pas en ligne droite déterminent à la fois un plan et une circonférence.

Une ligne est généralement envisagée comme la partie

commune de deux surfaces qui se pénètrent, et l'on considère la surface comme engendrée par une ligne droite ou courbe qui se déplace dans l'espace en obéissant constamment à une loi déterminée.

Le cylindre est engendré par la révolution d'un rectangle autour d'un de ses côtés, le cône par la révolution d'un triangle rectangle autour de l'un des siens, la sphère naît de la giration d'une demi-circonférence autour de son diamètre.

A l'idée de la ligne répond donc nécessairement l'idée du plan. Les notions primitives de l'humanité en géométrie ayant eu pour point de départ la considération des solides, nous ne concevons guère la ligne que comme l'intersection de deux plans, l'origine ou la limite d'un plan.

La ligne droite est donc l'intersection de deux plans qui se coupent, ou la génératrice d'un plan ; elle est aussi la corde d'une circonférence passant par ses deux extrémités et dont le centre se trouve sur la perpendiculaire élevée par le milieu de cette corde. Elle n'existe que dans le monde créé.

Ceci posé, imaginons un mobile partant du centre de la circonférence A et circulant constamment dans le même sens pour revenir à son point de départ. Nous pourrons assimiler sa marche à celle de la génération divine qui pose l'engendrant et l'engendré sans sortir de l'unité divine, revenant en quelque sorte à son point de départ (l'engendrant que l'on nomme aussi l'inascible) pour engendrer éternellement sans arrêt, sans division, sans limitation, sans multiplication de l'être divin, conservant sa simplicité parfaite dans la dualité relative de deux personnes.

Intersection de deux plans qui se coupent ou limite d'un plan, le rayon AB supposerait quelque chose d'antérieur à lui-même, c'est-à-dire la génération des plans ou du plan en question. Corde d'une circonférence passant par ses extrémités, la droite AB supposerait encore un centre de cette circonférence antérieur à sa propre existence. Dans l'Inascible, de telles suppositions seraient en contradiction formelle avec l'idée que signifie ce mot et par suite, si la circonférence A représente pour nous l'Inascible, le mobile partant du centre A ne saurait rencontrer aucune droite pour le mener du centre à la circonférence.

Entre le point A et le point B supposés l'un au centre, l'autre à la circonférence de l'Inascible, nous ne pouvons donc imaginer une ligne droite joignant deux points, extérieurs à elle-même, mais seulement la relation qu'établit une courbe entre deux points qui lui appartiennent. Le mobile partant du point A ne pourra, par suite, atteindre

le point B, qu'en empruntant la circonférence R sur laquelle se trouvent ces deux points.

Mais le point B n'appartient pas seulement à cette dernière circonférence, il appartient encore à la circonférence A dont un des points, le point D, se trouve lui-même sur une circonférence concentrique à la circonférence R. Le mobile devra donc parcourir alternativement les circonférences concentriques en A et les circonférences concentriques en R.

La circonférence R étant enveloppée par la circonférence A, toutes les circonférences concentriques en R seront évidemment enveloppées par les circonférences concentriques en A et par conséquent, il sera toujours possible d'imaginer un moment quelconque où le mobile circulait sur une circonférence concentrique à la circonférence A pourra revenir à son point de départ en empruntant la courbe L M N O P et la circonférence B égale à la circonférence A.

Nous pouvons donc affirmer que l'Inascible en posant sa propre circonférence, c'est-à-dire en s'objectivant, en prenant conscience de lui-même, en allant de son centre à sa détermination, de son Moi à sa Personne, pour réfléchir tout cela dans l'insondable profondeur de sa contemplation éternelle, engendre nécessairement une circonférence égale à la sienne.

Sans la génération de cette circonférence, sans l'acte éternel du centre B, le mouvement partant du centre A circulerait sans fin dans les circonférences concentriques, la pensée ne reviendrait point sur elle, les mots succéderaient aux mots sans que le verbe les unisse, et nous, emportés dans les cercles sans cesse élargis des ondes inconsistantes de l'éther, nous ne pourrions retrouver jamais les rivages aimés, les êtres chéris.

Edouard SCHIFFMACHER.

« La Barricade » de Paul Bourget

Au milieu de toutes les luttes et les crises sociales que nous traversons en ce moment, M. Paul Bourget vient d'apporter une thèse théâtrale, où il donne sa solution pour sortir du conflit actuel entre le travail et le capital.

On eût pu espérer qu'une fois de plus il s'était trouvé un écrivain qui, remplissant les fonctions de l'artiste sur terre, venait apporter une parole de paix, une formule de juste conciliation entre deux camps ennemis.

On eût pu espérer qu'au milieu des cris de haine et des clameurs de l'Intérêt, on allait entendre la voix suprême et calme de la Justice et de la Vérité.

Mais il n'en est rien, et le sublime St François d'Assise qui, en chantant, mit la douce paix entre deux armées qui allaient combattre, est un exemple trop oublié de nos modernes écrivains.

M. Bourget dit lui-même dans un article paru dans le *Matin* qu'il a simplement voulu dire aux bourgeois : « Vous n'avez pas trop de toutes vos forces, vous, de votre « côté de la barricade (1). »

Le nom même de l'œuvre en indique la thèse : il y a une lutte de classes dans la société moderne, « la bataille en « permanence entre l'employeur et l'employé » ; « il ne « s'agit pas de savoir.., si l'effort vers l'organisation du « travail que représentent les syndicats est ou n'est pas légitime ». Ce qu'il faut, c'est que la Bourgeoisie se défende, car en défendant ses intérêts elle défend la civilisation, ainsi que le proclame le jeune patron, le fils de Breschard.

M. Bourget nous dit en effet que la victoire des ouvriers ne changera rien à la société, et qu'après un 93 de sang, « l'erreur prolétarienne se heurtera contre des nécessités « de hiérarchie. » Nous apprenons aussi que 89 n'a rien apporté et que la France du Consulat est celle de l'ancien régime. Faisons donc « l'économie de ces horribles années », devant un tel résultat.

L'article du *Matin* ajoute même que le moyen d'assurer cette résistance, c'est d'établir un arbitre entre les classes hostiles, et que cet arbitre, c'est le Roi, qui règle les actes, tandis que l'Eglise règle les passions.

---

(1) *Le Matin*, 12 janvier 1910.

Nous nous contenterons de critiquer cette thèse, sans parler de la pièce elle-même au point de vue théâtral, qui mériterait cependant de graves reproches et pour le choix du sujet qui n'est pas scénique et pour la construction qui n'est pas exempte de ficelles.

Tout d'abord, on peut se demander si réellement la civilisation est du côté des patrons, dans la violence répondant à la violence, dans ces ripostes de pugilat.

« Non, nous répond A. de Mun, dans un admirable article sur cette pièce (1), non, cette glorification de la violence, qu'elle vienne d'en haut ou d'en bas, ce n'est pas la civilisation, c'est la forme civilisée de la barbarie.

« Voici vingt siècles qu'une doctrine s'est levée dans le monde justement pour arracher les sociétés humaines à la force triomphante. Elle n'enseignait pas la violence, mais la fraternité ; et de ce jour seulement, a daté la civilisation.»

Il nous semble, en effet, que M. Bourget laisse dans l'ombre le point capital de la question en disant : « Il ne s'agit pas de savoir... si l'effort vers l'organisation du travail que représentent les syndicats, est ou n'est pas légitime. Ce sont des questions subsidiaires. » C'est dire à deux partis en présence : il ne s'agit pas de savoir lequel a raison, il ne s'agit pas de savoir où est la Justice ? Il est évidemment singulier de vouloir traiter de la même façon les justes revendications des opprimés et les délirantes élucubrations des anarchistes libertaires.

Ce qui prime tout ici, c'est une question de Justice et d'Equité.

Est-il JUSTE que les ouvriers ayent le droit de s'associer, si c'est là pour eux la seule façon d'équilibrer la toute puissance patronale, contre laquelle ils sont sans force individuellement ?

Telle est la question à côté de laquelle passe la *Barricade*, mais à laquelle elle ne veut pas toucher.

Cela revient d'ailleurs à supposer que les syndicats ne peuvent apporter aucun mieux-être à la société, qu'ils sont inutiles et par conséquent illégitimes.

Mais d'après l'article paru dans le *Matin* révélateur de la mentalité de M. Bourget, il lui était impossible de penser autrement ; voici pourquoi : Il faut, en sociologie, reconnaître deux espèces de lois scientifiques : les unes qui nous indiquent les conditions d'existence d'une société en général ; les autres, plus cachées, plus obscures, qui nous disent les conditions non plus seulement de l'existence, mais de l'*Evolution* et de la marche des sociétés. Quelquefois ces deux classes de lois semblent se trouver en contradiction :

---

(1) *Echo de Paris*, 11 janvier 1910.

dans l'antiquité, par exemple, tout le monde acceptait comme loi qu'aucun état social n'était possible sans esclaves ; le Christianisme a démontré par les faits que cette loi n'était pas générale ; de même, sous Louis XIV, qui eût admis que la Société puisse durer avec l'égalité de droit pour tous ; la suite de l'évolution a pourtant démontré que les privilèges étaient la loi d'une société et non une loi de sociologie.

On a nommé très justement d'ailleurs ces deux classes de lois, *statiques* et *dynamiques* : les lois statiques (de *stare* se tenir, rester, avec l'idée d'immobilité) sont indicatrices des conditions d'existence d'une société ; les lois dynamiques (de δυναμις force et par conséquent mouvement) sont les lois de l'Evolution. Il y a donc une Statique et une Dynamique sociale.

Or, voici la question actuelle : certains esprits négligeant la Dynamique sociale et le fait de l'Evolution sur lequel elle est basée, affirment que l'organisation actuelle de la production, Capital-Salariat, ne peut ni se transformer, ni céder la place à une nouvelle ; ils font des conditions dans lesquelles elle a fonctionné jusqu'à présent, des lois sociologiques générales.

En face de ceux-ci, les libertaires anarchistes nient toute Statique sociale et rêvent d'une société utopiste, parce qu'elle est contre les lois les plus certaines et les plus assurées de la Sociologie. Ils méconnaissent en même temps la Dynamique en ne tenant pas compte des conditions nécessaires de l'Evolution.

M. Bourget appartient à la première catégorie d'esprits ; et il a si peu le sens de l'Evolution que pour lui « la France « du Consulat s'est retrouvée construite sur le type de la « France d'avant 89, dans tout ce qui était le fond intime « de la vie nationale (1). » Quelle est cependant cette force qui n'a permis qu'une restauration si brève, qui a nécessité la Charte, cette force qui faisait dire à Napoléon partant pour l'Ile d'Elbe : « Ce ne sont point les étrangers qui me « chassent, ce sont les idées libérales. » N'y a-t-il pas là quelque chose qui tient bien au « fond intime de la vie « nationale » à l'âme nationale elle même et qui n'existait qu'à l'état naissant sous la monarchie?

Entre ces deux thèses extrêmes, d'esprit trop exclusif, il existe une doctrine qui tient compte aussi justement que possible des lois de la Statique et de la Dynamique sociale.

A ceux qui croient à l'immuabilité des rapports actuels : Capital-Salariat, elle dit : « On ne voit pas pourquoi l'organisation de la production qui, jusqu'à nous a sans cesse

(1) *Le Matin*, 10 janvier 1910.

évolué resterait éternellement fixée dans sa forme actuelle. L'esclavage, la corporation et l'Industrialisme ont été jusqu'ici les grandes formes successives de cette production, La corporation a libéré l'esclave, elle lui a donné ses instruments de travail comme prix de son effort ; l'Industrialisme, répondant au progrès du matérialisme, a laissé à l'ouvrier une liberté plus théorique que pratique, car il n'a souvent que la liberté de mourir de faim ; il est désarmé parce qu'il est multiple et dispersé, devant l'autorité patronale ; n'est-il pas juste qu'il puisse s'organiser afin que l'unité ouvrière puisse traiter avec l'unité patronale à force égale ? Cest de la nécessité de cette organisation que vient le développement dans le peuple du sentiment de la solidarité ouvrière, qui est maintenant un fait avec lequel il faut compter. S'il est vrai que de graves désordres se sont produits à l'occasion des conflits entre patrons et syndicats, ne faut-il pas admirer aussi les sacrifices que ce sentiment de solidarité a fait faire déjà ; et d'ailleurs la timidité et l'incompréhension des bons et des honnêtes n'est-elle pas une des causes des égarements du mouvement syndical.

« Espérons d'ailleurs que nous arriverons à une meilleure organisation de la production,le syndicat habituera les ouvriers à se conduire et à gérer leurs intérêts, et la coopération peut être la forme appelée à remplacer le salariat.

« En tous cas, il y a dans le monde une Evolution providentielle qui pousse sans cesse les classes inférieures vers le développement toujours plus complet de toutes les facultés humaines , et il faut s'en réjouir, car plus il y aura d'hommes dignes d'un si beau nom, plus il y aura de chrétiens éclairés et conscients des sublimes beautés de leur religion. »

Mais d'un autre côté, à ceux qui méconnaissent les lois de la Statique sociale, elle peut répondre : « Ce qui a évolué dans le passé, continuera son évolution dans l'avenir ; mais les lois qui ont régi immuablement tout état social dans le passé resteront fixes dans l'avenir. Il est certain, par exemple, que désagréger la famille, c'est désagréger la société et proclamer l'anarchie à brève échéance ; il est certain que la violation des lois éternelles et fixes de la morale entraîne au néant la société qui les commet.

« Quant à l'évolution, elle ne se produit pas au hasard, mais dans des conditions bien déterminées. Pour que l'homme puisse avancer sur la voie rude du progrès, il faut qu'il ait des ailes, que la foi et l'enthousiasme engendrent l'abnégation et le sacrifice de la personnalité à l'avancement providentiel de l'humanité ; le matérialisme, père de la jouissance égoïste, n'a jamais produit et ne produira

jamais que des reculs ; seule la Religion — l'Histoire et la Raison l'attestent à la fois — est assez puissante sur le cœur de l'homme, pour le soulever au-dessus de lui-même, et lancer l'humanité sur la route providentielle. »

La Barricade nous montre bien d'ailleurs qu'en dehors de la religion, il n'y a que violence. Violence des ouvriers et violence des patrons, mais la religion n'est ni avec les uns ni avec les autres, elle est au milieu, sur la barricade avec cet archevêque de Paris qui mourut en prêchant la paix.

Quant au désir de M. Bourget, de voir un réveil d'énergie dans les classes d'en haut, je puis dire que je le partage, mais je voudrais que cette énergie se traduisît non par une résistance stérile à l'évolution providentielle, mais au contraire par une marche en avant ; le jour où les classes d'en haut, comme il les appelle, se mettront hardiment à la tête des réformes nécessaires, elles auront mérité de nouveau ce beau nom de classes dirigeantes qu'elles ont perdu, non pas en perdant leur force, mais en perdant la direction du mouvement et en prenant la lamentable habitude de former l'arrière-garde des traînards.

Le patron de M. Bourget dit au dernier acte que pour diriger, il faut d'abord être les plus forts ; et bien, nous pensons que cela est faux, et que pour diriger il faut d'abord être les plus justes et les meilleurs ; c'est là le vrai sens du mot *aristocratie*, car αριστος veut dire non pas le plus fort, mais bien le meilleur.

Nous tenons à citer pour terminer cette étude, les dernières lignes de l'article de A. de Mun, où après avoir dit, qu'il y a trente ans, il a connu à la fois l'horreur et l'impuissance de la force, il ajoute :

« La répression de la Commune a maté les ouvriers : elle n'a point arrêté la révolution. Pourquoi ? Parce que les « classes dirigeantes », dont était le patron de la *Barricade*, l'ont prise pour une solution, et non pour un avertissement. Rassurées par l'écrasement des plus faibles, elles se sont endormies dans la jouissance, se croyant dignes de vivre et capables de durer, parce que les gendarmes et les soldats les avaient bien défendues. Si, confiantes dans le Christianisme, plus que dans la force, elles avaient résolument pris la tête des réformes sociales, désormais inévitables, et courageusement donné aux justes revendications du peuple une nécessaire satisfaction, elles auraient pu garder leur autorité, ayant rempli leur fonction.

« Elles ne l'ont pas fait, et c'est pourquoi elles vont périr, non de leur faiblesse, mais de leur égoïsme. »

Carl de CRISENOY.

Les Noms Magiques

pour Abel Bourgougnon.

Parfois, comme un éclair illumine la nue,
Un de ces noms sacrés par les siècles écrits
Qui dormaient assoupis en nos mornes esprits
S'éveille... et toute joie en nous est revenue...

Noms, bercés par les flots au cœur des Archipels,
Noms éclatants criés dans le soir des batailles
Aux champs de Grèce et de Judée et dont tressaillent
Nos nerfs comme au fracas d'étincelants appels,

Vos syllabes en nous roulent et se prolongent
Dans le cri des clairons et le rire des dieux :
C'est l'écho de la vie aux cavernes du songe !...

Et la bouche qui sait vos sons mélodieux
Peut, à son gré, briser la chaîne de nos âmes
Et connaît le pouvoir magique des Sésames

Qui forcent les seuils d'or du Rêve radieux.

(Le Navire Enchanté)

PIERRE VIERGE.

VERS LA FOI

Depuis le jour où l'homme, en fouillant en lui-même,
Sut qu'il avait une âme et qu'il pouvait penser,
La vérité devint pour lui le bien suprême
Qu'il cherchera partout sans jamais se lasser.

Sans se lasser jamais, mais non pas sans se plaindre,
Car depuis cinq mille ans que l'homme la poursuit
Et va d'un siècle à l'autre essayant de l'atteindre,
La vérité le fuit.

Heureux, qui, dédaignant les vains philosophismes
Et les étroits concepts où la raison prévaut,
N'a pas plié son âme au joug des syllogismes
Et se laisse emporter par un souffle d'En-Haut.

Mais combien, dont l'essor se termine en déroute ;
Les uns brisés par l'ouragan des passions,
Les autres lentement enlisés dans le doute
Et les discussions.

Alors désemparés, ni croyants, ni sceptiques,
Et se sentant trop las pour les efforts prévus,
Ils errent dans la nuit, leurs yeux mélancoliques
Gardant la vision des sommets entrevus.

Vous priez quelquefois, mais c'est avec la bouche.
Même quand la douleur fait plier vos genoux,
Le sens profond des mots, le sens divin qui touche,
Hélas ! n'est pas en vous.

Et si parfois du cœur jusqu'à vos lèvres monte
Un appel qu'évoqua la sainteté d'un lieu,
Un soupir qu'engendra le remords ou la honte,
Une prière enfin qui pourrait toucher Dieu.

A peine est-il éclos, ce soupir, qu'il se fige,
Et cet appel à Dieu n'ira pas jusqu'au bout,
Car vous êtes soudain repris par ce vertige
Qui fait douter de tout.

O Christ ! Ecoutez-la cette plainte éperdue
Que jettent vers le ciel tous les demi croyants,
Rallumez dans leur cœur l'ancienne foi perdue
Et rendez la lumière à leurs yeux suppliants.

Louis JOUVE.

Monsieur Edmond Rostand

M. Edmond Rostand, notre poète national, comme disent les journaux qui ne savent ni ce qu'est un poète, ni ce qu'est une nation, M. Edmond Rostand a la bonne ou la mauvaise fortune d'être mal jugé par tout le monde.

Par les lettrés d'une part qui ont l'horreur foncière de ce qui n'est pas tout à fait mort et d'autre part par la foule qui n'aime que ce qui n'est qu'à demi vivant.

M. Rostand est victime du dénigrement excessif des uns et de la louange exagérée des autres.

S'il se connaît et se juge, comment ne serait-il pas très malheureux d'être à ce point incompris.

M. Edmond Rostand sait très bien que le poète même français n'a pas pour emblème zoologique, le coq, ce gallinacé bruyant et batailleur qui n'est doué que de l'éloquence banale d'un latin et de la verve grossière d'un méridional.

M. Edmond Rostand n'ignore pas que le cygne et l'aigle, ces nobles oiseaux des brumes du Nord,sont les seuls oiseaux dignes de symboliser un Vigny ou un Lamartine. Et je ne suppose pas qu'il soit assez vain de sa personne pour se croire de la famille de ces poètes dont le vol ne s'égara jamais dans les basses-cours.

M. Rostand, improvisateur lyrique, rhéteur de théâtre, n'est pas un poète, car la jonglerie verbale, si brillante soit-elle, n'est pas plus la poésie qu'un feu d'artifice n'est un palais.

Ce qu'on doit entendre dans les vers d'un poète c'est le souffle de l'infini et l'accent de l'éternité. Ce qu'ils doivent nous communiquer, ces vers, c'est une certaine émotion religieuse, l'émotion d'une âme humaine en présence de son Dieu. La poésie est fille du ciel, elle est la radieuse ambassadrice qui apporte aux hommes des messages divins —.

Quand une œuvre n'est pas animée par la nostalgie de l'absolu, la sérénité olympienne ou la béatitude céleste, elle n'est que de la littérature — ce qui est peu de chose.

Or je le demande à tous ceux qui peuvent juger de ces objets, M. Rostand a-t-il jamais écrit un seul vers, qui pénétrant par delà la sensibilité, à travers l'intelligence jusqu'à l'essence même de l'âme lui révèle dans un éblouissement qu'elle n'appartient pas à la terre et la soulève d'un immense coup d'aile jusqu'aux seuils sacrés où trônent les dieux ?

Pour les très rares contemporains qui peuvent se hausser

jusqu'à cette idée de la poésie héroïque et mystique et qui savent que le Poète est avec le Saint ce qu'il y a de plus grand sur la terre, la cause est jugée pour toujours.

Je ne reproche pas à M. Rostand de n'avoir jamais écrit de tels vers : écrivant pour le théâtre parisien et pour le public il n'avait pas à les écrire, il ne devait pas les écrire.

Il est resté dans les limites et les conditions de son métier, il a bien fait.

En disant de M. Rostand qu'il n'est pas un poète je n'ai pas l'intention de lui faire la moindre peine, je n'ai que le souci de la vérité et que le désir de lutter contre l'Esprit de confusion cher à notre temps qui ne veut rien mettre à sa vraie place.

Juger M. Rostand du point de vue de la Poésie, c'est être injuste à son égard, car c'est appliquer à la mesure d'une certaine grandeur finie, une unité infinie qui ne peut pas lui convenir.

*
* *

Si M. Rostand n'est pas un poète,comment le définir ?

Est-il un dramaturge ? On ne sait pas. Bien que l'homme de théâtre apparaisse quelquefois sous le jongleur on ne peut pas affirmer avec certitude que M. Rostand soit absolument un tel homme. Chanteclerc par exemple ne semble pas être une œuvre très scénique, « la Princesse lointaine », « la Samaritaine », « l'Aiglon » même sont très discutables au point de vue, d'ailleurs, très inférieur, du métier théâtral.

Est il un phychologue ? Depuis que M. Paul Bourget et quelques autres ont accaparé cette profession si française, il n'y a pas eu de psychologues.

La littérature psychologique contemporaine qui est l'étude, si l'on peut dire, des âmes vides et des cœurs nuls, une véritable science du néant, n'a jamais tenté M. Rostand. Il aime mieux avec raison inventer des personnages conventiennels, à peu près hors de la vie, que rédiger des mémoires sur les passions de l'amour chez les poupées parisiennes ou les tourments de la cupidité chez les automates anglo-Saxons.

Et nous ne pouvons que le féliciter pour de telles préférences, tout en constatant qu'il n'appartient pas à cette illustre lignée d'hommes éminents qui ont démontré dans ces dernières années que le Bourgeois riche et bien vêtu est le type supérieur de la floraison suprême des races.

Est-il un journaliste ? Quelle impertinente question ! Quel rapport peut-il y avoir entre ce prince des Lettres et un folliculaire !

Aucun évidemment, à moins que l'art de M. Rostand ne tienne de la gazette rimée, du roman de cape et d'épée, et de la nouvelle à la main, ce qui est après tout bien possible.

Mais une telle découverte ne nous satisfait pas entièrement.

Il y a dans M. Rostand autre chose, s'il n'est ni un poète, ni un dramaturge, ni un psychologue, ni un journaliste, ni rien de défini en rien.

M. Rostand est un Illusionniste merveilleux, un Prestigiditateur étonnant, un Equilibriste supérieur, un Clown génial,

c'est-à-dire la parfaite incarnation du Favori du public parisien de tous les siècles.

Improvisateur lyrique plein de mouvement et de verve il devait nécessairement, dans la mesure où il n'est pas poète, être proclamé tel par des gens qui pour des raisons de famille ne veulent rien connaître de la Poésie que son simulacre.

Dans la mesure où il n'est pas un constructeur habile de drames ou de comédies il devait séduire tous les partisans du manoir à l'envers de la pyramide sur la pointe et de la sphère cubique. Et l'espèce en est nombreuse.

Homme d'esprit et de panache, dans la mesure où ces choses ne blessent ni les préjugés essentiels, ni les intérêts, ni n'incitent les peuples à la reconquête immédiate de l'Alsace-Lorraine, il méritait d'être acclamé comme un Don Quichotte national par les gens héroïques qui, sous la conduite du général Paulus, contribuèrent à l'investissement définitif de l'Allemagne par les petites femmes des cafés-concerts français.

Enfin dans la mesure où M. Rostand est peut-être dépourvu de cette dignité de caractère, de ce désintéressement, de ce goût pour la solitude et le silence qui sont autant que le génie les attributs du grand et pur artiste, il devait être prôné comme le type même de l'artiste désintéressé, modeste et sincère.

Et les journaux qui lui sont dévoués (avec quel désintéressement, on le devine), ces journaux n'ont pas manqué d'insister sur ces particularités illusoires du caractère de M. Rostand.

Or un homme qui n'est ni un poète, ni un dramaturge, ni un héros, ni un caractère et qui réussit à se faire passer pour tout cela, quelle épithète peut-on lui appliquer autre que celle d'Illusionniste ? Aucune évidemment.

*
* *

Mais le génie illusionniste de M. Rostand vient de se surpasser. M. Rostand a voulu dernièrement créer une industrie nouvelle en appliquant à la vente d'un certain produit littéraire de sa fabrication les procédés de la Publicité commerciale et financière.

Et M. Rostand s'est trompé.

La Réclame la plus ingénieuse en faveur du verre pilé — substance comestible — sera toujours une mauvaise affaire pour celui qui l'entreprendra, parce que personne n'a sérieusement besoin pour se nourrir de cette précieuse denrée.

C'est une affaire analogue que M. Rostand a lancée avec le bluff Chanteclerc.

Ou Chanteclerc est une belle œuvre, c'est-à dire la dernière chose dont le public veuille, dont il ait besoin, et toute la Publicité du monde ne le convaincra pas qu'un tel aliment peut le nourrir.

Ou Chanteclerc n'est pas une belle œuvre, et par le fait même aura tout le succès qu'elle mérite sans qu'il y ait besoin de faire appel à tous les clairons de l'espace. Quand on a la bonne fortune d'entendre un drame stupide, qu'on peut applaudir sans crainte de sentir remuer un dieu dans son âme, ne le dit-on pas à ses amis, ne leur raconte-t-on pas, avec les ré-

serves d'usages, qu'on joue en ce moment une pièce, tout à fait réussie — sans excès de rien — et qu'il faut entendre.

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi pour Chanteclerc.

Hélas! il n'en sera peut-être pas ainsi !

Dans un temps où les hommes ne songent qu'à se bestialiser, M. Rostand a prétendu rétablir l'équilibre du monde en humanisant des bêtes ; conscient de sa témérité, il a fait alliance avec la publicité et la publicité a assommé son œuvre, Chanteclerc n'aura pas le succès qu'on espérait, non parce que c'est réellement une belle œuvre, non parce que c'est une œuvre médiocre ou mauvaise, mais parce que le public *va croire que c'est une belle œuvre.*

MÊME SI CE N'EST PAS VRAI, IL NE FALLAIT PAS LE DIRE.

JEAN THOGORMA.

(*Des Ombres dans l'Ombre*)

Sur le bouddhisme

Dans notre dernier numéro, je m'étonnais de l'article que Mme Alexandra David consacrait, dans le Mercure de France, *au Bouddhisme contemporain. Le bouddhisme qu'elle nous montrait était, pour l'Occident, une chose toute nouvelle : bouddhisme cartésien, simple philosophie positive. J'avais bien regretté de ne pas avoir par moi-même une science qui me permît de juger avec autorité ce néo-bouddhisme par rapport au bouddhisme du Bouddha. Je voulais savoir aussi si les bouddhistes de Mme Alexandra David étaient seulement, là-bas, une minorité « protestante ».*

Je suis très heureux d'avoir, par mes réserves, provoqué les explications de l'orientaliste, qui, dans la Société Nouvelle *donne de nouveaux développements à son article.*

Mais que Mme A. David me laisse le lui dire. Ce n'est pas encore assez. Sa lettre, documentée, nous éclaire. Mais nous sommes ainsi faits que nous ne pouvons en une lecture changer une habitude de notre esprit. Il faudra que Mme Alexandra David y revienne. La question en vaut la peine. Elle peut changer l'attitude de l'Occident spiritualiste devant un Orient démontré positiviste. *A moins que le bouddisme ne soit que le protestantisme du brahmanisme. Un protestantisme et non un christianisme.*

Puisque Mme Alexandra David est dans la vérité et que ses bouddhistes sont les vrais bouddhistes, qu'elle suscite des polémiques, qu'elle y réponde. Elle nous aura définitivement ouvert les yeux, et nous commencerons à comprendre que dans la conception religieuse des « païens » opposés aux chrétiens, il y avait peut-être une profondeur et une exactitude que nous ne soupçonnions pas.

FERNAND DIVOIRE.

Voici la note que nous adresse Mme Alexandra David :

= **Les Bouddhistes contemporains** : L'étonnement manifesté par M. Fernand Divoire, au sujet de mon article du « *Mercure de France* » sur quelques écrivains bouddhistes contemporains, ne me surprend pas. Le bouddhisme que nous découvrent ceux dont j'ai parlé diffère étrange-

ment, en effet, de l'idée que l'on se fait habituellement, parmi nous, de la doctrine du grand philosophe hindou.

Il serait, toutefois, peu sage de nous obstiner et de prétendre, sur la foi de ce que nous ont conté des non-bouddhistes, si distingués érudits qu'ils aient pu être, mieux comprendre les théories énoncées par le Bouddha que des Orientaux nés dans le sein du Bouddhisme et profondément versés dans la connaissance des Ecritures canoniques.

Tout ce qui s'écrit, aujourd'hui, au Japon, à Ceylan, en Birmanie, dans l'élite intellectuelle bouddhiste, n'a pas été inventé par elle. Elle ne fait que reprendre les données puisées dans les plus anciens discours attribués au Bouddha. Ce n'est pas Dharmapala qui invite ses coreligionnaires à ne rien croire sur la foi de l'autorité, pas même celle d'un miracle, mais à réserver leur adhésion à ce qu'ils auront eux-mêmes expérimenté et compris. C'est le Bouddha qui le commande dans le *Kâlama Sutta* et le *Mâhâtanhâsamkhaya Sutta*. L'hymne funèbre citée par le professeur Narasu est extraite du *Sallasutta*. Les rites, les cérémonies religieuses sont formellement condamnés par le Bouddha ; la croyance en leur efficacité constitue une grave hérésie, l'un des dix « liens » que le disciple doit rompre. Le précepte « Soyez à vous-même votre propre lumière et votre propre refuge, ne cherchez pas de refuge en dehors de vous, » est donné par le Bouddha dans le *Mahâparinibbâna Sutta*. C'est lui, aussi, qui dans le *Tevigga Sutta* raille les Brâhmanes qui prétendent enseigner aux hommes, le dieu Brahmâ qu'ils n'ont jamais vu comparant la masse des dévots et leurs prêtres à une file d'aveugles se tenant par la main : « les conducteurs ne voient rien, ceux qui sont au milieu ne voient rien, ceux qui ferment la marche ne voient pas davantage. »

L'exemple du Bouddha fut un exemple d'énergie. Quoi que nous puissions penser de la présomptueuse hardiesse de celui qui conçut le singulier projet de trouver, pour ses frères en la douleur, la voie conduisant à l'abolition de la souffrance, nous devons avouer que la réputation de rêveur apathique convient mal à un homme dont la vie, pendant 45 ans, ne fut qu'une perpétuelle course missionnaire et qui, torturé par la dysenterie, âgé de 81 ans, ne pouvait se décider au repos et mourut entre deux étapes, entre deux prédications, sur le bord de la route qu'il suivait, léguant, à ses disciples, cet ultime conseil : « Travaillez sans relâche. »

Ce qui précède me dispense, sans doute, d'ajouter pourquoi les rationalistes bouddhistes ont « conservé le nom du Bouddha », ainsi que me le demande M. Fernand Divoire

dans sa très courtoise critique. En Siddartha Gautama qu'ils glorifient du titre de Bouddha, ceux-ci voient, avec raison, leur maître.

Comment avons-nous pu, si longtemps, ignorer le véritable Bouddhisme ? — La chose est simple. Lorsque les savants éminents qui, dans notre pays, inaugurèrent les études orientalistes, entrèrent en contact avec le Bouddhisme, ce fut par l'intermédiaire des textes — de beaucoup postérieurs à l'époque du Bouddha — de l'Ecole du Mahâyâna. Selon le mot d'un orientaliste contemporain : autant aurait valu lire les œuvres des Gnostiques pour se faire une idée des Evangiles synoptiques. Les docteurs mahâyânistes tiennent, en effet, dans le Bouddhisme, la place des écrivains gnostiques dans le Chistianisme. Comment nos savants, pionniers d'explorations toutes nouvelles, auraient-ils pu soupçonner qu'ils faisaient fausse route ? Ce n'est que beaucoup plus tard que la connaissance des textes du canon pâli de l'Ecole orthodoxe du Sud est venue jeter un jour nouveau sur la question en nous permettant de remonter à des traditions plus proches de l'enseignement originel. Quant aux manifestations du Bouddhisme populaire, nous pouvons reprendre notre comparaison : S'il ne faut pas chercher la doctrine de Jésus chez les Gnostiques, il ne faut pas davantage l'identifier avec les superstitions et le paganisme des foules. Il en est de même de celle du Bouddha.

Que les intellectuels bouddhistes, du genre de ceux à qui j'ai consacré mon article du « *Mercure de France* », soient nombreux ; j'en doute. J'imagine qu'il en est de l'intellectualité en Orient comme chez nous et, pour avoir quelque peu parcouru l Asie, je sais qu'ils sont bien noyés au milieu des 500 millions d'hommes s'intitulant bouddhistes. Mais ils sont loin d'être excommuniés. — D'abord, le Bouddhisme manque de pontife propre à prononcer l'anathème et de gens disposés à l'accepter. On sait que les moines, eux-mêmes, n'y sont tenus à aucun vœu d'obéissance — Ensuite, beaucoup de ces rationalistes appartiennent au monde religieux, y ont des situations éminentes et jouissent de la plus haute estime.

Quant à vouloir faire d'eux des matérialistes au sens, plutôt simpliste de M. Homais, ce serait une nouvelle erreur. Le Nirvâna n'a jamais été pour les Bouddhistes ce que nous nous sommes imaginés. Dans sa signification d'extinction, il vise, non pas le néant, mais une certaine extinction, celle d'une illusion... Mais ces explications sont déjà longues et je ne puis songer à entrer dans des développements à ce sujet.

ALEXANDRA DAVID.

Enquête sur le Félibrige

Par Pierre VIERGE

QUESTIONNAIRE

PREMIÈRE PARTIE

1° Qu'entendez-vous par Félibrige ?

Et comment, par conséquent, définissez-vous le Félibre ?

2° A quels moyens d'action pensez-vous que, pour son expansion, doit recourir le Félibrige ?

Ces moyens sont-ils d'ordre théorique ou pratique ? Et lesquels préconiseriez-vous tout d'abord ?

A. — A ce propos, êtes-vous d'avis, loin de proscrire la langue provençale dans les Ecoles primaires, d'obtenir au contraire des pouvoirs publics, que, suivant la *méthode savinienne*, le français soit enseigné aux enfants par le moyen de leur langue maternelle, le provençal ?

B. — Etes-vous d'avis que les Maintenances étaient inutiles, et a-t-on bien fait de les supprimer ?

Ou bien est-il sage de réclamer leur rétablissement ?

C. — Que pensez-vous de l'unification de l'orthographe pour les différents dialectes de langue d'Oc ?

3° Comment concevez-vous l'action directrice des chefs félibréens : Dans le passé ? Dans le présent, pour l'avenir ?

DEUXIÈME PARTIE

1° Des thèses diverses, pour ne pas dire opposées, ont été maintes fois soutenues à propos du Félibrige, par exemple :

A. — *La Thèse séparatiste*, et ce qu'on pourrait appeler les nuances de cette thèse, c'est-à-dire : (*a*) le Fédéralisme, (*b*) la décentralisation.

B. — *La Thèse historique* ou, pour mieux dire, de la *Révolution Française*, celle qu'en 1789, Mirabeau soutint contre Pascalis, et qui a pour but l'unité française.

C. — *La Thèse Ethnique* (qu'on pourrait appeler « Thèse conciliatrice), qui reconnaît la suprématie — même dans les pays de langue d'Oc — du *Fond Celtique*, de l'Ethnicité celtique, sur l'*Administration Latine.*

Quelle est celle de ces thèses que vous adoptez au point vue félibréen ?

2° Que pensez-vous des attaches Albigeoises que certains attribuent au Félibrige ; et alors, comment définissez-vous l'Albigéisme ? C'est-à-dire : entendez-vous par là une *Doctrine Religieuse* ou simplement l'envisagez-vous comme un *Fait historique* (Croisade des Albigeois) dont vous regretteriez les conséquences au point de vue de la civilisation méridionale ?

3° Que pensez-vous de l'orientation politique que, dans un sens ou dans un autre, certains voudraient donner au Félibrige ?

Mon cher confrère,

Je n'écarterai jamais une occasion d'exprimer mon attachement, mon amour, mon respect, ma piété pour Mistral et son œuvre si noble, aisée, féconde et faiseuse de calme.

Quant au surplus de votre questionnaire, faites-moi grâce. Ah ! poète, quel bavardage !

Cordialement.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie Française.

Mon cher ami,

Une enquête sur le Félibrige ne peut, en ce moment, que lui être propice. Il faut que ce mouvement meure ou réagisse. Je vous félicite de l'avoir faite, mais je vous félicite surtout d'y avoir, par votre questionnaire, apporté une méthode qui trop souvent fait défaut. En effet, non seulement vous évitez ainsi que chacun ne se lance dans une diatribe plus ou moins personnelle, mais aussi vous collaborez avec vos correspondants au lieu de leur demander simplement, comme on a trop accoutumé, de la « copie ».

Avant de passer à vos questions, une distinction : au fond, il y a deux félibriges, conséquence inévitable l'un de l'autre ; l'un, poétique et mystique, a eu son plus grand éclat ; l'autre, qui se précisant à peine, déjà hésite, est le félibrige des réalités, le félibrige administratif et social. Il ne faut pas aussitôt s'écrier : « Le premier seul est bon. Puisque le second est complexe, dangereux, puisqu'il divise, écartons-le et revenons au premier ». — On oublie que les grands poètes qui firent ce premier félibrige ne se renouvellent pas comme les aurores, que leur rêve ne peut

durer et le mouvement créé continuer, sauf en se réalisant dans la vie.

Donc, ou des Mistral, ou des réalités.

Première Partie

1° — Que sont le Félibrige et le Félibre ? L'association à la fois mystique et pratique qui coordonne par une hiérarchie rigoureuse et réalise par une activité méthodique, — soit artistique, soit sociale, — les aspirations des félibres.

Le Félibre est, quel que soit le mode de manifestation ou d'expression, celui qui se réclame de son terroir et le proclame, celui qui, à l'idée informe et vague, préfère l'idée sensible et réalisée selon un mode local ;

2° — Il n'existe rien de théorique qui ne soit pratique et inversement. La faiblesse contemporaine résulte de la dissociation maladive des éléments constitutifs de l'être. Si le Félibrige, je le répète, veut exister, — l'inattendu phénomène du génie mis à part, — il doit être un organisme capable d'agir pour sanctionner son existence.

Mais est-il dans son pouvoir de quitter le Banquet pour l'Agora.

A. — Il faut enseigner le provençal (ou tout autre dialecte) *dans les cités où l'opinion publique le demandera*. Mais qui le demandera ? Et surtout quel Parlement le votera ?

B. — Les maintenances étaient bonnes, parce que le système des concentrations autonomes affiliées à un centre suprême est le seul logique.

C. — Le provençal (jadis le limousin) ne sera, je l'ai dit ailleurs, une puissance que lorsqu'il aura conquis la valeur civile. Rien n'autorise une telle prétention, sauf l'*unification* de la langue au moins orthographique. Tout cela est-il possible avec une langue qui a cessé pendant plus de deux siècles de participer aux évolutions de l'esprit, de la sensibilité et des faits ?

3° — Tel que je l'ai défini, le félibrige n'a pas actuellement de « chefs ». Il n'y a que des poètes et des artistes, joyeux meneurs de farandoles. Qu'ils continuent à être des *chorèges ;* cela vaut peut-être mieux, en absolu, qu'être des *consuls*.

Deuxième Partie

1° A. — La thèse séparatiste est une absurdité de cerveaux exaltés par tempérament ou par Bacchus. Raison, sentiment et harmonie proclament qu'il faut reconstituer les provinces, concentrations autonomes des éléments, divers sinon disparates, de la France.

La décentralisation naturellement s'en suivra.

B. — Depuis quand Mirabeau et la R. F. ont-ils inauguré la Thèse de l'unité française. Et Louis XI ? et François Ier ? Et Henri IV ? Et Louis XIV enfin (qui dépassa le but)... ont-ils craché dans l'eau pour faire des ronds ?

C. — Nous ne sommes plus une race, nous sommes une civilisation.

Le Félibrige, mainteneur des purs et premiers principes de notre civilisation, n'a qu'un devoir : amender par le fédéralisme l'excès de centralisation imposé par les évènements historiques. Il ne peut, d'ailleurs, qu'aider idéalement à cet effort d'ordre politique.

2° — Religion signifie communion. Une *hérésie*, même vraie philosophiquement, est donc fausse si elle ne remporte pas la victoire sur le collectif, si elle ne perd sa qualité d'hérésie. Nous n'avons donc plus à nous occuper d'albigéisme. — Chez quelques amateurs d'histoire, chez certains littérateurs, comme motif lyrique, le souvenir de Simon de Monfort trouve seulement quelques sincères gardiens. Nul autre n'y pense. Regrette t-on que Rome ait soumis Athènes ? et la douce France ne fait-elle pas tout oublier ?

3° — Tel qu'il est, le Félibrige ne peut ni ne doit avoir d'orientation politique, au sens parlementaire du mot. Mais comme *tout* dans une nation est au fond *politique,* il faut reconnaitre que le Félibrige, qu'il le sache ou non, est un mouvement méthodiquement et systématiquement opposé aux principes profonds de la Révolution Française. N'oppose-t il pas des réalités aux idéologies ?

Ce n'est pas là une opinion, c'est un fait de philosophie politique.

Vous le voyez, mon cher ami, en répondant strictement à votre questionnaire, on ne risque pas de se laisser aller aux phrases bruyantes et violentes, ni de provoquer des passions... pour la plupart défaillantes !

Le véritable grand œuvre du Félibrige restera de nous avoir prouvé littérairement que l'on pouvait atteindre au style, à la noblesse, à l'intensité, à la profondeur, à la majesté sans l'aide d'aucun romantisme, d'aucun truc romantique. Et pour nous, n'est-ce point là le principal ?

Votre ami,

GABRIEL BOISSY.

1° La plus parfaite définition du Félibrige me paraît donnée par les statuts de 1876.

J'estime donc que le Félibrige est l'association qui a pour but de « réunir et stimuler les hommes qui, par leurs œuvres, sauvent la langue du pays d'Oc, ainsi que les savants et

les artistes qui étudient et travaillent dans l'intérêt de ce pays. »

Aussi n'admettrais-je pas dans le Félibrige — au moins avec droit de vote, en ce qui concerne les grands intérêts félibréens — des sociétés uniquement sportives ou de bienfaisance, mutuelles ou autres. Seuls devraient avoir voix au chapitre les méridionaux lettrés que préoccupent des intérêts linguistiques, littéraires dans la plus large acception du mot, ou hautement fédéralistes.

2° Tous les moyens, théoriques et pratiques, sont bons pour arriver au but poursuivi : que chacun lutte avec ses moyens ; la propagande active d'un Adrien Planté est aussi féconde que la production silencieuse et solitaire d'un Estieu ou d'un Perbosc.

Je suis depuis toujours un partisan résolu de l'emploi de la langue d'Oc dans les Ecoles primaires pour l'enseignement du français — et, j'ajoute, de l'enseignement dans les Ecoles secondaires et supérieures de l'Histoire — tout au moins — locale et méridionale, histoire embrassant toutes les branches du passé méridional. Il est honteux qu'un bachelier du Midi puisse parler du *Roman de la Rose* et ne sache rien des *Troubadours*. Quel bachelier pourrait seulement en citer dix ?

3° Les Maintenances m'ont toujours paru un rouage très heureusement compris de la vie méridionale. C'était là un modèle ou du moins une précieuse indication de constitution administrative du Midi.

Mistral qui n'est pas seulement un grand poète, mais aussi un profond politique, avait créé là un rouage excellent. On n'aurait jamais dû — m'a-t-il toujours semblé — les supprimer. Tout le monde ne peut pas avoir, c'est entendu, les galons de Syndic de Maintenance ; mais ce n'est pas une raison pour briser, comme on l'a fait, l'armature essentielle du Félibrige. Je suis un partisan convaincu de la cohésion des Ecoles autour du Syndic de Maintenance et de la cohésion absolue des Maintenances autour du Capoulié. L'oubli coupable de cette nécessité d'Union est, pour une grande part, la cause des difficultés actuelles.

Oui, j'estime que l'on doit tendre, avec sagesse et réflexion, à l'unification de l'orthographe. C'est la seule façon de pouvoir nous targuer d'écrire une vraie langue et non pas des infinités de patois. Je crois cependant qu'il ne faut pas supprimer l'essentiel des différences dialectales.

C'est là une question qui exige une grande compétence philologique et beaucoup de mesure. Un excellent exemple me paraît donné par le dernier volume du regretté majoral Vermenouze : *Soubs la Cluchado.*

3° Les chefs félibréens devraient s'abstenir comme du feu des basses querelles de personnalités et se méfier des excitations d'esprits étroits qui peuvent graviter autour d'eux. Il ne faut pas qu'ils soient chefs *d'un parti* dans le Félibrige.

Comme Mistral, Roumanille, Félix Gras — d'esprits et d'opinions pourtant bien diverses — ils doivent, selon le mot de Lamartine, « siéger au plafond » et être les arbitres des partis. Rappelons-nous, devant le choc des tendances adverses, la bienveillance souriante et sereine de Mistral. Rappelons nous aussi le vers qui doit être un commandement de notre Evangile félibréen.

Sian tout d'ami, sian tout de fraire
Sïan li cantaire dou païs

L'action directrice des Chefs du Félibrige doit être, comme par le passé, surtout littéraire et artistique, mais aussi — et cela devient de plus en plus important — administrative et... politique, dirais-je, en l'entendant au sens exclusif d'organisation fédéraliste.

Deuxième partie

1° C'est en effet dans un sage fédéralisme des provinces libres, librement et fortement groupées en unité nationale, que doivent résider, me paraît-il, les efforts du Félibrige et les tendances des provinces françaises. Je crois que c'est par ce fédéralisme politique et moral que la France se régénérera ; c'est dire que je combats à la fois la thèse périlleuse et impie du séparatisme — contre laquelle les Félibres ont du reste toujours protesté — et la thèse atrophiante et malsaine de la centralisation révolutionnaire, impériale et républicaine. Quant à la prétendue suprématie du fonds celtique sur l'administration latine il me paraît que le fonds celtique et les apports latins sont trop fondus aujourd'hui pour prétendre les dissocier : les pays d'oc forment aujourd'hui une race occitanienne : cette race peut et doit se gouverner elle-même sans le secours de sous-préfets plus ou moins celtiques, mais certainement *place Beauvau-siens*. Je refuse aux Esquimaux le droit de gouverner Syracuse.

2° Quant à l'albigéisme, je ne crois pas que personne songe aujourd'hui sérieusement à restaurer ces croyances à la fois perverses et austèrement huguenotes, bizarres et désespérantes, sans joie et sans poésie, des cathares albigeois, croyances, du reste, que nous connaissons mal. Non, l'albigéisme a été, pour certains, comme Fourès, un thème facile à un anticléricalisme de Café du Commmerce, et pour d'autres, comme Estieu et Perbosc, un merveilleux

motif à belles colères patriotiques. Ceux-ci me semblent plus près de la vérité, car, née d'un motif religieux, la croisade des Albigeois s'est développée en pure conquête d'intérêts matériels. Par là peu sympathique, elle l'est devenue moins encore par suite de ses atrocités. Je la déplore, parce qu'elle a brutalement étranglé notre riche et lumineuse civilisation méridionale — notre patrie immédiate, en somme, — et parce qu'il eût été bien intéressant de voir comment, livrée à elle-même, à elle seule, elle serait sortie de sa décadence momentanée, comment elle aurait évolué et ce qu'elle serait devenue.

3° Et maintenant, Dieu nous préserve des infiltrations de la politique, telle que l'entendent nos politicards, dans le Félibrige. Le Félibrige n'a rien à voir avec les ambitions de ceux qui veulent le Roi ou de ceux qui guignent un fauteuil de quinze-mille. Le Félibrige doit s'inquiéter peu du nom de celui qui règnera, Bonnet phrygien ou Fleur de lys, pourvu que celui-là rende leur autonomie morale et administrative aux provinces. C'est ce que ne comprennent pas certains Félibres d'esprit étroit, tyranneaux de villages, qui s'inquiètent beaucoup moins du Félibrige que de leur accession possible aux grosses prébendes. Mais sont-ce là des félibres... eussent-ils même la Cigale des Majoraux ? Non ! moins de Majoraux députés et plus de Majoraux poètes.

Il faut, à tout prix, écraser le champignon de la politique chaque fois qu'on le verra poindre dans le Pré des Pervenches bleues.

Et pour finir, laissez-moi, mon cher Confrère, vous féliciter d'avoir suscité cette Enquête, qui peut être très intéressante, et m'excuser d'avoir été si long : je n'ai pas eu le temps d'être court !

J.-R. de Brousse.

de l'Académie des Jeux Floraux
joubs-capiscol de l'Escolo Moundino (Toulouse).

PREMIÈRE PARTIE

1°) Une action pacifique pour conserver toutes les différences qui, par la variété, embellissent le visage de la patrie commune.

2°) Théorique et pratique. Comment séparer ces deux ordres ?

A. — Oui, et j'ai déjà fait préconiser la méthode Savinienne dans *l'Amitié de France*, (cf. les *Thèses* de M. l'abbé Aurouze).

B. — Je n'ai aucun avis sur les Maintenances ; je n'ai pas étudié la question d'assez près.

C. — A en juger par les deux dialectes dont j'ai une toute petite teinture, le provençal et le gascon, il ne me paraît ni possible ni désirable d'en poursuivre l'unification ; pourquoi dès lors les orthographes reflétant des choses diverses seraient-elles unifiées ?

3°) Je n'ai pas d'avis précis ; je désire que les chefs conçoivent le Félibrige comme moi et le dirigent en conséquence....

DEUXIÈME PARTIE

1°) Toutes ces thèses me paraissent déborder la composition du Félibrige. Dans *l'Amitié de France,* je sers de mon mieux la cause du « régionalisme ». J'entends par là donner plus de corps, un corps plus organique, moins mécanique, à l'unité française. L'ethnicité celtique et l'administration dite latine nous paraissent des entités peu saisissables en l'espèce. C'est peut-être l'occasion de dire que j'ignore aussi où on prend les « races latines ».

2°) Si je pensais que le Félibrige eût le moindre rapport à « l'Albigéisme », je m'empresserais de m'en séparer. A considérer simplement l'Albigéisme comme une hérésie, il est certain qu'il marquait à ce titre un recul de civilisation ; les historiens s'aviseront de cela un jour.

3°) Pas de politique, dans le vilain sens qu'on donne à ce mot, pas de politique ou la mort.

GEORGES DUMESNIL,
Directeur de « l'Amitié de France », félibre de l'Ecole gasconne de Marguerite.

CHER MONSIEUR,

En réponse à votre lettre du 18 décembre dernier, j'ai l'honneur de vous informer que, en ma qualité de membre du bureau du Consistoire du Félibrige, je suis tenu à la plus grande discrétion au sujet de votre *Enquête sur le Félibrige*.

Cependant, si vous vouliez bien lire mes livres et surtout « La Canson Occitana », vous pourriez vous documenter *complètement* sur ma pensée félibréenne. Je vous autorise à donner des extraits de « la Canson Occitana », que mon ami Pierre Fons se fera un plaisir de vous communiquer.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

P. ESTIEU. (1)
Assesseur du Félibrige.

(1) Je remercie M. P. Estieu de cette autorisation. Je n'ai

Mon Ami,

Le Félibrige étant l'association formée par les écrivains qui rénovèrent notre langue maternelle, le Félibre est, essentiellement, celui qui écrit cette langue, et, par extension, celui qui l'honore et la fait connaître en soutenant par l'écriture, la parole ou l'action, les revendications ethnologiques de notre race.

Ceux qui luttent, dans la presse, pour l'extension de la langue, pour la sauvegarde de nos richesses d'art, pour la défense de nos beautés naturelles ; ceux qui tentent d'amener l'unification orthographique — d'autant plus souhaitable qu'il est impossible de l'espérer dans un avenir prochain — ; ceux surtout qui bataillent pour obtenir des pouvoirs publics que le rapport du provençal ne soit plus considéré, dans les écoles, comme une tare héréditaire dont il faut guérir l'enfant par tous les moyens, — tous ceux-là, même s'ils n'ont rien écrit en langue d'oc, sont, à mon sens, d'excellents félibres que je préfère à certains fabricateurs de vers provençaux.

Avec mon vénéré maître Mistral, je souhaite le rétablissement des maintenances. — Quant à l'action directrice des chefs félibréens, elle a été, dans le passé, ce qu'elle a été et mon humble appréciation n'y changerait rien ; mais je veux espérer qu'elle sera, dans l'avenir, de plus en plus populaire, de plus en plus démocratique, ou alors elle sera à peu près nulle. C'est le peuple et non une aristocratie, une élite, que — par tous les moyens de propagande possibles — il faut intéresser à la Cause.

La deuxième partie de votre questionnaire demanderait des développements hors du cadre de cette réponse. Sachez seulement, puisque vous voulez bien me le demander, que je suis ardemment fédéraliste ; que j'ai toujours considéré le reproche de séparatisme adressé au félibrige comme une injure inepte ; qu'on parle beaucoup trop, à mon avis, de ce fait historique calamiteux que fut la croisade des Albigeois et qu'on ne s'occupe pas assez de sujets qui, pour être contemporains, n'en sont que bien plus immédiatement importants ; enfin que ceux qui voudraient donner au félibrige, en tant qu'Association, une orientation politique quelconque, que ceux-là, s'ils existent, ce que je ne crois pas, sont des fous malfaisants.

---

pu, faute de temps, me documenter sur ses idées comme je l'aurais souhaité et comme je le ferai lorsque cette Enquête paraîtra en volume. Ceux de mes lecteurs qui ne voudraient pas attendre cette époque, pourtant prochaine, me sauront gré de leur avoir indiqué où se renseigner directement.

Note de l'Enquêteur.

Autant chaque félibre a le droit, et le devoir sans doute, de se soucier de politique,puisque de là dépend le succès de certaines thèses particularistes chères à chacun de nous, autant l'association qu'est le félibrige doit rester neutre, afin, précisément, de sauvegarder l'indépendance et la liberté d'action politique de ses membres les plus divers.

Cordialement.

ADRIEN FRISSANT,
Directeur du *Provençal de Paris.*

1° Le Félibrige est une association méridionale de lettrés qui a pour but de maintenir la langue d'Oc avec les droits, les mœurs, les coutumes et les qualités de la race du Midi.

2° Les principaux moyens d'action sont : les réunions locales et régionales, la Presse, la Tribune, la Chaire et l'Ecole.

Ils tendent à faire sentir au peuple la beauté, la puissance et la grandeur de sa langue ; à lui montrer que, par elle, il défendra mieux ses plus chères libertés, il reprendra sa place distinguée et s'assurera une plus équitable répartition du bien public.

A. — Il faut obtenir de l'Université que la langue d'Oc soit admise dans nos écoles pour mieux enseigner (et apprendre) le français.

On n'aurait qu'à inscrire la langue d'Oc au même titre que les langues étrangères : l'italien, l'anglais et la faire compter dans les résultats des examens. La méthode actuelle est impuissante et radicalement défectueuse.

Partout les rapports des Inspecteurs ont constaté la faiblesse de l'enseignement du français. Elle provient de ce qu'on parle à la plupart des élèves une langue qui leur est presque inconnue, dépouillée des ressources naturelles, les seules capables d'éclairer véritablement l'intelligence et de donner au sentiment toute sa portée.

« On n'apprend bien une langue qu'autant qu'on l'étudie au moyen d'une autre », disent les philologues allemands, et Michel Bréal assure que « le patois est le plus utile auxiliaire du français ». En effet, la dictée, la lecture, avec leurs explications devenues bientôt fatigantes, ne laissent aux élèves que de vagues impressions, tandis que par la comparaison de deux langues, l'idiome maternel et l'idiome national, on dispose d'un merveilleux instrument de compréhension et d'intérêt. C'est que la langue d'Oc, selon la juste expression de Paul Mayer, est le latin de l'école primaire.

La traduction, depuis que Cicéron l'a mise en relief, n'a pas cessé de former les meilleurs écrivains et orateurs ;

elle a incomparablement développé la pénétration intellectuelle et affiné le goût littéraire

La plupart des morceaux choisis tirés du français sont pour les élèves du Midi, au nombre d'un million, des fruits en quelque sorte exotiques, tandis que la littérature félibréenne a pour eux des merveilles ravissantes qui font aimer davantage le foyer, la croyance et la patrie.

L'œuvre géniale de F. Mistral, éducateur de race, est peut-être sans égale pour son influence sur l'éducation populaire. Et pourtant les programmes officiels l'ont méconnue jusqu'ici, au grand détriment de la formation scolaire dans le Midi.

D'où vient que la méthode des traductions, bonne à l'école du riche, resterait bannie à l'école du pauvre? Est-ce que l'intelligence n'est pas la même dans toutes les classes sociales? Vouloir la traiter indifféremment, quelle incohérence !

Cette hérésie de méthode est sur la conscience de la Pédagogie française. Qu'elle se hâte de s'en dégager. Pourquoi reste-t-elle sourde et aveugle en présence de la Pédagogie allemande dont les procédés envers les dialectes sont d'une logique impeccable. Le jour où les élèves de l'école primaire se serviront des études comparatives, la méthode de traduction doublera leur valeur. Plaise au Ciel que l'absurde, l'inepte objection du séparatisme, la seule qui persiste aujourd'hui, n' étende plus son nuage épais sur la lumière prête à briller.

B. — Les Maintenances avaient leur utilité en ce que les Félibres, éloignés des centres où se tiennent les assemblées annuelles du Consistoire et du Conseil général, se mettaient en rapport avec un représentant de la grande Assemblée, un Majoral, Assesseur de l'une des sept provinces dialectales du Midi. Dans ces réunions de Maintenances des questions intéressant le Félibrige étaient posées et formaient, après mûres discussions, l'objet de vœux présentés au bureau Consistorial.

C. — L'orthographe pour tous les dialectes de la langue d'Oc gagnerait à être unifiée ; cette tendance à la simplification de la graphie, tout en respectant les exigences de l'étymologie, mérite bonne considération.

3. — L'action directrice, sous les trois premiers capouliérats, a été purement littéraire et poétique.

Quand on voulut parler d'action et de mouvement populaire, au moyen de la langue F. Gras répondit à l'exposé de M. P. Devoluy : « Nautri li felibre, sian pas d'emplega de camin de ferre. »

Devenu capoulié, Devoluy pensa que la floraison des œuvres félibréennes allait mûrir des fruits de savoir brillant,

de richesse ethnique et d'énergique beauté dans l'éclat de la race. Et l'action, réduite par le concept de son prédécesseur, semblait devoir prendre un élan nouveau ; mais ces belles promesses n'ont pas eu leur épanouissement. Les influences de toute nature, religieuses et politiques, bien qu'à l'arrière-plan, locales et régionales, personnelles aussi, ont fini par assombrir le ciel félibréen où le coup de foudre a éclaté.

Mais un orage est suivi d'éclaircie.

L'assemblée du Consistoire, au 30 novembre dernier et celle du Conseil général, le lendemain, ont pacifié les esprits et cimenté le groupement félibréen ; la marche reprise avec entrain, stimulée par les charmes d'un secret en Sainte-Estelle, conduira sûrement vers le but d'un avenir poétique et social. L'avenir !... c'est le relèvement de la race méridionale déprimée par l'amoindrissement de sa langue, comme la race irlandaise et la géorgienne ou la polonaise, dans des conditions semblables, sinon au même degré.

DEUXIÈME PARTIE

A. — La thèse séparatiste ? elle n'a rien de fondé. La Provence ne songe pas à devenir une principauté de Monaco ; mais, unie à la France, elle fera mieux valoir ses richesses et ses dons naturels avec le fonds national acquis au cours des siècles de son histoire.

L'unité de la nation s'impose rigoureusement ; elle n'aura toute sa force et sa grandeur dans le monde entier que par le plein développement de ses populations méridionales.

C. — La thèse ethnique a pour appui le courant normal du développement d'une nation avec les modifications subies par l'influence des apports étrangers. Une race ne se laisse pas entièrement absorber par une autre race.

2. — L'albigéisme peut être considéré comme rattaché à un fait historique dont la cause première est l'humeur batailleuse et l'ardeur conquérante des seigneurs du Nord. La terre du Midi, en pleine floraison de langue et de civilisation, était une proie exposée à leur convoitise. La religion y fut mêlée par incidence. Aujourd'hui, nos populations du Midi souffrent encore de cette guerre funeste. Sans elle, notre langue, notre nationalité, tout en s'accommodant aux exigences de l'unité française, se seraient maintenues dans un état progressif qui aurait, de nos jours, dépassé par sa prospérité, la condition actuelle du français méridional.

J. Lhermite (F. Savinien).

Majoral du Félibrige.

Mon cher Vierge,

Si par Félibrige on doit n'entendre qu'une société patoisante du Midi, excusez-moi de me récuser : je ne suis pas de la paroisse.

Mais il y a dans votre excellent questionnaire des choses plus générales. Le Félibrige méridional n'est qu'un exemple, un exemple que je trouve très bon, et qui a d'ailleurs été suivi avant d'être donné — nom à part. Ainsi Andersen, Selma Ragerlöf, Ossian, Charles Decoster et surtout Lonnröt, le compilateur du Kalevala, me semblent d'aussi grands félibres — *au moins* — que Mistral. C'est vous dire que, pour moi, les félibres, d'où qu'ils soient, sont les prêtres de la petite patrie, de sa langue, de ses coutumes, de ses horizons. C'est le culte de l'*âme* de la petite patrie qui doit être leur but — et non des banquets à cent sous par tête dans la capitale. C'est l'âme de la petite patrie qui fait la beauté de leurs œuvres, quand leurs œuvres sont belles. « Ecoutez, les Gascons, c'est toute la Gascogne. » Ecoutez, les Flamands, c'est toute votre Flandre.

C'est vous dire encore que, LITTÉRAIREMENT, je donne une grande place dans mon cœur à tout ce qui est fédéraliste. Je ne dis pas décentralisé, car il y a entre fédéralisme et décentralisation la même différence qu'entre une capitale de province et un chef-lieu de département.

Ainsi, en musique, immédiatement au-dessous des grands génies universels, Beethoven, Wagner, Palestrina, je mets les chants des petites patries (chants arabes, musiques persanes, chansons espagnoles, musique russe), et ceux qui s'en sont inspirés, Grieg, Moussorgski et... *l'Arlésienne* (mais oui, j'avoue).

Maintenant, s'il faut se placer au point de vue du Félibrige proprement dit et choisir entre les trois thèses que vous nous proposez, je vous confierai que mes préférences vont à un amalgame de la première et de la troisième. Ce sera, si vous voulez, la thèse ethnique — fédéraliste — unitaire. Le grand manteau des grandes patries, je le vois solide mais composé d'autant de petits morceaux bien particuliers, qui ont chacun leur couleur et dont l'ensemble donne au manteau une harmonie très différente de celle du manteau voisin. Je voudrais vous peindre cela.

Quant au séparatisme, une phrase de Georges Polti m'en a éloigné, à jamais je crois : « La plupart des Etats se composent d'un couple primitivement ennemi... Une Patrie, un Etat paraissent... n'avoir d'autre mission que d'unir et lier des races opposées en vue d'une combinaison humaine encore inédite... » C'est vrai ! il faut deux pôles à une patrie, deux pôles de même force autant que possible. Et

entre ces deux pôles ce que les physiologistes observateurs de Karyokinèses appellent « le quadrille des centres ».

Restent les questions de l'albigéisme et de la politique félibréenne. L'albigéisme est une doctrine religieuse qui a amené un fait historique et la croisade du Nord ne fut pas mauvaise, car elle amena un fameux « quadrille des centres ». Rattacher le félibrige actuel à l'albigéisme, je crois que cela est déplorable. C'est mener le félibrige dans la politique et dans la politique religieuse. Il doit rester en dehors. Je ne voudrais pas taquiner Mistral, mais je trouve qu'il n'y a pas besoin de pape à Avignon.

Cordialement à vous,

Fernand Divoire.

J'oubliais : fonds celte ou administration latine, à qui la suprématie? J'espère qu'un plus savant que moi nous débarrassera du bluff latin. Se vante-t-on d'être resté un esclave gallo-romain ? C'est de la trahison envers l'ethnicité celte qui, nous imprégnant tous à divers degrés, doit rester le « rythme » général de nos pays.

F. D.

CHRONIQUES

RELIGION

J. Français : L'*Eglise et la Sorcellerie*. (Nourry, éd.).

Au milieu des nombreux faits historiques relatés par l'auteur se sont glissées des erreurs qu'il aurait pu éviter par une étude plus patiente de l'histoire. De même si M. Français avait connu son sujet sous le rapport du Droit, les tendances de sa thèse auraient été par lui-même infirmées.

« Jusqu'au xive siècle, et ceci est capital, la magie est une faute individuelle, et non pas une faute sociale, nous dit l'auteur. Elle est un péché, elle n'est pas encore un crime. L'Eglise n'a pas encore acquis l'autorité qui permettra à Jean XXII d'assimiler la sorcellerie à l'hérésie, et par suite de jeter les coupables à la flamme des bûchers. »

Il y a là une inexactitude. En réalité, l'église condamne dès le début la magie comme une faute d'idolâtrie, mais la société civile punissait le coupable comme *malfaiteur* ; ce qu'il y a de sûr c'est que le sorcier aux termes de la *loi salique* pour citer un document historique pouvait être livré au bûcher. L'édit de Théodoric condamne les sorciers à l'exil ou la mort. Théodoric, contemporain de la loi salique, c'est donc une erreur d'affirmer que la magie « n'est punie au viii· siècle que d'une amende, puisque bien longtemps auparavant le pouvoir séculier pouvait la punir du feu. L'abbé Français commet peut-être aussi une erreur dans son opposition du courant des hommes éclairés et du courant populaire ; dès le xiii siècle, pense-t-il, le courant des savants commence à perdre du terrain, c'est-à-dire à être dominé par la croyance populaire. A mon avis, c'est la science Scholastique qui en repoussant le canon *Episcopi*, détermina peu à peu le concept de la sorcellerie pour le fixer définitivement. Ce serait donc les savants qui auraient eu le tort de ne point suivre la règle tracée par le canon *Episcopi*. La croyance à la sorcellerie était du reste au xiii· et xiv· siècle très fréquente dans les classes dites élevées.

L'abbé Français écrit « Ici encore (au xiv· siècle) théologiens et inquisiteurs vont de l'avant tandis que la justice civile suit mollement ». L'auteur a probablement oublié que la justice séculière cherche de bonne heure à se substituer à l'inquisition, tout au moins en France ; dès 1274, des procès de sorcellerie sont jugés en dehors de l'Inquisition, Plus tard la substitution est faite avec peine *du feu*. En d'autres pays (Angleterre),

c'est le pouvoir séculier qui demande l'Inquisition contre les sorciers. M. Français n'a pas, je ne sais par quelle négligence, songé que le gallicanisme remonte assez loin en France ; et que le gallicanisme consistait à se rendre indépendant du pouvoir religieux. Du reste l'auteur ne fait-il pas remarquer que de la Pragmatique sanction jusqu'au concordat de François 1er « les bulles contre la sorcellerie furent sans influence sur l'opinion française ».

Je ferai même remarquer que le pouvoir inquisitorial ayant cédé la place au pouvoir judiciaire de l'Etat, les procédures furent multipliées et lorsque l'auteur établit un rapport entre la sorcellerie et la situation misérable du peuple je répèterai que ce délit était bien aussi le fait des « hautes classes » sociales.

On ne peut, semble-t-il, *au nom de l'histoire*, établir un tel réquisitoire contre l'Eglise au sujet de la sorcellerie. Du reste, l'accumulation des faits est en ce livre, illusoire, car M. Francais n'a pas su éviter la confusion : ce qui appartient au domaine séculier n'est pas distingué de ce qui ressort du domaine ecclésiastique et d'ailleurs que viennent faire les témoignages de procès civils dans un ouvrage sur *l'Eglise et la Sorcellerie* ?

Au surplus, ce qu'il faut étudier maintenant, c'est ce qui constitue le fait de la sorcellerie.

M. l'abbé Français écrit « l'innocence des sorcières est de nos jours mise hors de doute et je pense qu'il n'est point nécessaire de prouver que les magiciens étaient bien incapables d'accomplir les forfaits qu'on leur reprochait ». Au contraire, rien n'est plus douteux que leur innocence ; assurément ils ne montaient pas sur des balais, mais la sorcellerie ne consiste pas seulement qu'en ce bizarre voyage. Les sorciers, en multitude de cas, n'étaient rien moins que recommandables, et le plus souvent le crime du sorcier relève du droit commun. Les plus récents travaux contredisent l'affirmation de M. Français.

Entendons-nous bien cependant, je ne justifie pas la cruauté des juges, ce que je dis : c'est que ces juges étaient aussi bien laïques que religieux, donc rien ne justifie l'animosité de M. Français contre l'église au seul profit de la société civile

La seule chose qu'on puisse reprocher aux gens d'Eglise, c'est de s'être laissé dominer par l'esprit du temps. Ils auraient dû, dès le début, agir comme plus tard le jésuite Spée.

Il y a lieu de regretter que d'abondantes recherches servent une cause insoutenable. Enfin, pourquoi M. Français n'a-t-il pas lu cette phrase du célèbre Bodin qu'il cite pourtant maintes fois ? Ce démonologiste déclare qu'on a agi « saintement » de confier les procédures aux laïques parce que « les gens d'Eglise, qui n'ont puissance de condamner à mort ni à peine de sang, n'usaient que des peines légères ». (Liv. IV. c. t.) !...

Pragmatisme, Modernisme, Protestantisme, par A. **Leclère.** (E. Bloud. éd.)

L'auteur étudie ce mouvement qui semble se caractériser par le cartésien *ante omnia hæc scholastica exterminanda est.* Nous mesurons avec M. Leclère l'étendue de ce mal auquel ont

abouti les démolisseurs d'une philosophie dont la répulsion trouve beaucoup son origine dans une manifeste ignorance. Enfin il y a une crise de l'intellectualisme et l'avisé professeur à l'Université de Berne, l'analyse avec une remarquable finesse critique. Il indique quatre causes *secondaires*, favorables au succès de l'anti-intellectualisme de nos jours : le progrès de la psychologie le développement des études sociologiques, certaines orientations, la philosophie de la contingence. Il y faudrait ajouter les abus de l'intellectualisme ou plutôt appuyer sur cette cause puisqu'elle est notée, cursivement, à la fin du livre. Mais toutes ces causes sont insuffisantes, malgré leur importance, et M. Leclère attribue au doute philosophique et religieux le rôle de vraie cause de pragmatisme qui est l'âme du modernisme. M. Leclère juge les initiateurs et les principaux représentants de cette école : Ollé-Laprune, le cardinal Deschamps, le cardinal Newman, Blondel, Laberthonnière, Le Roy, Tyrrel, Loisy en montrant les rapports qu'il y a entre la pensée de ces chefs avec Kant, Guyau, Secrétan, Ravaisson, Renouvier et Bergson.

L'Idéalisme compromis, triomphent le scepticisme et le positivisme, M. Leclère le démontre fort bien. Il faut maintenir la position intellectualiste quoique des Newman et des Deschamps par exemple, aient accru l'intensité de leur foi parce que leur méthode est dangereuse et « risque de mener loin ceux qui n'ont pas une grande réserve de mysticisme. » Une belle et juste affirmation de M. Leclère est la suivante : On ne peut rejoindre le Catholicisme en disant d'abord avec Gœthe : « Au commencement était l'Action » ; il faut dire avec l'évangéliste : « Au commencement était l'Intelligence. »

En définitive « le Modernisme travaille indirectement, non à moderniser la mentalité rétrograde, comme il le pense, mais à détruire la religion positive, dont les adversaires non croyants, c'est un fait significatif, renvoient dos à dos modernisme et orthodoxies. »

Nous aurions désiré que M. Leclère s'étendît sur une des causes qui, à mon avis, jette les âmes contemporaines dans je ne sais quels abîmes : la sottise des défenseurs de la scholastique. D'autre part, à mon avis, il n'y a qu'un remède pour reconstruire intellectuellement la Société actuelle, c'est l'étude approfondie des Pères de l'Eglise. Un Clément d'Alexandrie, un St Grégoire de Nazianze sont à la fois antiques et modernes, jeunes et vénérables, ardents et pondérés.

Clément d'Alexandrie a posé le problème de la connaissance de telle façon qu'il peut satisfaire les intellectualistes et les mystiques, nul ne songe à l'étudier, c'est une douleur !

Dès lors j'adresserai à M. Leclère un reproche. Le phénomène qui caractérise le mouvement actuel des esprits ne serait pas nouveau — en quoi je pense de même — et continuerait celui des grands mystiques. St-Denys l'Aéropagite, qui n'est pas un pseudo Père, St-Jean de la Croix, Denys le Chartreux, St-Bonaventure protestent avec énergie autant que Gerson et Nicolas de Cusa. On ne peut admettre qu'il soit dit que les pragmatistes d'aujourd'hui ont pour « précurseurs lointains les mystiques de jadis. » Je n'ignore pas que Pascal a écrit : « ... les saints au

contraire disent en parlant des choses divines qu'il faut les aimer pour les connaître et qu'on n'entre dans la vérité que par la charité. » Je noterai seulement que l'auteur des *Pensées* et celui de l'*Esprit Géométrique* se contredisent et le Père que les modernistes ont enrôlé comme le maître dans leur phalange pose également la possession de Dieu sur la recherche de l'esprit, St-Augustin.

Bien loin de trouver que les pragmatistes et les modernistes contemporains suivent la voie tracée par les grands mystiques, j'avoue clairement qu'ils leur tournent le dos ; et comme le dit le P. Basile de Léon, il est dur et fâcheux d'attribuer à la doctrine d'un homme apostolique les erreurs des illuminés qui ont fait choix d'*une partie de la doctrine et non de tout*. C'est ce que font tantôt les intellectualistes, tantôt les pragmatistes.

Il n'y a pas à sortir de là ; la nécessité s'impose aujourd'hui d'étudier profondément et dans les sources authentiques des hommes tels que St-Thomas, Duns Scot, Henri de Gand. Leurs doctrines portent des lumières ravissantes pour notre âge angoissé. L'harmonie est au prix de semblables études, les Pères, les grands Mystiques, les Scholastiques.

En définitive, l'ouvrage de M. Leclère est important pour connaître le mal contemporain qui se nomme le modernisme ; il en a tracé quelquefois les résultats avec brutalité, mais nécessité obligeait.

SAINT-AUGUSTIN. *Les Confessions*. Traduction d'Arnauld d'Andilly, introduction et notes par M. VICTOR GIRAUD, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), 1 vol. de la Collection *Science et Religion* (série des *Chefs-d'œuvre de la Littérature religieuse*, n° 549-550). Librairie BLOUD et Cie.

Les *Confessions* de Saint-Augustin sont, comme l'*Imitation*, comme l'*Introduction à la vie dévote*, comme les *Pensées* de Pascal, un des textes essentiels du christianisme. Elles sont excellemment une apologie du christianisme intérieur, et l'un des premiers monuments de ce que M. Paul Bourget a si heureusement appelé l'*apologétique expérimentale*. De là leur étonnante popularité, et de là aussi leur actualité. Ecrite dans la forte et noble langue du plus pur XVIIe siècle, consacrée par le succès continu et sans cesse renouvelé d'une trentaine d'éditions successives, la traduction d'Arnauld d'Andilly a été comme mêlée à la vie intérieure de nos pères, et, plus qu'aucune autre, elle méritait de figurer dans une « bibliothèque spirituelle » d'aujourd'hui. M. Victor Giraud l'a allégée de bien des développements qui forment longueur, ou n'offrent plus qu'un intérêt historique ; il a supprimé tous les passages un peu vifs qui empêchaient le livre d'être mis entre toutes les mains. « En un mot, écrit-il, nous avons conservé des *Confessions*, — nous l'avons essayé du moins, — tout ce qui parle le mieux à notre sensibilité moderne, et nous avons veillé à ce que l'unité et le mouvement du livre n'eût pas trop à souffrir des retranchements opérés. » Une intéressante introduction, des notes empruntées, pour la plupart, à d'anciennes traductions du XVIIe et du XVIIIe siècles, achèvent de rendre ce volume d'un maniement particulièrement commode.

Arnold Van Gennep : *Religions, Mœurs et Légendes.* (Mercure de France éd.)

Recueil des mélanges ethnographiques et linguistiques où l'auteur se montre averti des plus récentes théories qu'il discute, instruit du détail scientifique le plus moderne. M. Van Gennep traite les matières les plus diverses et donne son opinion tour à tour sur des sujets importants : Citons quelques chapitres : *Totémisme et culte des enseignes à Rome ; Tabou, Totétisme et méthode comparative ; Le Druidisme était-il une institution celtique ; Le Masque de Fer* ; *L'origine des Runes*, etc.

J'ai dit que M. Van Gennep avait toute connaissance des travaux modernes, me permettrais-je de juger qu'il est regrettable que ses incursions de curieux l'aient moins mené chez les anciens, au dommage de la Science à mon avis.

Exemples : l'auteur se demande : *Y a-t-il progrès de la civilisation* ? A ce propos, il partage cette opinion qui base sur l'importance de la production du feu la théorie prométhéenne. Ne serait-ce pas le moment de se souvenir, pour expliquer les mythes, que les anciens parlaient en langage symbolique. Connaître les symboles fait pénétrer dans l'intelligence antique et non ce que nous appelons le rationalisme.

Ainsi : Prométhée n'avait pas l'usage du feu, il le ravit. « N'avoir pas l'usage du feu » c'était ne pas appartenir à la Cité. Le mythe prométhéen est donc un mythe social. Nous trouvons ces renseignements par l'étude du Droit antique. Je crois que la science ethnographique aurait beaucoup à gagner en ne négligeant pas cette source d'informations ; à côté du folk-lore sa valeur fait bonne figure. De plus, les auteurs ne seraient plus obligés de recourir à des hypothèses peu satisfaisantes en elles-mêmes et, par rapport aux « Idées antiques ». Ce qu'il y a d'incontestable pour les temps primitifs, c'est le Fait religieux et par conséquent symbolique. Force aux savants de l'étudier.

Paul Vulliaud.

PHILOSOPHIE

Dr Grasset. — *Morale scientifique et morale évangélique.* — (Bloud éd.)

C'est une brève étude où l'Auteur oppose avec raison et justice les caractères essentiels des deux morales et compare leur utilité sociale.

Le Dr Grasset commence par nous dire qu'à son avis, « l'apologétique morale est la seule vraiment abordable » pour des laïques : sur ce point nous nous séparons. Notons aussi que dans

ce début il vante la foi du charbonnier ignorant, qui pourtant n'est admise que pour ceux qui sont incapables de l'éclairer ; et qu'il prend à tort la première béatitude ; « bienheureux les pauvres d'esprit » comme proclamant la béatitude des ignorants, et des faibles d'esprit, alors que d'après Bossuet, elle signifie : bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté ; on peut d'ailleurs s'en rapporter au latin, et éclairer le texte de St-Mathieu, par celui de St Luc qui dit simplement : « Bienheureux vous qui êtes pauvres. » (Luc. VI, 20).

Après avoir signalé ces réserves au sujet du début, félicitons l'auteur pour le corps de son ouvrage, pour sa thèse et pour la soutenance de cette thèse.

Le Dr Grasset démontre que les notions d'obligation, de devoir, d'intention, de responsabilité n'ont pas leur place dans la morale scientifique ; il définit une morale de l'Intérêt, par opposition à la morale évangélique qu'il appelle, de sacrifice et d'amour ; enfin il en appelle à la sociologie, et met les deux morales en demeure de donner leur solution à propos de la question du mariage et des questions sociales : d'un côté l'union libre et la guerre de classes ; de l'autre le mariage indissoluble et l'amour universel.

Telle est la thèse générale de cette brochure, démontrée par des citations des partisans de la morale scientifique, et des extraits de l'Evangile, choisis visiblement par un esprit qui a compris l'enseignement du Christ, avec un sentiment très juste de la morale évangélique.

Un appendice nous donne à la fin du volume : un article de l'Univers Israélite dont les réponses portent seulement sur quelques phrases et qui laisse subsister toute la thèse ; une remarque seulement ; si l'auteur de cet article, M. L. Lévy doute que l'Evangile prêche un code nouveau, s'il croit pouvoir en retrouver tous les commandements dans la « loi », je serais curieux de lui voir commenter certains passages de St Paul, et en particulier, l'épître aux Romains où l'apôtre, qui connaissait le pharisaïsme de son temps mieux sans doute qu'on ne le connait maintenant, après avoir posé les vrais commandements de la « loi » (la circoncision est celle du cœur II. 29), déclare la déchéance de cette même Loi, et la nouvelle alliance : la Foi ;

Nous trouvons encore dans cet appendice une réponse de M. Belot qui ne répond à rien ; et un article sur le Mariage qui relève des aliénistes et renseigne sur la mentalité actuelle.

Encore une fois, en terminant, nos éloges au Dr Grasset pour l'exactitude de sa thèse, et sa belle compréhension de l'esprit Evangélique.

CARL DE CRISENOY

LES POËMES

GEORGES DUHAMEL. *L'Homme en tête*, Paris, (Vers et Prose). — CHARLES GROLLEAU. *L'encens et la myrrhe*. (Paris, P. Lethielleux). — EMILE DODILLON. *La montagne et la mer*.

(Paris, Alphonse Lemerre). — HENRI ALLORGE. *L'essor éternel.* (Paris, Plon-Nourrit et Cie.). — RENÉ LYR. *Brises*, (Bruxelles, Editions de la Belgique artistique et littéraire). GEORGES DUHAMEL ET CHARLES VILDRAC. *Notes sur la technique poétique.*

Georges Duhamel L'homme en tête. — J'ai suivi Anthrophe le jeune héros, dans le cortège qu'il mène à une aventure qui, finalement, si j'ai bien compris, fut un désastre. Nous avons traversé des villes, escaladé d'âpres plateaux, entendu converser des devins,des militaires et des sophistes. Qu'est-il advenu, au demeurant, de la chevauchée et de moi-même, je ne sais. Il m'a semblé que notre jeune chef ne possédait pas toujours très bien pour lui-même le sens et le détail de sa volonté d'héroïsme ; qu'il fut sobre à nous éclairer sur le but de la chevauchée que nous menions. Pour dire autrement, M. Duhamel, lyrique, a d'autres soucis qui priment celui d'une parfaite clarté. Ce sont des vers âpres et rudes, dont quelques-uns sonnent bien, sur des pierres, le galop sec d'une cavalerie. M. Duhamel convulse la nature, en durcit et en dessèche les aspects, montre à vif la section saignante d'un ravin. Il note aussi heureusement des sensations de l'organisme :

« Un ruisselet de terreur menue.
Fluant et frigide au creux de son dos... »

. . . .

« Alors une onde de frissons
Monte de ses jarrets jusqu'aux petits cheveux des tempes,
Et dans son bonheur baptismal
Il sent que la nature radoucie
Promène sur sa peau des caresses de femme.... »

Charles Grolleau.L'Encens et la Myrrhe. — M Charles Grolleau a blasphémé,nous dit l'abbé Coubé dans sa préface,avant d'écrire les cantiques de son humilité et de sa foi. Je ne connais pas « Reliquiae », ce premier livre Mais on ne voit pas dans « L'Encens et la Myrrhe », que l'auteur lui-même estime qu'il ait beaucoup à se faire pardonner. Stances pacifiées et adorantes, réconciliation, humble tendresse. M. Grolleau éteint volontairement la splendeur de certains vers, pour qu'il n'y ait pas, près de l'autel, l'orgueil de trop éclatants joyaux. — J'ai eu parfois, en le lisant, des réminiscences de Verlaine, ou du beau rythme ternaire de Louis Le Cardonnel.Je dis que j'ai eu ces réminiscences. Je ne dis pas que c'est M. Charles Grolleau qui les a eues.

Emile Dodillon. La Montagne et la Mer. — Ni l'une ni l'autre n'ont inspiré des images bien neuves à M. Emile Dodillon. Qu'importe ! Quelques-uns de ses vers pourront avoir, auprès de nous, le bénéfice de récentes inquiétudes littéraires : de jeunes cœurs passionnés allaient, ivres, bousculant encore de leur ardeur une nature tumultueuse et désordonnée. Nous étions ravis, mais inquiets à l'idée que l'univers pût être alentour à ce point brûlant, sensuel et magique, M. Dodillon nous apaise et nous rassure. Voici des campagnes aimables. Voici du moins la Champagne et la Brie. . Il y a quelque part une église que M. Dodillon appelle une églisette. Et j'ai pu parfois, sans trop m'y appliquer, me souvenir de Gabriel Vicaire :

« Les vaches sortent dès matines,
« Sous l'œil du pâtre diligent.
« Sonnez, sonnez, fines clarines,
« Sonnez le fin matin d'argent... »

Henri Allorge. L'essor éternel. — Des poëmes historiques : Waterloo, Solférino, la Retraite des Dix-mille. — La Retraite des Dix-mille, vous ne trouvez pas que c'est bien loin de nous ? — Des méditations lamartiniennes, sur la douleur, ou hamlétiques, sur la vie. M. Allorge demande à M. Truffier :

« Pourquoi vivre ? la vie est l'énigme suprême ». On ne sait pas ce que M. Truffier a répondu. Il va

« Sur un banc solitaire
« Ecouter les arbres très vieux
« Qui savent le chant de la terre,
« Et le redisent *de leur mieux* »

Il voudrait chanter la Science, les Ancêtres, la Chimère... Tout cela est d'une constante noblesse, et d'une faiblesse hélas ! constante aussi. Ce livre démontre à ses dépens l'immorale et fondamentale règle : la bonne volonté de l'effort n'assure pas, en art, le succès du résultat. — Un petit papier jaune inclus dans le volume n'est toutefois pas de mon avis : « Elargissant, dit le petit papier jaune, élargissant le cercle de sa rêverie puissante et solitaire, le poète tour à tour montre, avec une rare intensité d'expression verbale, le rôle sublime de la souffrance, expose magistralement.. », etc., etc. — Que M. Henri Allorge écrive plutôt en prose, où l'on voit qu'il atteint sans peine à un lyrisme, en effet, magistral.

René Lyr. Brises. — « Vingt ans », affirme en plusieurs endroits M. René Lyr :

«... et mes vingt ans d'orgueil ont brisé les soleils... »

Mais il doit se vieillir un peu. — Un tout petit livre, de vers chantants, grêles et menus ; de courts poëmes : une strophe, deux strophes, si légères : une brise un peu forte les soulèverait comme des mousselines ; des cygnes, l'étang moiré, la chevelure de la lune... Non. Seize ans. — Que M. René Lyr croie que nous sommes pleins de sympathie pour les prémices aimables de son talent. Qu'il fasse le geste courageux et nécessaire. Qu'il quitte — il faut s'y résoudre, et il pourra nous en dire en vers ses regrets — ses quinze ans qui ne sont malheureusement pas assez riches de leur seule grâce. Qu'il aille décidément à son adolescence. Qu'il en accepte toutes les obligations et la première, celle d'un labeur poétique plus insistant et plus viril.

Georges Duhamel et Charles Vildrac. Notes sur la technique poétique. — Notes amusantes, cavalières, très souvent exactes, pittoresquement rédigées. M. Georges Duhamel et M. Charles Vildrac, poètes, sont curieux de leur art avec amour. Ils se plaisent, quand ils lisent ensemble Francis Viélé-Griffin, Gustave Kahn, ou des vers d'un auteur plus jeune de leurs amis, à connaître précisément les raisons-menues et charmantes de leur plaisir : tel entrecroisement de rimes, la bonne fortune d'une assonance, l'allitération heureuse qui vient alléger ou aggraver un rythme...

« Nous tremperons nos doigts dans la lune fraîche et belle... » (Henry Bataille). Charmant vers de 13 syllables, allongé, glissant, fluide, entre deux rives d'alexandrins. Y avions-nous fait attention ? Ils nous font aimablement part de toutes ces petites découvertes. Ils nous approchent; pour ainsi dire, du plaisir que nous avions goûté d'un peu loin. Ils n'ont pas voulu théoriser, systématiser rien, écrire quelque autre livre sur l'e muet. « Mais d'abord, concluent ces Notes, il faut être un poète ». Impératif auquel tous les maladroits auteurs vont protester, bien sûr, qu'ils se rallient... CAMILLE MARTIN.

LES REVUES

Bulletin de la société des sciences anciennes. Ce bulletin contient les excellentes communications faites à cette société. Dans le premier numéro : *le Mythe du sphinx*, par M. Warrain.

M. Warrain n'explique pas le sphinx comme notre ami Paul Vulliaud, mais son interprétation est plutôt complémentaire que contradictoire.

« La tête humaine placée sur un corps d'animal évoque la subordination du mouvement et de la vie à la synthèse mentale. »

Sphinx égyptien à tête d'homme : raison dominant le désir.

Chérub assyrien (lammassi serait plus juste que Cherub) : pensée qui régularise les forces opposées.

Sphinx grec, ailé à tête de femme. « Le Sphinx grec symboliserait ainsi la constitution de la nature : 1° un principe intelligent, mais régulateur et non producteur ; 2° un principe dynamique, dualité liant l'esprit à la matière ; 3° une distribution senaire des forces : binaire pour l'expansion ouranienne et le développement de l'universel (forces cosmiques), quaternaire pour la vie individuelle (atomisme, vie animale). »

—

Le Voile d'Isis a changé de direction. C'est maintenant Sédir qui la dirige. Beaucoup mieux présentée matériellement, rédigée avec soin par des collaborateurs mieux choisis, le nouveau *Voile d'Isis* doit être bien accueilli.

Dans le premier numéro, il explique d'une façon neuve le pouvoir de la mystérieuse Momie du *British Museum*.

—

Avec *la dernière cité lacustre* de M. Alexandre Schurr, le plus récent numéro de l'*Occident* (octobre 1909), donne une étude de Joseph Serre sur Lacuria, Pythagore français.

Lacuria est un sujet qui convient tout à fait à notre collaborateur.

L'harmonie et l'unité, dit-il en substance, sont l'âme de cette philosophie que l'on écoute comme une admirable musique.

—

Dans l'*Initiation*, Rita-Strohl explique la puissance Mantrasique :

« Lorsqu'un thème s'incarne vierge dans l'essence sonore de la Nature, (malgré le cerveau, les lois arbitraires des sons et la technique dont l'artiste dispose) c'est un Mantram.

« Il est essentiel de comprendre la synthèse de l'incarnation

du thème. Il nous faut la diviser dans son unité et la placer sur trois plans différenciés entre eux par leurs rythmes respectifs et leurs valeurs propres.

« En haut, le plan ou Monde des Idées ; en bas, le plan ou Monde des Formes ; au centre, le plan ou Monde des Chars transmetteurs : canaux d'Aspiration de Forme ; au centre, le plan ou Monde des Chars transmetteurs : canaux d'Aspiration de la Forme à l'Idée, et d'Inspiration de l'Idée à la Forme. »

Sur *le Grand Œuvre*, M. Jean Maveric écrit que M. Tiffereau n'a jamais rien compris à l'alchimie, puisqu'il veut avec plusieurs kilogs de métal, faire un milligramme d'or

Or, la poudre de projection existe...

Pour me convaincre, M. Maveric, donnez-m'en un petit peu, je serai discret.

Dans *la Société Nouvelle* Mme Alexandra David complète son étude sur le bouddhisme. Elle écrit :

« Le Bouddhisme primitif ne comporte ni dogme religieux, ni métaphysique. Son credo tient peu de place.

« Le Bouddha enseigne les Quatre Vérités, c'est-à-dire :

« La constatation de l'existence de la souffrance ;

« L'origine de la souffrance ;

« La délivrance de la souffrance ;

« La voie qui conduit à la délivrance de la souffrance.

« Il enseigne la loi de causalité : toute cause produit nécessairement des effets. Tout effet procède nécessairement d'une ou de plusieurs causes. »

Et encore : « Le vrai bouddhiste médite, mais ne prie pas... Le Bouddhisme ne connaît ni le repentir, ni la miséricorde, ni la rédemption... Il est une méthode, une école de gymnastique scientifique et non une théologie ou une révélation surnaturelle. »

— Même revue : M. Léon Legavre commence sur *la Théâtromanie* une étude à laquelle nous souhaitons bon retentissement.

—

Dans *la Raison Catholique* on voit par des exemples qu'il n'y a point de neutralité scolaire. C'est ce que M. Aulard était, dans *Le Matin*, fier de proclamer.

— M. Turcat parle du congrès de Velehrad, tenu en Bohême. Il en résulte que les Slaves préfèrent rester orthodoxes à être latinisés.

—

L'Echo du Merveilleux : Un article de Vanki sur la Cabale et le Zohar. Bonne vulgarisation.

L'auteur de cet article vient de mourir.

—

Et passons à la littérature.

Commentant une récente enquête de *l'Opinion* où les jeunes avaient exprimé leur pensée sur Edmond Rostand, M. Marcel Boulenger recommande dans le *Gil Blas* la courtoisie littéraire nécessaire aux jeunes écrivains.

Il y a trop de gens comme M. Marcel Boulenger qui considèrent le domaine littéraire comme un beau parc à la française où l'on salue avec grâce les personnes âgées qui sont du monde, même si l'on a pour elles peu d'estime.

Je vois bien M. Marcel Boulenger dans ce Versailles où les gens mal habillés et les bohêmes ne seraient pas reçus.

—

Amusante histoire, dans *le Mercure de France* de *la Satire des Mœurs dans l'iconographie du Moyen âge* (par M. Camille Enlart). Bien documenté et écrit avec esprit.

— Même numéro (1er janvier) : des souvenirs de Selma Lagerlöf, naïfs et émouvants et si gracieux et des vers de Francis Jammes, remarquablement inutiles.

— Dans le numéro du 16 janvier, Stuart Merrill « enterre » avec beaucoup d'amitié et de clairvoyance Charles-Louis Philippe :

« De l'œuvre de Charles-Louis Philippe restera l'image d'un des hommes les meilleurs, les plus généreux, les plus pitoyables qu'il fut possible de connaître. Il était doué des trois grandes vertus, la Foi, l'Espérance et la Charité. Sa voix s'est élevée du côté des ténèbres, en faveur de ceux qui y vivent, si l'on peut ainsi abuser d'un mot, car la vie des trois quarts de l'humanité n'est qu'une agonie lente. Puisse cette voix avoir de longs échos, et puisse l'âme de notre pauvre ami disparu survivre longtemps dans ses appels à la clairvoyance, à l'indulgence, à l'amour ! »

— Des vers dignes d'être relus de M. François Porché.

— M. Gilbert Marie se livre à une vivisection de Baudelaire. Ça devrait être interdit.

« Dans une précédente étude, nous avons essayé de montrer l'utilité qu'il y aurait pour la critique à classer *les Fleurs du Mal* ; mais, peut-être, serait-il nécessaire, pour préciser les avantages de cette méthode, d'en exposer, comme une conséquence immédiate, la façon d'envisager la relation d'un auteur à son œuvre qui en découle, et où nous ne voyons pas seulement un résultat de son application, mais aussi, puisque c'est de Baudelaire qu'il s'agit, une occasion d'expliquer par quel malentendu la critique n'a pas fait au poète la très grande place qu'il nous paraît mériter, par son talent moins encore que par son influence. »

Zut et zut, pour le cuistre !

— Du même esprit procède une étude de M. Maurice de Gasté sur *la psychologie de la femme*.

« Le poids du crâne est fonction du volume de l'encéphale et de la masse du squelette ; si on le compare au poids du fémur, il indique le développement de l'encéphale, si on le compare au volume de l'encéphale, il indique le développement squelettique. »

L'auteur est peut-être médecin ? On pourrait lui défendre l'exercice illégal de la psychologie.

—

Feuillets de la Rosace Une étude signée F. Angel sur « Un serviteur de la Beauté. » En restant sur le terrain esthétique, l'auteur peut louer Péladan et son effort contre la décadence artistique.

—

M. Pierre Leguay nous révèle (*Revue du Temps Présent*) que M. Andrew Lang a eu la curiosité de vérifier les références his-

toriques de la Jeanne d'Arc d'Anatole France. Les erreurs fourmillent.

Et M. Lang a dédié son ouvrage à Mark Twain.

— Même revue : des vers de Jean de Pierrefeu : « Les safrans de l'automne avivent ma blessure ».

—

La Phalange : Vers de John-Antoine Nau.

Et mon cœur, vague oiseau rouge, à la voix contrite,
Montant, emprisonné par les rêts des palmiers,
Pleurait plus douloureusement que les ramiers.

D'autres de Guy Lavaud :

Pour que longtemps après leur tendresse s'étonne.
J'ai fait de mon amour les vers et te les donne...
Constellations. . . . .
Et qui sont dans la Nuit de l'âme, revenues
Belle de la beauté des grandes douleurs nues.

—

Mais la place manque maintenant. Il me restait à parler de :

Poësia (F. T. Marinetti y échevèle le lyrisme futuriste, qui a sa beauté). — *Le Penseur* (vers de Philéas Lebesgue). — *Pan* (vers de Théo Varlet, conte breton de Max Jacob). — *Les Rubriques Nouvelles* (des polémiques injustes de M, Nicolas Beauduin, qui bataille bien, et de M. Sauvebois dont l'existence est à déplorer). — *Filosofia della Scienza* (I. Calderone : Spiritismo, religione et Chiesa). — *Propos* (une revue nouvelle... comme beaucoup de revues). — *Les visages de la vie* (poëmes d'Henri Vandeputte et de Cécile Périn). — *La Revue des Lettres et des Arts* (Léon Bazalgette : Charles-Louis-Philippe ; Johannes Schlaf : Hérésies Astronomiques ; Jacques Reboul : Ramond) l'élégante *Schéhérazade* (une page bien jolie de Paul Reboux « Napoli ! Napoli ! » et des vers bien mauvais d'Edmond Rostand ; des pensées d'Aurel.

L'Ile Sonnante (Louis Mandin : *les Couples*, Michel Puy : *Venise pour Venise*, etc...). — *Arlequin* (encore une nouvelle revue ; le père Pacheu y parle d'Huysmans) *l'Hexagramme* (que son petit format oblige à publier des fragments trop courts pour être étudiés). — *Le Spectateur*. — *Les Flèches*. — *Les Actes des Poëtes*. — *Le Thyrse*. — etc.

FERNAND DIVOIRE.

INFORMATIONS

Nous devons signaler à nos lecteurs de Paris et de province qui s'intéressent aux lettres que *l'Intransigeant* publie tous les soirs une rubrique littéraire. On y trouve des compte-rendus de livres, des extraits de revues, des « potins » des silhouettes d'écrivains jeunes et moins jeunes. On n'y attend point, pour signaler au public un nom d'auteur que le malheureux soit entré dans la soixantaine. C'est signé : « Les Treize ». (?)

Paris-Journal aussi accorde chaque matin une grande place aux lettres et aux arts. On y trouve des chroniques du mouvement littéraire par Guillaume Apollinaire, un courrier des ateliers et des critiques d'art d'André Salmon. Le critique littéraire et le directeur de cette partie du journal est Charles Morice.

Le Gérant, P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

SCOT ERIGÈNE

A MA FEMME

Les Princes de la race O'SULLIVAN ont peut-être entendu la voix de SCOT L'IRLANDAIS, je vous dédie amoureusement un humble écho de cette voix.

L'Esprit platonicien, par Alexandrie, dirige l'Occident désormais ; il est tellement le principe de sa vie intellectuelle qu'au xv[e] siècle peut-on dire, l'Humanisme semblera plutôt lui rendre sa primauté, un instant accaparée par l'Aristote, qu'il ne le révèlera à l'intelligence moderne. En effet, au ix[e] siècle, le Platonisme s'est réfugié dans ce pays où le souvenir des mystères druidiques en avait favorisé l'accès, l'Irlande. Né dans un pays de légendes Scot Erigène parcourt une vie légendaire terminée par une mort sur laquelle nous n'avons pas de détails précis. De la verte Erin, il passa la mer, appelé par Charles le Chauve, qui le garda toujours en familière amitié, pour resplendir à l'Ecole du Palais. Un tel maître, c'est St Denys l'Aéropagite ainsi que son glossateur, le moine Maxime, traduits à la louange d'Anastase le Bibliothécaire des Papes,commentés en d'immortelles *Expositions*, c'est le livre, *La sortie et la rentrée de l'âme vers Dieu* qui par son titre indique, malgré sa perte (1), une pensée qui rejoindra plus tard celle qu'un Marsile Ficin exprimait par cette sentence qui en est le résumé : *Circulus boni per bonum in bonum rediens ;* c'est enfin le *De Divisione naturæ*, témoignage de la plus grande synthèse de l'époque.

L'Irlandais à qui la renommée donna le nimbe de la Sainteté et qui fut même nommé par quelques contemporains : un miracle du St Esprit, resta, comme Origène, l'objet des plus vifs enthousiasmes et des blâmes les plus sévères. Avant que certaines de ses œuvres ne fussent publiquement brulées, son éloquence avait subjugué tous les esprits de son temps ; la France s'était mise entière sous sa direction, comme dit un ancien auteur. Hugues de St-Victor déclarait que si le premier théologien chez les Grecs avait été Linus, chez les latins Varron, Jean Scot l'avait été pour ses contemporains (2).

En 1212, Hélinand de Froidemond rendait encore l'écho de ces louanges, mais des hommes qui ont acquis de la ré-

(1) Un autre traité est aussi perdu : *De visione Dei*. Il reste quelques fragments d'un commentaire sur l'Evangile de St-Jean.
(2) *Eruditionis didascalæ*, l. III. c. 2.

putation pour des travaux sur le Moyen-Age,des Guizot et des Rousselot affirment hardiment, après quelques autres, que le maître du Palais est panthéiste ; Hauréau, de son côté, juge formellement qu'il est « arrivé au panthéisme le plus sincère, le plus patent. » De mieux clairvoyants, il est vrai, ont su comprendre que cette erreur assez communément reprochée à Scot, n'est que de surface, dans les mots sans l'être dans la pensée, suivant l'expression de Mgr. de Salinis (1).

Rien n'est plus étrange que la contradiction lorsqu'il s'agit d'Erigène ; elle est telle que le meilleur moyen de se faire une juste opinion sur cet auteur, serait de lire ses œuvres avant d'en parler, puis aussi de l'aborder sans prévention. Citons quelques opinions à propos de ce philosophe qu'un historien réputé de la philosophie scholastique déjà cité, Hauréau, appelait le premier du martyrologe de la philosophie moderne. Leur variété incitera peut-être à se prononcer au moins avec quelque prudence sur un penseur dont les doctrines sont restées en somme entourées de suspicion.

Staudeinmayer, éminent professeur de théologie à l'université catholique de Fribourg,établissait en 1834 sa réhabilitation sous le rapport de l'orthodoxie comme aussi Schlüter dans l'édition qu'il publia de ses œuvres en 1838 lorsqu'en 1844 Möller le posa de nouveau comme panthéiste. D'autres le louent ou le rejettent, au gré de leurs passions, comme un des hérétiques les plus dangereux. Ch. Schœbel, un docte pourtant, favorable à l'hypothèse qui fait voyager l'Erigène dans l'Inde, suppose des rapports entre sa doctrine et la philosophie Sankhya, rapports imaginaires cependant, car il serait facile de réfuter cette assimilation de la doctrine érigéniste avec cette école indienne —, assimilation qui est en réalité une invention de Colebrooke, — puisque l'objet de la connaissance est pour Scot de quatre espèces alors que chez Kapila cette division ne se retrouve déjà pas identiquement. Mais parmi tous les écrivains qui ont étudié le philosophe irlandais, St René Taillandier reste celui qui,à nos yeux, l'a caractérisé avec plus de sagacité ; il l'envisageait comme le père des mystiques et des scholastiques en le plaçant dans son cadre de vie, c'est-à-dire à l'époque intermédiaire entre les temps antiques et le moyen-âge dont il est le trait d'union

Après avoir encore noté, en passant, afin de prouver que de fâcheux jugements peuvent se glisser chez les auteurs

---

(1) Le docteur ne trouvera pas cette opinion dans le *Manuel de philosophie*, très répandu, que cet auteur fit en collaboration avec de Seorbiac, mais dans son ouvrage sur la *Divinité de l'Eglise.*

qui empruntent des opinions à leurs devanciers, cette ridicule affirmation d'un lauréat de l'Académie, M. Huit, estimant qu'Erigène est un Proclus à peine chrétien, je tiens à faire constater que l'insigne théosophe, Scot, n'a gardé d'autre souci, avec autant d'attention, que celui de ne pas tomber dans l'erreur panthéistique et que maintes fois, dans ses ouvrages, il distingue manifestement ce qui l'en éloigne. Le Panthéisme pour Erigène n'était rien moins qu'un « outrage à la raison ».

Toutefois, qu'on remarque bien qu'il ne s'agit ici que de son système philosophique et nullement de ses controverses théologiques,celle sur l'Eucharistie, par exemple. Et encore là, me permettra-t-on de dire qu'il ne faudrait pas se hâter de juger ! Le point de départ de ses interprétations était-il peut-être l'expression « typico et symbolico corpore » qui fut l'occasion après Bellarmin, de la part d'Huet, le célèbre évêque d'Avranches, d'une justification d'Origène sur ce même propos (1)

Quoi qu'il en soit, Scot vint à une époque où les écoles s'invectivaient au sujet de la grâce et du libre arbitre ; reprochant à St Augustin de compromettre le libre arbitre, cette position montre déjà la distance qui le sépare du Panthéisme puisque ce système détruit la liberté.

Cependant, qu'il y ait dans l'œuvre de Scot des formules d'allure panthéistique, avouons-le sans détour ; et néanmoins, je reste persuadé qu'habitué aux élocutions orientales, nous serions moins stupéfait de certaines expressions blâmées par une foule de pédagogues renommés. Ainsi pour cette énonciation formelle de l'Erigène : il dit que la divine bonté se trouve dans toutes choses puisqu'elle est l'essence et la substance de tout l'Univers. Si nous ouvrions St Denys l'Aéropagite, sans doute y trouverions-nous la raison de ce principe, car pour le Père grec, le mal n'a pas d'essence dans la nature universelle. Enfin, dit en-

(1) V. *Huetiana*. Paris in-12. 1722. *De loco orijenis super typico et symbolico corpore*. p. 306. Sur la question de l'Eucharistie telle que l'entendaient probablement Scot, puisque son ouvrage est perdu, Bertram ou Ratrame, il a été publié un si grand nombre de dissertations contradictoires que c'est vraiment à s'y perdre. M de Marca soutint que le livre de Scot sur l'Eucharistie était le même que celui connu sous le nom de Bertram ou de Ratrame. Suivi par un anonyme religieux de Ste Geniève ce système a été contredit. Une justification du livre de Ratrame a été donnée avec l'approbation des autorités ecclésiastiques, si M. de Marca avait dit juste, cette justification rejaillirait sur Scot Erigène, d'autant plus que de son temps ce théologien n'encourut pas de condamnation sur ce chef, comme en convient Arnaud lui-même qui lui est défavorable. Mais dans cette matière délicate les prétendus éclaircissements tant des catholiques que des protestants ont jeté une si fâcheuse confusion que l'auteur, qui la dissiperait rendrait un vrai service à la Religion et à l'histoire de la pensée.

core St Denys, si l'on supprime totalement le Bon, il n'y aura ni substance, ni vie, ni appétence, ni mouvement, ni quoi que ce soit.

Les érudits qui m'objecteraient le caractère apocryphe du sublime auteur connu sous le nom de St Denys, n'auraient qu'à étudier St Thomas d'Aquin pour y rencontrer la même doctrine. Il est encore très exact qu'on trouve dans Scot Erigène des propositions qui détermineront la renommée d'un Proclus, d'un Espinoza ou d'un Kant, surtout d'un Hégel (1) et plus encore d'un Schelling, d'autre part si l'on s'en tient à quelques fragments de phrases, il est non moins vrai qu'on trouvera des ressemblances avec des systèmes contraires au système chrétien, mais ce sera grâce à une défiguration, je dirai plus, à une mutilation de son œuvre architecturalement établie. Ainsi Descartes aurait pu lire, dans le *De divisione naturæ*, sa célèbre maxime où il affirme l'existence par le fait de la pensée. Scot est-il à ce compte un précurseur de Descartes ? Pas plus que St Augustin qui exprima la même formule dans ses *Soliloques*, pas plus que la Bible elle-même qui l'avait énoncée plusieurs siècles auparavant. Pas davantage encore que ce moine de St-Germain d'Auxerre, Heiric, disciple d'Erigène, et maître de Remi d'Auxerre, qui reproduit une sorte de *Cogito, ergo sum*, comme dom Rivet a su le remarquer.

Le même phénomène qui s'était produit chez Origène se constate chez le Scot. Puissance hardie de pensée, audace de l'expression et cependant respect de l'autorité, docilité dans l'ordre de la foi. Le doute est pour lui une « insulte à la Divinité ». Et même on peut dire qu'il est rare de voir un esprit autant enraciné dans la foi ardente. Erigène est alors un mystique effréné, résister à la grâce est une « injure à Dieu ». Ce n'est certes pas lui qui aurait app elé, comme ce Béranger qui lui fit tant de tort, l'Eglise une Synagogue de Satan et désigné le Pape sous les noms de *Pompifex* et de *Pulpifex*.

Du reste, si l'Erigène affirme que Dieu est l'essence et la substance de l'univers, il a soin d'ajouter : ce n'est pas qu'il le soit réellement, mais parce qu'elles n'existeraient pas sans lui pour les phénomènes, et c'est en ce sens qu'il est le tout et la partie, le genre et l'espèce ; il est le commencement, le milieu et la fin, mais il n'est pas une partie de l'univers ; il remplit le monde, il le dépasse et l'enveloppe. (2)

---

(1) *La pensée est ce qu'il y a d'essentiel chez l'homme.* (Hégel), *Cognitio intellectualis est essentia.* (Scot Erigène).

(2) Cet exemple montre bien que pour juger avec loyauté Scot Erigène il faut lire son ouvrage et non pas s'arrêter à des phrases isolées. On devrait aussi se rappeler que les concepts d'espace et de temps ne furent définis par les scholastiques que plus tard.

Quoique cela n'intéresse pas directement notre sujet,mais plutôt l'histoire des idées en général, disons que la manière de juger les grands esprits est vraiment singulière;on se fie au premier ignorant qui plaît selon les tendances et l'on propage les erreurs avec les meilleures apparences de bonne foi. Aussi pour Origène on a souvent déclaré qu'il avait été condamné par l'Eglise, or rien n'est plus suspect, le texte officiel du 5e concile œcuménique de Constantinople ne nous est jamais parvenu, et la traduction latine qu'on en possède est douteuse, au surplus les adversaires d'Origène ne se sont jamais entendus sur la date de sa condamnation. De même pour l'Irlandais, si l'on remonte aux sources on s'aperçoit que les condamnations qui le frappèrent ne statuent pas sur son panthéisme. Une connaissance plus approfondie des systèmes qui ont dirigé la pensée d'Erigène aurait suspendu bien des jugements erronés.

Le pape St Grégoire disait : qu'il y a-t-il de pire qu'Origène entre les mains des hérésiarques. On en pourrait dire autant, sinon avec cette rigueur, de Scot. Et il reste certain que les vitupérations exercées à l'égard de l'Irlandais, ont trouvé leurs causes, soit dans l'ignorance, soit dans l'exagération des hérétiques qui cherchèrent un abri sous l'autorité d'un nom assez vénéré pour mériter le titre de saint. Les erreurs de Bérenger et de David de Dinant ne peuvent permettre la flétrissure de cette grande intelligence de Scot, pas plus que les désordres des Albigeois qui étudièrent le penseur du IXe siècle ne permettent d'inférer à la pestilence d'une généreuse philosophie ; d'autant plus qu'il faut tenir compte que la langue théologique n'était pas encore fixée avec la précision latine ; bizarre destinée toutefois que celle de ce génie qui fut condamné par des catholiques et dénigré par des protestants.

Ajoutons enfin : il est arrivé le même sort pour ses œuvres que pour celles d'Origène ; on les a mutilées ! ! Florus qui écrivit contre lui dénatura ses écrits, d'après Matthieu de Westminster. (1)

S'il y a des contradictions lorsqu'il s'agit de porter un jugement sur Scot Erigène, quelle incertitude n'y-a-t-il pas à propos de l'ouvrage qui lui attira, deux siècles après, plusieurs condamnations ? Un auteur (2) va jusqu'à dire que l'écrit sur lequel Bérenger appuyait sa doctrine pouvait être celui que Ratramne avait composé et que Bérenger et Lanfranc considérèrent par erreur comme une œuvre

(1) Chroniqueur anglais du 13e siècle. V. Recueil de Mauguin, t. I, p. 206.
(2) *Dict cathol. de Goschler.*

de Scot ; du reste, ce Bérenger, quoiqu'il invoquât l'autorité de Scot Erigène, connaissait peu cet auteur, ainsi nous l'apprend une de ses lettres au moine Ascelin auquel il écrit qu'il n'a lu qu'en partie le livre sur l'Eucharistie. L'influence de Scot sur Bérenger n'aurait donc pas été aussi profonde que le duc de Caraman (1) le supposait en s'appuyant sur les auteurs de l'*Histoire Littéraire*. Qu'on veuille aussi remarquer que tous les ennemis du philosophe irlandais qui l'attaquèrent à propos de sa théorie de la prédestination ne le réfutèrent pas sur le chef de l'Eucharistie. On me dira que des conciles (2) frappèrent Scot pour un livre sur le dogme eucharistique. S'est-on seulement informé si le Pape ratifia ces condamnations ; l'un, Schlueter, l'affirme, l'autre, Dom Mabillon, en doute. Après avoir signalé toutes ces contradictions, il est temps d'aborder le *De divisione naturæ* (3).

Le Rationalisme a cherché des titres auprès d'anciens écrivains ecclésiastiques, il a voulu s'abriter sous l'autorité de St-Anselme ; mais avant lui Scot Erigène s'était appliqué à l'étude de la puissance rationnelle, il l'exalte en termes qui ne laissent aucune ambiguïté : il faut suivre la raison, dit notre philosophe, dans la recherche de la vérité aucune autorité ne l'opprime. Ainsi, l'Erigène continue la méthode de Clément d'Alexandrie, il enlace la Raison et l'Autorité pour les concilier en d'intimes embrassements, alors qu'il trace les limites respectives de leur empire ; sans exactitude théologique, croyons-nous.

Scot Erigène avait gardé la forme platonicienne du Dialogue, mais en le réduisant à deux interlocuteurs : le Maître et le Disciple.

Le Maître dit au Disciple : qu'aucune autorité ne t'effraie et ne t'éloigne des choses que la raisonnable persuasion d'une droite contemplation t'enseignera. L'Autorité véritable, en effet n'est point contraire à la droite Raison et la droite Raison à la véritable Autorité ; car toutes les deux, en vérité, émanent de la même source, c'est-à-dire de la sagesse divine.

Ici encore, nous retrouvons la même doctrine qu'énonça Clément d'Alexandrie.

Mais voici les raisons de Scot pour donner la primauté, en une certaine manière, à la Raison ; la Raison, déclare-t-il, est première par sa nature, l'Autorité ne l'est que par le

(1) *Révolutions de la philosophie en France, T. 1.*

(2) Les actes de ces Conciles ne nous sont pas parvenus. Une chose curieuse, c'est que ce fut simplement sa traduction des œuvres de St-Denys qui lui attira les premiers ennuis.

(3) Une bonne édition de ses œuvres est celle que publia Thomas Gale ; Oxonii 1681.

temps, et ce qui est premier par nature est de plus grande dignité que ce qui est premier par le temps. La nature a bien été créée simultanément avec le temps, l'autorité toutefois n'a pas commencé à être au commencement du temps et de la nature, et la raison a été créée au commencement des choses, avec la nature et le temps.

Et le disciple reprend : C'est ce que la Raison elle-même enseigne ; L'Autorité dérive de la véritable Raison et non la Raison de l'Autorité. Toute autorité qui n'est pas approuvée par la Raison vraie, paraît sans valeur. Et la vraie Raison, puisqu'elle est établie invinciblement par ses propres forces, n'a pas besoin de la confirmation d'aucune autorité.

Je n'ai pas hésité un seul instant à montrer l'esprit de Scot Erigène dans sa mâle réalité. On a beaucoup trop cherché à maintenir seulement les intelligences sous le joug de la foi traditionnelle en négligeant la valeur de cette puissante faculté, la Raison, dont un grand nombre a nié les forces, et le rôle qu'elle doit tenir dans l'ordre de la croyance. Toutes les époques ont été encombrées d'hommes pusillanimes oubliant avec leur philosophie d'esclave les sources divines des facultés humaines. Et les traditionnalistes entre autres se sont choqués, ne pouvaient que se choquer du langage érigéniste puisqu'ils ignoraient que la raison est dans l'homme en quelque manière ce que Dieu est dans le monde, qu'elle est la clarté de Dieu en nous, *illustratio Dei*. Et si l'on était, au surplus, enclin à prendre sa doctrine pour un pur Rationalisme, qu'on la compare avec celle d'Abeilard, on jugera de la différence.

Il faut s'habituer à ce qui peut sembler aux timides une audace de langage d'autant plus que Scot Erigène ne niait pas l'Autorité, comme se le figurent les esprits étonnés que les aigles planent au plus haut des airs. Ajoutons seulement que certains principes, pour le philosophe irlandais comme comme pour le Didascalé d'Alexandrie, étaient réservés à la compréhension de quelques-uns exclusivement. On doit se rendre compte que rien n'est plus difficile, comme il le disait, que de combattre la sottise, *adversus slultitiam pugnare nihil est laboriosus ;* aussi comprendrais-je que son génie subtil, au jugement du fameux Jean Trithème, ait été attaqué par de pauvres gens qui prétendent au rôle magistral sans avoir même les capacités de disciple estimable.

Par suite de l'inégalité des facultés humaines, il est naturel que les cerveaux de vaste envergure, Origène, Clément d'Alexandrie ou Scot d'Irlande, aient divisé les intelligences, comme elles le sont par la réalité, en gnostiques et en *simpliciores*; souvent le Maître de l'Ecole palatine parle

de la « simplicité de la foi orthodoxe ». (1) Que ceux qui ne sont pas animés du violent et saint désir d'approfondir les beaux et profonds mystères de la Religion ne prennent point pour initiateurs des hommes supérieurs qu'ils ne pourraient pas suivre, qu'ils les respectent seulement ; il en est assez, parmi les bergers de moindre valeur, pour conduire le troupeau qui ne s'embarrasse pas des soucis mystiques.

L'enseignement de Scot ne s'adressait donc pas à tous, il le signifiait nettement : « De tels sujets, énonçait-il, ne sauraient être traités que par les Sages, tparce qu'il n'y a rien de plus doux que d'entendre la véri é, rien de plus délicieux que de la chercher, rien de plus beau que de la contempler. » C'est ainsi que nous sommes ramenés aux leçons du grand Origène ; je citerai à ce propos un de ses commentaires sur St Jean qui s'appliquera à la méthode de Scot et l'on pourrait souvent signaler l'identité de ces deux intelligences : Il faut annoncer l'Evangile charnel et spirituel, disait le Père alexandrin : aux chrétiens charnels, enseigner l'Evangile de la chair, à ceux qui ne veulent savoir que Jésus crucifié ; mais à ceux qui recherchent la sagesse céleste, il faut leur faire connaître le Verbe revenu après son incarnation, à ce qu'il était dans le principe auprès de Dieu. » La nécessité de proportionner le développement des vérités religieuses est donc légitime.

Un des grands principes posés par Scot Erigène s'énonce : La vraie philosophie est la vraie religion, et à son tour la vraie religion est la vraie philosophie. Des critiques acerbes ont trouvé là l'occasion de chicane. Il aurait été bien simple pourtant de se rappeler que pour Erigène la véritable autorité n'était rien autre si ce n'est la vérité retrouvée par la force de la Raison et déposée dans les écrits des Pères pour l'utilité de la postérité. Ce mot « retrouvée » indique toute la différence qu'il y a entre le maître de l'Ecole du Palais et Abélard. L'écolâtre de Paris disait en son *introduction à la théologie*. Ce n'est pas parce que Dieu a parlé qu'il faut croire, mais parce qu'on s'est convaincu qu'il en est ainsi, Abélard affaiblissait le principe de la Foi.

Et Scot a raison, il ne peut y avoir deux vérités, celle de la Raison et celle de l'Autorité, il n'y en a qu'une. Mais d'autre part, il était opposé, comme Clément d'Alexandrie à ce système qui fit quelque tapage au XIXe siècle avant la condamnation de quelques-uns de ces principes par l'Eglise, le traditionalisme qui place dans l'enseignement la source de toute vérité. Disons-le, le Traditionalisme est une des

(1). Livre Ier n° 14, p. 9.

formes sous lesquelles des hommes aux tendances dominatrices ont tendu à reconquérir d'anciens privilèges. Avant Jésus-Christ un petit nombre tenait les clefs de la science pour ne la dispenser qu'à de rares initiés ; sous l'ère chrétienne, différentes écoles, je ne dis pas l'Eglise, tentèrent d'imposer non seulement la croyance au dogme, mais la façon dont elles le concevaient. Ces paladins du Catholicisme lui ont fait un tort considérable (1).

L'homme possède deux moyens de connaître, la Science a pour objet la nature, et la Sagesse, — la Sapience, — a pour objet Dieu invisible, cette dernière vertu est commune à l'ange et à l'homme entre lesquels Scot constate de l'affinité, c'est par elle que l'esprit peut aboutir à la contemplation de l'Immuable.

Tout objet de la connaissance est donc compris dans la Physique et la Théologie. La vraie marche du raisonnement, disait l'Erigène, peut aller de l'étude naturelle des choses sensibles à la contemplation pure des choses spirituelles.

Par les sens, l'homme connaît les phénomènes du monde sensible ; par l'âme il les ramène à leur cause, à Dieu, en nous apprenant qu'il existe. Mais l'âme devient νοῦς, *intellectus*, et par un mouvement qui l'élève au-dessus d'elle-même, elle conçoit Dieu par contemplation et par vision intellectuelle. La faculté par laquelle nous possédons l'intuition de Dieu s'appelle chez Scot : le *primus motus*.

Le Dieu que le philosophe irlandais place au sommet de ce qu'il appelle la Nature, c'est-à-dire l'universalité des êtres, est le Dieu de saint Denys l'Aéropagite (2). Il est aussi celui de la Cabale ; je veux dire qu'il considère l'Etre suprême soit par *cataphase*, ou théologie affirmative et intensive qui le conçoit comme cause infinie, soit par *apophase*, ou théologie négative et répulsive, qui le conçoit comme Substance infinie.

L'Erigène épuise, à l'exemple de Saint Denys, la série des attributs divins, et il conclut que Dieu, n'étant pas l'Essence, car l'Essence a pour contraire le Néant, doit être

(1) Si le traditionalisme a été condamné en quelques propositions on sait moins que les théories de M. de Bonald ont failli l'être. L'Eglise a toujours su faire respecter les droits de la Raison.

(2) On a cherché querelle à Scot Erigène pour ce terme de *Nature*. Ce mot de *Nature* a été employé par des philosophes orthodoxes au sujet de Dieu. Dans le même temps que l'Irlandais, le timide Alcuin écrivait dans une lettre à Arnon. Disons librement la *nature* de Dieu, elle est la seule vraie nature, nature éternelle qui ne peut se changer en aucune autre.

Il y a eu opposition entre le caractère anglo-saxon et le caractère irlandais, celui-là qui a pour type Alcuin est dominé par le principe d'autorité, celui-ci qui a pour type Scot représente le mysticisme et la liberté.

nommé la Superessence ; que n'étant pas la Bonté — car la Bonté a pour contraire la Méchanceté, il est la Superbonté ; de même que n'étant pas l'Eternel puisque l'Eternité a pour contraire le Temps, il est la Superéternité et par conséquent le Temps sans bornes ; en définitive comme tout nom affirmatif qui désigne Dieu comporte une négation il est Anonyme Ἀνώνυμος, Scot l'avait déjà appelé dans un autre rapport le Sans-Principe, Ἄναρχος.

C'est bien là ce Dieu que la Cababe nomme l'Inconnu des Inconnus et qui, avant de prendre un nom ne possédait que celui de l'Interrogation,(Mi = Qui ?). De même pour le philosophe d'Irlande, Dieu est *plus quam infinitus*, plus que l'infini ; ainsi qu'Origène en son commentaire du livre premier des *Rois* il disait que l'Absolu est le Nombre au-dessus de tout nombre.

Peu habitué à ces notions on s'étonne ; quelque auteur traditionaliste, A.Bonnetty, murmure niaisement : Il va jusqu'à dire Dieu n'est pas. Mais il faudrait être habitué au langage des Pères, surtout lorsqu'on fait profession de traditionalisme. Ces manières de parler leur sont de coutume et pour citer des prédécesseurs auxquels Scot Erigène s'est plus particulièrement attaché, nommons saint Maxime et Boëce. C'est du reste l'enseignement de saint Thomas : *Sed quia de Deo scire non possumus, quid sit, sed quia non sit, non possumus considerare de Deo, quomodo sit, sed potius, quomodo non sit. — Primo ergo considerandum est quomodo non est. Sum Theolog.*, P. I. Q. III prol.

Le Dieu invisible, inintelligible se manifeste dans le Verbe ; le Fils révèle le Père, toujours présent et toujours caché. Ce Verbe est l'être que les Cabalistes appellent l'Ange de la Face ; c'est par cette face que Jehova, l'Etre, est visible, car la Face de Dieu signifie Dieu lui-même.

La Divinité constitue successivement ce que l'auteur du *De divisione naturæ* appelle d'abord « la Nature créatrice et non créée ». Créatrice, la Pensée infinie crée dans le Verbe qu'on nomme « principe ». C'est ainsi que Scot conçoit la création *ab æterno*. Concordance avec Origène.

2° « La Nature créée et qui crée » ; cette Nature compose les idées divines, les causes premières. Ces idées sont les prototypes, les formes où Dieu a déposé les principes intelligibles de toutes choses et qu'il a produit simultanément dans son Fils. Le Ciel et la Terre créés dans le Principe, c'est-à-dire dans le Verbe, sont les causes premières, les raisons divines ; le Verbe est le révélateur des pensées infinies. Pour moi, dit exactement Scot, je crois que le Ciel et la Terre sont les causes premières que Dieu le Père a déposées dans le Fils, nommé ici le Principe. »

Les Cabalistes enseignent que lorsque Dieu voulut se

révéler, il se revêtit des *Sephiroth*, nées de sa grande Lumière comme l'âme se revêt du corps, comme il se montre à l'homme sous le manteau de l'Humanité. Mais, puisque Dieu, le Verbe incarné, renferme en lui-même toutes les perfections, il est cet Homme céleste d'après lequel sera modelé l'homme terrestre, rien d'étonnant alors que l'Erigène confonde les Idées avec le Verbe.

Les « Causes premières » de Scot correspondent à ce que saint Denys appelle les « participations ».

Les Archétypes créent à leur tour successivement toutes les choses de l'Univers.

3° La Nature est aussi « créée et non créatrice ».

Dans cette partie de son ouvrage, Erigène s'occupe de la création en général et de l'homme en particulier.

Nous retrouvons au sujet de la création la même conception que celle d'Origène et de telles ressemblances ne sont point faites pour nous surprendre. On s'est demandé si l'Irlandais avait été influencé directement par les doctrines du « grand maître de toutes les Eglises après les Apôtres ». Mais vraiment, cette question suppose ou qu'on ne l'a pas lu ou qu'on a oublié le Surnom que Scot donne à Origène : grand investigateur de toutes choses (1). Il croit donc à la création, mais il croit à l'éternité de cette création. Dieu est antérieur au monde sans doute, toutefois d'une antériorité logique (2), il le précède comme la cause de l'effet. La Création, infinie dans l'idée Divine, n'est qu'un passage, celui de l'Eternité au Temps. Le monde encore est éternel et créé, créé de rien, et Scot cabalise, à l'exemple de saint Denys : *Nihil* est un des noms divins, créé du *Nihil* signifie « créé de Dieu ».

Qu'est-ce que l'homme pour Erigène ? C'est une Trinité, une trinité créée par la Trinité incréée dont elle est l'image. La première de ces Trinités est Dieu par excellence de sa nature, la seconde ne l'est que par le don de la grâce divine. C'est parce que l'Homme est une Trinité qu'il peut, en lisant dans son âme, avoir une aperception de Dieu (3). La connaissance de l'homme initie donc à la connaissance de Dieu. On peut même considérer, à certains égards, ces deux Trinités sous les mêmes modes de connaissance ou établir quelques analogies. Ainsi, Dieu, qui est omniprésent, soutient le Tout par la vertu de son essence ; pareillement l'âme chez l'homme, elle le soutient en se répandant dans

(1) Quelque part il l'appelle : bienheureux Origène

(2) La même idée devait se retrouver plus tard chez Ballanche, en termes identiques.

(3) Comparer avec Hugues de St-Victor, S. Augustin : *De Trinitate* et St-Thomas : *De veritate*, Hugues de St-Victor trouvait le vestige de la Trinité jusque dans les choses. V. la *Somme des Sentences*.

le corps De même il y a une Agnosie par rapport à l'homme comme il y en a une par rapport à Dieu. On sait que Dieu existe, on ne sait ce qu'il est. L'intelligence à son tour proclame l'existence de l'âme sans connaître ce qu'elle est *in se.*

La lumière divine reste toujours inaccessible, nous ne la saisissons que parce qu'Erigène appelle des Théophanies qui se produisent par une sorte d'hyménée entre la grâce de Dieu qui descend vers l'homme et l'âme purifiée par l'amour qui s'élève vers Dieu. La Théophanie est le résultat de la Sagesse divine qui se crée elle-même en nous et s'unit à l'intelligence humaine ; en telle manière que l'Amour et la Science sont les deux facteurs de l'Intuition (1).

Je ne puis m'empêcher à ce propos de signaler la théorie de la connaissance gnostique telle que l'entendaient ces hommes, Origène et Scot, si fameux ! Deux notes cursives seulement, car ce sujet, l'un des plus importants et l'un des plus profonds de la philosophie Chrétienne, demanderait à se développer en pages agréables et utiles à écrire mais trop longues à moins de sortir du plan tracé.

L'Alexandrin déclarait au premier livre de ses *Principes* : Salomon savait qu'il y a deux sortes de sens en nous, l'un mortel, corruptible, humain ; l'autre immortel et intellectuel qu'il nomme divin. C'est par ce sens divin, non des yeux mais d'un cœur pur, qui est l'esprit, que Dieu peut être vu par ceux qui en sont dignes. Vous trouverez, continue Origène, abondamment dans les Ecritures, anciennes et nouvelles, le cœur dans l'acception d'esprit, c'est-à-dire pour la faculté intellectuelle. La conscience est donc le cœur ; dans un tel système, l'esprit πνευμα, est identifié à la conscience. De pareils enseignements établissent la philosophie gnostique dont le terme logique est un mysticisme et que l'on pourrait appeler un Rationalisme épanoui, car ce n'est que lorsque la Raison et l'Amour se confondent qu'il y a Théophanie.

Cette doctrine ne doit pas être prise, j'en avertis, pour les différentes philosophies du sentiment qui ont cherché, au cours des âges, à prévaloir. Le sens divin dont il s'agit est celui que le savant, — et trop oublié — Père Thomassin, appela *sensus arcanus*. C'est le sens de la « grande Induction » des Anciens.

On a parlé de la passivité des Mystiques, il serait mieux de dire, si j'ai bien compris l'Erigène, que c est par la réceptivité et l'activité, que le Mysticisme est engendré ; c'est au

(1) On peut comparer à ce sujet Hugues de S. Victor : Erudit Didas cal, lib. VII.

moment où la Sagesse divine baise l'intelligence humaine que se produit cette illumination qui est la vie de l'entendement prophétique, cette extase qui est la vie amoureuse des Saints.

Le philosophe des temps modernes qui a le mieux décrit l'opération intellectuelle, active et passive, au sens gnostique est Blanc de S. Bonnet lorsqu'il écrivit l'*Unité spirituelle ou la Société et de son But au-delà du Temps.*

Il faut revenir au système de Scot Origène. Ce penseur s'occupe en quatrième lieu de la « Nature qui n'est pas créée et qui ne crée pas ». En cette partie de son ouvrage l'auteur conçoit Dieu comme fin du monde.

Le principe fondamental qui domine ce chapitre de sa doctrine est celui sur lequel repose les spéculations de même ordre approfondies par le grand Origène : la fin est semblable au commencement. « Principe et fin ne sont que des aspects différents d'une même idée. Les grecs n'ont qu'un mot pour les rendre, τελός indiquant par là que le principe d'une chose contient toujours sa fin, et que la fin n'est autre chose que son principe « Un helléniste, Jules Denis, fait remarquer que la linguistique dément cette assertion. Τέλος ne signifie que *fin* et non pas *principe* (ἀρχή). Le professeur n'a point remarqué que τέλος est pris en acception mystique et qu'il veut signifier « Initiation aux mystères ».

Si l'on retrouvait par hasard le traité : *de egressu et regressu animœ ad Deum*, il est douteux qu'il nous apprît quelque point nouveau dans la pensée générale de Scot. Le livre *de la Division de la Nature* la contient. En effet, ce dernier ouvrage se résume ainsi : Avant la création Dieu seul avec, en lui, les causes des natures contingentes. Après la phase du temps,il n'y aura que Dieu et les natures créées de retour en Lui, nature increéée.

Au moyen-âge le théosophe irlandais trouvera des continuateurs plutôt en Huges et Richard de St Victor car la doctrine de ces penseurs revient à poser l' « institution » ou l'innocence originelle, la « destitution » ou la chute et la « restitution » ou le retour à l'état primitif par l'incarnation du Verbe. Toutefois la célèbre école de St Victor reste plus essentiellement mystique, quoiqu'elle n'incline pas autant qu'on l'a prétendu au sentimentalisme ne négligeant point la faculté rationnelle dont le Mysticisme ne doit à aucun prix s'écarter pour être complet. Une étude consciencieuse prouverait que cette école de St Victor dont s'est inspiré St Thomas poursuit la route indiquée par les Pères alexandrins : l'harmonie de la Foi et de la Raison. Cette recherche est celle de la scholastique en dernière analyse.

Pour Scot, évidemment, le mal n'a pas d'existence réelle,

et n'ayant rien de substantiel il ne peut avoir une durée infinie. L'ami de Charles-le-Chauve enseignait donc le rétablissement de tous les êtres et de toutes choses en leur première splendeur, même des démons Il enseignait cette doctrine, non seulement dans son livre *de la Division de la Nature*, mais déjà en son ouvrage sur la *Prédestination*, où il s'exprimait ainsi d'après Vacherot « ô éternelle vérité, ô charité véritable, montre-toi à ceux qui te cherchent partout où tu es, montre ô créatrice très-sage, qu'il n'y a rien hors de toi et ces choses-là seulement ont pu être prévues, prédestinées, et voulues par toi... ô Seigneur très miséricordieux tu n'as point fait le péché, ni la mort, ni le néant et le châtiment, et c'est pourquoi ils ne sont pas... Jésus-Christ est l'éternelle vie, il est la mort de l'éternelle mort. Je crois à une seule prédestination, qui est ce qu'est Dieu lui-même, étant sa loi éternelle et immuable ; et comme elle ne prédestine personne au mal, car elle est le Bien, elle ne prédestine personne à la mort, car elle est la vie. »

Ce cri sublime de foi et d'amour poussé à l'aurore d'un temps de fer législatif et qui devait abuser, dans un sens dualiste, des théories de la Prédestination dût produire certainement quelque stupéfaction. Aujourd'hui encore, beaucoup préfèrent l'éducation du genre humain par la peur et la crainte du châtiment que par l'amour et le désir des célestes récompenses.

Croire, suivant les traces d'un St Denys et d'un Origène, que les hommes retourneraient à leur principe qui est Dieu, que le mal ne subsisterait dans aucune créature et retournerait à la perfection, suffisait pour faire considérer Scot comme une « bouche d'enfer », à l'époque où le diacre Florus pensait qu'ôter la croyance à l'éternité des peines anéantissait le frein au péché. Partout le *De divisione naturæ* est un enthousiaste commentaire de la parole apostolique : Tout en tous. (1) Le retour à l'Unité, le retour de l'âme dans le sein de Dieu est le dernier mot de la Mysticité et là encore Scot Erigène marque bien qu'il y aura union finale des créatures raisonnables, mais en spécifiant qu'il y aura permanence de la personnalité humaine. Loin de croire à l'absorption panthéistique du faux mysticisme, il célèbre une union intime sans doute, mais ineffable. (2)

Le retour à l'unité s'opère par diverses transformations successives. Scot Erigène emploie le mot « transmutation ». A ce sujet, l'Irlandais réédite la conception qu'Origène avait énoncée, il la réédite d'assez près pour employer les mêmes

(1) Cette parole en effet l'avait frappé comme on peut le voir dans la traduction qu'il fit des *Ambiguités* de St-Maxime. (Dédicace au Roi).
(2) Le mot exact qui l'exprime est *adunatio*.

termes qui l'expliquent chez l'Alexandrin. Telle que celui-ci l'entendait,la résurrection était un fait naturel,physiquement nécessaire, or de même avec Scot qui toutefois établit une distinction qui l'éloigne de l'imputation d'erreur théologique : la résurrection, dit-il, est l'effet d'une loi naturelle, la déification est une loi de la grâce. Donc, pour les deux penseurs, le corps se décompose et se répand dans l'universalité des éléments, par une opération inverse l'âme réanimera son propre corps qui sera spiritualisé.

L'homme, esprit doué d'un corps subtil,est tombé dans la grossière matérialisation, il lui faut revenir à Dieu par cinq degrés qui sont : la mort, la résurrection, la transfiguration du corps de chair en corps subtil, en esprit, puis le retour de l'esprit aux causes premières, enfin la déification ou vie en Dieu. Pour Scot Erigène, comme pour St Denys l'Aéropagite dont il s'inspire constamment, cette opération s'accomplit par une sorte d'absorption des formes inférieures de l'existence qui, par une loi nécessaire, montent toujours dans la perfection d'une forme supérieure, non pour s'y perdre et s'y abîmer, dit-il. C'était aussi la théorie de St Ambroise qui fut également pour Scot une lumière. Le péché fut la cause de divisions successives, le retour mystique se fera par ce que l'Erigène appelait les « adunations », c'est-à-dire les réenveloppements des éléments inférieurs par les éléments supérieurs.

Un critique savant, Mgr. Darboy, a bien jugé Scot Erigène : « Considéré, écrivait-il, comme philosophe, cet homme n'a pas d'aïeux dans la société qui l'a nourri ; il faut remonter au moins quatre siècles pour trouver dans les Pères grecs, et surtout dans Saint Denys, quelque chose à quoi il se rattache. Il est placé au seuil du moyen-âge, avec une science mystérieuse et une langue inconnue, comme une pyramide chargée de caractères hiéroglyphiques ; et l'on ne peut expliquer son apparition qu'en admettant un passé dont il a recueilli l'héritage. Or, de tous les philosophes qui l'ont précédé, c'est St Denys de l'Aéropage qu'il a choisi pour maître ; même on doit dire qu'il le reproduit avec toute l'ardeur d'un disciple dévoué. Il y a plus : ceux qui l'ont nommé le dernier représentant du néo-platonisme avouent qu'il n'a pas connu Plotin, ni Proclus, et que la métaphysique des Alexandrins lui est parvenue par les Pères de l'Eglise grecque, Grégoire de Nysse, Origène et notre Saint Denys. »

Cette opinion est juste en tous points, cependant il faut ajouter que plus encore la Cabale fut la source inspiratrice du fondateur de la Théologie médiévale. Les hiéroglyphes dont parle l'éminent traducteur de Saint Denys ne peuvent se lire qu'à l'aide de la tradition ésotérique des juifs. Le

glorieux martyr de 1871 n'a pas fait attention que Scot énonce quelquefois . *ut sapientes Hebrœorum tradiderunt*. Le philosophe connaissait-il cette tradition par lui-même ? J'en douterai, car souvent lorsque Scot cite une étymologie tirée de l'hébreu, il le fait d'après saint Jérôme ou en copiant tout simplement l'Aéropagite son maître : ainsi lorsque *Jobel* (jubilé) est traduit par Liberté, il est évident que l'Irlandais suit le vieillard de Jérusalem. Néanmoins, si nous ignorons d'où la Cabale lui était connue (1), c'est indéniable qu'il parle son langage et fréquemment on trouve dans le *de Divisione naturœ* un symbolisme identique au symbolisme cabalistique.

C'est curieux de voir à quel point Scot est épris du sens mystique. Toutes les fois qu'il le peut, il donne l'acception ésotérique. Par moments, on se croirait à l'époque de la Renaissance florentine. Quand il parle de la création, par exemple, on constate une tournure d'esprit à la Pie de la Mirandole, lorsque ce prince écrivait ses *Heptaples*.

Les explications ésotériques abondent, soit qu'il parle de la nature de l'homme ou du Christ, soit du Paradis ou de l'Enfer qui sont pour lui des états de conscience ; partout il reste éperduement le disciple de saint Denys l'Aéropagite, d'Origène et de l'Eglise grecque. C'est du reste ce qui fit atteindre sa réputation, au sein d'une atmosphère pénétrée de l'esprit latin. Mon opinion ressort des paroles de Guillaume de Malmesbury qui disait par allusion au *De divisione naturœ* : c'est un ouvrage bien utile pour la solution de quelques questions perplexes, si toutefois on lui pardonne en certains points où il sortit de la voie des Latins, pour avoir trop fixé les yeux sur les Grecs.

Les principaux passages de la Genèse sont expliqués allégoriquement (2). Exemple : les deux arbres du Paradis. Le sommeil d'Adam au Jardin d'Eden est l'objet de commentaires en rapport avec la mort de Jésus-Christ sur la Croix. L'Eden symboliae la nature humaine, la source du fleuve qui l'arrose est le Christ, les quatre fleuves sont les quatre vertus principales de l'âme. Même psychologie antélapsaire comme postlapsaire chez Erigène et chez certains Pères de l'Eglise grecque.

Dans son état primitif, l'être humain était âme douée d'un corps spirituel, éthéré, il ajoute à l'exemple d'Origène que c'est celui qu'à la résurrection l'âme reprendra. Ce n'est que depuis la chute que les hommes possèdent une chair grossière. Créé androgyne, un des effets de la chute est d'avoir

(1, Charles-le-Chauve avait pour médecin un juif, Sédécias. Est-ce l'origine de l'érudition juive de Scot. Les documents sont muets. Sous ce règne les Juifs furent *chrétiennement* considérés.

(2) Cf. Lib. II.

divisé les sexes, les âmes étaient jadis fécondes, aujourd'hui elles sont assujetties aux lois de la reproduction charnelle. L'homme, c'est l'esprit qui préside à la constitution de la nature humaine, la femme, c'est la sensibilité.

Un commentaire d'une lucidité géniale est son commentaire sur le glaive de feu. Scot pressent la philosophie où la Douleur génère l'Amour, celle où la Rigueur et la Miséricorde s'harmonisent pour l'éducation de l'homme. Aux yeux de Scot, le glaive de Feu est le Verbe lui-même.

Le Christ est le type du retour à l'Unité ; ainsi, après sa résurrection, il est le symbole de la réunion des sexes, il était ni mâle ni femelle, idée sur laquelle il revient plusieurs fois, de même l'espèce humaine dans l'état de gloire, se reconstituera dans son premier état, elle sera androgyne. Ce qui a été sera de nouveau, le futur nous est connu par le passé, donc la terre sera renouvelée par sa transfiguration en Paradis, le Paradis se transfigurera dans le Ciel, le monde sensible dans le monde intelligible, la créature dans le Créateur.

Ce retour à l'Unité nous indique qu'il ne peut y avoir de division éternelle qui marquerait l'éternité du mal. La rédemption s'est opérée pour tous. Si une partie du genre humain restait à jamais maudite, la rédemption serait imparfaite. Ce qui éclaire toute la destinée humaine est la parabole de l'enfant prodigue.

Tel est, dans ses grandes lignes, le système de Scot Erigène, si précieux document de la pensée chrétienne, surtout au point de vue de l'Ontologie, de la Cosmologie et de la Téléologie et que je suis loin d'avoir complètement analysé. Pour le résumer, nous dirons qu'il est une *Palindromie*, c'est-à-dire un retour des êtres aux principes d'où ils sont sortis, par la *Palingénésie*, c'est-à-dire le retour à la vie et à l'amour par la mort et la douleur.

Ballanche ne connaissait pas la philosophie de Scot Erigène, et cependant leurs deux systèmes au fond sont identiques. Nous constatons ainsi à travers les âges la PERPÉTUITÉ DE L'ESPRIT INSPIRATEUR. Scot d'Irlande reste un sujet d'étonnement, il rappelle quelquefois par le style, comme on l'a remarqué, l'inimitable Bossuet, le plus grand des poètes français, et Dante pour l'intensité dramatique de l'expression. Je rapporterai la belle expression de J. M. de Gerando : l'apparition d'un tel homme, à une telle époque est, à tous égards, un phénomène extraordinaire ; on croit rencontrer un monument de l'art debout au milieu des sables du désert.

Je n'hésite pas à déclarer pour ma part que si on avait pris cet homme éminent pour maître, la face du monde intellectuel changeait ; Frédéric de Schlegel regrettait que la

Scholastique ne se fût pas attachée de plus près aux enseignements érigénistes, ce fut aussi l'opinion de Franz von Baader, un des génies modernes les plus étendus. Enfin si plusieurs trouvaient une exagération dans mon hommage, je mentionnerai pour terminer que le nom de Scot Erigène fut inscrit au nombre des saints. La commémoration de son martyre se célébrait le 4 des Ides de novembre, on peut s'en assurer en consultant le martyrologe imprimé à Anvers en 1586, sur l'ordre de Grégoire XIII, Baronius biffa cette auréole, l'admiration la lui rend.

Paul VULLIAUD.

Imprécations

Je ne sais où s'en va l'ombre de cette vie ;

Foules ! dans vos fracas, nulle parole amie
Ne m'appela jamais d'aucun nom qui soit beau,
Et les morts enfermés dans la nuit du tombeau
Sont moins que vos vivants étrangers à mon âme :
Leurs cœurs pétrifiés et leurs regards sans flamme
En mépriseraient moins le solitaire éclat.
Exilé sous le froid de ton sombre climat,
Capitale étrangère à ma mélancolie
Où l'amour n'est jamais que mensonge ou folie,
Pour vivre dans un cœur dont je sois attendu
J'ai prié tous les dieux sans être entendu ;
Et marchant à travers ta vile multitude,
Je sens peser sur moi toute la solitude
Des cieux les plus déserts et des plus vieilles nuits ;
Et sous tes murs témoins de mes affreux ennuis,
Plus seul que si j'étais la dernière âme humaine,
Je n'ai, cherchant l'amour, rencontré que la haine.

Et je te hais autant que je souffre par toi.

Plein d'une ivresse sombre et d'un splendide effroi,
Ténébreuse cité sans âme et sans entrailles,
Je te hais, mon cœur saigne aux crocs de tes murailles,
Des vapeurs de mon sang flottent sur tes maisons,
Sous le ciel où flamboient tes fumeux horizons
Rouges encore des feux de Tyr et de Sodome,
Des fleuves de désirs jaillis de mes flancs d'homme
Se brisent en hurlant sur tes pavés de fer,
Et chacun de leurs flots multipliant l'enfer,
Fait naître cent démons de celui qu'il dévore.

Paris ! Paris ! grand soir de l'Occident, aurore
Des siècles de genèse et d'accomplissement !
Crépuscule du monde au bas d'un firmament,
Dont les derniers soleils consumeront la terre !
Je hais ton apparence autant que ton mystère,
Je ne sais quelle nuit stagne sous ta clarté,
J'entends dans l'ombre où court le temps épouvanté,
L'abîme parcouru par ton arche maudite
Crier : les dieux sont morts, la lumière est en fuite,

Tout s'abime au hasard de mes gouffres mouvants,
Le ciel s'éteint au fond de tous les yeux vivants,
L'homme éternellement marche dans les ténèbres.
Et bien que j'aime à vivre en ces pensers funèbres
Dont je lis sur tes murs ces symboles de feu,
O Ville impénétrable aux volontés de Dieu,
Espace sans azur, nébuleuse sans astres,
Lieu de tous les destins et de tous les désastres,
Seul ici-bas peut-être à savoir qui tu es !

De tout mon cœur amer, ô Paris ! je te hais.
Je te hais : quelque part la dernière heure sonne,
Par des temps qui viendront je ne vois plus personne
Marcher dans les déserts peuplés de tes tombeaux,
La vie à la lueur de ses derniers flambeaux
Se cherchant sous tes murs n'y verra que son ombre,
Tu seras pour les dieux un spectacle aussi sombre
Que si ton gouffre était le confluent des nuits;
Les siècles sont prochains où s'éteindront tes bruits,
Tu n'anéantiras dans l'éternel silence,
Et des palais dressés par ton orgueil immense,
Il ne restera rien que des débris sans noms.

Je te hais : dans le soir où sur tes horizons
Le soleil qui s'écroule allume un incendie,
Les acteurs de ta fête et de ta tragédie,
Pitres au rire usé, m'apparaissent bien las ;
Et pendant que sur eux, sonne on dirait le glas
Des siècles abolis et des nations mortes,
Ils n'ont pour les fœtus dont leurs femmes avortent,
Que paroles d'amour et que baisers fervents,
Et plus qu'à demi morts ils se disent vivants.

Je te hais : quand l'écho de tes sombres huées,
Ville de trafiquants et de prostituées,
Retentit à travers l'immensité des nuits,
J'entends monter du fond de l'abime où je suis,
L'appel mystérieux de la matière à l'homme.
Je ne sais où je vais ni comment je me nomme,
Mais je me sens pétri de ta fange, ô cité !
Les voix de ta détresse et de ta volupté
Sont miennes, tout ton cœur saigne en ma chair meurtrie,
Et ton orgueil sauvage et ta sombre furie
Me possèdent, en moi hurlent tous tes démons,
C'est de la même ardeur que nous nous consumons,
J'ai tes corruptions et tes vices dans l'âme,
Ta luxure m'étreint, ta colère m'enflamme,
Mes sens exaspérés brûlent dans tous tes feux,
Et je me vois au gouffre incendié par eux,
Ville où se concentra toute l'horreur humaine,
Rouler de nuits en nuits, sans fin, dans la géhenne.

*
* *

Je te hais : d'une haine éternelle ô Paris !
A cause de la nuit dont ta splendeur est faite.
Pour les matins d'orgueil et les soirs de défaite
Où une douleur hurla dans chacun de tes cris,

Pour mes tourments futurs et mes affres passées,
Terre sans horizons, continents sans sommets,
Babel des temps nouveaux soit maudite à jamais,
Je te hais à la fois par toutes mes pensées.

Sois maudite à jamais dans les jours qui viendront
Accroître ta puissance et ton igominie,
Au feu de ma colère et de mon ironie,
Jusqu'à la fin des temps, je marquerai ton front.

Pour ton orgueil infâme et ta luxure vile,
Ta passion du lucre et ta frivolité,
Tes maîtres corrompus et ta plèbe servile,
Je te hais dans le temps et dans l'éternité.

Maudits soient tes marchands comme tes courtisanes,
Tes femmes d'une nuit et tes hommes d'un jour
Dont les sombres travaux et les plaisirs insanes,
Autant qu'à la Beauté font horreur à l'Amour.

Maudits soient tes amants et tes héros de fange,
Poètes de salons, cabotins ou croupiers,
Qui des mains de la vierge ou des regards de l'ange,
Arrachent tous les dieux pour les fouler aux pieds.

Maudite soit ton âme ignorante et vulgaire,
Sans idéal, sans foi, sans force, sans fierté,
Qui ne peut même plus ce qu'elle a fait naguère,
Répandre sur le monde un rayon de beauté.

Maudits soient tes enfants dont la lèvre ironique
Raillant dès le berceau le sein qu'elle a pressé,
A tous les mots vivants, en parlant communique
L'accent de je ne sais quel sarcasme glacé.

Et maudit soit enfin le baiser de tes femmes
Qui ne vaut même pas le prix qu'il est vendu,
Dans la fange dorée où se vautrent leurs âmes,
L'orgueil de mon amour n'est jamais descendu.

. . . .

(*Le Crépuscule du Monde*).

JEAN THOGORMA.

Shakespeare à Paris

Avec Camille de Sainte-Croix comme directeur et Henri Fescourt comme secrétaire, il s'est formé à Paris une Compagnie du Théâtre Shakespeare qui a réussi à acclimater à la salle Fémina les principaux drames shakespeariens.

Des faits de l'actualité c'est, tout bien réfléchi, celui qui m'intéresse le plus.

Shakespeare, pour nous, c'était le grand Inconnu. Nous l'admirions. Mais sur la foi de traductions contradictoires ou d'un texte dont l'accent nous échappait. Au théâtre, nous avions eu des Hamlets tronqués et dont le caractère était absorbé par la Personnalité des *Artistes* de vedette qui les présentaient. Pourtant Antoine avait fait vivre *le roi Lear* et *Jules César* et d'autres essais, partiels, avaient été tentés. Il nous en était généralement resté une impression de grandeur sauvage.

La Compagnie de M. Camille de Sainte-Croix doit monter vingt pièces de Shakespeare. Elle en a déjà représenté quatre. Et c'est un Shakespeare tout autre qui est apparu.

Réduit par Mæterlinck pour les galas de Saint-Wandrille, *Macbeth* prenait un peu l'aspect d'un cinématographe sanguinaire. Meurs — Tue — Assomme — Emporte ce coup en enfer — Péris à ton tour, assassin à face de vipère, etc...

L'idée philosophique, si nous la devinions au-dessus de *Jules César*, par exemple, parce que Brutus et Cassius disaient à la fin quelques phrases sur la Liberté. On concevait très bien qu'elle puisse échapper à un public qui, du *roi Lear* gardait seulement l'impression d'une grand-guignolesque histoire d'yeux crevés !

Shakespeare, tel qu'on le voit par *Troïlus et Cressida*, *le Songe d'une nuit d'été*, *Cymbeline*, ce n'est pas cela du tout. Ce n'est pas du tout un jeu de massacre barbare, c'est la vie humaine, tout simplement.

Vivants, jeunes, enthousiastes, multiples, éternels et modernes, voilà ses drames — ses pièces plutôt, car le théâtre de Shakespeare ne rentre dans aucun « genre » triste ou gai de parti pris.

Troïlus et Cressida, c'est tout le cœur et tout l'amour d'un jeune homme enthousiaste et tout le cœur et toute l'ineffable inconscience d'une petite femme de tous les temps, qui n'est qu'une adorable petite femme. Les conversations d'amour des deux amants sont fraîches, jeunes, nuancées, pleines de choses fines et profondes ; les phrases que dit Cressida ont toute la féminine souplesse à laquelle pourrait prétendre la plus affinée des coquettes modernes. Son caractère même est un délicat mélange d'amour sincère, de « bon petit cœur », de fausseté et d'inconstance. Et le tout reste dans l'éternelle vérité.

Troïlus, trompé, pleure, et dans sa douleur il trouve l'énergie. Mais quel auteur contemporain aurait assez de fraîcheur d'âme pour rendre avec autant de juvénilité un désespoir de gosse ?

Achille, Ajax, Thersite, Hector, Ulysse, Hélène, le vieux Pandarus, chacun a sa vie propre, son âme particulière, qui va de l'héroïque au grotesque, où le vil et le sublime sont dosés du plus au moins selon toute une échelle de valeurs.

Entre Hector et Thersite, il y a Ajax, le soldat fanfaron, que M. Camille de Sainte-Croix place très bien entre la tragédie classique selon l' « antique » et l'opérette selon la « Belle Hélène ».

Et si, en fin de compte, il y a pour ce drame un reproche à faire au barbare Shakespeare, c'est seulement la politesse toute racinienne avec laquelle ses héros se saluent avant de s'entr'égorger sur le champ de bataille.

Le Songe d'une nuit d'été est un autre exemple, admirable, de la vivante complexité de sentiments de Shakespeare. C'est une gracieuse histoire d'amour traversée de douloureuses péripéties, c'est le plus bleu, le plus lunaire, le plus irréel et charmant conte de fées. C'est une farce dont les personnages sont touchants et sympathiques, et ridicules à faire s'esclaffer Gargantua.

Et l'unité de l'action lie ensemble Obéron au manteau de lune, Titania l'imprudente, les petits génies de l'air, les amants séparés, égarés et retrouvés, le roi Thésée, Botton et les bons savetiers qui jouent *Pyrame et Thisbé*. Et une émotion délicate, une bonne humeur saine et paisible, une pure poésie forment l'âme de ce génial vaudeville féerique.

Dans *Cymbeline* se retrouve la même diversité. On y voit un homme se cacher dans une malle. Et l'on y entend un autre homme agenouillé près d'un mort prononcer des paroles sublimes. On y voit une héroïne cornélienne rester femme, rester douce et modeste. Ainsi elle devient shakespearienne.

Voilà, en quelques notes, l'impression que donnent

d'abord les représentations actuelles. La grandeur, l'immense et profonde beauté shakespeariennes que nous avions déjà comprises ne sont pas détruites par ces sentiments de vie et d'enthousiasme sans tirades fausses, nouveaux pour nous, elles s'y ajoutent comme le surhumain s'ajoute à la base humaine sans laquelle il n'est que vaine parade.

Maintenant nous pouvons dire que nous connaissons enfin, grâce à l'intelligence d'un homme et au dévouement de quelques jeunes acteurs, l'éternelle jeunesse de Shakespeare.

Dans quelque temps, lorsque les représentations seront plus avancées, j'espère pouvoir parler plus longuement des drames représentés.

FERNAND DIVOIRE.

Apothéose

Par un matin sacré, sur des grèves d'orthose,
Nous suivrons seuls, veux-tu, les illusions roses,
Et je te redirai ce qu'une nuit d'été
Une étoile en passant, tout bas, m'a raconté.

Tu sauras le secret des amours éternelles,
Ton âme surgira de tes vertes prunelles ;
Ton être n'aura plus rien de mystérieux,
Car nous évoluerons dans de nouveaux milieux,

Sur des flots violets, phosphorescents et calmes,
De souples kentias inclineront leurs palmes,
Et dans l'air diaphane aux rais pailletés d'or
Ton printemps adoré viendra sourire encor.

Alors, je te verrai toujours, toujours plus belle
Spiritualisés, dans la clarté nouvelle,
Nous oublierons la terre et ses réalités
Pour devenir des dieux dans l'immortalité !

GAUTRON DU COUDRAY.

Un texte astrologique de Saint Thomas

Je noterai un point concernant l'histoire de l'Astrologie par rapport aux considérations dans lesquelles cette science fut tenue suivant les latitudes. En Italie, les Astrologues furent toujours en honneur. En France, la Faculté de Paris les condamna. Une décision fut portée le 19 février 1493 contre le diacre Simon Pharès, Médecin et Astrologue.

De son côté, saint Thomas admettait l'influence des astres sur les hommes. Il dit : « Il est probable que l'on peut prédire l'inclination des hommes par les astres, d'autant que la plus grande partie des hommes suit les passions, et les mouvements de l'appétit sensitif, sur qui les cieux ont quelque pouvoir, car il y a peu de Sages qui résistent à leurs passions, et qui suivent les mouvements, et la loi de l'esprit. » (Somme théolog. 1· part, quœst 115, art. 4).

On peut encore trouver des textes thomistes favorables à la science astrologique dans la *Somme contre les Gentils, troisième livre depuis le chapitre 82 jusqu'au 92*.

D'après les principes de saint Thomas, la volonté peut résister aux inclinations, mais l'axiome : *astra suggerant* est approuvé et reconnu comme fondé. Ceci expliquerait peut-être comment il se fait que l'événement puisse contredire un thème convenablement dressé suivant les règles de l'Art. L'Astrologie est ainsi dégagée du reproche de Fatalité.

Abel Sod.

Enquête sur le Félibrige

Par PIERRE VIERGE

(Suite)

Par Félibrige j'entends une vaste association méridionale destinée à sauvegarder les intérêts moraux et matériels de la petite patrie qui est la province, mais une association autonome, s'administrant elle-même, composée de personnes de tous les partis, de toutes les confessions, mais s'engageant à ne faire aucun acte de pure politique à l'égard du Félibrige. Le sectarisme doit en être également banni. Le Félibrige doit être un centre d'actions provençales, un moteur des revendications populaires et communales, il doit agir par l'ensemble de ses membres, en usant de tous les moyens dont il dispose, mais il doit se garder d'englober dans son sein sous le vain prétexte du nombre, toutes sortes d'associations musicales, littéraires, sportives ou autres dont les tendances ne sont pas nettement félibréennes dans le but qu'elles poursuivent.

Le Félibre est l'homme profondément attaché à sa province, à son clocher ; il est l'homme des traditions, des croyances, des us et des coutumes du pays ; tout en étant respectueux des lois et du gouvernement, il veut être libre dans son pays libre. Dans ses diverses manifestations de l'esprit et des actes le félibre doit s'inspirer uniquement de la doctrine de Fontsegugne, dite *dit Sè Primadié.*

2·Un des premiers moyens d'action auxquels le Félibrige doit recourir pour son expansion est l'introduction de la langue à l'école, non en tant que langue à faire apprendre, mais comme un des premiers auxiliaires pour l'enseignement du français et sur cette question, je suis un partisan résolu et convaincu de la méthode savinienne.

Un autre moyen d'expansion félibréenne serait de demander aux pouvoirs publics l'autonomie communale et le rétablissement des provinces dans ce que ces dernières avaient d'appréciable au point de vue administratif. L'enseignement de l'histoire du pays serait également un moyen d'expansion félibréenne.

B. Les Maintenances avaient du bon et l'on a eu grand tort de demander leur suppression ; elles formaient un lien plus étroit entre félibres d'une même région et permettaient certaines manifestations périodiques mieux à la portée des intéressés que ces grandes assemblées tenues de loin en loin et auxquelles ne peuvent se rendre qu'un certain nombre d'initiés. Les Maintenances étaient les provinces du Félibrige, qui restait la grande nation. Je suis absolument partisan de leur rétablissement, ce qui amoindrira d'abord l'autocratie des dirigeants du Félibrige.

C. Pour ce qui est de l'unification de l'orthographe pour les différents dialectes de langue d'Oc, je pense que c'est là chose puérile et irréalisable.

3· L'action directrice des chefs félibréens dans le passé a été surtout une action littéraire, poétique et artistique et assurément les fondateurs du Félibrige n'avaient pas prévu l'ennuyeuse portée morale que pouvait prendre leur œuvre.

Dans le présent l'action des chefs félibréens a été une action politique cherchant à détourner le félibrige de son vrai but en lui imprimant un caractère qui n'était pas le sien, et qu'il ne pouvait avoir — il y a eu là une politique de parti-pris et un essai d'accaparement de l'idée félibréenne au profit d'une faction belliqueuse ennuyée de la tradition et trop oublieuse de la vraie doctrine fontségugnence.

Enfin, pour l'avenir, les chefs actuels doivent orienter le Félibrige vers la diffusion de la langue, la renaissance des traditions... la décentralisation communale, le respect des sentiments légitimes des citoyens, le développement des facultés intellectuelles des habitants de la province ; l'attachement au sol par tous les moyens possibles.

DEUXIÈME PARTIE

1· La thèse que j'ai adoptée au point de vue félibréen, c'est la thèse de la décentralisation à outrance avec le rétablissement des provinces, l'autonomie communale et la puissance des libertés diverses qu'un régime jacobin nous a enlevées.

2. Je ne vois guère comment on a pu croire que le Félibrige était entaché d'Albigéisme et je ne pense pas que ce souvenir historique d'un autre âge, ait été pour quelque chose dans l'esprit de Primadié en créant ce monument d'action provinciale qu'a été le Félibrige.

3· Et maintenant, pour terminer, qu'il me soit permis de dire bien franchement ce que je pense au sujet de l'orientation politique que dans un sens, ou dans un autre, certains voudraient donner au Félibrige. Cette orientation si

elle devait prendre corps et devenir une réalité acquise serait funeste à l'indépendance que le Félibrige doit avoir pour remplir son beau rôle au milieu de la vie provinciale et du mouvement social de tout un peuple qui pense et agit de plus en plus. Le Félibrige doit être neutre pour s'ouvrir à toutes les bonnes volontés qui désirent en suivre la doctrine et les enseignements et c'est pourquoi son origine a une empreinte catholique de par ses fondateurs ; qu'il doit rester libéral et fraternel dans le sens pratique des mots, et qu'il ne doit suivre aucun mouvement de secte ou de parti quelconque ; ce serait la division d'abord — ce qui se produit à l'heure actuelle — puis la disparition à tout jamais. Le Félibrige aurait vécu.

LOUIS BÉCHET,

Félibre,
co-fondateur du Clocher Provençal
et de la Voix du Terroir.

Monsieur,

Le Félibrige est une société régulièrement constituée, qui a ses statuts et son but. C'est donc une entreprise parfaitement oiseuse que de vouloir le définir, et l'on court le risque d'être accusé, fort justement, d'indiscrétion à se mêler de morigéner ses chefs ou de critiquer sa discipline intérieure. J'ajoute que les retentissantes querelles qui ne cessent d'affirmer sa vitalité rendent la tâche de l'enquête encore plus délicate. Notez, cependant, que je ne songe pas le moins du monde à vous blâmer : et pour cause... J'ai, moi-même, il y a quatorze ans, employé les quarante pages d'une petite brochure à établir la définition que vous voulez bien me demander ; et je ne me flatte point d'y avoir réussi. Tout au plus voulais-je vous prévenir que ma réponse n'est que d'un profane, que je prie les félibres d'excuser ma liberté et, aussi, que le fait seul de votre enquête suffit à prouver que le mot peut être pris en deux sens, au moins, et que je voudrais m'en tenir au second.

Permettez-moi, par conséquent, de reproduire ma définition de 1896. Je n'ai pas eu le loisir de la faire plus courte. « Un félibre est un Français de langue d'oc, qui veut maintenir et développer l'existence propre de sa région et qui croit cette existence indissolublement unie à celle de son dialecte d'oc. » Quant au Félibrige, ce sera, dès lors, une doctrine, un mouvement... Je ne veux pas croire que le Félibrige-Société, que les félibres réguliers, inscrits, cotisants se puissent offusquer de m'entendre parler de la sorte. Il me semble même que, si irritante que soit une confusion que je déplore, il est assez flatteur pour un grou-

pement de recevoir du langage public, une extension imprévue. Au surplus, si nous ne procédons pas de la sorte, il convient de me récuser, je vous l'ai dit : et, quoi que nous fassions, l'on continuera à appeler « félibre » quiconque défend le Midi et sa langue, même s'il ne figure sur les registres d'aucune maintenance. Les maintenances ont été supprimées ; on parle de les rétablir : c'est affaire au Félibrige-Société ; je me garderais de vous répondre là-dessus, s'il est vrai que, de mon point de vue, leur suppression ou leur rétablissement ne saurait avoir aucune importance.

Tranchons-le mot. Nous entrevoyions seulement, en 1896, ce que l'événement a rendu fort clair. Il y a des régionalistes dans le Midi de la France, comme partout ailleurs. Ces régionalistes peuvent laisser à l'écart les revendications dialectales, soit qu'ils les négligent, soit que, par tactique, ils estiment que les libertés régionales une fois obtenues auront pour corollaire ou pour conséquence le maintien des dialectes locaux. Ces régionalistes peuvent, au contraire, estimer que la lutte pour la langue est essentielle, que la langue seule permet de conserver l'originalité d'une race, que son maintien est la condition des libertés régionales. Si telle est leur opinion, ils sont félibres. Aujourd'hui que l'on commence à entendre le terme de régionaliste, nous dirons qu'un félibre est un « régionaliste avec la langue. » Excusez ce jargon. J'incline à croire que la grande majorité des sociétaires du Félibrige est félibre des deux manières.

Dès lors, Monsieur, qu'ai-je besoin de répondre plus avant ? La doctrine régionaliste est à peu près fixée par dix ans de congrès, de publications, de discussions amicales, de conférences. Nous ne saurions laisser dire que la décentralisation et même que le fédéralisme (deux systèmes aux antipodes l'un de l'autre : le bon fédéraliste que je suis ne sera sans doute jamais fusillé que par les décentralisateurs, s'ils arrivent au pouvoir) sont des nuances de la thèse séparatiste. Les régionalistes purs ont toujours proclamé que la centralisation exagérée conduisait directement au séparatisme et à l'antipatriotisme et que, loin de compromettre l'unité nationale, le régionalisme la « conditionnait » et la fondait solidement. Mais il y a, soyez-en assuré, aussi bien au Midi de la France qu'en Bretagne, des gens fort sensés pour croire que des régions sacrifiées ou qui se sont vu dépouiller de leurs « franchises » peuvent être tentées de rompre le pacte national. C'est justement leur raison d'être fédéralistes et d'exiger le respect de ce pacte. Certains (je parle pour le Midi) remontent, en effet, à la croisade des Albigeois, parce qu'ils voient dans cette

opération un peu rude une véritable conquête dont vint tout le mal, à leur avis. (Tout de même, les Bretons se plaignent qu'on ait oublié les clauses du traité qui réunissait leur province à la France.)

Quelle que soit leur opinion sur ces faits historiques, tous les régionalistes convaincus avec le grand Mistral que la langue est « la clef qui délivre des chaînes un peuple esclave », tous ceux que nous appellerons donc des « félibres », se doivent de faire des revendications dialectales un article primordial de leur programme. Enseignement de la langue d'oc, dont l'orthographe n'est pas à fixer, puisque nous avons la bonne fortune de posséder les poésies et la grammaire des troubadours ; emploi de cette langue dans les publications, les discours, les conversations, la correspondance et, par extension, régionalisation des programmes (histoire locale, etc.), création de musées régionaux ; maintien des costumes, des fêtes et des jeux, tous ces moyens, employés ailleurs pour conserver à une race l'orgueil nécessaire et la conscience de son originalité, leur paraissent les « meilleurs moyens régionalistes. » Ils ont, d'ailleurs, des amis qui n'admettent pas ces vues et tournent leurs efforts vers une propagande purement économique et administrative, d'où le souci de maintenir la langue est totalement exclu. Mais les uns comme les autres ne veulent point, du moins pour le moment, qu'on les entretienne d'une « orientation politique. » Le régionalisme leur paraît une entreprise de salubrité nationale, au-dessus et en dehors des partis.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

CHARLES-BRUN,

*Directeur de l'*Action Régionaliste.

Mon cher ami,

Vous me questionnez très tard au sujet de l'Enquête sur le Félibrige dont la nécessité se faisait sentir et que, grâce à vous, nous aurons. Je voudrais répondre à toutes vos questions et à leurs différents points de vue, d'une façon particulière et non d'une façon générale. Mais je m'aperçois bien que je n'aurai pas le temps de faire ainsi pour le délai que vous me fixez.

Et puis, mon opinion est-elle susceptible d'avoir quelque crédit, paraissant à côté de celles de tant de chefs ou collaborateurs illustres du Félibrige ? Ah ! si j'avais quelque crédit auprès des générations civilisées qui grandissent, je sais bien la réponse qu'il conviendrait de faire à votre précieuse enquête ! Car je crois entrevoir, dans l'idée de patrie si en question aujourd'hui, la genèse de l'enquête qui,

appuyée sur cette base même de l'idée de patrie qu'est le Félibrige, vous nous préparez patiemment, sagement, plein d'une conviction d'apôtre.

Oui, je comprends vos angoisses au sujet de la situation et je présume que tous ceux à qui vous vous êtes adressé vous ont répondu qu'ils les partageaient. Il y a, en effet, dans les intelligences, beaucoup d'anxiété. Les lumineux paysages de la Patrie se sont voilés d'ombres mélancoliques. Mais c'est là une crise d'évolution et les Français patriotes de nos provinces méridionales qui voient clair, savent bien dans quel évangile réside le dogme d'une palingénésie nationale, car, si le miracle de Fontségugne et le miracle de *Calendal* ont suscité la renaissance de la Provence, la renaissance provençale, pour être complète, conditionne et réclame d'abord une renaissance française, l'âme de la Provence étant une partie de l'âme française.

Et là, j'éloigne de notre idéal ceux qui — il n'y a pas longtemps — ont songé à renier le vieux loyalisme du Midi et dont les blasphèmes n'ont pas pu ternir l'éclat de la sainte Coupe de la communion française. Je ne puis être séparatiste. Mais ceux qui le sont devraient bien lire et relire de notre Mistral à la Santo Estello d'Albi, au lieu d'exploiter des haines qui sont bien mortes. Ces chevaliers de la trahison et de la mort — qui attendent l'invasion ! — n'auraient pas, non plus, oublié que le Félibrige est une religion qui ne doit connaître ni schismatiques ni hérétiques, étant la pure religion de la Patrie. Encore un coup, qu'ils relisent le *Psaume de la Pénitence*.

Maintenant, mon cher ami, si nous jetons le moindre coup d'œil sur nos provinces de langue d'oc, nous pouvons y voir nos Ecoles félibréennes, nos associations, artistiques ou intellectuelles, nos syndicats économiques, notre Confédération des Vignerons prendre leur essor. Nos écrivains et nos savants demandent aux origines de la race, à son passé, à l'histoire, à la philologie, à la science, les preuves souveraines de l'idée de patrie niée au cours de tout le dernier siècle par le cosmopolitisme et par le flot des révolutions.

Quel plus beau chantier de reconstitution, je vous le demande ! Pouvons-nous désespérer de notre grand rêve de la France renouvelée par une reprise de la vie locale et régionale ? non ! Et dès lors, vous voyez poindre l'aube du jour où une Confédération des Provinces Unies de France sera instaurée. Ce sera l'étonnement du monde et les nobles esprits, enfin désabusés, se relèveront. Car la France n'a plus qu'une façon de redevenir vigoureuse : le fédéralisme. Le secret d'une politique vraiment nationale, la source de santé et de force pour l'Etat n'est que là ; et la

meilleure forme du gouvernement est celle qui, d'accord avec les traditions historiques et naturelles de nos pays, adoptera cette doctrine de prospérité, et aussi, le meilleur gouvernement est celui qui saura lire les leçons de la politique éternelle et universelle.

Mais auparavant, sachez ceci : nous n'avons à attendre aucun décret libérateur du pouvoir central anarchique qui nous régit actuellement. C'est à nous, à nous seuls à rétablir l'ordre français — « les provinces se mouvant dans la plus grande France » — en faisant le siège de cette caricature de pouvoir central pour mettre à sa place celui qui, foncièrement national, nous émancipera en nous donnant les libertés que nous appelons pour la Provence, pour le Languedoc et pour les autres provinces.

Mettons donc notre vaillance à la hauteur de notre passion et de nos espoirs avec l'intime foi que l'heure arrivera, qu'elle se prépare aux lueurs de l'*Estello Santo* et que nous finirons par arracher à Dieu une victoire qu'il peut nous refuser.

Comme dit le prophète maillanais à qui il faut toujours revenir. « Dieu es lou mèstre e sian dins sa man. » Et nous sommes dans sa bonne main, soyez-en sûr. »

Mille amitiés, mon cher ami, et les deux mains.

ROGER BRUNEL.

ancien directeur et fondateur du journal littéraire, félibréen et fédéraliste Le Pays Cévenol *collaborateur à l'*Action régionaliste *et périodiques félibréens.*

Cher Monsieur,

Vous avez bien raison de ne pas me demander une réponse à toutes les questions posées par votre questionnaire si complet. Le temps, et peut-être aussi un peu la compétence, me manqueraient pour cela. Je vais donc vous dire en quelques mots mon opinion sur l'ensemble plutôt que sur les détails sans m'astreindre à la classification adoptée par vous.

Je crois *avec Mistral* (car s'il a semblé à un moment partisan de l'action politique, il en est revenu certainement aujourd'hui) que le Félibrige ne doit se réclamer d'aucun parti politique ou religieux, et que le *maintien* de la langue doit être son but principal. Je suis donc partisan de l'enseignement du français à l'aide des parlers locaux — et non, comme le voudraient quelques-uns, qui s'indignent qu'on veuille faire cirer les bottes au français par les langues vulgaires, — de l'enseignement direct de ces parlers locaux, dont on peut invoquer le droit à l'existence, mais tout autant qu'ils existent, réellement.

Les Maintenances avaient, à ce point de vue, leur raison d'être et le mot signifiait quelque chose, tandis que le mot *école* par quoi on l'a remplacé, ne signifie rien. Il s'agirait de les réorganiser, de façon à ce que toutes les provinces en eussent une.

A la question « que pensez vous de l'unification de l'orthographe pour les différents dialectes de langue d'oc ? » je répondrai qu'elle prête à confusion. En effet, certains, (surtout certains Provençaux ou écrivant le provençal mistralien comme Ronjat) rêvent d'un travail continu devant amener peu à peu le rattachement de la plupart des dialectes à celui d'Avignon ; c'est une utopie, dont le résultat le plus clair est qu'on ne peut plus se fier complètement aux textes imprimés pour se rendre compte des différences dialectales, qui pourtant ne sauraient être abolies artificiellement par une direction académique quelconque, les dialectes étant des faits naturels, qui, comme tels, ont une évolution fatale. Mais ce qu'on pourrait souhaiter et essayer de réaliser, c'est l'uniformisation de la graphie rendue aussi *phonétique* que possible, et, par conséquent, reflétant aussi exactement qu'il se pourrait (sans le secours de caractères trop nombreux pour que la plupart des imprimeurs puissent les adopter) les innombrables nuances des dialectes usités.

Il est absurde, par exemple, d'exiger qu'on écrive *ieu* « je » dans les pays où l'on prononce *iù* (= iou), en prolongeant le son *ou*, et où l'on ne prononce pas du tout l'*e*.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments les plus dévoués.

LÉOPOLD CONSTANS,

majoral du Félibrige
professeur à l'Université d'Aix-Marseille.

J'accepte par avance l'anathème de ceux qui interdisent à des profanes comme moi la moindre atteinte à l'arche sainte de la Ste Estelle ; je l'accepte d'un cœur d'autant plus libre qu'il importe de ne pas atermoyer dans cette affirmation : si le Félibrige veut conserver et accroître sa vitalité, il doit accueillir tous les fidèles de l'Idéal méditerranéen qui s'identifie avec la tradition albigeoise. Entendons-nous d'ailleurs sur la portée et le sens de ce terme : il ne s'agit point de faire acte de foi manichéenne. Sans aller jusqu'à dire comme un ancien capoulié « qu'il n'y a jamais eu plus d'albigeois dans le midi que de Kroumirs en Tunisie », je considère surtout qu'en Albigéisme la doctrine est chose secondaire et qu'il faut l'interpréter comme un mouvement de libération autochtone sauvagement et néfastement étranglé. Pour ma

part, je veux voir le prototype de cet esprit dans la pensée Dantesque : non que je fasse mienne la thèse audacieuse de l'ultramontain catholique Aroux dans son *Dante Hérétique, Révolutionnaire et socialiste* ; à en croire cette argumentation fort curieusement détaillée ; la *Divine comédie* serait, en même temps qu'une illustration de la doctrine et de l'histoire des Sociétés secrètes au Moyen Age, la description d'une complète initiation maçonnique ; par les spectacles effrayants de l'Enfer, le profane mesurait la responsabilité de ses engagements ; le Purgatoire où prédomine un élément d'occultisme et de mystagogie réservait au néophyte l'indispensable apprentissage ; enfin le sens des hauts grades sectaires se développait dans le Paradis ouvert à la fois à des païens et à des hérétiques notoires comme Joachim de Flore.

L'Alighieri serait-il donc un des grands maîtres des loges de son temps ? Mon excellent confrère l'omniscient Paul Vulliaud me dissuada, non sans quelque vraisemblance, de l'affirmer. Mais je crois tout au moins que le catholicisme hétérodoxe ou johannisme paraissait au grand Trecentiste l'utile vérité pour établir et assurer la fraternité et la paix universelles entravées par les papes et les rois ; et il y a lieu, me semble-t-il, de penser que dans son œuvre poétique il a voulu réaliser une synthèse de la sagesse antique et de la sagesse contemporaine : Dante ne se nimbe pas d'un crépuscule comme certains l'ont prétendu. Une aurore de plus en plus à nos yeux illuminatrice guidait son œuvre : son « Giove crossefice » et sa palladienne Béatrix sont les cariatides indestructibles du temple méditerranéen où s'élabore une piété mystérieuse. Dante fut un annonciateur de science et de socialisme, du socialisme le plus humain et de la science la plus respectueusement soucieuse de l'Inconnaissable ; autant que dans sa poésie transfiguratrice, il est dans l'ampleur de sa vision politique et intellectuelle, le suprême génie de l'Humanité, et notre siècle, par l'effort des races latines, devrait adhérer à l'apostolat de ce parfait Latin, à son aspiration vers l'infini sublime par la Volonté, la Pensée et l'Amour ! Que le Félibrige, émanation et incarnation de la Terre Méditerranéenne, ne se dérobe pas à cette tradition : ce fût sa raison d'être la plus vraie ; ce sera sa voie de salut.

De salut, dis-je, car l'on peut se demander quel est l'avenir du Félibrige et s'il survivra à Mistral. Certes, pour ma part, bien que je ne croie pas essentiellement à la nécessité usuelle du bilinguisme, je ne répugne pas à ce que pour les enfants des écoles primaires on adopte la méthode savinienne : ce leur fait l'office d'un latin d'autant plus accessible qu'il ne dédaigne pas les apports juxtaposés : Ne répudions pas, en effet, ce qui dans le sang de nos pères n'est

point exclusivement romain, et ne rejetons pas certaines consanguinités celtibères ; soyons des Latins de France comme des Français de l'Humanité et, tout en travaillant pour le fédéralisme, n'errons jamais vers la folie séparatiste.

Quant aux Maintenances, leur efficacité, me semble-t-il, fût grande ; en constituant un groupement, une ossature, elles étaient des points d'appui et de conquête excellents surtout quand elles pouvaient se glorifier de syndics comme Estieu. Et d'autre part, ceux qui crient forcenément contre les littérateurs parisiens ou suspectent les écrivains méditerranéisant en français sont mal venus à prétendre que la Provence doit centraliser le mouvement félibréen et que le capoulié doit être né entre Avignon et Marseille, tout comme le pape ne peut être qu'italien. Si l'on persiste dans ces voies d'exclusivisme, le Félibrige n'existera plus, quand Frédéric Mistral sera mort ; et bien qu'il ait de très grands poètes comme Estieu, Perbosc et Philadelphe de Gerde, leur action évidemment dépourvue de l'autorité vénérable du fondateur, sera tellement annihilée par les coteries d'antichambre consistoriale que toute cette majestueuse organisation s'effritera pour le moindre profit et la moindre gloire de la civilisation universelle.

Pierre Fons.

Ce que j'entends par le Félibrige ? C'est l'art d'aimer et de faire aimer notre midi. Le Félibrige doit donc être aimable. Il le fut surtout avant d'être trop réglementé. Sous une géniale direction, brillamment secondée, il s'appliquait à ne mettre en lumière que les séduisantes qualités de notre race, et, malgré quelques plaisanteries, il y réussissait. Il nous donnait la joie de mieux voir, mieux connaître, mieux admirer notre terre natale. Il conservait la langue d'Oc par grand amour filial, sentant bien que nous perdrions une force, tout au moins littéraire, en la perdant. Aussi voudrait-il la défendre encore. La méthode Savinienne serait un moyen efficace, si une méthode, tout excellente soit-elle, pouvait à elle seule vaincre une loi d'évolution fatale.

Depuis qu'on se moque du Félibrige mystique, dont l'action reste bornée à peu près aux Lettres et aux Arts, j'ai envie de proclamer que ce Félibrige est le mien. Pour tout dire, au risque de me faire excommunier, je ne détesterais pas qu'il fut bilingue. M'objecterez-vous que c'est là tout simplement un programme de décentralisateur, de régionaliste ? Pas de ces gros mots, je vous prie, Félibre est autrement joli et frais et viable.

A un autre mot plus gros encore, que je lis dans votre questionnaire, je répondrai par un souvenir. Un soir, en

Barthelasse d'Avignon, au temps des félibrées cordiales, Bonaparte-Wyse arriva très ému de l'accusation de séparatisme qu'un journal avait porté contre les pauvres mistraliens. Et sous le calme des grands peupliers rêveurs. Berluc-Pérussis déclara en souriant : « Nous avons tous un père et une mère ; la belle terre gréco-latine dénommée Provence est ma mère, le mâle pays gaulois dénommé France est mon père ; j'ai pour tous deux une affection fidèle, différemment exprimée ; je n'admets pas l'idée de leur divorce. » Tous nous applaudîmes. Quant à l'orientation politique, elle se tourne vers tous les vents, car chacun suit librement ses préférences. Notre traditionnalisme n'implique pas nécessairement des idées rétrogrades. L'un des rares points sur lesquels nous soyons tous d'accord est la fraternité avec les autres peuples de race latine. Qui sait si nous n'aurons pas en quelque manière préparé ainsi les Etats-Unis d'Europe ? Le provençal n'est-il pas entre eux une langue de transition ?

Quoi qu'il en soit, nous aurons joui de l'heure où rayonnait suprêmement l'âme poétique du Midi.

ALEXIS MOUZIN.

Majoral du Félibrige.

MISTRAL + MILTRAL = FELIBRIGE
FELIBRIGE — MISTRAL = O

Est-ce assez net ?

A moins que quelqu'un qui ne soit pas politicien ne chante la chanson de la comtesse, testament de Mistral.

Je suis prêt, parole et plume, *prœliari* pour le séparatisme.

Décentralisation est un mot hypocrite.

La Provence n'a plus de raison d'être après Mistral qu'au point de vue de l'initiative communale.

Quant à l'albigéisme, je m'étonne que vous écriviez un mot dont vous ignorez le sens : car, si vous le savez, vous obligeriez de bons esprits, en le disant. Donc, Mistral et la chanson de la comtesse... le reste appartient à Mariéton.

Votre

PELADAN

Mon cher confrère,

Je répondrai un jour à votre questionnaire ; mais actuellement mes occupations professionnelles m'en empêchent. C'est tout un volume que je ne puis écrire encore, que je puis encore moins résumer en quelques pages.

Un mot seulement : l'essentiel est de MAINTENIR LA LANGUE et de l'UNIFIER.

Coralament

ANTONIN PERBOSC
Majoral du Félibrige.

Mon cher Confrère,

Je vous félicite de la concision, de la précision et de l'opportunité de votre enquête : elle permettra de dissiper bien des nuées. Et je me hâte d'y répondre.

Première partie : 1° Comment définirons-nous le Félibrige et les Félibres ? Ah ! nous ne serons pas embarrassés ! Nous n'avons qu'à répondre avec les admirables statuts de 1876, qu'on a eu bien tort de modifier : Le Félibrige a pour but de réunir et stimuler les hommes qui par leurs œuvres sauvent la langue du pays d'Oc *ainsi que les savants et les artistes qui étudient et travaillent dans l'intérêt de ce pays* Et cela nous suffit !

2° Les moyens d'action ? Des écoles félibréennes, des revues, des journaux, des fêtes largement ouvertes à tous, des représentations populaires en langue d'Oc, des concours... mais, tout cela, sans jamais oublier que le Félibrige est une œuvre d'épuration linguistique, de relèvement des dialectes : il doit donc faire dans toutes ces manifestations une guerre sans merci aux *patois*, très dangereux à cause de leurs succès facile et à la bassesse de leur inspiration.

A. Depuis que je sais tenir une plume, j'ai toujours prôné le Savinianisme. Quand la langue d'Oc entrera à l'école, elle sera sauvée.

B. Il faut rétablir les Maintenances, liens entre les écoles, encouragement à en fonder de nouvelles ; elles avaient aussi cet avantage de mettre vite en lumière dans une région les félibres les plus remarquables et de rattacher très directement à l'ensemble des troupes, ceux des majoraux qui n'était pas mêlés au mouvement de telle ou telle école.

C. Il faut tendre de toutes nos forces à l'unification de l'orthographe pour les divers dialectes : le but est lointain, mais il doit être poursuivi. Cest une conséquence logique de l'idée-mère du Félibrige, que nous avons rappelée plus haut (2°).

3° L'action directrice des chefs félibréens ? Qu'ils nous donnent surtout d'admirables œuvres comme Mistral, Aubanel, Félix Gras, Mathieu, Estieu, Perbosc, Valère Bernard, etc..., qu'ils se gardent des polémiques et des ques-

tions personnelles, qu'ils n'oublient jamais la devise : *Sian tout d'ami sian tout de fraire* ; Pas d'excommunication, en aucun sens que ce soit ! mais la main largement tendue à tous, — ce qui n'exclut en rien, le sentiment des perspectives et des mesures. Qu'ils se gardent de la politique et qu'ils travaillent à réunir toutes les bonnes volontés dans l'amour du sol natal.

Deuxième partie.

1° Tout en répudiant absolument le mot criminel de Séparatisme notre thèse s'oriente délibérément vers le Fédéralisme. Toutefois nous ne croyons ce Fédéralisme sans danger pour l'intérêt national qu'à la suite de modifications profondes dans notre régime politique. Monarchistes, c'est en ce sens que nous adoptons la formule célèbre de Veuillot. « Le Roi protecteur des Républiques françaises. »

2° L'Albigéisme, qui a modifié l'esprit du Félibrige en Languedoc, vers 1877, ne peut être sérieusement invoqué contre les profondes traditions latines et catholiques des peuples du Midi, nous ne l'envisageons que comme un fait historique, dont nous regrettons les conséquences au point de vue de la civilisation méridionale. Tout en condamnant Simon de Montfort et ses bandes, nous croyons toutefois qu'il ne faut rien exagérer, et se garder de comparer les pays d'Oc à une Pologne ou à une Arménie. Il y a eu encore de beaux jours d'indépendance provinciale après le XIIIe siècle. Et la grande coupable a été la Révolution ; dont les idées unificatrices et centralistes merveilleusement appliquées d'ailleurs par Napoléon ont été soigneusement respectées jusqu'à nos jours.

3° Il n'y a pas à donner d'orientation politique au Félibrige. Si pour notre part nous estimons que tous les royalistes doivent être félibres, nous n'avons jamais pensé que tous les félibres dussent être royalistes. La conception primordiale de Mistral et des fondateurs à Fontségugne est toujours vraie. Il s'agit d'aimer notre village, notre province, notre langue, notre passé. Il s'agit de développer de toutes les manières le culte passionné de notre terre et de nos morts Pas autre chose. *En tant que félibres*, cela doit nous suffire : mais en dehors des Ecoles, des fêtes officielles, des revues littéraires, pleine liberté !

Il est vraiment bien triste d'avoir à insister là-dessus, alors que, jusqu'à ces derniers temps, tout cela était parfaitement compris de tous. Avait-on jamais songé à critiquer les campagnes radicales de Clovis Hugues ou la résistance à l'expulsion du P. Xavier de Fourvières ? Il a fallu en arriver aux polémiques du Vivo Prouvenço pour voir la politique et les discussions confessionnelles dénoncées dans

le Félibrige. Elles n'y sont jamais entrées. M. de Dévoluy a été combattu par des hommes de *toute opinion*, depuis Prosper Estieu jusqu'au Marquis de Villeneuve, depuis Xavier de Ricard jusqu'à l'abbé Besson, depuis Antonin Perbosc jusqu'au Père de Fourvières ; et il a été combattu justement parce qu'il tentait à faire prévaloir ses idées personnelles dans le mouvement félibréen, abandonnant ainsi la voie de large concorde et de fraternelle amitié tracée depuis un demi-siècle.

L'affaire est terminée. Nous voici revenus aux bonnes traditions de Fontségugne. En avant!

Croyez, mon cher Confrère, à mes meilleurs sentiments.

ARMAND PRAVIEL,

Directeur de l'Ame Latine
Mainteneur de l'Académie des jeux-floraux

Mon cher confrère,

C'est sans doute à titre d'hérétique, que vous voulez bien vous adresser à moi. Je n'ai pas d'autre sujet d'exciter votre curiosité, mais vous êtes de l'avis de ce Père de l'Eglise qui disait « *Oportet hœreses esse* » Si j'aime le Félibrige, c'est comme un sceptique peut aimer la religion, et, s'il faut tout vous dire, de même que le bon curé breton, dont nous parle Anatole France : « Je ne crois pas » mais j'ajoute que ma vie, à cause de cela, n'est pas tout à fait comme la sienne, une torture.

Je ne crois pas... et c'est même pour cela que je peux pouvoir répondre à votre enquête. Si j'étais félibre, je devrais dire que je m'en rapporte aux décisions du Consistoire et du Capoulié. Ne l'étant pas, je suis plus à l'aise. Cependant je sais les limites que m'impose la discrétion. Ce n'est pas à moi de dire au chef d'une association ce qu'il doit faire, — je suppose qu'il doit le savoir, et les Félibres avec lui. J'ai toujours admiré les incrédules qui disaient « Le pape devrait faire ceci.. L'Eglise devrait prendre cette attitude... » Que les Félibres fassent ce qu'ils voudront, je crois qu'il leur est impossible, quels que soient leur talent et leur bonne volonté, de s'opposer à un mouvement de civilisation qui a commencé à la fin du XIII[e] siècle, et qui n'est point encore achevé, mais dont on peut suivre depuis six siècles la courbe très nette.

Le Félibrige a été la dernière protestation du peuple méridional contre l'annexion à la France des provinces du Midi. Comme tel il est digne du plus vif intérêt historique. Après la Révolution, le peuple d'oc, parlant encore sa langue, s'est trouvé en présence de la France qu'il avait jusqu'alors ignorée. On a voulu lui apprendre de force le

français, il a protesté par la voix de Jasmin, de Bellot, de Roumanille, de Mistral, de cent autres obscurs, mais tout aussi significatifs en tant que protestataires. Toutefois ce n'a été là qu'une élite : la masse, moutonnière, a suivi l'autorité, la mode, peu à peu a appris le français. Et l'apprend de plus en plus ; c'est un fait navrant, si l'on veut, mais c'est un fait et rien ne peut faire supposer qu'il y ait un arrêt dans cette courbe de décadence...

Que l'on eût supprimé ou qu'on rétablisse les maintenances, c'est affaire d'organisation intérieure, qui ne peut avoir grande importance ; que l'on unifie l'orthographe, ce serait chose excellente pour la littérature d'oc, mais au seul point de vue « littérature » ; que l'on fasse des banquets et des discours, nous y gagnerons quelques morceaux d'éloquence ; que l'on obtienne l'enseignement de la langue d'oc dans les écoles, ah ! cela seul serait sérieux. Mais qu'on l'obtienne?... ce jour-là nous reparlerons de la question.

Que voulez-vous ? Nulle société, si éloquente, si active soit-elle, eût-elle pour l'honorer et la glorifier dans le présent et l'avenir le plus grand des poètes modernes, ne fera que nous ne soyions depuis des vaincus. La race du midi, en ces temps-là, fut défaite par celle du Nord, et, ce qui est plus grave, elle s'est, en immense majorité, résignée à sa défaite, qui comportait inévitablement à la longue l'abandon de ses privilèges, de son indépendance, de sa langue. En ce début du XXe siècle, nous assistons à la fin de ce drame entre nations, et nous voyons sur lui les rayons du splendide crépuscule de Font-Ségugne.

Je m'en veux de faire une fois de plus le prophète de malheur. Mais si je joue ainsi, comme on me l'a dit, le rôle de Cassandre, c'est que je pense que l'on doit aux siens, à son pays, à ceux que l'on aime le plus d'abord la Vérité !

Est-ce à dire que les littérateurs de langue d'oc devront laisser là tout travail ? Je le pense si peu que j'encourage autant que je le peux, ici même, ceux qui me paraissent dignes d'éloges. J'aime et j'estime de tout mon cœur plus d'un félibre. Le Félibrige a créé une admirable littérature ; il n'est pas dit que ses espoirs soient épuisés. Mais plus que l'organisation d'une société qui semble déjà archaïque, c'est le travail personnel de chaque poète qui importe ; ce qui importe ce sont les œuvres. — Et quand même la langue d'oc serait condamnée, ce ne serait point une raison de se taire.

Un malade à qui l'on dit : « Vous pouvez vivre quelques années encore », s'il a du courage, emploiera de son mieux les jours qui lui sont comptés. Et d'ailleurs quels jours ne sont pas comptés ?...

Le Français aussi bien que le Provençal périra. Dont

que chacun chante dans sa langue, qui est pour lui celle du cœur.... Il suffit qu'il soit poète...

Et puis, qui peut savoir ?... Personne, non pas même ceux qui font des enquêtes, non pas même ceux qui ont la vanité d'y répondre.

EMILE RIPERT.

Monsieur,

A mon arrivée d'Egypte où j'ai passé plus d'un mois, je suis tristement absorbé par la catastrophe du « Général-Chanzy » et je vais partir pour Minorque afin d'y procéder à une bien lugubre besogne.

Je me vois donc dans l'impossibilité de répondre au questionnaire que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser et je vous en exprime tous mes regrets.

Veuillez recevoir, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

JULES-CHARLES ROUX.

Majoral du Félibrige.

Ah ! mon cher ami, vous m'en demandez trop. Définir le Félibrige ? J'en suis resté à la conception des Primadiés qui se réunissaient dans l'amour de leur terre, de leur langue, de leurs traditions, qui s'exaltaient en commun, et s'efforcèrent à une œuvre. Les moyens d'actions ? Le livre, le journal, la chaire, les écoles félibréennes. Quant à l'orientation politique à donner au Félibrige, je ne m'en soucie nullement.

Bien à vous,

LOUIS-ROUX SERVINE

Secrétaire de la Cigale.

Votre savant questionnaire parle de méthode savinienne, d'unification de l'orthographe, de séparatisme, de fédéralisme, de décentralisation, de thèse historique, de thèse ethnique, d'albigéisme.... A mon avis, le Félibrige n'a rien

à voir avec tout cela. On a fait un monstre du rêve charmant de quelques poètes. Il faut revenir à la tradition de courtoisie et de beauté de Fontségugne. Si les poètes se laissent remplacer par les pédants et les politiciens, le Félibrige est perdu.

(*A suivre*)

PAUL SOUCHON.

CHRONIQUES

OCCULTISME

E. Picard, *Manuel synthétique et pratique du tarot. — Lames mineures et majeures. — Interprétation*, Paris, H. Daragon, éditeur, 96, 98, rue Blanche, un joli vol. 5 francs.

L'ouvrage de E. Picard est d'une grande documentation, nous le recommandons à tous les adeptes de l'occultisme, aux astrologues, aux professionnels et aux non initiés. L'introduction fournit une étude très approfondie et peu connue du Tarot, sur ses origines très controversées et sur la manière scientifique de s'en servir pour dévoiler l'avenir.

L'Auteur nous apprend que le Tarot résume le système de l'Univers — qu'il nous révèle le monde des Idées et des Principes et qu'à ce titre il constitue un des plus merveilleux procédés de Divination — 78 figures reconstituées d'après des documents authentiques et fidèlement dessinés par E. Picard permettent au lecteur d'en déchiffrer les symboles.

Les Bohémiens passaient jadis pour être les plus forts dans cette science de prédilection ; avec cet ouvrage, nous n'aurons plus rien à leur envier et nous devons savoir gré à l'auteur de nous avoir communiqué en un charmant volume le résultat d'une existence entière, de recherches basées sur les plus sincères observations.

Avec le Manuel Synthétique et Pratique du Tarot, nous pouvons tous connaître l'avenir en suivant ponctuellement les justes et savantes observations de l'auteur.

I.-L.-P. Bonsens, *Le clergé catholique et le spiritisme* (un vol in-18 jésus. Prix : 1 fr. 50, Bibliothèque Chacornac).

Voici un nouveau livre de l'Ingénieur Bonsens : Au fond la pensée intime des livres de l'Ingénieur est celle-ci : La base de tout progrès c'est la liberté !

Parce que elle seule permet à chacun d'émettre sa pensée, et par conséquent d'avoir une pensée.

Parce que elle seule permet à chacun de prendre une

initiative, et par conséquent de faire son chemin en ce monde.

Aussi, on le voit à chaque pas, s'attacher à rechercher tous les moyens de laisser à l'enfant son esprit d'initiative personnelle.

Pour cela, il faut convaincre d'abord son premier éducateur, qui est toujours et forcément le prêtre.

C'est donc ce prêtre qu'il faut toucher d'abord et faire évoluer ensuite.

C'est donc en somme, aux mains du clergé, le premier éducateur de l'enfant dans le peuple que se trouve la clef de ces problèmes angoissants.

C'est lui que l'Ingénieur Bonsens voudrait convaincre en lui montrant la terrible responsabilité que lui a léguée le passé, et qui pèsera sur lui de tout son poids, s'il reste au-dessous de sa tâche ; et l'auteur pense que l'*Evolution* n'est plus possible que par le *Spiritisme*.

ROMANS

MARGUERITE BURNAT-PROVINS. *Le Livre pour Toi* (SANSOT).

Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle...

et le bruit fait d'abord autour de cette jeune renommée commence à s'apaiser (1) ; mais c'est l'heure, quand la fumée des paroles s'est dissipée, de voir nettement une œuvre d'art. *Le Livre pour Toi* mérite d'être appelé ainsi ; œuvre d'art incomplète et hybride, esquissée plus que réalisée, mais œuvre d'art. Roman ? plutôt une suite musicale et parfois monotone de courts poèmes en prose : ils sont cent, enrichis d'une *offrande*, et d'une *préface* qu'Heary Bataille n'écrivit peut-être pas sans quelque caressante ironie ; ils sont cent, et c'est un peu beaucoup. Sylvia y dépeint, avec une ardeur minutieuse et pure sa passion tout humaine pour Sylvius ; Sylvia, c'est une femme,

Une bien vraie, avec des flancs et de l'amour,

comme écrivait Mme Hélène Picard et si vraie qu'elle dédaigne superbement les pudeurs et les timidités des pauvres hommes, pure cependant parce que sa joie est grave et triste devant l'amour ; c'est la profondeur de cette gravité triste, ennoblie par le décor des francs paysages alpestres qui donne au livre la grandeur simple de sa beauté :

« *Il est proche le jour où ton front s'inclinera vers le mien*,

---

(1) Un récent article de M. Faguet, dans les *Débats*, écrit dans le style dont M. Faguet a le secret, donne à ce livre un regain d'actualité.

où tu me diras de ta voix tendre et basse et enivrée qui fait trembler mon âme : Tu es là. »

Il manque à ces poèmes d'être tous nécessaires et parfaits ; je sais que c'est malaisé, mais il l'aurait fallu pour que ce livre soit vraiment une œuvre ; trop de facilité, tant pour l'expression que pour le sentiment, pas assez de large évocation, pas assez de fini dans la forme.

Je pense, ô Sylvius, que tu fus charmé, mais nous ne sommes pas Sylvius, et ce livre restera *Le Livre pour Toi.*

ALBERT AUTIN. *Boulard et Nénette* (BERNARD GRASSET).

Monsieur l'abbé Etienne Boulard est précepteur du jeune vicomte René de la Morinière, dit familièrement Nénette ; c'est l'occasion pour M. Autin, qui semble un cicerone encore novice, de nous promener aimablement à travers cette éducation ; ce n'est pas que ce soit ennuyeux, ce n'est pas non plus passionnant ; les meilleures parties du roman sont quelques silhouettes assez finement tracées. L'auteur, qui semble avoir des opinions sur l'éducation des jeunes hommes, y consacre quelques chapitres écrits comme de bons articles de journaux ; il ne semble pas s'être ennuyé à composer son romain, il ne semble pas s'être amusé beaucoup ; nous non plus. Le style est indifférent. En somme, c'est un essai très vague, mais qui permet d'attendre quelque chose.

P. VIGNÉ D'OCTON. *Le Pélerin du Soleil* (BERNARD GRASSET).

M. Vigné d'Octon qui est loin de son coup d'essai, n'est sans doute pas encore à son coup de maître ; sans doute aussi son Pélerin du Soleil a-t-il des arrières-cousins dans le *Barnabé* de Ferdinand Fabre et même le *Bouscapié* de ce noble Léon Cladel que l'auteur évoque avec émotion. Mais il nous donne dans une langue aisée et limpide, une idylle simple, vivante et noble, toute parfumée de soleil et de fraîcheur, qui se lit d'une âme légère, et dont on garde quelque joyeuse et tendre clarté ; ça ne renverse rien ni personne ; mais je donnerais plusieurs volumes de bavardages mondains pour l'histoire de Cantagrel, le bon vendeur d'almanachs qui courut avec son âne Bardot les garrigues du Quercy, lisant son Virgile, et apprenant aux *pacants « à l'aimer celui qui fit notre montagne si belle »* et « *ensuite, à chérir la glèbe, notre mère à tous, notre douce et inépuisable nourrice, celle qui, aux centres des créatures abolies, emprunte notre pain quotidien afin que, par cette communion, se perde l'orgueil de l'espèce humaine, et que les êtres d'aujourd'hui n'oublient pas ce qu'ils doivent aux races mortes.* »

MARC LE GUET. *Les contes du Pays noir* (LYON).

Un fort volume de contes, édité en province, sur le plus sale papier de journal, et sous une couverture ridicule : c'est plus qu'il en faut pour vouer un livre aux plus tenaces poussières des fonds de librairies. Ajoutez que la moitié en est regrettable, par un semblant d'audace qui n'est que du mauvais goût, et une déplorable facilité à accepter les plus plates histoires. Et ce livre n'en est pas moins d'une originalité rare dans sa matière, dans le détail du style et dans la conception d'ensemble ; car de la trame, souvent grossière, des anecdotes, se forme un tissu solide, parfois brillant, de la confusion brumeuse sortent les grands traits d'un tableau : et la médiocrité des faits divers se hausse à une grandeur presque épique : c'est la vie misérable, triviale et burlesque de Saint-Etienne, la ville sans passé ni avenir, sans lumière et sans joie. Chacune des nouvelles, encore une fois beaucoup trop nombreuses, qui composent ce volume, ont leur vie propre, mais toujours en harmonie avec la note dominante ; la langue est pure et vigoureuse. Je crois que de ce livre élagué, émondé, purifié, et rhabillé proprement, l'auteur pourra faire une œuvre belle.

MARC STÉPHANE. *Contes affronteurs*. (CATINES DU PAMPHLÉTAIRE).

La lecture de Marc Stéphane n'est décidément pas un passe temps de gens pressés ; la plus tourbillonnante syntaxe charrie les mots les plus hurluberlus, argotiers ou pédants, d'un bariolage du reste assez riche et cocasse. Faut-il être effrayé, ou réjoui ? Les intentions de l'auteur sont mystérieuses. C'est un recueil de trois contes dont l'un (*une diabolique histoire*) comprend les trois quart du volume ; celui-là, si la forme en était moins *affronteuse* (ce qui n'enlèverait rien à sa vigueur ni à son éclat), s'il avait vingt pages au lieu d'en avoir cent vingt, serait peut-être un chef-d'œuvre dans l'horreur, égal à certains des plus troublants contes de Poë, de Balzac, ou de Barbey, mais avec une franche et bien personnelle saveur : un mort exécrable et farceur persécute un vivant, et c'est diabolique en effet, mais avec à la fois trop de longueurs et pas assez de continuité, la douce Violette est malheureusement possédée par l'affreux démon Isaias ; et nous, malheureusement, ne sommes pas assez possédés par Marc Stéphane.

ROGER LALLI. *Le Vrai Voyage*, (FÉLIX SAGERET).

Le romancier de l'*Eclosion* ne veut lui même donner qu'une valeur de divertissement à ces notules plaisantes et légères : nous ne serons pas plus royaliste que le roi.

MARCEL MARTINET.

LITTÉRATURE

Léon Bloy : *Le Sang du Pauvre* (Félix Juven, éd.).

M. Léon Bloy dans son dernier volume le *Sang du Pauvre*, dénonce les moyens de luxe par lesquels les Riches dépensent leur fortune, tandis que les pauvres crèvent de faim à leurs portes. Il y a de belles pages dans ce livre, entre autres : le chapitre intitulé Jésus-Christ aux colonies dans lequel l'auteur, après avoir invoqué la sublime figure de Christophe Colomb, flétrit éloquemment les horreurs qu'accomplissent nos colonisateurs modernes, le chapitre sur le *Système de la Sueur*, le passage sur les *Enfants Assistés*.

Ce titre, le Sang du Pauvre, est puissamment expressif ; en effet, c'est bien le sang du pauvre que sucent ces hommes de luxe, ces sangsues du peuple. Selon l'énergique expression du Père Eudes, ces catholiques qui ont oublié (ou plutôt qui n'ont jamais su) les paroles de saint Basile :

« N'êtes-vous donc pas un avare et un voleur, vous qui vous appropriez ce que vous avez reçu pour le communiquer à plusieurs ? Si l'on appelle voleur celui qui dérobe un habit, doit-on donner un autre nom à celui qui, pouvant sans se priver lui-même revêtir un pauvre, le laisse néanmoins sans vêtement ? Le pain que vous retenez chez vous et qui est superflu aux besoins de votre famille, est aux pauvres qui meurent de faim. Ce manteau que tu enfermes, c'est celui de celui qui est nu. »

« Je vous confie donc ce livre écrit par un pauvre à la gloire de la pauvreté, dit en terminant Léon Bloy à la Vierge Marie. S'il s'y trouve de l'amertume, Vous y mêlerez Votre Douceur, et s'il s'y trouve de la colère, Vous l'atténuerez par Votre Tristesse ». Ah ! certes, l'on comprend qu'un écrivain laisse échapper des cris de colère en retraçant de pareils faits, n'y a-t-il pas du reste de saintes colères, mais dans le livre de M. Bloy il y a plus que de la colère, il y a parfois de la haine, c'est là le gros défaut du *Sang du Pauvre*.

Des paroles telles que celle-ci : « Le riche est une brute inexorable qu'on est forcé d'arrêter avec une faulx ou un paquet de mitraille dans le ventre... » et cette autre : « Ah ! je sais bien que la richesse est le plus effrayant anathème, que les maudits qui la détiennent au préjudice des membres douloureux de Jésus-Christ sont promis à des tourments incompréhensibles et qu'on a pour eux en réserve la Demeure des Hurlements et des Epouvantes. Oui, sans doute, cette certitude évangélique est rafraîchissante pour ceux qui souffrent en ce monde », sont des paroles de haine qu'un chrétien ne peut admettre, n'en déplaise au très ca-

tholique M. Léon Bloy qui semble oublier que Jésus-Christ sur la croix priait pour ses bourreaux.

BARBEY D'AUREVILLY : *Joseph de Maistre. — Blanc de Saint Bonnet. — Lacordaire. — Gratry. — Caro* (Bloud, éd.).

Nous ne saurions trop féliciter la Librairie Bloud qui vient de publier, dans sa collection des *Chefs-d'œuvre de la littérature religieuse*, un second volume consacré à Barbey d'Aurevilly, réunissant cinq des principales critiques du grand écrivain. Les plus beaux chapitres de ce volume sont la critique sur les conférences à Notre-Dame de Lacordaire et celle sur le livre *De la connaissance de Dieu* du Père Gratry.

VICTOR EMILE MICHELET : *Villiers de l'Isle-Adam* (Librairie Hermétique, éd.).

M. Victor-Emile Michelet vient de publier sur le grand Villiers de l'Isle Adam une plaquette intéressante : par les souvenirs personnels qu'il retrace sur l'auteur d'Axel.

Entre autres traits instructifs M. Michelet raconte que Villiers de l'Isle Adam et Barbey d'Aurevilly se connurent. « D'Aurevilly avait critiqué vertement son cadet, raconte-t-il, lui reprochant de n'être pas à la hauteur de son nom. Villiers avait répondu vigoureusement. Ils ne se connaissaient pas. Beaucoup plus tard, vers 1885, un ami commun, — Huysmans, si mes souvenirs ne m'abusent, — les mit en présence. Ils se reconnurent faits pour s'entendre. Je ne les vis point ensemble, à mon regret ; mais chacun d'eux me parla de l'autre avec chaleur ».

Il est à regretter que M. Emile Michelet n'ait pas plus approfondi la pensée de Villiers de l'Isle Adam, pensée difficile à connaître entièrement et qui n'a pas encore été étudiée comme elle mériterait de l'être.

JOUBERT : *Pensées* (Bloud, éd.).

Les *Pensées* de Joubert ont au moins ce trait commun avec celles de Pascal d'être posthumes, et d'avoir été extraites de ses manuscrits par des amis dévoués. Le premier éditeur de ces *Pensées* a été Chateaubriand : l'édition qu'il en a procurée en 1838 n'a pas été mise dans le commerce, et elle est aujourd'hui à peu près introuvable. Pour diverses raisons qu'il expose dans son *Introduction*, M. Victor Giraud a cru devoir revenir à ce choix primitif qui lui a paru offrir, sous une forme moins dispersée et plus concise, tout l'essentiel de Joubert. Il a fait précéder la *Préface* de Chateaubriand d'une *Notice historique*, presque inédite, et fort précieuse, qu'Arnaud Joubert avait consacrée à la mémoire de son frère Tous ceux qui aiment Joubert et qui ne se lassent pas de lire ses *Pensées* seront heureux de cette occasion qui leur est offerte de faire plus ample connaissance avec l'exquis moraliste.

MARGUERITE BERTHET : *La Poésie Française à l'étranger, I Roumanie* (Gastein Serge, éd.).

Madame Marguerite Berthet vient de faire paraître un volume sur la poésie française en Roumanie dans laquelle elle étudie l'œuvre d'Hélène Vacaresco et celle de Julie Hasden.

PIERRE DE CRISENOY.

PHILOSOPHIE. SOCIOLOGIE

A. ALHAIZA. *Synthèse Dualiste universelle, cosmogonique, Biologique, Sociale et Morale et Culte spirituel.* (DARAGON, éd.).

Peu de nouveau en somme dans ce gros volume, si ce n'est une théorie cosmogonique, d'après laquelle la gravitation universelle serait produite par deux forces : une force centrifuge, intra atomique, essentielle à la matière, et une force centripète, extérieure à celle-ci, qui serait l'action du principe spirituel dans l'univers.

Il n'y a, en dehors de cette théorie, rien de bien original, si ce n'est l'erreur grossière de la co-éternité de deux principes antagonistes Esprit et Matière, « increés et aussi primordiaux l'un que l'autre. »

Le nombre deux, la dualité qui signifie symboliquement antagonisme, lutte, — et c'est bien dans ce sens que le prend M. Alhaiza — n'est pas un nombre d'éternité, ni de vérité ; car l'antagonisme, la lutte, la haine sont le produit de l'imperfection et du mal, tandis que l'Eternité est le domaine certain de l'harmonie, de la lumière, du Bien.

Malgré cette erreur primordiale et relativement originale, mais datant des Manichéens, M. Alhaiza se contente de reproduire la Biologie à la mode, et la Sociologie de Fourrier ; quant à la Religion, pour faire comme tout le monde, il vient nous en proposer une qu'il a forgée de toutes pièces.

Nous apprenons en effet, que le christianisme est « en déchéance », que c'est une religion « devenue caduque » et M. Alhaiza, reprenant une vieille thèse abandonnée ; maintenant, nous affirme, sans preuve, que le Christ n'a jamais existé, aussi notre auteur s'empresse de nous fabriquer une religion dualiste, qui sera le dernier cri en fait de religion,... jusqu'à la prochaine ; et du train où vont les fabricants de Religion cela pourrait bien ne pas être long !

La Religion dualiste sera une religion sans révélation ; l'âme survit au corps, mais perd sa personnalité, pour se confondre avec le principe spirituel ; ce que l'on ne sait pas,

c'est pourquoi l'on n'adore que le principe Esprit, à l'exclusion du principe Matière, puisqu'ils sont « incréés et aussi primordiaux l'un que l'autre ». Enfin le culte sera officiel et les prêtres fonctionnaires de l'Etat.

On le voit, c'est là une religion bien sage, bien raisonnable, débarrassée de toute exagération d'amour mystique, il n'y a là rien qui puisse effrayer, MM. Joseph Prudomme et Tribulat Bonhommet.

Nous avions eu déjà la Religion positiviste, la Religion moniste, voici maintenant la Religion dualiste ; il serait temps vraiment que l'hypertrophie d'orgueil qui sévit sur le monde philosophique arrêtât ses ravages ; il serait temps que paraisse une génération d'écrivains ayant conscience de leur simple mission, et ne croyant pas tous que l'humanité les a attendus dans les ténèbres et qu'ils apportent enfin la Lumière.

Kant a déclaré que le premier il fondait la philosophie critique seule source de vérité ; Hégel s'est écrié qu'il apportait le système de l'Absolu ; Nieztch voulait corriger l'Evangile, disant que si le Christ avait atteint un âge plus avancé il eût réformé sa religion dans un sens que lui, Nietzch, connaissait.

On n'en finirait pas s'il fallait citer tout ce que l'orgueil a fait dire de fou, même à de grands esprits ; quand donc les hommes sauront-ils reconnaître la vérité existante, et déclarer humblement qu'ils ne sont que ses servants et ses défenseurs, trop heureux s'ils pensent apporter une pierre, si mince fût-elle, à l'édifice de la Tradition Chrétienne.

ETIENNE LAMY. — *Au Service de Idées et des Lettres. Introduction de Michel Salomon* (BLOUD. éd.)

Voici un beau livre et par le fond et par la forme ; nous y voyons successivement un historien, d'une envergure qu'eût aimée Barbey d'Aurevilly, polémiste religieux sincère et clairvoyant, un sociologue sage sans routine, un portraitiste d'une fine psychologie, enfin un orateur d'un art délicat et vibrant ; et sous tous ces talents divers, ce que l'on devine, et ce qui attache, c'est une âme droite, sincère et passionnée.

C'est particulièrement dans les discours que l'éditeur a eu l'heureuse idée de reproduire, que nous pouvons sentir, de façon suivie, cette vibration toujours logique ; le discours *contre le projet Jules Ferry sur l'enseignement supérieur* et celui *sur le gouvernement de la République* sont pleins de vues nettes et quelquefois profondes ; le premier nous montre un rude lutteur qui malgré les interruptions fréquentes, rappelle à la majorité, avec une logique implacable, ses doctrines et ses théories.

Voici la péroraison de ce discours :

« En face de votre parti, messieurs, il est temps de relever le drapeau des libertés nécessaires, et vous ne nous le ferez pas abaisser que vous ne l'ayez salué, parce que nous avons pour nous, contre vous-mêmes, vos discours, votre passé, tout ce que vous avez fait dans ce pays pour le convertir à la liberté. Nous vous laissons invoquer contre nous l'ancien régime ; nous invoquons contre vous la Révolution française.

« Vous pouvez fouillez dans le passé, prendre les ruines de l'ancienne monarchie pour les fondements de votre démocratie ; nous ne voulons ni de Louis XIV sans principes, ni de Napoléon sans génie. Vous parlerez au nom du droit de l'Etat. Nous parlerons au nom des droits de l'homme, et nous laissons au pays le soin de décider entre nous. » (*Vifs applaudissements à droite et sur divers bancs au centre*).

Nous sentons là, comme dans le discours suivant une âme sincèrement éprise de liberté, de cette liberté dont il a dit : « La liberté ne se prend pas, elle s'apprend. »

Le style énergique souple et plein de relief, peut-être un peu monotone, est bien en rapport avec la pensée.

En résumé, le livre est digne du titre, et c'est là, semble-t-il, le plus bel éloge que l'on puisse en faire.

CARL DE CRISENOY.

LES REVUES

Il me manque un certain nombre de revues. Je viens cependant d'en lire 45. Quarante-cinq revues ! c'est effrayant le nombre de gens qui ont quelque chose à dire. On m'excusera donc d'être bref pour chacune.

Un mot d'abord pour signaler les meilleurs articles des revues théosophiques italiennes : dans *Ultra*, *l'Astrologie et le libre arbitre* par le professeur Buonamici et l'*Occultisme chaldaique*, conclusion de la longue étude que M. Agabiti a consacrée à ce sujet.

Luce e Ombra : l'Immortalité de l'âme d'après celui que M. Bruers appelle le plus grand psychologue vivant, William James et la suite de l'étude de M. Agabiti sur la *Philosophe Hypathie* où l'ou trouve un tableau d'Alexandrie avec ses platoniciens, ses néo-platoniciens et ses chrétiens au IVe siècle.

Du même Agabiti encore dans *Filosofia della scienza : la politique selon l'occultisme.*

—

Sous le titre *Occultisme et spiritisme*, *l'Echo du merveilleux* rend compte d'une conférence qui fut faite au cercle du Luxembourg par le père Berthet. La conclusion, un peu simpliste, en est qu'aucun fait de spiritisme n'a

jamais existé. Et l'*Echo du merveilleux* ajoute ingénument qu'il a été créé pour soutenir cette thèse.

—

Le Mercure de France : 1er février, Emile Bernard : *les palettes d'Eugène Delacroix* et sa recherche de l'absolu du coloris. Le résultat à atteindre dans une palette, c'est l'unité dans la diversité et vice versa. Delacroix travailla toute sa vie les couleurs ; pour lui : « la peinture est le métier le plus long et le plus difficile. Il lui faut l'érudition comme au compositeur, mais il lui faut aussi l'exécution comme au violon ». Et Emile Bernard cite encore cette phrase de Delacroix : « La nature est un dictionnaire, mais de même que celui qui copie le dictionnaire ne fait pas œuvre de poète, de même le peintre qui copie la nature se méprend ; il ne fait pas œuvre d'artiste. »

A graver en lettre d'or.

—

Mercure de France : 16 février : l'*Epicuréisme scientifique* par M. Léon Barthélemy. Résumons l'argumentation : Le public s'engoue pour la science à cause d'une promesse de bonheur, entrevue sous les voiles de l'utilité, qu'il n'est pas au pouvoir de la science de tenir — trop de perfectionnement exclusivement mécanique aboutit à la paralysie des forces créatrices de la société — exemple : l'aristocratie — elle a adopté la *strenua inertia*, la vaillante oisiveté du sport. — Ce sont maintenant les choses qui sont reines, l'inanimé commande à l'homme. C'est ce que M. Barthélemy appelle l'épicuréisme scientifique. Il semble avoir des opinions religieuses, spiritualistes, et des opinions sociales, anti-démocratiques. Parti du terrain religieux il vient aboutir en forçant un peu son argumentation, au terrain politique. Peut-être eût-il mieux fait de rester sur le terrain religieux.

—

Plusieurs revues ont parlé ce mois-ci de Léon Bloy.

C'est dans le *Mercure de France*, M. André Dupont, qui cite le *Salut par les Juifs* avec ce commentaire : « couronne d'or tachée de sang qu'il posa sur le front d'Israël. J'aurais préféré couronne tachée d'or. M. Dupont conclut que la puissance des œuvres de Léon Bloy sur certaines âmes est si grande qu'elle pourrait transformer un riche lourd de malédictions en un de ces pauvres qui, selon le mot de Dante, se cache dans la lumière.

Dans *les Flèches* autre langage : Léon Bloy publie tous les trois ou quatre ans un volume pour « engueuler » ses ennemis et nommément le curé de sa paroisse, son proprio, Huysmans, ses femmes de ménage, la plupart de ses fournisseurs, tous ses amis de la période précédente. Léon

Bloy est surtout le mendiant ingrat. Il réclame à ses admirateurs une liste civile.

L'auteur de ce petit article s'attend à être puni par une note vengeresse de ce goût : « Mars 1910. Un article anonyme — ô courage ! — d'un niais qui ne me comprend pas et qui, cependant, se croit chrétien, peut-être La pensée de ce salaud devait, plus que les clous et le fiel et la lance torturer Notre Seigneur sur son gibet ».

— *La Flamme* cite au contraire avec affection pieuse et admiration le jugement enthousiaste de Barbey d'Aurevilly sur Bloy. Elle reproduit un article où Léon Bloy venge Barbey du monument de Rodin, au profit de MM. Delaroche, auteur, paraît-il, d'un monument remarquable au connétable des Lettres.

Le reste du numéro de *la Flamme* est consacré à Edmond Rostand, auteur d'une pièce récemment jouée à la Porte Saint-Martin. M. Jacques Servy, Louis Roubaud et Paul Gault se sont mis à trois pour venger les grands méconnus qui furent de grands artistes. Je veux retenir tout spécialement cette phrase de M Servy sur *la Samaritaine* : « A ce monnayeur de l'émotion fausse et du vers prostitué il fallait encore que le calvaire servît de tréteau. »

—

La Phalange : Paul Adam y prend la défense de la fécondité littéraire. Le fait d'écrire peu ne détermine pas la perfection, dit-il.

Une étude de Jean Florence : *de l'Individualisme de Han Ryner*.

— *Les Marches de l'Est* publie des *Lettres inédites de Verlaine* et une monographie, avec de très belles illustrations de Saint Maurice d'Epinal.

— *L'Ile sonnante* (André Salmon : *poèmes* ; Paul Hyppolyte Bernier ; *le Calepin du poète cocher* ; Charles Callet : *Vers libres et littérature*).

— *Le Divan* (Jean Florence : *Francis James* ; Louis Thomas : *Croquis d'Allemagne*).

— *Pan* (Emile Verhaeren : *Jour d'hiver* ; Victor Litchfousse : *Basvolet* ! Marcel Rieu : *les Saltimbanques*, une satire de grande allure).

— *Le Feu* (Albert Erlande auteur de romans remarquables y publie une Hécube ennuyeuse).

— *Le théâtre d'Action d'Art* réédite un article de Barbey d'Aurevilly sur Balzac.

— *Le Thyrse* : une intéressante conférence de Joao de Barros sur le lyrisme portugais, avec des exemples de poèmes traduits.

— *La Coopération des idées* : M. de Herme y fait une analyse détaillée de la *porte étroite* d'André Gide.

— *La Rénovation Esthétique* (Emile Bernard : *Paul Fort*; André Salmon : *le Vieux pâtre*; Albert de Bersaucourt : *Crépuscule au Jardin*).

— *L'Art libre* (Henri de Régnier : *Feuillets*; Alexandre Mercereau : *A la mémoire de Charles-Louis Philippe*; Henry Derieux : *Emile Verhaeren*; William Ritter : une remarquable chronique slave).

— *Le Beffroi* : Léon Bocquet : *Walt Whitman*.

— *Isis* : René Arcos y loue Paul Castiaux et Charles Moullié, Louis Thomas, poète.

— *La Revue des Lettres et des Arts* : un poème qui est peut-être le meilleur de Philéas Lebesgue : *le Forgeron*.

— *Occitania*, fondé pour soutenir le côté social du félibrige.

— *La Société nouvelle* : Léon Legavre y poursuit son attaque de la théâtromanie ; ce chapitre est l'histoire du comédien.

— *Les Rubriques Nouvelles* : Nicolas Beauduin ; *l'Hymne du délivré* : poème ; Aux théâtres, miracle, Albert Acremant défend Chantecler.

— *La Revue des Poètes* : y lire la petite correspondance.

—

Reçu encore : *l'Amitié de France*, *les Actes des poètes*, *l'Initiation*, *l'Hexagramme*, *Paris-Coulisses*, *Arlequin*, *les Visages de la Vie*, *Propos*, *Stentor*, *la Raison catholique*, *la Revue Mensuelle*, *le Penseur*, *les Pages modernes*, *le Bulletin du Foyer*, *la Veillée d'Auvergne*, etc. etc. etc.

Ouf !

FERNAND DIVOIRE.

FRAGMENT d'une lettre adressée à *M. Fernand Divoire* à propos de son article, BÉALE-GRYNE, paru dans notre numéro de janvier.

. . . .

Vous ne me taquineriez pas au sujet du genre que j'attribue au mot « couple »,(1) si j'avais pu vous faire remarquer que je ne détermine pas le sexe des deux très jeunes oiseaux, dont j'annonce le bonheur futur. Je puis donc écrire *une* couple (synonyme de *paire* que l'on peut employer sans distinguer s'il y a mâle et femelle), comme je disais que j'ai vu, sur l'aire d'une basse-cour, une couple de pigeons. Cependant, m'approchant de ceux-ci, je pourrais reconnaitre s'ils sont là mâle et femelle, et s'il me faut maintenir mon affirmation et dire à celui qui veut les vendre : « UNE COUPLE de pigeons ne sont pas suffisants pour le diner de six personnes » (Guizot) ; ou rétracter ceci et dire à l'aviculteur, donnez-les moi : « UN COUPLE de pigeons est suffisant pour peupler une volière » (Guizot).

(1) « *L'Occident*, n° de septembre, p. 137 ; et Béale-Gryne, (volume de luxe) p. 123

Si j'avais voulu faire pressentir que j'entendais que ces deux oiseaux fussent mâle et femelle, susceptibles de s'accoupler dès qu'adultes, j'aurais écrit : « Ce couple devait vivre pour s'échapper, voler et chanter », puisque, par extension, dit Littré, on peut dire : « Un couple de chiens, de pigeons, mâle et femelle ».

Je suis entendu et absous, n'est ce pas, mon cher Monsieur Divoire ?

Très cordialement à vous,

Jean de Bosschère.

Le Gérant, P. VULLIAUD Imp. Daniel-Chambon, St-Amand (Cher).

Vulliaud

INTRODUCTION

Réponse à M. Moreau.

I. La morale de l'Action française

Dans une première partie nous examinerons la doctrine morale de l'*Action Française*. M. Moreau a essayé de la justifier. Nous le suivrons sur son terrain. Oubliant et négligeant les injures, nous n'omettrons aucune de ses raisons. Nous citerons, à quelques lignes près, tout son article, pour le discuter sans colère (1). Nous espérons bien que devant nos preuves la cause sera entendue.

Cette doctrine est ouvertement professée par des athées et des agnostiques. Mais elle a capté la confiance de certains catholiques, nous le verrons, et les autres qui adhèrent au groupe n'ont jamais protesté contre ses applications logiques à la politique dans son rapport avec la morale. La question si opportune et si précise que posait l'année passée M. Vialatoux demeure entière.

« Je suis désireux de savoir, interrogeait-il, s'il y a, en effet, à l'*Action Française*, diversité de postulat moral et religieux dans l'étude de cette « physique politique » qui constitue son terrain spécial. Car il faut bien, n'est-ce pas, qu'en tout domaine on apporte, consciente ou inconsciente, sa petite conception de la nature, sa petite philosophie de l'homme. Il faut bien, par exemple, qu'on fasse de l'homme une simple force parmi les forces du monde, et devant être traitée comme l'une d'elles, ou au contraire un être à part, à distinguer et à sauver, même en ce monde, des autres forces du monde, des autres biens de la terre ; en d'autres termes, que cette façon de regarder le monde soit païenne ou soit chrétienne. Trouve-t-on l'une et l'autre à l'*Action Française* ? Y a-t-il, à l'*Action Française*, deux façons d'aborder la matière politique : celle des croyants et celle des incroyants ; celle des païens et celle des chrétiens ? »

Nul des intéressés ne s'est présenté pour répondre à ce

(1) Nos citations de M. Moreau seront toutes en lettres italiques et les soulignements de ces citations en lettres ordinaires.

pressant interrogatoire et satisfaire une très légitime curiosité.

On le sait. Les athées et les agnostiques ne représentent pas la majorité numérique à l'*Action Française*. Mais qui les connaissant voudra nier qu'ils n'y soient la majorité dynamique, la majorité des audacieux, des entreprenants, des intelligents, des dirigeants et donc des écoutés ? Les autres gravitent autour d'eux comme des élèves dociles et enthousiastes autour de maîtres vénérés. « A ne pas vouloir inutilement subtiliser, écrivait, il y a quelques années un collaborateur de l'*Action Française*, on voit que les nationalistes se séparent en deux catégories nettement déterminées : les Catholiques et les Libertins. Les Libertins sont inférieurs par le nombre, *mais grâce à leur Maurras et quelques-uns de ses amis, ils savent remédier à ce désavantage* (1) ».

Les choses n'ont pas changé depuis. Des hommes d'un talent incontestable, *Maurras et quelques-uns de ses amis*, enveloppent de leur influence l'esprit de jeunes catholiques. A la longue, goutte à goutte, plus ou moins facilement suivant le degré de résistance de leur foi ou de leur philosophie spiritualiste, ils leur persuadent ou leur persuaderont que l'ordre social qu'ils rêvent de réaliser est réalisable sans Dieu.

C'est là en effet le fond de la doctrine des maîtres. Ils l'enseignent discrètement dans les chaires d'Auguste Comte ou de Sainte-Beuve, ils la diluent à dose habilement combinée, imperceptible pour des yeux inexpérimentés, dans leurs revues, leurs journaux, ou leurs actes politiques.

Nous montrerons, ensuite *et avec des textes*, toujours en répondant aux raisons de M. Moreau, quelle déformation la doctrine néo-positiviste doit faire subir et en réalité fait subir au sens chrétien. Nous indiquerons les graves dangers d'une collaboration intime et constante de catholiques avec des athées positivistes.

Nous visons ici à l'utile plus qu'au brillant. Nous multiplierons donc les subdivisions, nous éviterons dans la mesure possible les dissertations compliquées, nous parlerons la langue de tout le monde. C'est au grand public que nous nous adressons et, voulant en être compris, nous sacrifierons beaucoup à la clarté.

Ajoutons que nous avons fait contrôler toutes nos citations. Si nous nous sommes trompés, notre bonne foi est entière. Nous aimons profondément les personnes et nous sommes bien sûrs de n'obéir à aucun sentiment de haine et

(1) Cavalier, *Action Française*, t. IV, p. 285.

de parti pris politique. M. Maurras se fût contenté d'exposer avec ses amis agnostiques, les idées de son positivisme monarchiste qu'il croit renouvelées de Comte, de Taine, de Renan et de Bonald, nous aurions admiré en lui un de nos meilleurs écrivains, un grec raffiné, un esprit géométrique,un Veuillot païen,tout en regrettant son incrédulité ; nous aurions même profité de quelques leçons utiles. Mais on a voulu davantage. Des positivistes se sont établis directeurs de la conscience de catholiques. Ils ont combattu injustement et violemment des catholiques qui refusaient d'emboîter le pas derrière eux.Peuvent-ils s'étonner qu'on examine leurs titres à la dictature ?

I. L'AMORALISME DE L'ACTION FRANÇAISE

I. PLUSIEURS DES DIRIGEANTS INTELLECTUELS DE L'*Action Française* ONT ÉTÉ ET SONT ENCORE NON SEULEMENT AGNOSTIQUES MAIS *athées déclarés*.

Elle est donc inexacte pour eux cette observation de M. de Montesquiou qui n'a pas été faite sans motif : « Quant aux athées, ce qui les distingue principalement des positivistes, c'est qu'ils discutent la cause première des choses, alors que le positiviste s'interdit sur ce sujet toute discussion en tant que recherche inaccessible (1) ».

Constatons d'abord que l'athéisme déclaré était bien la position prise par A. Comte, ce maître vénéré. Au pied de sa chaire j'aperçois se pressant à côté des néo-monarchistes, non moins fidèles et enthousiastes qu'eux, tous nos jacobins antichrétiens, tous nos matérialistes. Il donne aux uns des raisons pour fonder et défendre une république démocratique anticléricale et aux autres des raisons pour établir une monarchie antidémocratique protectrice du catholicisme (2).

Ecoutons l'oracle commun de dévôts si peu d'accord en politique. Il proclame que la science a établi que le verset *Cœli enarrant gloriam Dei* n'a plus de valeur.

« Pour les esprits étrangers à l'étude des corps célestes, quoique très éclairés d'ailleurs sur d'autres parties de la philosophie naturelle, l'astronomie a encore la réputation d'être une science éminemment religieuse, comme si le fameux verset : *Cœli enarrant gloriam Dei* avait conservé toute sa valeur. Il est certain,

(1) De Montesquiou. *Action Française*, 15 juillet 1900.

(2) C'est le sort de grands penseurs de voir leur doctrine tiraillée dans les sens les plus opposés.Comte n'y a pas échappé. Il serait aussi facile de renverser avec ce qu'il a écrit les constructions de nos néo-monarchistes que celles des démocrates échevelés. Ce profond réaliste est travesti par les partis incapables de voir sereinement la vérité sociale si complexe.

ainsi que je l'ai établi, que toute science réelle est en opposition radicale et nécessaire avec toute théologie, et ce caractère est plus prononcé en astronomie que partout ailleurs, précisément parce que l'astronomie est pour ainsi dire plus *science* qu'aucune autre, suivant la comparaison indiquée ci-dessus. Aucune n'a porté de plus terribles coups à la doctrine des causes finales, généralement regardée par les modernes comme la base indispensable de tous les systèmes religieux, quoiqu'elle n'en ait été, en réalité, qu'une conséquence. (1).»

Ceux qui prétendent que les phénomènes dépendent d'une volonté supérieure sont dans l'erreur. Comte délare qu'il s'acharne à

« contribuer à affranchir irrévocablement la raison humaine de toute tutelle théologique ou métaphysique, en montrant les phénomènes les plus généraux comme exactement assujettis à des relations invariables, et ne dépendant d'aucune volonté, en représentant l'ordre du ciel comme nécessaire et spontané. (2).»

Cet ordre du ciel et de l'univers ne prouve rien :

« Si, entre certaines limites, tout est nécessairement disposé de manière à pouvoir être, *on chercherait néanmoins vainement, dans la plupart des arrangements effectifs, des preuves d'une sagesse réellement supérieure, ou même seulement égale à la sagesse humaine.* (3) ».

Formés à cette école, certains dirigeants de l'*Action Française*, et non les moindres, étalent hardiment leur athéisme. En les écoutant ici et ailleurs n'oublions pas que, de leur aveu, ils n'ont jamais varié dans la profession de leur doctrine religieuse et morale. Le ton seul a pu s'adapter aux circonstances (4).

M. Jules Soury « un illustre savant nationaliste (5) » qui depuis a quitté l'*Action Française*, non parce que athée mais parce que républicain, écrivait dans le tome IV de la *Revue*, p. 613-614.

« Le théologien et le métaphysicien partent d'un pied léger pour le pays des rêves et construisent Dieu et l'âme, avec de vaines ombres projetées sur les seules réalités phénoménales de l'entendement. Il faut bien, quoiqu'on en ait, se rendre à l'évidence. La science... qui professe ne rien savoir des origines du monde et de la vie paraît seule digne d'occuper une pensée virile, dédaigneuse des rêveries et des espérances de l'homme inculte et sans critique. »

(1) Cours de Philosophie Positive.
(2) Ibidem.
(3) Cours de Philosophie Positive. Edit. Schleicher t. III, p. 242, note.
(4) *Correspondant*, 10 juin 1908. — *A F.* 1er février 1908, p. 242.
(5) Expression de M. Moreau, *A. F.* 15 oct. 1909, p. 280.

Pour Hugues Rebell « la plus grande qualité de Dieu, c'est de ne jamais se laisser voir (1) ». Voici expliquée la naissance de l'idéal Dieu.

« En présence des accidents incompréhensibles causés par la nature, l'idéal Dieu a pris naissance, d'abord grossier fétiche que le panthéisme a transformé et que le mysticisme a ensuite anthropomorphisé » (2).

D'après le même auteur : « La raison pure dégagée de toutes circonstances de personnes des temps, des lieux, nous conduit à travers les leçons de l'histoire à la négation de la Patrie comme à la négation de Dieu (3) ». On fait des vœux pour la coalition des athées et des catholiques et voici contre qui : « Contre les entreprises de la coalition monothéiste (Juifs, Protestants, Néokantiens, Deistes, Mystiques et Gnostiques (???) de tous bords), il faudra que l'esprit français se défende avec énergie. Je souhaite qu'on voie s'effectuer alors » la conjonction nécessaire des athées et des catholiques (4) ». Qu'entend l'auteur par ces « Gnostiques »? à qui les oppose-t-il ? On voudrait le savoir.

L'idée monothéiste est dangereuse en politique ; elle fait obéir à Dieux plutôt qu'aux hommes

« En dépit du grand préjugé que l'autorité de Voltaire fait régner en France, c'est une question de savoir si l'idée de Dieu, du Dieu unique et présent à la conscience, est toujours une idée bienfaisante et politique

Les positivistes font observer avec raison que cette idée peut aussi tourner à l'anarchie. Trop souvent révolté contre les intérêts généraux de l'espèce et des sous-groupements humains (patrie, caste, cité, famille), l'individu ne s'y soumet, en beaucoup de cas, que par nécessité, horreur de la solitude, crainte du dénûment : mais si dans cette conscience naturellement anarchique, l'on fait germer le sentiment qu'elle peut nouer directement des relations avec l'être absolu, infini et tout-puissant, l'idée de ce maître absolu et lointain l'aura vite éloignée du respect qu'elle doit à ses maîtres visibles et prochains : *elle aimera mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.*

... Il ne devrait y avoir qu'un cri parmi les moralistes et les politiques sur les dangers de l'*hypocrisie théistique*. Si pour un instant, elle donne à chaque individu quelque ardeur et quelque ressort, ce n'est qu'une apparence ; cette passagère excitation de l'orgueil ne vaut pas tous les maux qu'elle fait, puisqu'elle décompose et dissout tous les éléments de la communauté des hommes, non seulement l'Etat et ses modes divers, mais aussi la science, mais jusqu'à la pensée. L'individu perd de la sorte, outre les conditions de sa vie élémentaire, ses ornements et ses plaisirs supérieurs.(5) »

(1) *Act. Fr.* t. III, p. 906.
(2) Caplain-Cortambert, *A. F.* t. I, p. 328.
(3) *A. F.*, t. I, p. 31.
(4) J. Bainville, professeur à l'Institut d'*A. F.* — *A. F.* t. V, p. 239.
(5) Ch. Maurras, *Trois idées politiques* 1898, p. 59.

On nous parle de « l'athéisme bienfaisant » qui sauve les peuples en chassant le surnaturel et le mystique.

« Il peut arriver à tout peuple de périr ou de se ruiner, mais à un doigt de cette extrémité certaines nations se reprennent. Elles songent à elles-mêmes. Entre tous les devoirs, *s'il y a des devoirs*, le plus clair et le plus fort leur semble de vivre. Elles recherchent donc les conditions de la vie politique, sans aucun égard aux chimères et aux superstitions qui leur travaillaient l'esprit. Un réalisme salutaire, *un athéisme bienfaisant*, leur fait chasser le surnaturel, le mystique (1) ».

Après cela on comprendra sans peine pourquoi le même Maurras estimait dangereux que Brunetière crût en Dieu :

« M. Brunetière se rapproche, on ne dit plus seulement *du catholicisme politique* et de la tradition romaine, mais du *dogme chrétien*. N'a-t-il pas annoncé ou peu s'en est fallu, dans une réunion politique qu'il croirait en Dieu l'an prochain ? On se demande s'il est tout à fait certain de cette croyance future. Si elle naît durera-t-elle ? *Si elle dure suffira-t-elle à remplacer les garde-fous de premier ordre qui longtemps ont tenu la vagabonde humeur de cet esprit fantasque ? La foi métaphysique ne sera-t-elle point plutôt le stimulant de ses ambitieuses folies* (2). »

Et l'on verra l'influence d'A. Comte sur la mentalité du premier Docteur de *l'Action Française*, en rapprochant de ce qu'il vient de dire, ces paroles du fondateur du positivisme.

« La politique théologique ou rétrograde, qui n'a de prétentions qu'à l'ordre, est devenue, à vrai dire, aussi essentiellement perturbatrice aujourd'hui, quoique d'une autre manière que la politique métaphysique ou révolutionnaire (3) ».

Rémy de Gourmont pouvait donc écrire il y a quelques années ces lignes caractéristiques. Elles gardent leur signification et leur actualité. « C'est par hasard qu'en France aujourd'hui, la monarchie et la religion, la république et l'irréligion se trouvent liées. *Monarchiste et athée, cela va merveilleusement ensemble*. Il y a de la naïveté à penser qu'un incrédule doive être républicain, on se demande pourquoi. » Il n'y a, en effet, poursuit l'ami de Jules Lemaître, que l'optimisme le plus niais et le cynisme le plus résolu à exploiter cette niaiserie, qui puisse de l'irréligion et même de l'athéisme conclure à la République et par delà à l'Etat socialiste, lequel ne saurait subsister que par la sublime vertu et le miraculeux désintéressement de tous ses membres (4) ».

Pour M. Vaugeois « la moralité française est faite d'équi-

(1) Ch. Maurras, *A. F.*, t. I, p. 503.
(2) Ch. Maurras. *Revue Encyclopédique* an. 1899 p. 108.
(3) A. Comte. *Cours de Philosophie Positive*. Edit. Scheicher, t. VI, p. 23.
(4) Jules Lemaître et son ami p. 60-61. Brochure annotée par Ch. Maurras.

libre pratique : elle peut-être *athée.* » Et la moralité anglaise ou chinoise ?

II. UN PLUS GRAND NOMBRE DE DIRIGEANTS INTELLECTUELS DE L'*Action Française*. 1° N'ADMETTENT PAS DE MÉTAPHYSIQUE ET SONT AGNOSTIQUES. — 2° NIENT LA CONSCIENCE. — 3° EXCLUENT DE LA POLITIQUE ET DE LA SOCIOLOGIE LE POINT DE VUE MORAL. — 4° REFUSENT D'ADMETTRE UNE VÉRITÉ MORALE. — 5° SONT DES NATURALISTES : — SOUMETTANT L'IDÉE AU FAIT — AYANT UNE IDÉE FAUSSE DES LOIS NATURELLES — NE POUVANT SE DISCULPER DE FATALISME — FORCÉS A N'ADMETTRE D'AUTRE DROIT QUE CELUI DE LA FORCE — ACCEPTANT LE « PAR TOUS LES MOYENS » DANS LE SENS LE PLUS VIOLENT ET LE PLUS ANTIMORAL. — 6° SONT DES NIETZSCHÉENS.

1° Horreur de la métaphysique. Agnosticisme moral

Ici encore on ne fait que suivre Comte :

« Le maître souhaite, dit l'élève qui le cite textuellement, la concentration des discussions philanthropiques et sociales entre les positivistes et les catholiques en traitant, d'un commun accord, les protestants, les *déistes* et les sceptiques *en un mot tous les métaphysiciens comme des brouillons incurables* (1)... »

« Rejeter tout dogme métaphysique », c'est « rejeter tous les principes révolutionnaires ».

« Pour aboutir aux mêmes conclusions que nous, à savoir qu'un seul régime était positif et que ce seul régime était le régime traditionnel et héréditaire de la monarchie...il suffit de rejeter d'abord de son esprit *tout dogme métaphysique* et par conséquent tous les principes révolutionnaires (2) ».

Les discussions de métaphysique sont des pertes de temps.

« Discuter si l'individu est postérieur ou antérieur à la famille peut intéresser les amateurs d'antiquités préhistoriques ou *les métaphysiciens de toute école*, mais la politique doit écarter cette recherche car elle lui fait perdre son temps (3) ».

Pourquoi M. Maurras a-t-il hâté la dissolution de la religion révolutionnaire ? M. Moreau le lui dit :

« *Cette fatale mise en question et cette inéluctable dissolution dans nos consciences, de ce qu'on pourrait appeler la religion révolutionnaire, seul un monarchiste de votre sorte* (*Ch. Maurras*) *pouvait la hâter, par l'exemple qu'il nous offrait d'une intelligence aussi exempte des anciens mysticismes que des nouveaux, négligente du fameux « droit divin » autant que du « contrat social ». Vous nous donniez à pressentir un positivisme parfait* (*1*) ».

---

(1) de Montesquiou, *A. F.* 15 juillet 1906, p. 130.
(2) de Montesquiou *A. F.* 15 mars 1905, p. 429.
(3) Bernard de *Vesins* *A. F.* 15 déc. 1905 p. 337. Remarquons au passage que M. de Vesins est catholique.

Qu'exige de l'Etat ce positivisme ? M. Moreau répond encore qu'il n'a pas à se préoccuper de morale ayant des fins purement temporelles.

« *Les esprits positifs ne demandent pas à l'Etat de réaliser un « idéal » quelconque, sinon sa propre durée ;* ils ne veulent point d'un conformisme moral ; *ils réclament toutes les libertés utiles, et n'abandonnent à l'Etat que la liberté politique, qui le perd et ne leur sert à rien. Leur plus sûre caractéristique est dans leur tendance décentralisatrice, et dans leur adhésion à cette formule comtiste de la « suppression des budgets théoriques ». C'est qu'ils déplorent également la ruineuse faiblesse de l'Etat et l'incroyable tyrannie de l'Administration. Si le tout a nécessairement découlé des principes de 89, aussi volontiers que Renan lui-même, ils renoncent à ces faux dogmes.*

« *Voilà les conclusions qui se sont imposées, au cours de l'affaire Dreyfus,* aux esprits que n'occupait aucune survivance théologique. *Un texte significatif va, par contraste, en mieux fixer le caractère. « Je ne puis m'empêcher » disait récemment le plus ingénu des Monod « de remarquer avec quelle admirable unanimité, « à bien peu d'exceptions près, tous les* philosophes *de France se « sont montrés idéalistes dans notre grande crise, je veux dire dé- « voués à la noble idée du juste et du vrai, laissant les historiens « se partager en deux classes : ceux qui s'en tiennent superfi- « ciellement au culte de l'ordre extérieur, de la prospérité ma- « térielle et du panache, ceux qui sont dignes d'être appelés aussi « des philosophes ».*

« *Ce plaisant galimatias n'indique-t-il pas un esprit tout* embrumé de superstitions ? *Appellera-t-on philosophe tout songe creux qui se complait parmi les* hypothèses gratuites et les postulats inutiles ? *Il faut l'avouer, ce nom conviendrait alors aux prétendus penseurs qui méprisent les lois historiques,* aux divers théocrates qui méconnaissent les fins purement temporelles de l'Etat, *aux humanitaires qui négligent les nécessités contemporaines,* aux messianistes qui rêvent d'une nature « améliorée » ; *à tous les ennemis « de l'ordre extérieur, de la prospérité matérielle et du panache ». Mais ces trois objets sont précisement les seuls dont les partisans réfléchis de la liberté des consciences demandent que l'Etat s'occupe.* Seule, une théocratie pourra connaître d'autres soins, *et « notre grande crise », comme dit M. Stapfer avec familiarité, nous a révélé* que de l'Etat nous ne haïssons rien, sinon les empiètements d'ordre théocratique. *Moyennant ces définitions, on préférera toujours au pédantisme légalitaire* un arbitraire intelligent (2) ».

Et voici ce qu'écrit M. Moreau dans le compte-rendu d'un livre de M. de Gaultier dont il dit : *« On avouera qu'on ne rencontre pas souvent une dialectique aussi libre, une morale aussi conforme à l'esprit scientifique.»*

---

(1) L. Moreau, Lettres à Maurras, *Enquête sur la monarchie*, 2e fasc., p. 15.

(2) Lucien Moreau, *Ibidem*, p. 22-23. Dans la note dont M. Maurras fait suivre la lettre de M. Moreau se trouve cette observation : « Ce que Lucien Moreau appelle nécessités physiques, ce que j'appellerai

« *M. de Gaultier nie radicalement non seulement la possibilité pour la raison, on ne dit pas seulement de connaître la chose en soi, mais même d'en affirmer l'existence. Mais* une telle entité n'a jamais rendu de service qu'à des métaphysiciens. *La chose en soi est un support commode pour les postulats qui contredisent les lois de la raison; mais on ne lui voit pas d'autre usage et un esprit scientifique se passe d'elle aisément* (1). »

Il n'est donc pas étonnant que, répondant à M. Fidao et à M. Lamy *au nom de l'Action Française*, attaquée, M. Moreau ait proclamé, se réclamant de la philosophie tainienne:

« *Nous maintenons que la vérité est dans les choses observables et que c'est de là* uniquement *que nous pouvons la tirer* (2). »

Dans la critique de mon livre, M. Moreau n'a garde de revenir sur cette position. N'est-elle pas le fondement de tous les postulats et de toutes les déductions ? Nous serions curieux de savoir si dans le solennel « nous maintenons » il englobe aussi ses collaborateurs catholiques ?

D'ailleurs il ne nie pas ce dédain de la métaphysique et veut seulement avec M. Bainville purger la politique de la « ridicule morale » qui la pénètre depuis 1789 :

« *L'on peut voir*, dit-il, *dans la quatrième série des textes choisis par le rédacteur des feuillets anonymes une phrase attribuée à M. Jacques Bainville laquelle engage les Français à purger la politique de la métaphysique » et de la morale qui la pénètrent depuis 1789 ». Il est vrai que M. Bainville a eu soin d'écrire « de la ridicule morale » indiquant de la sorte qu'il visait une certaine morale, et non toute morale et la bonne moins que tout autre* (3). »

---

seulement des difficultés, ces obstacles à nos réformes, ce personnel parlementaire ou clérical, ou même si on veut admettre cette chimère, ce personnel royaliste-philosémite, il est de l'ordre naturel d'une royauté française de les supporter difficilement, puis de les combattre et de les briser. »

(1) Lucien MOREAU, *Revue Encyclopédique*, 1901, p. 428. Notons que M. Moreau ne fait aucune restriction sur les doctrines de M. de Gaultier.

(2) L. MOREAU, *A. F.*, 1er nov. 1907.

(3) L. MOREAU, *La Politique de l'Action Française. Réponse à M. Lugan. A.F.*, p.400-401 Un critique ingénu de l'*Action Française* a prétendu que le phénoménisme de Maurras ne se rattachait pas à *la Critique de la Raison pure*. Je sais des esprits très informés de philosophie qui disent le contraire. Mais passons. Toujours d'après ce critique, le phénoménisme de M. Maurras est « un phénoménisme ou si l'on veut un relativisme *réaliste*. » Et quel est, s'il vous plaît, le sujet de cette relation ? La sensibilité sans doute. Je voudrais savoir si Kant a rejeté ce relativisme. Seulement il ne s'y est pas arrêté voulant sauver l'universel. Qu'avec cela l'on nous assure que pour M. Maurras la raison peut atteindre le vrai, nous le voulons bien à condition qu'on nous explique en même temps quelle est cette raison et ce vrai. Dans l'hypothèse de ce phénoménisme y a-t-il une autre raison et un autre vrai que ceux que Taine a essayé de défendre dans son livre de l'*Intelligence* ? Une raison qui n'est que le cerveau secrétant son produit comme le foie secrète la bile;

Quand la morale a été vidée de Dieu, de la métaphysique, de l'âme débarrassée de tout impératif, quelle est la bonne, celle qui n'est point « ridicule » ? Celle de Spencer, de Nietszche, de Dürkheim, de Lévy-Brülh ou de Jules Ferry demandant aux instituteurs

« De transmettre aux enfants avec les connaissances scolaires proprement dites les principes de la morale, *cette bonne et antique morale* que nous avons reçu de nos pères et mères et que nous nous honorons tous de suivre dans les relations de la vie sans nous mettre en peine d'en discuter les bases philosophiques. »

Voilà une morale qui n'est guère compromettante, car on se garde de nous dire en quoi elle consiste. Qui l'eut cru, M. Moreau paraît coïncider sur ce point avec M. Jules Ferry. Il parle, il est vrai des rapports de la morale et de la politique, mais les questions se touchent de si près.

« *Nous avons souvent rappelé que* la politique est distincte de la morale (?), *nous avons souvent indiqué les abus que l'esprit de révolution fait au nom de l'une aux dépens de l'autre, mais nous n'avons jamais imaginé de définir leurs rapports et leurs droits respectifs autrement que ne l'a enseigné la sagesse de tous les temps* (1) ».

Et quelle est, s'il vous plaît, cette « sagesse de tous les temps? » Est-ce celle qui autorisait et sanctionnait la formule antique, « l'homme est fait pour l'Etat » et qui obligeait le

---

une vérité qui n'est que la coïncidence sur la plaque photographique des mêmes images visuelles ? Auguste Comte lui aussi prend « tous les phénomènes humains pour *le produit de l'organisme* dans l'action du milieu environnant. » L'instinct « n'est pas autre chose que la raison fixée et la raison n'est pas autre chose que l'instinct mobile ». *Cours de Philosophie positive*. Cf. GRUEBER. *A. Comte*, p. 113-115. On veut que M. Maurras admette une métaphysique mais une métaphysique du sensible.....Cette alliance de mots paraîtra une merveille, chez un scolastique. Elle est le triomphe du verbalisme. Aristote qui inventa le terme métaphysique (μετα φυσις) avait il prévu ce sens ? Mais depuis, Hegel a établi l'identité des contradictoires ? Ainsi quand ces messieurs s'irriteront contre « les métaphysiciens de toute école » il devra être entendu que ce n'est pas contre les métaphysiciens du sensible. Et pourquoi ne pas dire que M. Maurras n'ignore que le Dieu Esprit, qu'il admet le Dieu Nature et Matière. On lui permettrait de sauver cet absolu, cette Divinité, qui manque à sa construction ; on lui permettrait d'établir l'équivalence entre la Providence chrétienne et la Nature. Cependant lui et les siens ont déclaré à plusieurs reprises qu'ils ne voulaient pas être des naturalistes à la mode de Taine. Ils sont à leur mode. Je doute fort qu'ils acceptent d'être promus métaphysiciens du sensible s'ils comprennent cette langue. Pour ma part, je préfère les franches crudités de Taine et son axiome éternel se balançant dans le vide, à cette pseudo métaphysique.

(1) L. MOREAU, *La Politique de l'Action Française. A. F.*, 15 juin 1909, p. 403.

citoyen à sacrifier à l'idole abstraite et cruelle, sa conscience, sa personnalité ? Est-ce celle qui voyait dans l'esclavage la loi fatale de toute société pour qui le plaisir était le suprême aboutissement de la vie ? « Voilà pourquoi, ajoute M. Godefroid Kurth, toute l'antiquité avait jeté dans les fondements de son édifice social comme des matériaux informes et sans valeur, la majeure partie du genre humain, condamnée à servir d'instruments de jouissance à l'oligarchie des heureux de la terre ? (1) » Est-ce « la sagesse » en vertu de laquelle « la femme, l'enfant, le pauvre, le plébéien, l'étranger se voyaient parqués dans autant de catégories inférieures, où ils étaient privés d'un des droits essentiels de la personne humaine (2) » ; la sagesse politique qui autorisait le meurtre des enfants et des vieillards, la polygamie, le divorce, donnait aux pères un droit illimité sur leurs fils, leurs femmes, faisait de l'Etat le seul arbitre des consciences, la seule mesure de la moralité des actes, en sorte que le crime commis pour son service était une action digne d'éloges : *salus populi suprema lex esto!* Nous verrons en effet bientôt que la manière dont l'*Action Française* définit les rapports de la politique et de la morale ne diffère guère de cette sagesse-là. Pour elle aussi comme pour les païens l'utilité sociale est le critérium de la moralité, la suprême loi.

Mais pourquoi nous tourmenter et demander à M. Moreau quelle est la bonne ou la mauvaise morale, celle qui est « ridicule » et celle qui ne l'est point. Il n'y a pas, assure-t-il ailleurs, de Vérité morale.

« *M. J. de Gaultier, dans son beau livre de Kant à Nietszche, a parfaitement montré qu'il n'y pas à proprement parler de Vérité morale* (3) ».

Il n'y a point de principes rationnels qui établissent la bonté ou la malice morale :

« *Nietszche définit à sa façon qui n'a rien de particulièrement rationnel les mots « bon » et « mauvais »* ; *« bon » est ce qui accroit, « mauvais » est ce qui affaiblit chez l'individu « la volonté de puissance », l'orgueil, la raison. Ces définitions ne peuvent être écartées ni retenues au nom de principes rationnels. Elles tirent leur valeur de la mesure dans laquelle elles répondent au sentiment de chacun* (4) ». « *La science des mœurs proprement dite, qui marque seu-*

(1) *Les origines de la Civilisation moderne*, p. XVIII.

(2) *Ibidem*, p. XIX.

(3) L. Moreau, *A. F.*, 1er janvier 1905, p. 38. Un peu plus loin nous verrons que M. Moreau semble admettre qu'une morale peut être bonne sans être vraie. Mais cette bonté ne repose pas sur des principes rationnels.

(4) L. Moreau, *A. F.*, 1er avril, p. 365.

lement des conditions d'existence, de prospérité et de mort, ne peut jamais autoriser directement les préférences d'un moraliste (1) ».

2° Rejet de la conscience morale

1. La dénégation de M. Moreau :

« *Nous n'avons jamais pensé que la politique n'eût rien à voir avec la conscience et M. Paul Bourget ne se méfie de ce mot qu'à raison des abus qu'en fait l'individualisme. Les suggestions sincères ou non d'une conscience éclairée ou non peuvent entraîner et entraînent souvent des conséquences graves ou funestes ; ainsi s'expliquent les pires méfaits de l'anarchisme contemporain. La sincérité des intentions compte seule aux yeux de certains moralistes, et comme elle doit toujours se présumer ils en déduisent ce qu'ils appellent la liberté des consciences, assurant par là une espèce de droit commun à la sagesse et à la sottise, aux honnêtes gens et aux scélérats. C'est là très exactement tout ce qu'a voulu dire M. Bourget quand il a noté dans une de ses formules les plus profondes, que le mot conscience « a trop servi d'étiquette solennelle à l'anarchie ». C'est donc à une pensée de moraliste très pénétrante que M. Lugan a été contraint d'enlever tout son sens pour la verser au dossier de notre amoralité prétendue* (2) ».

2. Ce que vaut cette dénégation : — a) en face des textes.

Voyons donc si l'on n'a jamais pensé que la politique n'eût rien à voir avec la conscience. Ecoutons d'abord M. Maurras, nous allions ajouter, et en lui toute l'Ecole. Lisons bien jusqu'au bout la citation car la fin expliquerait le début s'il en était besoin :

« *L'ordre de la politique et l'ordre de la conscience sont distincts. La conscience humaine poursuit des fins spirituelles, elle cherche le salut individuel.* La politique qui s'en tient au temporel, s'intéresse à la vie prospère des communautés ; elle détermine les conditions générales du bien public dans les groupes naturels que forment les hommes. Elle relève donc comme ces groupes, d'un ensemble de lois naturelles. Etant donné ces lois, qu'elle s'attache à discerner et à formuler avec toute la netteté de la science, elle trace et éclaire la conduite des politiques, à peu près comme la physiologie, la pathologie et la thérapeutique inspirent et dirigent la conduite des médecins (3) ».

Et nous trouverons de nouvelles lumières sur la pensée du maître et des disciples, dans les textes suivants, où la personne, la responsabilité, l'individu, sont plus que malmenés. La conscience est décidément enlevée aux individus pour être donnée aux seules institutions.

---

(1) L. Moreau, *A. F.*, 1er janvier 1905, p. 57.
(2) Lucien Moreau, *La politique de l'Action Française, Réponse à M. Lugan. A. F.*, 15 juin 1909, p. 401-402.
(3) Ch. Maurras, *Enquête sur la Monarchie* 2e fascicule, p. 71.

« A. Comte aimait à répéter la maxime : Gouverner c'est prévoir. En effet, il paraît, par l'histoire, que l'institution prévoit, faisant servir le passé à l'accouchementde l'avenir, et que l'aristocrate façonné par l'institution, gouverne. Quelle petite chose devient alors à nos yeux, l'individu au sein d'une société ainsi construite ! Dans son essence il est nu et dépouillé de tous les agréments dont les rhéteurs se plaisent à parer son type idéal. *Etre dépourvu de conscience et de responsabilité,* il se décharge de l'un sur ses gouvernants et de l'autre sur ses institutions tutélaires, *il quitte toute responsabilité aux institutions* c'est-à-dire au passé garant de l'avenir, et confie à l'aristocratie le dépôt de la conscience publique. Hégel a donné de l'Etat cette définition : « C'est, dit-il, le plus haut degré de conscience nationale. » Cette conscience ne paraît que dans les aristocraties, où elle est corollaire d'une masse énorme d'inconscience (1) ».

Voici les reproches adressés par Ch. Maurras à la morale de M. Bourget qui alors avait sans doute plus de sympathie pour le mot conscience :

« On peut chicaner quelques parties de la morale de Bourget. Je n'admets ni toutes les conclusions du *Disciple* ni toutes celles de *Terre promise.* A mon sens *Paul Bourget exagère les pouvoirs et par conséquent les devoirs de ce qu'il appelle la conscience,* et c'est qu'il accorde peut-être en tant que philosophe *une importance exagérée aux menues aventures de l'individu dans le monde* (2).

M. Moreau lui-même n'a-t-il pas défini son nationaliste type en ces termes :

« *Il se tient donc désormais à un point de vue* strictement phénoménal. *Il cesse de considérer les idées pour étudier les lois. Et il les étudie, non plus du point de vue de la conscience, qui n'a pu que le conduire au nihilisme radical, mais du point de vue d'où l'on étudie toutes les lois du phénomène, c'est-à-dire au point de vue de toute observation scientifique* (3) ».

Et pour finir citons quelques lignes de M. Maurras dont on devinera l'audace et la portée.

« Une belle et digne sentence exprime, la pensée générale du livre de Rebell : « La conscience, répéta l'archevêque, mon Dieu quand *il n'est pas en toc c'est un bijou qui se nettoie plus vite que les vêtements.* UN HONNÊTE HOMME N'A PAS A S'OCCUPER DE SA CONSCIENCE, QUE DIABLE ! » cet archevêque est catholique et un peu païen (4). »

(1) P. GILBERT. *Cercle Joseph de Maistre. La valeur de la science sociale,* p 148-149. Nous ignorons si M. Gilbert est catholique ou agnostique. En tous cas il collabore au journal l'*Action Française.*

(2) Ch. Maurras. *Rev. Encyclopédique* 1897, p. 428.

(3) A. F. 1er mai 1900 p. 748-751.

(4) *Ch. Maurras. Revue Encyclopédique* 1898 p.1061. C'est M. Maurras lui-même qui citant les lignes de Rebell dans *L'espionne impériale,*

b) La dénégation de M. Moreau en elle-même :

1° Pas de conscience pour un agnostique : — On définit la conscience : la connaissance et l'application pratique des principes moraux de l'honnête aux actes humains quels qu'ils soient, *donc même à ceux de l'ordre politique*. Quelle sorte de conscience ayant « à voir avec le politique » peuvent bien admettre des gens qui rejettent ou ignorent Dieu et l'âme ; qui pensent qu' « il n'y a pas de vérité morale » ? C'est ce que nous désirerions savoir... Mais soyons généreux et supposons qu'ils admettent une vraie conscience.

2° L'explication donnée par M. Moreau n'est pas acceptable : — 1) Faisons-lui d'abord observer que les suggestions sincères d'une conscience éclairée, ne peuvent jamais entraîner des conséquences graves et funestes, comme il paraît le dire. Sa langue manque souvent de précision et de clarté. 2) Si la conscience est sincère mais pas éclairée, non seulement « certains moralistes » mais tous les moralistes catholiques enseignent qu'il faut lui obéir, après avoir fait le nécessaire pour l'éclairer (1). 3) Ils ne déduisent pas de là « la li-

---

p. 370 qui a souligné « un honnête homme n'a pas à s'occuper de sa conscience ». Les saints, eux, qui étaient des honnêtes gens s'occupaient de leur conscience. « Je ne sais ce qu'est la vie d'un coquin, écrivait de Maistre, je ne l'ai jamais été ; mais *celle d'un honnête homme est abominable*. Qu'il y a peu d'hommes dont le passage sur cette planète ait été marqué par des actes véritablement bons et utiles ! Je me prosterne devant celui dont on peut dire : *pertransiit benefaciendo*. » *Lettres choisies*, lettre 133.

(1) On peut lire la thèse suivante en termes équivalents dans tous les manuels de philosophie ou de théologie morale. « *Conscientiæ certo aliquid præcipicienti vel prohilenti unusquisque obtemperare tenetur, etiamsi forte invincibiliter erronea sit.* » *Cf. Cathrein. Philosophia moralis p. 150*. « Non seulement dit St-Liguori, celui qui agit avec une conscience invinciblement erronée ne pèche pas, mais il est même plus probable qu'il acquiert du mérite, *Théologia moralis Lib. I § I, c. I.* Ces lignes de M P. Bourget auraient besoin d'être expliquées et mises au point. Il s'agit du cas du capitaine Magniez : « Comparons-le à la rébellion d'un socialiste, par exemple, déclarant qu'il ne veut pas faire la guerre parce qu'il croit à la fraternité universelle des peuples. Nous trouverons que l'indiscipline du révolutionnaire n'a de commun que l'apparence avec le refus attristé de l'officier catholique. *L'un fait appel à une opinion personnelle qu'il décore du beau titre de conscience, mais qui n'est en définitive qu'une idée, toute subjective*, pour parler la langue des philosophes. Ce n'est pas une opinion qu'invoque le capitaine Magniez, c'est à un ordre qu'il obéit quand il appuie sur le Décalogue pour refuser de commettre un sacrilège, *Il se conforme à une loi extérieure à lui*, qui le précédait, qui lui survivra, *qu'il n'a ni conçue par le raisonnement toujours faillible ni découverte par une expérience toujours incertaine*. Elle fait partie d'un Code, et ce code est indépendant de l'interprétation individuelle. En se conformant à ses prescriptions, un Capitaine Magniez, bien loin de faire acte d'anarchie fait acte de discipline ». On trouve ici un exemple frappant de cet externalisme « archiste » dont j'ai montré la position fausse dans mon livre *l'Action Française et l'Idée Chrétienne* p. 197-199.

berté des consciences assurant une espèce de droit commun à la sagesse et à la sottise »,mais — a) dans l'ordre civil — « la liberté de conformer *ses actes extérieurs soit privés soit publics* aux prescriptions certaines de la conscience,liberté dont chacune dispose en vertu du droit naturel, car ces prescriptions sont la manifestation du vouloir divin appliqué aux cas particuliers. Il est vrai, cette liberté peut être limitée par l'autorité civile surtout dans la vie publique. En effet, bien qu'elle appartienne à chacun, elle entre parfois en conflit avec des droits plus importants soit naturels, soit positifs. Dans ces cas la droite raison peut empêcher diversement l'usage de cette liberté, et il appartient aux autorités sociales de limiter cet usage en vue du bien commun (1) ». Mais cette limitation exige du doigté et en aucun cas elle ne doit aboutir à la suppression d'une liberté qui est un droit naturel. — b) dans l'ordre religieux : ces moralistes déduisent non pas le droit de penser et de dire ce que l'on veut, d'être athée, agnostique, libertin, mais celui d'embrasser et de pratiquer la vraie foi sans y être forcés. 4) Ce qui n'empêche pas ces philosophes et théologiens d'admettre que pour un bien plus grand, dans l'hypothèse, c'est-à dire dans la réalité, la liberté d'être athée, agnostique, libertin, doit être tolérée. En sorte que ni M. Moreau, ni ses amis ne peuvent de ce chef, même en supposant un gouvernement chrétien, être inquiétés. *A fortiori* seront-ils mal venus s'ils ne laissent pas aux autres la liberté de conscience politique, qu'au fond ils veulent seule supprimer. Le plaisant serait que des areligieux voulussent imposer une religion !

« A présent, écrit M. de Montesquiou, il serait folie de rêver l'unité (religieuse) et tenter de réaliser ce rêve ne pourrait que troubler profondément la France. La France est moralement si divisée que la paix ne peut plus se trouver que dans l'acceptation, que dans la tolérance de la diversité. La monarchie... devra avoir cette tolérance pour remplir exactement sa mission (2) ».

(*A suivre*). A. LUGAN.

---

(1) *Cathrein, Philosophia moralis* p. 229-230.
A. F. 1er juillet 1903 t. X p. 13.

Pour avoir des amours très pures...

I

Pour avoir des amours très pures, j'ai souri,
Lorsque l'Ange gardien qui m'accompagne, ouvrit
Mon cœur, mon cœur d'amour, aux amours nouveau-nées.
Et je me suis choisi, ô mes jeunes années,
Pour leur sacrifier mes sentiments, naïfs
Comme un petit Jésus peint par un primitif :
Les beaux Enfants sur les autels de l'innocence.
Car leurs yeux sont encor si transparents d'absences !
Leurs doigts n'ont pas laissé sur d'autres leur fraîcheur,
Et leur bouche, plus près des voix surnaturelles,
Semble absoudre en parlant nos discours de pécheurs ;
Et leurs cheveux,ni blonds ni bruns, comme deux ailes
Se reposent le long de leurs visages frêles.

II

Pour avoir des amours très pures, j'ai pleuré,
Lorsqu'à travers l'airain de mon âme ont filtré
L'enivrante fadeur des liqueurs sensuelles
Et le voluptueux mensonge ; et j'ai senti,
Malgré la fusion terrible de mes moelles,
Qu'il faut rester pareil à l'un de ces petits
Dont le cœur goûte encor la douceur irréelle...

Et je n'ai pas sacrifié — Horreur des nuits ! —
La splendeur de mon sang, la virginité sainte
Mais j'ai pleuré dans des calices d'hyacinte
Les gouttes de douleur qui me noyaient sans bruit.
Et si je n'aimai rien avec mes mains charnelles,
Dévoué tout entier aux fureurs de l'Esprit,
C'est qu'à l'heure où la chair sent les désirs en elle,
Pour avoir des amours très pures, je souffris.

III

Maintenant que la paix m'envahit comme un charme,
J'oublie avec respect le Sourire et les Larmes :
Anneaux matériels qui glissent de mes doigts :
Je ne sais plus toucher aux lèvres qui se penchent ;
Je ne regarde plus que les figures blanches
D'anges intuitifs sans caresse et sans voix.
Mes espoirs ont quitté la terre emprisonnante
Pour le libre infini des idéalités,
Et j'expose à jamais mon âme d'amiante
Au brasier rédempteur de la divinité.
Car, trop désabusé des vaines certitudes,
Pour exiger du monde autre que des malheurs,
J'ai trouvé le sommet de la béatitude
Chez les illusions suprêmes de mon cœur :
Plus haut que les ingrats et que les jalousies,
Dans l'assoupissement de toutes les rumeurs
J'aime la Transcendance, unique poésie
Qui ne mourra qu'avec mon âme, si je meurs.
Par cette foi, que nuls ici-bas ne reçurent
De l'instabilité des savoirs temporels,
Mon cœur inaccessible est monté jusqu'au ciel ;
Et j'adore, pour avoir des amours très pures.

René JACQUET.

Lettres philosophiques

Notre collaborateur, M. Joseph Serre, nous communique la lettre suivante adressée à son sujet par un jeune ingénieur égyptien à un professeur distingué d'un collège du Caire, ainsi que la réponse qu'il y a faite, espérant que cette polémique d'idées pourra intéresser les lecteurs des Entretiens.

Le Caire, 27 février 1910.

Cher Maitre,

Vous m'avez demandé de formuler, dans une note succincte, les timides objections que j'ai risquées devant vous, au sujet de l'opuscule de M. Joseph Serre « Les deux théories de conciliation » que vous aviez eu l'amabilité de me communiquer et dont la lecture a été pour moi d'ailleurs un véritable plaisir littéraire...

Vous savez que, comme beaucoup de jeunes gens de mon âge, je suis envahi par le doute, que, depuis plus de deux ans, c'est-à-dire depuis que j'ai perdu les convictions catholiques auxquelles je m'étais librement converti, je ne cesse de méditer, chaque fois que mes occupations me le permettent, sur l'angoissant problème de notre destinée et sur les solutions proposées par les diverses doctrines.

Or — je dois l'avouer — la solution donnée par le dogme catholique m'apparaît de moins en moins la bonne, surtout interprété de la façon classique dont on l'a fait jusqu'à ces derniers temps et qui m'a été enseignée dans les divers établissements scolaires par lesquels j'ai passé. Je trouve une difficulté de plus en plus grande à admettre, par exemple, la transmission du péché originel aux descendants d'Adam innocents de la faute de leur aïeul ; l'incarnation d'un Dieu qui, malgré l'effusion de son sang et son influence personnelle dans l'Eglise depuis dix-neuf cents ans, n'a pu encore convertir à lui qu'une infime partie de l'humanité, laquelle d'ailleurs ne lui ap-

partient que de nom ; le dogme d'un enfer éternel destiné à fournir le châtiment de fautes que nous appelons graves et qui souvent sont en réalité des accidents résultant en partie de la faiblesse de notre nature, de notre constitution même, de notre ignorance et du milieu qui nous entoure et nous influence, en tout cas fautes qui, commises dans l'espace forcément limité d'une vie humaine, ne peuvent comporter l'éternité du châtiment, etc., etc. Ce sont, vous le savez, ces difficultés qui m'ont surtout éloigné du catholicisme.

Or les théories modernistes en donnant plus d'extension au dogme et en le dévêtissant de la rigidité séculaire où il était figé, promettaient de simplifier singulièrement le problème et d'aplanir les difficultés. L'Eglise vient de leur infliger une condamnation solennelle, ce qui n'a pas manqué de scandaliser une foule de personnes, en les éloignant définitivement de la foi romaine.

M. Serre, dans un style clair et harmonieux, nous a présenté la plus habile plaidoirie qui soit, en vue d'établir, malgré tout, la conciliation quant au fond, entre la doctrine pure au nom de laquelle Rome a lancé l'anathème et les exigences de la conscience moderne.

Dans d'autres ouvrages que j'ai eu le plaisir de lire (« La Clé de la méthode Loisy », « La Lumière du Cœur ») M. Serre nous expose sa pensée avec plus de développements. En les lisant, j'ai eu l'impression que l'auteur, profondément pénétré de l'amour de l'humanité, concevait vraiment la véritable largeur d'esprit telle que l'entendent les modernes. Ce dont je doute seulement, et pour cause, c'est que sa manière de voir soit celle des vrais représentants de l'Eglise romaine. En effet, les textes des Encycliques et des Syllabus dans lesquels ceux-ci se sont prononcés, sont clairs, ne laissent place à aucune interprétation chargée d'en atténuer la portée.

Et je ne me place pas ici exclusivement au point de vue de la doctrine des modernistes que je ne partage guère et que je serais mal venu de vouloir défendre, mais au point de vue général de la conciliation des dogmes de l'Eglise romaine avec les idées et les tendances modernes. Voici par exemple quelques-unes des propositions condamnées par Rome :

Syllabus de Pie IX :

XIIIe PROPOSITION : « La méthode et les principes d'après lesquels les anciens docteurs scolastiques ont cultivé la théologie, ne conviennent plus aux nécessités de notre temps et au progrès des sciences. »

XVe PROPOSITION : « Il est libre à chaque homme d'em-

brasser et de professer la religion qu'il aura été amené à regarder comme vraie, par les seules lumières de la raison. »

XVI° et XVII° Proposition. « Les hommes peuvent trouver le chemin du salut éternel et obtenir le salut éternel dans le culte de n'importe quelle religion. » « Au moins doit-on bien espérer du salut de ceux qui ne vivent nullement dans le sein de la véritable Eglise du Christ. »

XXII° Proposition : « L'obligation qui concerne les maîtres et les écrivains catholiques se borne aux choses qui ont été définies par le jugement infaillible de l'Eglise comme étant des dogmes de foi devant être crus par tous. »

XXIV° Proposition : « L'Eglise n'a pas le droit d'employer la force ; elle n'a aucun pouvoir temporel direct ou indirect. »

LVII° Proposition : « La science des choses philosophiques et des mœurs et de même les lois civiles peuvent et doivent se soustraire à l'autorité divine et ecclésiastique. »

LXIII° Proposition : « Il est permis de refuser l'obéissance aux princes légitimes et même de se révolter contre eux. »

LXXVI° Proposition : « L'abrogation de la souveraineté civile que possède le Saint-Siège, servirait même beaucoup à la liberté et au bonheur de l'Eglise. »

LXXVIII° Proposition : « Aussi c'est avec raison que dans quelques pays, catholiques de nom, la loi a pourvu à ce que les étrangers qui viennent s'y établir, y jouissent chacun de l'exercice public de leur culte particulier. »

Décret de la Sainte Inquisition romaine et universelle — Syllabus de Pie X :

V° Proposition : « Le dépôt de la foi ne contenant que des vérités révélées, il n'appartient sous aucun rapport à l'Eglise de porter un jugement sur les assertions des sciences humaines. »

Autant de propositions condamnées comme entachées d'erreur et hérétiques. Or si l'on ne peut pas obtenir le salut éternel dans le culte d'une autre religion que celle de l'Eglise romaine, si celle-ci a le droit, dans certains cas d'employer la force, car il n'est pas libre à l'homme d'embrasser la religion qu'il regarde comme vraie d'après les lumières de sa raison, si l'Eglise a également le droit de porter un jugement sur les assertions des sciences hu-

maines, on voit que par l'application de ces principes, nous reviendrions au plus vite au moyen âge, nuit des esprits, mort des libertés individuelles. Voilà qui est clair.

De plus si l'on doit toujours obéissance aux princes légitimes, jamais il ne sera loisible à une nation de changer son régime politique, s'il est défectueux, car il est défendu aux sujets de se révolter contre l'autorité établie.

Je ne veux pas discuter en ce moment, la valeur des propositions condamnées citées plus haut, ni la question de savoir si Rome a eu raison ou non de fulminer l'anathème contre leurs partisans. Ce que je dénie simplement, c'est que la condamnation de ces propositions soit en harmonie avec les idées modernes et qu'il puisse exister un mode de conciliation quelconque entre la doctrine de l'autorité qui condamne et celle des auteurs des dites propositions.

Non, il ne sied pas de se bercer d'illusions. Le pape infaillible a parlé catégoriquement clairement Le Concile du Vatican a dit : « Le sens des dogmes doit être retenu tel que l'Eglise l'a une fois défini, et il ne faut jamais s'écarter de ce sens, sous le prétexte et le nom d'une plus profonde intelligence. »

Il est donc inutile de chercher des moyens termes La religion et ses dogmes, y compris ceux de l'enfer éternel, de l'infaillibilité pontificale, de l'inspiration de la Bible, de la nécessité de la contrition parfaite pour la rémission des péchés en dehors de la confession, etc., etc , doivent être crus, expliqués comme ils l'ont été de tout temps. Le Japonais, le Chinois, l'Indien, le Turc... qui n'aura jamais entendu parler de la religion catholique, s'il lui arrive de pécher gravement (et qui n'a pas péché dans sa vie ?) comme il est vraisemblablement incapable d'avoir la contrition parfaite de ses fautes telle que l'entend la théologie et qui seule peut lui obtenir le pardon, souffrira éternellement à moins qu'il n'ait, à l'article de la mort, le désir implicite du baptême (baptême de désir !)

Cependant qui peut nier que l'enseignement de l'Eglise sous ce rapport ne soit formel ? Que l'on ne vienne donc pas nous dire que cet enseignement est conciliable avec les aspirations modernes, ni même avec l'idée de la justice distributive de Dieu.

Voilà donc, cher Maître, exposées en quelques lignes, quelques-unes des objections qu'il est permis de formuler contre la possibilité d'une conciliation des dogmes catholiques avec les idées modernes. Je n'ai pu mettre là qu'une partie minime de ce qu'il y aurait à dire sur la matière. Le cadre restreint de cette note ne me permettait pas de

traiter le sujet plus à fond ni d'expliquer toutes les raisons qui éloignent les modernes du catholicisme. Voici cependant, pour ce qui me concerne, ma profession de foi religieuse :

L'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et le libre arbitre de l'homme étant admis comme principes fondamentaux de toute métaphysique sérieuse, il me semble que la doctrine qui, tout en expliquant tout du monde se concilie le plus avec le besoin de justice et les aspirations qu'il y a en nous, est celle de l'évolution, régnant aussi bien dans le monde physique que dans le monde spirituel. Aujourd'hui, après les études savantes, les démonstrations irréfutables de Laplace, Lamark et Darwin, il n'est plus possible de nier la loi d'évolution dans le monde matériel aussi bien dans le règne minéral que dans le règne animal. De même après les innombrables manifestations des esprits et les enseignements donnés par eux et devant la multiplicité des phénomènes spirites, il est logique de croire que l'évolution est une loi universelle du monde immatériel comme du monde matériel. En réalité, à aller au fond des choses, il n'y a qu'un monde unique présentant des formes différentes d'êtres qui s'échelonnent depuis le minéral inerte jusqu'à l'esprit subtil et élevé qui habite des régions qui nous sont encore inconnues et qui sont infiniment supérieures à notre chétive planète. La vie serait ainsi une ascension continuelle présentant une gradation indéfinie. Pour les âmes humaines, cette ascension est interrompue parfois par le fait de leurs fautes, de leurs errements volontaires dont les souffrances d'ici-bas sont la juste punition.

Les esprits ayant la faculté de s'unir à des corps organisés, tout porte à croire que cette union peut se faire à plusieurs reprises ; d'où les vies terrestres successives qui ont pour but, par la souffrance et par le travail, l'élévation de l'âme, sa purification qui doit lui permettre de passer, dans la suite, à une forme de vie supérieure à la vie terrestre et ainsi de suite jusqu'à ce que cette âme arrive à l'état parfait qui est la possession de Dieu.

Considérées sous l'effet de cette lumière, toutes les énigmes de l'univers s'expliquent. Si les hommes naissent si inégaux moralement et physiquement — ce que le catholicisme est incapable d'expliquer, tous les hommes, d'après lui, ayant à un égal degré hérité du péché originel — c'est que les vies antérieures de ces âmes incarnées ont été inégales, différentes au point de vue de l'usage du libre-arbitre. S'il y a sur terre des génies, des saints et des brutes, c'est que les uns sont arrivés à un état avancé d'évolution, tandis que les autres sont encore, par leurs

fautes passées ou à cause de la jeunesse de leurs âmes, retenus dans les plans inférieurs de la vie.

Cette conception de la loi de justice est en même temps très équitable. Une vie passée dans les péchés est punie par plusieurs vies successives de souffrances ; mais ces souffrances, loin d'avoir ce caractère lugubre, définitif, éternel que rien ne justifie, comme dans le dogme de l'enfer qui est contraire à l'idée d'évolution et qui est, à mon sens, inconciliable avec la miséricorde divine, auront au contraire une fin dans un avenir plus ou moins éloigné, car par le jeu même de ces souffrances, l'âme se sera peu à peu amendée. Dieu devient alors un véritable père qui frappe pour corriger et non pour tirer une vengeance au delà de toute proportion.

L'univers ainsi conçu donne de la Divinité une idée bien plus haute et bien plus belle que celle que nous en donne le catholicisme. En même temps les différences dogmatiques des religions qui actuellement s'anathématisent les unes les autres, d'une manière si regrettable, si encourageante pour l'impiété, disparaissent pour laisser place à une *doctrine large* à laquelle tout le monde peut et doit se rallier, doctrine présentant d'ailleurs les garanties scientifiques de l'expérimentation la plus minutieuse. Si en effet l'attachement à telle ou telle formule, à tel ou tel dogme, avait une si grande importance au regard de Dieu, il n'aurait pas permis que l'humanité fût restée si profondément divisée à ce point de vue. Si nous devons admettre la thèse catholique, comment se fait-il que les dogmes de l'Eglise soient restés jusqu'à présent, mille neuf cents ans après la venue du Christ, non seulement méconnus par l'immense majorité des hommes, mais même totalement ignorés d'eux ?

Non, les dogmes et les formules n'ont aucune importance, car on trouve au sein de toutes les religions, des êtres très avancés dans les voies de la spiritualité et de la perfection morale qui seule importe à l'homme.

On voit que cette doctrine de l'évolution est capable d'envelopper dans son sein le christianisme et toutes les religions, tout en donnant à l'homme un idéal élevé de justice, d'amour et de bonheur. Elle est conforme, quant à son essence, aux enseignements philosophiques de beaucoup des beaux esprits qui ont illustré l'humanité aussi bien en Orient qu'en Occident et elle fait le fond de la plupart des religions orientales.

Telle est, cher Maître, la doctrine qui me paraît la plus vraisemblable en l'état actuel de ma vie. Croyez bien que je ne suis nullement obstiné ni exclusif et que je suis

tout disposé à recevoir des éclaircissements de la part des personnes compétentes et réfléchies.

Je vous prie, ainsi que M. Serre, de vouloir bien, tout en excusant mon audace, me pardonner ce qu'involontairement ces lignes peuvent contenir de contraire à vos convictions.

Emile C.

Voici la réponse de M. Joseph Serre :

Lyon, 10 mars 1910.

Monsieur,

Je suis heureux qu'une de mes brochures, tombée en des mains égyptiennes par un hasard dont un ami commun dut être l'aimable complice, vous ait donné l'occasion de cet intéressant travail, qui est, tout à la fois, une critique de mes idées personnelles, dont je vous remercie sincèrement et un échantillon très exact, un réflecteur très fidèle de la mentalité d'un grand nombre de nos contemporains, en France comme en Egypte et un peu partout, car il n'y a plus de frontières pour la pensée.

Si vous autorisez ma réponse, je me permettrai tout d'abord une petite observation personnelle, à savoir que « la conciliation de l'Eglise et des idées modernes » n'est point tout à fait, ainsi que vous semblez le penser, la formule exacte de mon programme. Certes je suis très sympathiquement ouvert aux idées modernes en leur partie positive, n'étant l'ennemi que des négations. Je n'ai pourtant point l'orgueil de croire, comme bon nombre de mes contemporains, que parce que je suis né au xxe siècle (pardon de me rajeunir un peu), ce siècle doive être par là même la norme absolue des choses, la barre de la suprême justice à laquelle il faille citer et juger l'Eglise. L'infaillibilité qu'on refuse au pape, nous l'octroyer à nous-mêmes me semblerait un peu puéril, d'autant que nous sommes nous-mêmes passablement divisés, d'opinions panachées et multicolores.

Quoi de plus opposé, par exemple, que l'occultisme, qui nous envahit pourtant, à l'esprit moderne tel que le conçoit la majorité ? Et puis, supposez que tous les siècles aient nos prétentions — et ils ont dû les avoir, et ils les auront sûrement — toutes leurs Infaillibilités ne pourraient alors, comme les Augures antiques, se regarder sans rire. Je sais bien que plusieurs d'entre nous ont à cet égard une théorie fort commode, dont Victor Hugo et Michelet s'étaient fait les porte-voix sonores et qui consiste tout bonnement dans la division très simpliste que voici :

« *Les âges noirs* » (c'est-à-dire le hideux passé), et « *le siècle des lumières* » (le nôtre). Très généreusement, dans la répartition de notre justice distributive, dans notre grand dualisme intellectuel et primaire, nous attribuons à nos pères la barbarie, l'ignorance, la superstition, le fanatisme, toutes les formes des ténèbres, comme les vieux Persans à leur Ahriman ; et, non moins généreusement, nous nous octroyons, comme à Ormuz, la science, la raison, la lumière et le progrès. Deux grandes catégories bien nettes : le Jour et la Nuit, séparés par la Révolution Française : voilà le tableau. C'est catégorique, mnémotechnique, et l'histoire est ainsi simplifiée étonnamment. Par malheur, cette conception naïve, dont le rudiment, forgé dans des officines d'anticléricalisme de bas étage (1), traîne encore dans les manuels scolaires et les journaux maçonniques, cette conception ne tient plus debout depuis que l'étude de l'Histoire devenue documentaire et scientifique, de littéraire et oratoire qu'elle était, a mis le chercheur et l'érudit en face de la réalité complexe et vivante. Chaque siècle a ses grandeurs et ses vertus, comme ses faiblesses et ses misères, et la vérité comme la beauté serait bien plutôt, pour l'esprit large, dans la conciliation et la synthèse de tous ces idéals divers et variés, que dans le fétichisme exclusif de l'un d'entre eux jetant l'anathème à tous les autres.

Tous les idéals sont grands et beaux (la tradition et l'autorité comme la liberté et le progrès), et le nôtre, l'idéal moderne, me semble précisément, pour qui sait bien l'entendre, et en dépit des préjugés sectaires de quelques-uns d'entre nous, se résumer dans ce mot : largeur d'esprit.

Largeur d'esprit, universalité, libéralisme : ne sont-ce point les tendances modernes (dont les idées modernes ne sont que les applications plus ou moins justes, trop souvent défectueuses). Or, toute tendance est bonne par nature, et je prétends que l'Eglise Catholique, bien loin de repousser celles-ci, les incarne au contraire magnifiquement en elle-même, comme d'ailleurs celles de tous les siècles, en les pondérant les unes les autres dans l'harmonie de son très vaste équilibre.

Ici, vous vous récriez sans doute : Comment l'Eglise peut-elle incarner le Libéralisme, elle qui le condamne formellement ? Comment peut-elle incarner l'Universalité, elle, religion particulière et jalouse ? Comment peut-elle incarner la Largeur d'esprit, elle, intransigeante et fermée aux concessions ?

(1) V. M. Talmeyr « Comment on fabrique l'opinion ».

Cette objection n'est que l'effet de la faiblesse et de la rectilignité de notre idéal en face de la richesse et de la complexité de l'idéal de l'Eglise. La vérité est essentiellement complexe et l'infirmité humaine n'a pas la force de réunir les contraires. Nous nous croyons par exemple plus libéraux, plus larges, plus universels que l'Eglise, alors que nous ne sommes que plus sceptiques. Nous mettons toutes les religions sur le même plan devant notre indifférence, et nous décorons ce scepticisme du nom de libéralisme (1). C'est un abus de langage. L'Eglise est, au sens vrai du mot, parfaitement libérale. Elle appelle tous les hommes (2) sans distinction au partage de la vérité qui est sa foi, elle ouvre à tous indistinctement, à tous ceux qu'elle peut atteindre, et elle va les chercher au loin, tous les trésors divins dont elle dispose, et ne fait aux autres, quoi qu'on en dise, aucun grief de ne pas la connaître, admettant dans son âme immense (sans qu'elles-mêmes le sachent) toutes les âmes de bonne volonté. Car c'est une cruauté gratuite que d'interpréter sa maxime : « Hors de l'Eglise point de Salut », dans un sens qui n'est pas le sien, sans tenir compte, ni de la bonne volonté qui justifie, ni de l'ignorance qui excuse. L'Eglise est plus libérale que nous. Mais il semble au regard défectueux de notre intellect, qu'elle serait plus libérale encore si, proclamant sa proche déchéance, n'admettant plus ni vrai ni faux, abdiquant devant les doctrines contradictoires, elle déclarait : « Toutes les religions sont bonnes » (3). Or ce n'est plus du libéralisme cela, c'est du scepticisme. Faire grief à l'Eglise de préférer la vérité à l'erreur, de déclarer très haut cette préférence, d'agir même de toutes ses forces, purement spirituelles d'ordinaire, en faveur de l'une et contre l'autre, c'est ne rien entendre ni au prix souverain de la vérité, ni aux dangers profonds de l'erreur pour les sociétés et les âmes. La vérité est la plus précieuse chose du monde, celle dont l'absence nous fait mourir, et la Vérité est *précise* autant qu'elle est *vaste*. Elle est *intransigeante* autant qu'elle est *généreuse*. En elle les contraires se concilient ; elle est *immuable* et *évolutive*, mais évolutive sans cesser d'être immuable, comme une vérité mathématique

(1) C'est ce libéralisme-là que l'Eglise a condamné, car elle emploie les mots tels que nous les lui donnons.

(2) Et même toutes les idées (V. mon opuscule l'*Eglise et la Pensée* (Vitte, éditeur).

(3) Et cependant cela même elle le dit dans un certain sens, car elle renferme en sa doctrine très vaste, comme je l'ai démontré ailleurs, toutes les tendances religieuses, et en son Temple toutes les chapelles d'esprit. Mais ce synthétisme n'est point du tout le syncrétisme ni le scepticisme.

ou morale toujours la même peut néanmoins dérouler sans fin des conséquences ou des aperçus nouveaux. Le modernisme n'était pas *une évolution*, mais une *destruction* du dogme (1). Nous commettons sans cesse des erreurs de mots, dont, à tort, nous rendons l'Eglise responsable.

Mais, pour être plus précis, voulez-vous me permettre ici, Monsieur, de relever une à une, ou mieux de grouper par catégories, dans une sorte de tableau synoptique, au plus grand bénéfice de la clarté, les diverses confusions d'idées ou de mots qui d'ailleurs ne sont point vôtres, mais forment comme les mailles du tissu de la libre-pensée contemporaine.

Renan a dit ce mot très juste, qu'il n'a malheureusement réalisé qu'en son style : « La vérité est dans les nuances. » Rien n'est plus exact. Or la nuance, dans l'ordre intellectuel, se nomme la *distinction*. L'erreur est presque toujours un malentendu provenant d'une confusion, d'une méprise. Tout le monde ne prend pas le Pirée pour un homme, mais beaucoup par exemple cultivent le jeu de mots, qui est la confusion voulue et amusante de deux idées, et bon nombre d'esprits très sérieux, voire de philosophes, le cultivent à la façon de M. Jourdain, sans le savoir. La grande erreur philosophique de tous les temps, le panthéisme, n'est point autre chose qu'un jeu de mots, la confusion dans le même vocable de deux idées radicalement différentes, contradictoires même : l'*être* (universel et abstrait, qui est l'indéterminé et le vide) et l'Etre (absolu et infini, qui est Transcendance et Plénitude). Nos langues sont trop pauvres, tout le mal vient de là. Dieu merci, votre philosophie, Monsieur, me paraît vierge de ces confusions colossales, mais peut-être négligez-vous parfois, dans des questions moindres, quelques distinctions nécessaires. De là quelques confusions regrettables, que je pourrais grouper, si j'étais scolastique, en 4 catégories : confusions d'*idées*, confusions de *mots*, confusions de *cas*, confusions de *plans*. Nous avons déjà dit, pour ce qui est des idées, qu'il ne fallait pas confondre, par exemple, libéralisme et scepticisme, évolution et destruction. Renan est un sceptique, sous couleur de libéral ; Loisy, un destructeur, sous couleur d'évolution. Ce n'est pas le libéralisme que l'Eglise condamne, bien que, par une condescendance

(1) « Le modernisme travaille indirectement, non à moderniser la mentalité rétrograde, comme il le pense, mais à détruire la religion positive, dont les adversaires non croyants, c'est un fait significatif, renvoient dos à dos modernisme et orthodoxies » (Leclère, professeur à l'Université de Berne, *Pragmatisme*, *Modernisme*, *Protestantisme*).

verbale à nos habitudes d'esprit, elle se serve du mot : c'est le scepticisme. Ce qu'elle condamne, ce n'est pas l'évolution (elle a certes évolué depuis St Pierre) c'est la négation. Dire que la vérité est indifférente au salut, que l'orthodoxie importe peu au bien des âmes, que toutes les religions se valent et ont droit au même respect et atteignent le même but, c'est avouer qu'on honore peu la vérité, ou qu'on l'ignore. Je sais qu'on parle ici de largeur d'esprit ; mais l'esprit *varge* n'est pas l'esprit *vague*, avec lequel on le confond si souvent, pas plus que la doctrine universelle n'est l'indécision doctrinale, ni la religion véritable, — le simple moralisme ou le philosophisme religieux. Autant de confusions très fréquentes, qui sont le fond de notre mentalité mystique. Un idéal élevé de synthèse et d'universalité nous attire (union des religions, religion philosophique, etc.) : cet idéal est excellent, comme tous les idéals, et j'ai consacré moi-même à sa recherche tout un volume qui aboutit précisément au catholicisme comme synthèse des religions et même des philosophies. Mais, faute des distinctions nécessaires, la plupart d'entre nous ne sortent de l'étroitesse d'esprit que pour entrer dans le doute ou le nuage. Je vous félicite, vous, Monsieur, d'y échapper, mais nous verrons plus loin par quelle porte.

(A Suivre.)

JOSEPH SERRE.

Enquête sur le Félibrige

Par Pierre Vierge

(Suite)

Première Partie

1· *Qu'entendez-vous par Félibrige ? Et comment, par conséquent, définissez vous le Félibre ?*

On ne définit, à proprement parler, que les figures géométriques parce qu'elles sont nettement délimitées, complètement connues et que l'homme a créé, pour parler d'elles, une langue mathématiquement exacte. On raconte, on explique ou on décrit toutes les autres choses.

Le Félibrige est un grougement composé, à l'origine, de littérateurs et d'artistes provençaux et qui englobe aujourd'hui des personnes de toute profession, venues des diverses parties de l'Occitanie (1) et réunies par quelques sentiments communs dont les deux principaux sont l'amour de la langue locale et de la petite patrie et l'impatience du joug égalitaire imposé aux provinces par un gouvernement centralisateur.

Ce groupement a passé par quatre périodes bien distinctes et donc chacune a eu son caractère propre.

La première (1854-1860 environ) a pour chef Roumanille. Le Félibrige, qui vient de naître et dont l'action ne s'étend que sur un espace très restreint, circonscrit par la ligne Avignon-Aix-Marseille-Nîmes-Avignon, n'a que des visées modestes. Il s'occupe exclusivement de réformer l'orthographe vicieuse employée par l'école Marseillaise et de lutter contre la propension de celle-ci à n'employer la langue

---

(1) J'appelle Occitanie toute la partie de la France qui parle la langue d'oc,c'est-à-dire les anciennes provinces de Provence, de Languedoc, d'Auvergne, de Guienne,de Limousin,de Béarn, de Foix et une partie du Dauphiné.

d'oc que pour traiter des sujets bouffons, obscènes ou, au moins, grossiers.

La seconde période est inaugurée par l'apparition de *Mireïo* en 1859 et subit l'influence dominante de Mistral qui élargit le cadre primitif. Ce n'est plus la langue seulement qu'il aime, mais la Provence entière, dans son histoire, dans ses monuments, dans ses traditions, dans son costume. Il accentue la note de la résistance provinciale à l'oppression parisienne et il écrit, en 1866, les strophes de « *La Coumtesso* ».

La troisième période commence en 1868. Quelques poëtes catalans, s'inspirant de sentiments analogues à ceux dont il était sorti le Félibrige, avaient reconstitué les jeux Floraux de Barcelone et remis en l'honneur la langue de l'ancienne Couronne d'Aragon. Ils invitèrent les Félibres dont quatre se rendirent à leur appel en janvier 1868 et,au mois de septembre suivant, dix d'entre eux vinrent rendre cette visite à Avignon.On échangea des vues d'avenir, des toasts enthousiastes et on conçut l'idée qu'il existait un lien, *la communauté de langue*, entre toutes les provinces occitanes.

Sous l'influence de cette pensée, le Félibrige, d'abord avignonnais, puis provençal, commence à se lier avec les poètes du Languedoc, de la Gascogne et du Limousin. Son amour de la Provence se transforme en un amour plus général de la patrie occitane et il prend le caractère un peu mystique d'une association destinée à réveiller un peuple de son sommeil plusieurs fois séculaire. Pendant cette troisième période, Mistral reste toujours, grâce à *Mirèïo* et *Calendau*, la figure de premier plan.Mais un autre Félibre exerce une influence qui, quoique moins apparente, est plus considérable. C'est William B. Wyse qui crée les légendes, qui noue les relations, qui souffle dans tous les cœurs son enthousiasme débordant

La quatrième période date de 1876 et se continue encore. Le Félibrige, qui a trouvé son but définitif, *le relèvement du peuple occitan*, comprend la nécessité de s'organiser en association régulière pour atteindre pratiquement la réalisation de son idéal. Le 21 mai 1876, dans l'ancienne chapelle des Templiers d'Avignon, il adopte un statut et il confie à un consistoire de cinquante membres la mission de diriger l'œuvre.

Cette organisation n'a pas donné tous les résultats espérés. L'expansion du Félibrige s'est continuée, il est vrai, mais n'a pas fait les progrès rapides sur lesquels on comptait.

En 1905, on a cru que la lenteur de la marche en avant devait être imputée aux défauts du statut de 1876 et on l'a

remplacé par un autre. Celui-ci a fonctionné plus médiocrement encore que l'ancien et le Félibrige est presque unanime à demander qu'il soit de nouveau modifié.

Mon avis est qu'on se trompe sur la cause réelle de la situation.

Ce qui a manqué au Félibrige depuis 1876, ce n'est pas tel ou tel article de règlement, mais *un homme* ayant les qualités pratiques d'un administrateur et sachant grouper assez de monde autour de lui pour constituer une *force* capable d'imposer des concessions à l'autocratie parisienne.

La cinquième période commencera le jour où cet homme surgira.

2° *A quels moyens d'action pensez-vous que pour son expansion, doit recourir le Félibrige ?*

Ces moyens sont-ils d'ordre théorique ou pratique et lesquels préconiseriez vous tout d'abord ?

Je ne connais qu'un *moyen théorique* d'expansion. C'est de publier des livres ou des articles capables d'exercer une influence sur les classes intellectuelles, c'est-à-dire sur celles qui dirigent les masses. Mais ceci est une œuvre individuelle et non collective. Une association ne peut pas donner à tel ou tel de ses membres le génie ou le talent de persuasion. Les penseurs écrivent d'abord, sèment les idées et quand celles-ci ont germé dans un assez grand nombre de cerveaux, l'association vient, à l'heure voulue, pour les réaliser. Tout ce que l'association peut faire est d'ordre pratique.

La base de toute action, dans un pays de suffrage universel, est le nombre. Nous voyons des associations dont le but ne présente aucun intérêt sérieux et qui traitent d'égal à égal avec le gouvernement, pour la seule raison qu'elles comptent cent mille adhérents. A plusieurs reprises, nous avons vu le Touring Club, simple société de sport, dépourvue de toute importance sociale, intervenir efficacement auprès des pouvoirs publics pour faire adopter ou rejeter des projets de Loi et modifier des règlements.

Quand le Félibrige s'est adressé au ministère de l'Instruction Publique à propos de la guerre sauvage faite à la langue d'oc dans les écoles, on n'a pas même pris la peine de lui répondre !

Cette situation ne cessera que le jour où le Félibrige sera une *force*.

Recruter des adhérents est donc la première œuvre à accomplir, la seule qui pourra permettre une action réelle.

Le recrutement d'adhérents nombreux fournira, en même temps, les ressources financières qui sont indispensables à toute action.

Les principaux modes d'action que j'entrevois seraient les suivants :

Création de groupes (Escolo) dans toutes les localités où la Société compterait un certain nombre de membres et visites assez fréquentes de ces groupes par des conférenciers qui leur porteraient la bonne parole et entretiendraient leur ardeur.

Création, dans quelques grands centres, de théâtres jouant des pièces en langue d'oc.

Organisation de deux ou trois troupes ambulantes qui iraient successivement dans les petites localités et remplaceraient avantageusement celles qui colportent aujourd'hui de mauvaises saynètes de café concert.

Concours littéraire avec prix en argent assez sérieux pour encourager et aider les littérateurs.

Concours historiques dans les mêmes conditions.

Aides fournies au moyen de subventions données, dans des conditions à déterminer, à des journaux ou à des revues en langue d'oc, de façon à leur permettre de surmonter les difficultés du lancement.

Création dans les villes d'une certaine importance, de cours publics sur la langue et sur l'histoire de l'Occitanie.

Tout cela est possible si l'on a un grand nombre d'adhérents et par conséquent, des ressources financières sérieuses.

Tout celà est impossible en cas contraire.

(A) A CE PROPOS ÊTES-VOUS D'AVIS, LOIN DE PROSCRIRE LA LANGUE PROVENÇALE DANS LES ÉCOLES PRIMAIRES, D'OBTENIR AU CONTRAIRE DES POUVOIRS PUBLICS QUE, SUIVANT LA MÉTHODE SAVINIENNE, LE FRANÇAIS SOIT ENSEIGNÉ AUX ENFANTS PAR LE MOYEN DE LEUR LANGUE MATERNELLE LE PROVENÇAL ?

Le grand ennemi de la langue d'oc, celui qui la tuera si on le laisse faire, est l'instituteur primaire. Pour le fils de paysan, l'instituteur représente la Science et quand le Savant lui reproche de parler la langue du village, l'enfant est porté à le croire et s'imagine volontiers qu'il se grandit en n'employant que le français.

Lorsque je m'adresse en provençal à un paysan qui ne parle jamais d'autre langue dans sa famille, il me répond en français et il n'est pas loin de croire que je méprise son ignorance. J'en ai fait mille fois l'expérience.

Croyez-vous donc que je ne sais pas parler français ? pense-t-il en lui-même. C'est le résultat palpable des leçons de l'instituteur qui lui a appris à dédaigner sa langue.

Il serait puéril de s'imaginer que le Félibrige peut lutter directement contre cette propagande mortelle. Quelles que

soient jamais ses ressources financières, elles ne sauraient être assez considérables pour lui permettre d'élever école contre école.

Il ne peut agir qu'en se servant de l'instrument existant, c'est-à-dire de l'administration centralisée de l'Instruction Publique. La situation ne sera modifiée que le jour où le gouvernement donnera l'ordre aux instituteurs de l'Occitanie d'enseigner la langue d'oc en même temps que la langue française et leur en fournira les moyens en instituant des cours en langue d'oc dans les écoles normales.

Jamais, soyez en persuadé, un ministre ne donnera volontairement cet ordre. Il ne s'y décidera que s'il y est forcé par une pression énergique et cette pression ne peut être exercée que par une Société constituant une force électorale.

Je partage entièrement les idées du F. Savinien sur les résultats de sa méthode. Il est incontestable qu'en se servant de la langue d'oc, c'est-à-dire de la langue connue par l'enfant, l'instituteur arrive à lui faire apprendre beaucoup mieux et beaucoup plus vite le français. Mais j'estime que le jour où le Félibrige serait assez fort pour imposer sa volonté, il y aurait, pour lui, un intérêt de dignité à ne pas employer exclusivement cet argument et qu'il devrait demander l'enseignement simultané des deux langues mises sur le pied d'égalité.

Les occitans sont bilingues et c'est pour eux une supériorité sur leurs frères du Nord.

(B) Etes-vous d'avis que les maintenances étaient inutiles, et a-t-on bien fait de les supprimer ?
Ou bien est-il sage de réclamer leur rétablissement?

Je suis partisan de la reconstitution des maintenances, mais pour des raisons d'ordre secondaire. Ce qui est important, c'est de rétablir les mainteneurs. Le Statut de 1876 avait créé deux catégories de Félibres ; les majoraux, au nombre de 50 et les mainteneurs en nombre illimité. Le Statut de 1905 a supprimé les mainteneurs, c'est-à-dire qu'il a licencié les soldats et n'a gardé que l'état-major. Cette conception est tellement extraordinaire qu'on se demande comment elle a pu être admise. La première chose à faire, la seule indispensable, est de faire revivre la catégorie des mainteneurs et d'en recruter le plus possible en se bornant à exiger des candidats qu'ils soient sympathiques aux idées directrices du Félibrige.

Les maintenances n'ont qu'une utilité, celle de permettre aux félibres qui ne peuvent assister à la Santo Estello, de se réunir une fois par an, dans un lieu plus voisin de leur résidence.

(C) QUE PENSEZ-VOUS DE L'UNIFICATION DE L'ORTHOGRAPHE POUR LES DIFFÉRENTS DIALECTES DE LANGUE D'OC ?

Il est hors de doute que les différences orthographiques entre les divers dialectes pourraient être moins importantes et qu'il y aurait un grand intérêt à ce qu'il en fût ainsi. Mais nous nous heurtons à une situation de fait dont ma réponse à la première question indique la cause originelle.

Si, en 1854, Roumanille et Mistral avaient prévu l'avenir, je ne mets pas en doute qu'ils auraient adoté un système orthographique assez large pour pouvoir s'appliquer à tous les dialectes. Ils auraient pris pour base l'étymologie et se seraient toujours rapprochés du latin qui est la source commune. Mais leurs ambitions n'étaient pas vastes à cette époque et ils choisirent les formes qui convenaient le mieux au dialecte rhodanien et au dialecte marseillais.

Si depuis, il n'y avait pas eu *tis Oubreto*, *Mirëio Calendau*, li *Fi ho d'Avignoun*, et tant d'autres œuvres qui forment le trésor intangible du Félibrige, je suis persuadé qu'une proposition de réforme orthographique aurait des chances d'aboutir et qu'au moyen de quelques concessions mutuelles, on arriverait, tout en conservant les différences dialectables régulières, à donner un air de parenté plus proche au gascon, à l'auvergnat, au montpellierain et au provençal.

En l'état, cette réforme est impossible au moins avec l'envergure qu'elle exigerait pour être bien faite.

Je ne me dissimule pas que cette divergence d'orthographe qui tend à s'accentuer plutôt qu'à diminuer, constitue une des grosses difficultés de l'avenir en ce qu'elle restreint par trop le champ de compréhension complète de chaque écrivain. Sans doute, ceux qui ont quelques connaissances linguistiques, arrivent facilement à lire tous les dialectes. Mais il n'en est pas de même pour la masse. Un ouvrier avignonnais qui lira couramment l'*Armana Prouvençau*, sera complètement dérouté quand il ouvrira l'*Armana Cetori*. Les mots sont bien les mêmes dans le fond ; mais leur aspect est différent.

Si le Félibrige grandit et s'il atteint son but, la question orthographique se posera nécessairement et il faudra la résoudre Mais il est trop tôt pour prévoir et surtout pour discuter les solutions.

3° *Comment concevez-vous l'action directrice des chefs Félibréens* :

DANS LE PASSÉ ? DANS LE PRÉSENT... POUR L'AVENIR ?

Pendant les trois premières périodes dont j'ai parlé plus haut, l'action des chefs félibréens a été parfaite. Ces pério-

des étaient celles de l'action théorique : il s'agissait de lancer les idées, de grouper des penseurs, de leur inspirer un amour ardent de la patrie occitane, d'agir, à la fois, sur leur imagination et sur leurs sentiments. Ce but fut merveilleusement atteint et ceux qui ont assisté à la Santo Estello de 1876, savent l'enthousiasme qui déborda dans cette assemblée et qui étreignit tous les cœurs.

Mais le jour ou le Félibrige entra dans la période d'action pratique, le jour où il voulut réaliser son but, ses chefs furent — au moins d'une façon générale — inférieurs à leur tâche. En effet, les qualités nécessaires dans cette quatrième période, n'avaient presque aucun rapport avec celles qui avaient assuré le succès dans les trois premières. Pendant les périodes théoriques, on avait besoin d'*inspirés* j'allais dire de prophètes, sachant manier le Verbe, sachant faire appel aux sentiments les plus profonds et les plus élevés de l'âme humaine. Ce n'était pas à la foule vulgaire que l'on s'adressait, mais aux esprits d'élite, aux cœurs désintéressés que l'amour pur des idées est capable d'entraîner.

Pendant la période d'action pratique, il eût fallu des chefs ayant l'habitude des affaires, la connaissance des hommes, l'activité physique, la liberté absolue de leurs mouvements, la souplesse de caractère, l'énergie de la volonté. Or, ce sont là des qualités d'un ordre tout spécial et qui s'accouplent rarement avec le génie littéraire. On eut le tort de ne pas le comprendre et de croire que le Félibrige-Société pouvait être dirigé comme l'avait été le Félibrige-groupement-libre.

Ce fut une grave erreur.

On finit, en 1901, par comprendre qu'on s'était trompé et après trois poëtes, on choisit un officier. Mais ce changement eut des résultats déplorables. Les trois poëtes qui s'étaient succédé n'avaient su ni recruter des adhérents en nombre suffisant, ni organiser une administration. Mais, en revanche, ils avaient maintenu intacts la légende, les rites, tout ce qui faisait de l'ancien Félibrige une sorte de religion. Le quatrième capoulié prit le contre-pied. Etranger à l'art, il biffa tout ce qui avait un caractère poétique et s'efforça d'assimiler les réunions du Félibrige à celles d'une Société de secours mutuels. D'un autre côté, gênés par ses obligations professionnelles, manquant d'expérience des hommes et d'adresse, il ne sut pas compenser les destructions qu'il opérait pour la création d'une administration sérieuse. Tout ce qu'on peut dire à son actif, c'est qu'il apporta de la régularité dans la publication des comptes rendus et dans la gestion financière.

Après neuf ans d'expérience, on s'est décidé, le 31 Octobre dernier, à choisir de nouveau un poëte.

Il convient de lui faire crédit.

Je comprends, autrement que la plupart de mes collègues, le rôle du capoulié. Parmi les majoraux, il y a deux tendances très distinctes. Les uns veulent un capoulié artiste, les autres veulent un capoulié homme d'affaires, ressemblant à un président de syndicat. Je veux les deux.

J'estime qu'il est indispensable de conserver au Félibrige son caractère poétique, légendaire et un peu mystérieux ; j'estime qu'il doit continuer à croire en la Sainte Etoile et qu'il doit continuer à s'abreuver à la Coupe circulant autour de la table. Mais j'estime aussi qu'il doit se préoccuper des réalités et ne pas attendre le succès d'une intervention surnaturelle. Le capoulié que je rêve pour l'avenir devrait être à la fois artiste et homme d'affaires. Ce capoulié viendra-t-il ? C'est plus que douteux, les qualités de l'artiste et celles de l'homme d'affaires étant presque contradictoires. Aussi, serais je disposé à admettre la coexistence de deux chefs, d'un subre-capoulié qui serait en quelque sorte le grand prêtre de la religion, le maître du Verbe, qui ne se montrerait que dans de rares occasions, et du capoulié qui serait le seul chef de l'administration.

En délimitant très nettement le rôle de chacun, on pourrait arriver à prévenir tout conflit entre eux.

DEUXIÈME PARTIE

1° *Des thèses diverses pour ne pas dire opposées, ont été maintes fois soutenues à propos du Félibrige, par exemple :*

A. La thèse séparatiste et ce que l'on pourrait appeler les nuances de cette thèse, c'est-a-dire : a) le Fédéralisme ; b) la Décentralisation.

Le séparatisme et le Fédéralisme ne sont pas deux variétés d'une même idée, mais deux idées absolument différentes. Le séparatisme est une *idée politique* et le Fédéralisme est une *idée sociale*.

Le Fédéralisme est, à l'origine, un individualiste qui ne veut abandonner à l'Etat, représentant des intérêts généraux, que la portion la plus minime possible de son indépendance.

En revanche, l'unitariste est celui qui fait le sacrifice presque entier de sa liberté, dans un but d'intérêt général.

Pour bien faire comprendre cette distinction, je précise ses conséquences dans la législation pénale : si celle-ci

s'inspire de l'idée individualiste, elle ne punit que les actes portant une atteinte *directe et violente* aux droits des tiers. Si elle s'inspire de la doctrine unitariste, elle punit tous les actes qui quoique ne portant aucune atteinte aux droits d'une personne déterminée, paraissent *nuisibles* à l'intérêt général.

Les lois qui frappaient, autrefois les hérétiques, découlaient logiquement de la doctrine unitariste et en étaient une application parfaitement rationnelle. Il est incontestable qu'une nation dont tous les citoyens ont une foi commune, est plus forte qu'une nation divisée par des querelles religieuses et si l'intérêt de l'Etat doit toujours l'emporter sur les droits du particulier, on ne peut blâmer une mesure dont la conséquence devait être un accroissement de force pour la nation.

Au contraire, la loi qui ignore l'opinion religieuse de chaque citoyen, s'inspire de la doctrine individualiste.

Le fédéralisme est l'application à l'organisation sociale d'un peuple, de la thèse individualiste et on peut formuler son principe de la façon suivante : *l'individu libre dans la famille, la famille libre dans la commune, la commune libre dans la province et la province libre dans l'état.*

Avec ce système, chaque groupement garde son indépendance à peu près complète dans sa sphère spéciale d'action, par conséquent sa physionomie personnelle.

La doctrine fédéraliste est à la base même du Félibrige et il est impossible de les désassocier. A l'origine, le Félibrige n'a prêché que le fédéralisme littéraire. Mais aujourd'hui il va plus loin et, dans toutes ses manifestations il proteste hautement, non seulement contre la guerre faite à la langue d'oc, mais contre l'ingestion gouvernementale dans tous les actes de la vie communale et provinciale.

Quant à l'idée exclusivement politique — et non sociale — du séparatisme, elle n'a jamais eu de partisans dans le Félibrige. Même en faisant abstraction des raisons de sentiment qui les lient, depuis tant de siècles, à leurs frères d'oïl, les occitans sont gens trop pratiques — en dépit d'une exubérance plus extérieure que réelle — pour ne pas savoir qu'ils perdraient beaucoup à une séparation et que, si la France politique se coupait en deux, l'unité ne tarderait pas à se refaire, beaucoup plus dure, sous la botte d'un César germanique.

Le prétendu séparatisme du Félibrige n'est qu'une calomnie grossière inventée par les tenants de l'idée unitariste pour disqualifier leurs adversaires.

B. — Thèse historique ou, pour mieux dire, de la Révolution française, celle qu'en 1789, Mirabeau soutint contre Pascalis et qui a pour but l'unité française.

Les explications que je viens de donner répondent suffisamment à cette question. La thèse que soutenait Pascalis en 1789 était la thèse fédéraliste, tandis que Mirabeau était, au fond et malgré certains artifices de langages, un partisan de la thèse unitariste.

C. — La thèse ethnique (qu'on pourrait appeler thèse conciliatrice) qui reconnait la suprématie — même dans les pays de langue d'oc — du fonds celtique, de l'Ethnicité celtique, sur l'administration latine. Quelle est celle de ces thèses que vous adoptez au point de vue félibréen ?

L'origine des premiers peuples qui ont occupé le sol de la Gaule est scientifiquement inconnue. On a fait de nombreuses hypothèses dont la vérification est impossible, les preuves absolues faisant défaut. En ce qui me concerne, je crois que la race blonde du Nord et la race brune du Midi sont des familles extrêmement éloignées et j'adopterais volontiers l'hypothèse des deux émigrations parties du plateau central de l'Asie, l'une, la race blonde, Germains, Teutons, Celtes — passant par le Bosphore ou par l'Oural et venant se fixer en Allemagne, au Nord de la Loire et en Grande Bretagne ; la race brune, au contraire, traversant l'isthme de Suez, longeant la côte africaine, passant en Espagne et se répandant entre les Pyrénées et la Loire sous les noms d'Ibères, de ligures, etc.....

Au bout de bien des siècles, les peuples blonds et les peuples bruns se seraient rencontrés sur les bords de la Loire, des luttes sanglantes se seraient produites avec des succès divers et certaines tribus blondes auraient pénétré jusqu'en Espagne, en Galice, par exemple, tandis que certaines tribus brunes seraient montées au nord de la Loire. Il se serait opéré ailleurs des fusions dont le nom de Celtibères a gardé la trace.

Cette hypothèse qu'il est impossible, je le répète, de prouver historiquement, a l'avantage d'expliquer les différences physiques et intellectuelles très considérables qui existent entre les occitans et les français d'Oïl. Par la conformation du corps, par la nature de l'esprit, les occitans sont infiniment plus rapprochés des Espagnols, des Piémontais et des Génois qu'ils ne le sont des Français du Nord.

Le Félibrige n'a jamais eu à prendre parti au sujet de cette question ethnique qui reste un simple problème d'histoire. Il y a un fait actuel certain : c'est la divergence con-

sidérable de mentalité entre les occitans et les français du Nord. Que cette divergence provienne d'une origine différente ou de toute autre cause, peu importe. Elle existe et elle justifie l'opinion de ceux qui soutiennent la nécessité de ne pas plier les deux races sous des règlements identiques.

2° *Que pensez-vous des attaches albigeoises que certains attribuent au Félibrige ; et alors, comment définissez-vous l'albigéisme ? c'est-à-dire : entendez-vous par là une doctrine religieuse ou simplement l'envisagez-vous comme un fait historique (Croisade des Albigeois) dont vous regretteriez les conséquences au point de vue de la civilisation méridionale ?*

Il serait absurde de prétendre que le Félibrige a des attaches quelconques avec l'albigéisme. L'albigéisme est mort, comme religion, depuis six cents ans et s'il survit dans quelques rares esprits, c'est à l'état d'opinion philosophique acquise par l'étude individuelle et non transmise par tradition.

L'histoire de l'albigéisme est fort peu connue pour divers motifs :

Il n'avait — quoi qu'on en ait dit — qu'un très petit nombre d'adeptes qui appartenaient tous aux classes élevées de la société occitane et la plupart d'entre eux sont morts sans rien révéler de leur secret.

Les huguenots ont cru, au XVIe siècle, avoir intérêt à se réclamer des Albigeois et ils ont représenté ceux-ci comme ayant été leurs précurseurs, ce qui est absolument faux.

Les croisés du Nord, dans le but de faire excuser leurs violences et leurs rapines, ont attribué à leurs adversaires tous les vices et tous les crimes et on les a trop facilement crus sur parole.

L'Albigéisme est un écho lointain de la doctrine par laquelle les mages de la Perse expliquaient l'existence du monde et si, faisant abstraction des figures extérieures destinées à la foule, on en examine le fond, on trouve la théorie suivante :

Il existe deux forces — personnifiées pour le vulgaire par Orzmud et Ahriman — deux puissances égales, toujours en lutte et dont le choc produit l'étincelle qui est la source de la vie. Ces forces étant égales, jamais l'une ne prévaudra définitivement sur l'autre ; tout au plus y aura-t-il quelques oscillations. Le jour succédera éternellement à la nuit et la nuit succédera éternellement au jour : le bien succédera au mal et le mal succédera au bien. La mort succédera à la vie et la vie succédera à la mort.

C'est la théorie du dualisme. Tout est double, c'est-à-dire

que toute chose a deux figures, suivant le côté par lequel on regarde. Il n'est pas d'acte qui ne soit à la fois bien et mal ; il n'y a pas d'affirmation qui ne soit à la fois vraie et fausse. Tout fait peut être comparé à une plaque de cuivre bosselée. La bosse que l'on voit sur une face, correspond à un creux sur l'autre.

Il faudrait plus d'espace que celui dont je puis disposer pour développer les conséquences sociales de cette philosophie qui fut restaurée et légèrement modifiée au IIIme siècle par Manès. Tout fait présumer qu'elle fut apportée à la cour d'Euric, roi de Toulouse, par les Alexandrins avec lesquels ce prince, d'une intelligence supérieure, entretenait des rapports suivis et qu'elle s'infiltra peu à peu dans un certain nombre de familles dont plusieurs étaient d'origine wisigothe. Mais on comprend sans peine que cette philosophie.trop abstraite, n'avait aucune chance de pénétrer dans les masses qui étaient incapables de la comprendre. Elle resta donc, jusqu'à la fin du XIIme siècle, la propriété, presque exclusive, d'un petit nombre de grands seigneurs et, peut-être même, de quelques membres du haut clergé. Ainsi n'entraîna-t-elle aucunes conséquences sociales importantes et ne suscita-t-elle, pendant longtemps, aucune persécution dans l'Occitanie.

Mais, vers 1150, la situation se modifia. Un marchand de Lyon, Pierre Valdo, à la suite de la mort d'un de ses amis, avait cherché une consolation dans le mysticisme. Il s'était vite aperçu que les prêtres de son époque, riches et souvent débauchés, ne ressemblaient en rien aux premiers disciples du Christ et il s'était mis en tête de rendre à la société chrétienne sa pureté primitive. Sa parole ardente lui assura des prosélytes qui s'appelèrent d'abord *Les Pauvres de Lyon* et dont les doctrines furent condamnées par le concile de Latran en 1179. Ils pratiquaient la pauvreté, ils rejetaient les prières pour les morts, les indulgences, le culte des images et les sacrements ; ils soutenaient que chacun avait le droit d'interpréter la Bible et que tout homme pur était prêtre et apôtre, sans avoir besoin de passer par la formalité de l'ordination.

Cette doctrine, assez vulgaire mais facilement compréhensible, se répandit très vite dans l'Occitanie. Elle plaisait au peuple qui était scandalisé par le luxe des évêques et des abbés, encore plus jaloux de leurs richesses et elle n'était pas combattue par l'aristocratie qui, secrètement imbue des théories albigeoises, avait rompu, dans le fond du cœur, avec le dogme chrétien.

Aucun rapport de doctrine n'existait entre les Albigeois et les Vaudois. Les Vaudois étaient des hérétiques au point de vue romain ; mais ils se réclamaient du Christ et ils

admettaient les bases philosophiques du Christianisme. Au contraire, la thèse albigeoise était la négation absolue du dogme chrétien.

Mais en dépit de ces différences radicales, albigeois et Vaudois lièrent partie ensemble parce qu'ils se réunissaient dans un sentiment commun, la haine du catholicisme romain.

La Papauté ne pouvait rester indifférente : héritière des idées unitaristes de l'empire romain, elle aurait abandonné son principe si elle avait toléré qu'une nation européenne se séparât d'elle. D'un autre côté, les Capétiens dont l'autorité sur le comté de Toulouse n'était plus qu'une suzeraineté purement nominale, trouvaient, dans l'hérésie, un prétexte pour intervenir. Le but religieux poursuivi par Rome et le but politique poursuivi par Paris se mêlèrent donc intimement et la politique de Raymond VI et de Raymond VII tendit toujours à séparer leurs deux adversaires, le Pape et le Roi. De nombreux indices font présumer que Raymond VI était albigeois : mais il se garda toujours d'afficher publiquement ses sentiments intimes et dans tous ses actes officiels il se présente comme le fils soumis de l'Eglise. Il ne semble pas cependant que la Papauté ait cru à sa bonne foi, car, jusqu'en 1215, Rome prêta son appui énergique à la croisade. Mais à cette époque, le jeune Raymond VII, dont les opinions religieuses n'étaient pas suspectes, entra en scène. Il se rendit à Rome, vit Innocent III et à partir de ce moment, la Papauté resta à peu près neutre. Elle n'avait d'ailleurs plus grande raison d'intervenir, car presque toutes les familles albigeoises avaient été détruites, les populations vaudoises avaient été décimées, l'Inquisition fonctionnait et l'hérésie n'osait plus lever la tête. Dès le siège de Beaucaire (1216) la guerre n'est plus une guerre religieuse, mais une guerre exclusivement politique, dont le but est d'assurer à la France la possession des Etats toulousains.

Ce court aperçu historique permet de comprendre et d'apprécier les sentiments qu'inspirent à la plupart des félibres, le souvenir de la guerre des Albigeois. Ceux d'entre eux qui ne professent pas les opinions catholiques, maudissent à la fois Rome et Paris ; ceux qui sont restés fidèles à l'Eglise romaine se contentent de blâmer la conquête politique des hommes du Nord. Mais même parmi les premiers, personne n'a jamais songé à remettre en honneur les doctrines albigeoises. Je ne crois même pas qu'il y ait plus de trois ou quatre félibres qui les connaissent historiquement.

3° Que pensez-vous de l'orientation politique que, dans un

sens ou dans un autre, certains voudraient donner au Félibrige ?

J'ai indiqué, dans ma réponse à la première question de la deuxième partie, la différence qu'il fallait faire entre une *doctrine sociale* comme celle du fédéralisme et une *doctrine politique*. Une forme de constitution sociale n'entraîne pas fatalement telle ou telle forme de gouvernement. Le système républicain et le système monarchique peuvent également se superposer à une société fédéraliste ou à une société unitariste.

Il y a unanimité — ou à peu près — dans le Félibrige, en faveur de la thèse fédéraliste. C'est, en effet, être fédéraliste que vouloir conserver notre langue particulière, nos usages, notre costume ; c'est être fédéraliste que protester contre l'intervention de Paris dans toutes nos affaires locales.

Mais, par contre, les félibres sont à peu près unanimes à ne pas vouloir que la société se prononce sur les questions nettement politiques comme seraient celles de la République ou de la Monarchie. Le Félibrige compte dans ses rangs des hommes de toute opinion et le jour où il prendrait parti, des scissions se produiraient fatalement.

Quelques félibres sont mêlés à la politique active, mais en qualité de citoyens et non de félibres et ils sont les premiers à reconnaître que la Société doit y rester étrangère.

Qu'il y ait çà et là, quelques esprits ardents et peu mesurés qui pensent autrement et qui voudraient entraîner le Félibrige dans une voie politique, je ne le nierai pas. Mais ils n'ont aucune influence et leurs tentatives ne pourront jamais avoir de résultat sérieux.

MARQUIS DE VILLENEUVE,
Majoral du Félibrige.

MON CHER AMI,

Ce que j'entends par Félibre : tout artiste qui, amoureux de sa langue maternelle, de la terre où sont morts ses aïeux, chante le ciel ancestral qui l'a vu naître et ses traditions.

A ce compte, on trouve des Félibres ailleurs qu'en Provence. Cette définition montre que je ne partage pas l'opinion d'un Félibre, *parmi les premiers*, qui faisait du groupement Provençal une franc-maçonnerie dont les adeptes « déploraient toujours le meurtre d'Hiram et espèrent la reconstruction du Temple. »

S'il en était ainsi, ce ne sont pas des moyens d'expansions que je préconiserais.

S'il s'agit d'affermir sa conscience provinciale, rien de plus juste que de favoriser l'emploi de la langue proven-

çale dans les écoles primaires et de rechercher l'appui des pouvoirs publics pour que, suivant la méthode savinienne, le français soit enseigné aux enfants par le moyen de leur langue maternelle, le provençal.

En Alsace ne parle-t-on pas les deux langues ?

Sans vouloir m'occuper des questions pratiques où je n'entends rien, je répondrai qu'il vaut mieux rétablir les Maintenances.

Je laisse également les professionnels répondre au paragraphe C. de la question 2e.

Sur la 3e, si l'on borne l'action directrice des chefs félibréens *dans le passé*, à la propagation des idées antagonistiques entre le Nord et le Midi, entre les Francihots et les Provençaux, je la déclare funeste, anti-historique et par surcroît ridicule.

Dans le présent, *pour l'avenir*, je désirerais une action qui fût une œuvre de paix et d'harmonie.

***

Des trois thèses posées, je les accepte toutes les trois en principe, sauf commentaires. Il y a des personnes qui ne sont que séparatistes, d'autres qui ne sont partisans que de l'unité, d'autres qui ne sont qu'occidentales. Trois restrictions qui forment trois divisions, et autant d'erreurs.

D'abord, je suis favorable à la *thèse celtique*, car si l'affirmation peut étonner ceux qui restent étrangers aux études linguistiques, il n'en est pas moins vrai que les deux idiomes d'oïl et d'oc dérivent d'une commune origine : celtique.

Eh, que diable ! nous descendons un peu des Gaulois, j'imagine. Quant aux races latines, c'est une blague (pour les ethnographes).

Singulières races latines celles à qui fut prêché (pour certaines provinces et non des moindres) le christianisme en grec !

Il est évident, d'autre part, qu'il y a une conquête des Gaules (il y en a toujours une !) mais il ne faut pas en exagérer la valeur. Pourquoi ne tiendrait-on pas compte alors des invasions germaniques, importantes au point de vue de la langue comme des mœurs ?

Partager cette idée que l'ethnicité celtique s'est conservée à travers les vicissitudes qui constituent l'histoire de la France peut paraître à beaucoup je ne sais quelle illusion fantômatique. Il n'y a qu'à prendre deux dictionnaires, c'est simple ! un de langue d'oïl, l'autre d'oc et comparer. Une quantité *innombrable* de mots ont conservé leur radical celtique dans les deux idiomes. Si la langue ne s'est pas perdue, forcément le génie non plus. L'administration romaine ne pouvait l'étouffer.

Une preuve. Dans un temps qui ne serait pas d'ignorance, on saurait que saint Irénée dut apprendre le celtique pour parler aux peuplades gauloises. Ceci se passait au IIe siècle, à fortiori, la langue et le génie celtiques étaient-ils plus vivaces en des siècles antérieurs.

Eh quoi d'impossible ? Malgré l'administration anglaise, malgré la conquête à feu et à sang, à torture et à pendaison, le génie Irlandais (celtique) s'est-il perdu ! Il n'y a qu'à lire les journaux d'outre-Manche là-dessus. Mais impossible de pousser plus avant...

Puisque le nom de saint Irénée, par conséquent de Lugdunum, est venu sous ma plume, je dirai ce que je retiens de la *première thèse* (séparatiste) : ce qui est compatible avec la 2e, celle de l'Unité. La chose est possible ; Lugdunum, ville impériale pourtant, avait en quelque sorte son autonomie propre sous l'Impérium. Donc, certaines franchises à respecter dans toutes les provinces qui composent la Nation, désormais *une*. Il s'agirait simplement de marquer les coefficients de différence à sauvegarder sans détruire l'Unité.

Nous ne pouvons pourtant pas défaire l'œuvre de Mirabeau, ni celle de Richelieu, ni remonter aux temps féodaux. L'histoire suit un rythme d'évolution progressive et non régressive.

Quant à moi je suis et je reste, Celte, Français et Lyonnais, c'est-à-dire d'après la teneur de l'enquête : occidental, révolutionnaire et séparatiste en un certain sens. Ce que je n'admets pas, c'est la séparation haineuse, celle qui faisait chanter à Marcabrus :

Ay mala fos reys Sozoicz !
(Ah ! maudit soit le roi Saint Louis !)

***

Quant à l'albigéisme voici : Si l'on envisage la question religieuse et partant la question morale et sociale, je disais qu'à l'époque où Simon de Monfort dévasta les provinces méridionales, il y avait là un foyer, des foyers considérables d'hérésie *multiple*. Il y avait des Pauliciens, des Ariens (à cause des conquêtes Wisigothes), des Vaudois, des Cathares, etc., etc. On a englobé toutes ces hérésies sous le nom générique d'Albigéisme. A quel Albigéisme MM. les Félibres voudraient-ils se rattacher ?

En effet, il y aurait à faire de nombreuses distinctions pour caractériser tout le mouvement albigeois. Un Cathare pur ne pensait point comme un Cathare mitigé ou comme un Vaudois. Tel père pouvait avoir un de ses enfants Cathare et l'autre Vaudois...

Lorsque Michelet prétend qu'on désigne par *Albigeois* un

tout confus, parce que ceux mêmes qui les combattirent n'y surent rien distinguer, il rêve, comme cela lui arriva souvent ; son affirmation prouve qu'il n'avait pas connaissance de ce que dit Etienne de Belleville (XIIe siècle). Mais pris en bloc, ceux qui défendent l'Albigéisme font preuve de la plus manifeste ignorance et je consentirais à entrer en lice avec n'importe quel « amateur » Albigeois.

Je ne puis entrer dans la partie théologique de la question — il faudrait de la place. — Seulement je ferai remarquer aux Albigeois modernes que l'intolérance qu'ils reprochent au Catholicisme se retrouve à *un plus haut degré* dans le véritable Albigéisme, celui qui mérita la correction de Simon de Monfort. Et je connais maint Albigeois contemporain qui serait fort ennuyé d'avoir à rompre le lien conjugal (pour être parfait Cathare) ; sa femme serait fort affligée de partager son affection *cum pluribus amasiis*. J'en connais encore qui auraient quelque répugnance à se délivrer des liens matériels (du mal) par les moyens employés après réception du Consolamentum...

S'il ne s'agissait que des protestations albigeoises contre le clergé féodal, nous verrions ce qu'il y a à dire à ce sujet, mais il n'y a plus de clergé féodal, je ne vois donc pas la nécessité de rattacher le Félibrige à l'Albigéisme.

Toute hérésie a son bon côté, il ne faut pas le nier, toutefois je n'entrerai pas plus avant dans cette discussion qui peut se résumer ainsi : il n'y a aucun inconvénient à ce qu'un Félibre continue la part de vertus reconnue chez les Vaudois, en laissant de côté l'imbécilité de leurs dogmes et de leurs pratiques.

Le fait historique (la croisade) ne fut nullement regrettable au point de vue de la civilisation. Sa brutalité seule est regrettable, mais nous étions encore à l'âge du fer. Tout ceci mériterait de longs développements. Je tiens à dire cependant que ce fut *le Midi qui provoqua la Croisade et non le Nord*. L'antagonisme constaté par Mistral n'existe donc pas ici.

***

Quant à l'orientation politique, un mot, un seul : les Provençaux ont été, de 879 à 1481, hostiles à la Royauté. Les Félibres auraient mauvaise grâce à transformer l'organisation félibréenne en instrument de réaction royaliste, car on peut dire plus sûrement du successeur d'une des plus funestes familles historiques, la d'Orléans, ce que Pierre Vidal disait du roi des Franchimands :

Del rey Frances qu'om te per dreiturier
Vuelh pauc parlar, quar pauc valet et pauc dona
Aus per tebre cuid'aver pretz entier.

Ceux qui s'indigneraient de mon assertion n'ont qu'à étudier l'Histoire. Je ne dis pas que le Félibrige doive être républicain, car à mon sens il ne devrait pas s'occuper de politique du tout. Ses adhérents peuvent se contenter de faire de belles œuvres.

Les autres, ceux qui font de la politique séparatiste, ne s'étonneront pas qu'on trouve étrange que cette politique soit faite dans le Paris, capitale des Francihots, qu'ils ont envahi. Qu'ils se séparent donc vraiment, la France s'en trouvera mieux...

Mais une enquête aussi riche d'idées que la vôtre nécessiterait d'innombrables commentaires...

Bien cordialement à vous.

PAUL VULLIAUD.

CHRONIQUES

SOCIOLOGIE

A. Lugan. *La Pensée et l'Œuvre d'un grand seigneur russe* (La Confrérie ouvrière de Vosdvijeusk), (Bloud)

Voici un exemple à citer et à suivre : celui d'un grand seigneur russe donnant toute sa vie à l'éducation, et surtout à l'éducation religieuse de son peuple, fondant une confrérie où les règles ne s'imposent qu'au nom de « l'Amour et de la Foi consciente », où des familles vivent fraternellement sans connaître l'égoïsme familial ni la concurrence ; c'est, en un mot, un exemple de Christianisme magnifiquement vécu, par des ouvriers, par des familles, qu'il faut rappeler sans cesse à ceux qui ne croient pas au désintéressement, qui ne veulent pas espérer, qui nient la possibilité sociale de la vie chrétienne intégrale.

Certes, tout le monde en connaît de ces désabusés de tout âge, autoritaires, qui ne croient qu'à la force, et qui refusent de « croire à l'Amour » comme dit saint Jean, à l'Amour et à ses prodiges. L'Amour est pour eux une utopie. Eh ! bien, nous remercions l'auteur de nous avoir donné un exemple de plus, d'Amour vécu, de vie basée sur l'Amour, de Christianisme descendu jusqu'aux profondeurs des consciences et inspirant tous les actes de la vie sociale.

M. de Nepluyeff, ancien diplomate, sut mettre un sens pratique très net au service d'une âme mystiquement chrétienne ; après avoir fondé une école pour les fils des paysans, la logique de la vie l'amena naturellement à la prolonger par une confrérie d'ouvriers agricoles, où les biens sont en commun, et où un esprit d'amour unit tous les membres.

Telle est l'œuvre que nous décrit l'auteur de cette plaquette, trop substantielle pour que nous essayions de la résumer ; nous ne pouvons qu'en recommander la lecture à tous ceux qui ont besoin de se convaincre que l'on peut vivre l'Amour intégralement, et que ceux qui l'essayent récoltent surtout des injures et des railleries, et ces tribulations que le Christ a promis à ses disciples.

La Dépopulation en France, par Henry Clément. (Bloud).

C'est une question à laquelle on revient souvent, depuis

quelque temps, que celle de la dépopulation ; et c'est évidemment une question grave et actuelle sur laquelle il ne convient pas de fermer volontairement les yeux

Ce qui, pour nous, lui donne une importance capitale, c'est que ce fait de la dépopulation décèle une démoralisation générale, un esprit bassement utilitariste et pratique, une fausse conception de la vie.

M. Henry Clément a vu juste quand il cite parmi les causes principales, l'oubli des principes religieux, et ses conséquences l'alcoolisme, la prostitution, la pornographie.

Le seul remède, croyons-nous, serait le développement d'un profond idéalisme qui ne peut se baser que sur des convictions religieuses.

Il faut opposer l'esprit chrétien, idéaliste et sa conception de la vie au matérialisme régnant et à sa conséquence néo-malthusianisme, qui n'a reculé devant aucune conséquence, pas même devant la boue ; car on ne peut dire quelle forme odieuse a prise la propagande néo-malthusienne dans les milieux ouvriers, aux portes des bourses du travail.

Quand on saura que nous sommes sur terre non point pour accumuler des richesses, mais pour y accomplir un devoir, nous croyons que notre régime successoral qu'attaque M. Clément, n'aura plus le pouvoir d'arrêter la repopulation.

Développons donc la vie chrétienne et son idéalisme, et nous aurons fait un bon travail, non seulement pour la repopulation, mais encore pour toutes les questions sociales actuellement pendantes. CARL DE CRISENOY

« *IXe Congrès National du Sillon* »

Le IXe Congrès du *Sillon*, qui a eu lieu à Rouen, a obtenu un grand succès. Les séances de travail ont été très suivies ; à la réunion publique de clôture, trois mille personnes applaudissaient Marc Sangnier, et le soir, au Banquet, c'était devant un millier d'auditeurs qu'il clôturait le Congrès par un toast ému.

Un Idéaliste ne peut rester indifférent devant une telle manifestation, car elle détruit une vieille légende. Les sillonnistes, en effet, ont un Idéal, ce qui leur est commun avec d'autres ; mais, en outre, ils s'efforcent et réussissent à le mettre en pratique, ce qui est infiniment plus rare.

Personne ne songe à nier l'idéalisme du *Sillon* ; Marc Sangnier l'affirmait encore dans l'éloquent discours prononcé à la réunion de clôture : « Mais, dit-il, nous sentons bien que jamais le peuple de France n'acceptera de renoncer à son Idéal, car le peuple de France n'a pas coutume, dans les batailles, de retourner en arrière ; il n'a jamais

gagné de victoires qu'en prenant l'offensive et en recevant les coups en face, sur sa poitrine. »

Hélas, cet idéalisme, qui devrait attirer au *Sillon* de nombreuses sympathies, est, au contraire, un prétexte à reproches. On accuse les Sillonnistes d'être « dans les nuages » ; comme d'ailleurs tous les Idéalistes, et d'être incapables de faire œuvre pratique. Le Congrès a, heureusement, apporté la preuve du contraire.

Les deux premières réunions de travail ont démontré que l'on peut parfaitement fonder des coopératives et des syndicats, sur une base idéaliste et morale, et que, malgré les affirmations des docteurs positivistes et matérialistes, ces associations peuvent très bien fonctionner. Les diverses coopératives de consommation et de production, le syndicat rural du Léon le prouvent péremptoirement. Cela peut être un scandale pour les pessimistes, mais c'est un fait.

Et, ce n'est pas tout : le *Sillon* a l'audace d'annoncer, pour le mois de juin, un grand quotidien, qui sera rédigé, composé, imprimé, par des sillonnistes, qui toucheront seulement une indemnité de vie proportionnée à leurs besoins ; bien plus, ce journal *La Démocratie,* soucieux seulement de vérité, jugera les faits politiques et sociaux avec la plus stricte équité, rendant justice aux adversaires.

N'est-ce pas un paradoxe ? Non, pour quiconque connaît les Sillonnistes, le succès de *La Démocratie* ne fait pas de doute, et malgré les « Tribulat Bonhommet » nous assisterons à une nouvelle victoire de l'Idéalisme : *Le Sillon*, une fois de plus, prouvera que ceux qui sont « dans les nuages ». peuvent et savent réaliser sur la terre.

HENRY DE CRISENOY.

ROMANS

V. CYRIL. *Une main sur la Nuque.* (Union de Littérature et d'Art. F. Tassel). — FERNAND DACRE. *Traîneurs de Sabre* (Daragon). — MARIE DELÉTANG. *Les mains tendues* (Editions du Beffroi). — JEAN DE FOVILLE. *Eros* (Plon).

Sous ce titre étrange et saisissant : *Une Main sur la Nuque*, voici un beau livre ; une des six nouvelles qui le composent *(l'Expiation)* est tout entière admirable. Avons-nous assez, dans la hotte aux mort-nés, recueilli et rejeté, de bouquins prétentieux ou niais, brailleurs ou sensiblards, sur la vie pitoyable et grotesque des épaves de la misère ! C'est là pourtant, plus que chez les bas fantoches des sous-Bourget, que se rencontre la plus poignante noblesse :

« *La misère seule*, dit un personnage de ce livre, *est humaine. Seule elle provoque chez l'homme des accents qui traversent l'âme et vibrent d'une incomparable beauté...* » Cette beauté, il faut savoir la trouver : moins monotone et plus choisie que chez Frapié, de meilleur aloi que dans le Crainquebille de France, elle s'offre ici, nette, vive, déchirante. Plus encore que des miséreux de naissance, c'est l'histoire des ratés tragiques : il arrive aux héros de philosopher sobrement sur les causes de leur résignation désespérée. Le pessimisme qui nourrit profondément ces pages est naturel, sans emphase et sain ; la langue est claire, pure, vivante ; l'intérêt des récits sans défaillance. C'est un des rares livres dont on pense qu'ils valent d'être lus, et qu'ils pourront *vivre*.

—

Je pense que M. Dacre est un soldat, un bon soldat, comme on dit : ainsi s'expliqueraient aisément les qualités et les défauts de son livre qui est d'un soldat peut-être, mais non d'un écrivain. Malgré mon incompétence sur de tels sujets dont je reconnais l'intérêt, il m'a semblé que l'auteur faisait un noble effort pour rester impartial et que sa pensée se maintenait toujours généreuse. Il faut louer aussi, parfois, une certaine émotion virile : mais combien, d'ordinaire, elle est d'un sentimentalisme conventionnel et vide ! Combien l'étude, puisqu'étude il y a, apparaît superficielle, sans pénétration ni brillant ! Et que d'inutilités, mal défendues par une langue flasque !

—

Ceux qui, à notre connaissance, ont daigné en écrire ou en parler se sont montrés peu indulgents pour le premier livre de Mme Delétang ; il a pourtant sa valeur, malgré ses défauts et ses faiblesses : ce n'est pas un bon roman, mais ce n'est pas un livre nul. L'histoire est des plus ternes : une femme, dont le ménage est sans joie, rencontre en villégiature un jeune homme qui est, comme par hasard, officier et malade ; ils s'aiment, mais l'enfant, l'inévitable enfant les sépare à jamais : banal et trop lentement conté. Je sais bien que les choses les plus banales sont, comme leur nom l'indique, celles qui arrivent le plus souvent ; mais ce n'est pas une excuse pour les mettre en romans, et cette lapalissade est une mauvaise défense quand l'anecdote n'est pas relevée par la profondeur ou la délicatesse des sentiments qui s'y jouent, ou par l'éclat de l'expression ; mais dans ce volume, malgré trop de recherche, trop de souvenirs, trop de littérature, on relèvera facilement d'assez pénétrantes esquisses sentimentales et de fines notations de poète.

—

M. Jean de Foville a composé, dans un style élégant et pur, avec une aisance quelque peu indolente, une histoire d'amour italienne et contemporaine qui rappelle parfois, comme il convient, la manière de MM. Anatole France, Henri de Régnier, J. L. Vaudoyer, etc. C'est, gentiment sentie, gentiment pensée, gentiment écrite, une histoire d'oisifs,un peu pour oisifs ; ça finit bien ; tout le monde est content, la morale aussi, nous aussi. Nous aurions pourtant aimé, sous la chair de cette jolie figurine, un peu plus d'os et de nerfs, et que ce visage gracieux fût un peu plus expressif ; un chapitre (XI) d'une couleur vigoureuse et passionnée atteste le talent de l'auteur. Un second récit, moins languissant, étudie un de ces cas d'hérédité fatale, chers à Paul Bourget dont l'auteur, je crois, ne se plaindra pas d'être rapproché ; on trouve dans *le condamné* les mêmes qualités que dans *Eros*. Mais l'auteur devra se défier de la tendance, qui gâte tant de pages de Bourget, à l'arbitraire de l'invention et au romanesque facile.

MARCEL MARTINET.

BEAUX-ARTS

Le Salon des Indépendants

Du *Salon des Indépendants*, nous ne parlerons que des quelques bonnes toiles qui ont retenu notre attention.

C'est un repos, dans cette triste exposition remplie de tableaux sans dessin, que de regarder les œuvres classiquement dessinées d'Alexandre Séon. Sa *Contemplation* est une œuvre noble et bellement composée.

M Maglin expose cette année un bon portrait de Sarah Bernhardt et quelques autres dessins consciencieusement faits.

Douleur, grande composition de Claudius Dalbaune, est une œuvre très tragique et d'une fort belle tenue. Dans un paysage de montagne, un cadavre est étendu au premier plan ; autour de lui se tiennent des hommes et des femmes dans des attitudes douloureuses. Claudius Dalbaume a su trouver des gestes divers, expressifs et beaux, et conserver à son œuvre l'unité d'intérêt.

Helie Brasilier qui, l'année dernière,exposait à la *Rosace* un très beau *Saint Michel*, nous donne aujourd'hui un *Satan*, œuvre puissante et originale. Après l'ange de lumière, voici l'ange de ténèbres. Recouvert d'une robe verte et d'une cuirasse sombre, *Satan* appuyé sur sa lance, le front chargé de volonté mauvaise, plonge son regard obstiné dans les profondeurs de la Gehenne.

L'esquisse de l'*Hymne à la Joie* du même artiste est une conception très intéressante, dont le groupe du centre, composé de trois figures nues, trouverait, nous semble-t-il, sa plus parfaite réalisation en sculpture.

PIERRE DE CRISENOY.

LES REVUES

Religion, philosophie.

La Société Nouvelle. Essais sur la Science des Religions, par Jacques Brieu. La science des Religions, dit J. Brieu, doit être étudiée comme toute autre science. D'où, je pense, sans parti pris et sans fausser les données historiques.

Puis il passe en revue les définitions données de la religion. Aucune ne le satisfait pleinement, que celle de Strada, en résumé, les religions c'est « l'adoration du critérium tenu pour infaillible » d'où culte, morale, législation, autocratie... et inquisition. Nous y voilà. Et tout cela part du « sentiment de la Force ou de l'Energie inconnue, fatale et inéluctable ».

Puis M. Jacques Brieu fait un parallèle entre la Science et la Religion. Il y montre de l'intelligence et de la déduction. Mais nous le connaissons trop pour savoir que ce n'est pas là qu'il veut en venir. Enfin, aux deux dernières pages, nous retrouvons notre auteur : « La religion future sera la Religion de la Science où il n'y aura plus de religion... les religions ankylosènt la pensée... Les religions sont donc l'arrêt de la pensée et de la civilisation, le recul, la mort ».

Ce n'était pas la peine de raisonner si bien, M. Brieu. Il n'y avait qu'à le dire tout de suite.

Il y a un fait, c'est que *l'homme cherche*. La religion, qui *pour vous* s'appelle Sarto, ne le satisfait pas, dites-vous. Je dis que la Science ne le satisfait pas. Elle ne le rassurera jamais. Et s'il est vrai qu'en ces matières il ne faut pas non plus raisonner comme un instituteur primaire, affilié à la religion des Loges et qui ne sait que remplacer la messe par les cake-walks de l'atelier maçonnique.

—

Mercure de France : le Problème religieux en face de la critique ; l'abbé Ermoni aurait pu ajouter *moderniste*. Cette critique, il en précise les éléments : exégèse biblique, histoire (elle s'est renouvelée, dit-il, et ce mot appliqué à une science d'exactitude, semble bizarre), psychologie. Voici, de cet article, un passage sur Harnack et Loisy :

Pour M. A.Harnack, la prédication de Jésus aurait eu pour unique thème la confiance au Père céleste ; pour M. Loisy ellet porterait presque exclusivement sur les fins dernières. On peut

même dire que les deux critiques s'accordent pour renfermer tout l'enseignement de Jésus dans l'annonce du royaume de Dieu ; mais ils se séparent en ce que, pour M. Harnack, ce royaume est moral et intérieur, et consiste dans la sainteté de l'âme, tandis que pour M. Loisy il est eschatologique et consiste dans la fin prochaine et imminente du monde. Le point capital, c'est que ce mouvement tend à éliminer tout dogme de l'Evangile et à n'y laisser qu'un incomparable idéal moral, soutenu et vivifié par une grande espérance.

—

Dans ce même *Mercure* on trouve des lettres de Voltaire à Panckoucke. D'où, cette phrase :

J'envoyai chercher cette édition et je fus bien étonné d'y trouver quatre tomes entiers remplis de pièces que non seulement je n'ai jamais faites, mais que je voudrais n'avoir jamais lues. Ce sont des rapsodies contre la religion chrétienne et contre les mœurs qu'aucun gouvernement ne peut tolérer.

Allons, Voltaire était un esprit courageux et logique — comme Renan.

—

Dans *la Gnose* on trouve, par une comparaison de textes entre *L'Homme de désir* et *Séraphita* la preuve que Balzac connaissait bien Saint-Martin.

—

Dans *l'Initiation* : *Les critiques de Cagliostro*, par Marc Haven. L'auteur veut réfuter le livre de M.H. d'Alméras.

—

La Revue Hebdomadaire : Lettre d'un protestant détaché à un catholique anxieux :

Pour moi,quoique hors de l'Eglise, je vous exhorte à y rester. J'ai tâché de vous montrer que, puisque votre cœur vous y retient certainement encore, votre intelligence ne saurait vous contraindre à en sortir.

—

Dans *le Voile d'Isis*, M Albert Jounet écrit à propos d'un récent livre que je regrette de ne pas connaître : « L'on n'aurait pas dû lancer, à propos de cas particuliers, la formule absolue : il ne faut pas devenir Mage ». Il cite en exemple les mages évangéliques. *S'il en nomme* d'autres que Melchior et Balthazard, que nous connaissons peu, et qu'on ne puisse rien lui répondre, il aura raison.

Etudes

Rémy de Gourmont a trouvé en André Gide un adversaire de taille (*la Nouvelle Revue Française*). Pour André Gide, M. de Gourmont est un encyclopédiste attardé du genre de ce Voltaire qui écrivait au père Bettinelli : « Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que le Dante était un fou et son ouvrage un monstre. » Ainsi M. de Gourmont écrit : « la parole de Dieu n'est supportable qu'en musique ». Deux passions à Rémy de Gour-

mont, deux haines : celle du christianisme, celle de la pudeur.

André Gide montre que Rémy de Gourmont a parfois la petite mauvaise foi d'un voltairien. Que M. Gide sache que nous sommes quelques-uns à juger comme lui l'amateur anti clérical.

— Octave Mirbeau est étudié dans *la Flamme* par M. Paul Gault, qui résume ainsi sa juste opinion : « M. Octave Mirbeau est une incarnation brutale, fangeuse et superbe de foi ». M. Mirbeau, lui, semble avoir voulu poser pour le fléau de Dieu. La luxure, il la voit un peu comme Rops, mais Rops l'aimait. Et Mirbeau a *toujours* représenté la chair sous des aspects dégoûtants.

Mirbeau prophète et vengeur de la morale, je ne dis pas que c'est faux, mais c'est assez curieux.

— Autres études critiques : Masques littéraires belges par Maurice Gauchez (*la Société nouvelle*) ; Henri Heine par C. Delhonny (*Revue des Lettres et des Arts*) ; Moréas par Marcel Coulon (*Mercure de France*) ; Elémir Bourges, par Emile Bernard (*Vers et Prose*) ; Arsène Vermenouze, par Gabriel Aubray (*Revue des Poètes*) ; Philéas Lebesgue par Martin Mamy (*le Feu*) ; Maurice Willemotte par Gustave Cohen (*le Thyrse*) ; Léon Dierx par Henri Dérieux (*l'Art libre*) ; Charles-Louis Philippe par Toussaint Luca (*Pan*) ; Edouard Rod par Charles Chabault (*Revue du Temps présent*) ; Henri de Regnier par François Mauriac (*Revue du Temps présent*) ; Robert Vallery Radot par Maurice Levaillant (*Revue des Poètes*) ; Henri Vandeputte par Octave Faubert (*le Centaure*) etc.

Poèmes

Dans la *Revue des Lettres et des Arts* : *la Batteuse* par Cœsar Flaischlen (adaptée par Henri Guilbeaux) ; dans *le Centaure* : des poèmes de Gustave Kahn et Michel Abadie ; dans *Arlequin* : deux poèmes de Saphus Claussen traduits du Danois par Guy Charles Cros. Dans la *Revue Hebdomadaire* : des vers de François Mauriac ; dans *la Revue du Temps présent* : *le paradis des poètes* par Dominique Combette. Dans *le Divan* : *Emotions chantées* par Albert Erlande :

J'ai bu le sang d'une Gitane
Et j'en demeure ensorcelé

Dans *le Feu* : *Nocturne des Chalands* par Edouard Gazanion ; dans *les Bandeaux d'or* : le *paroxysme humain* par René Arcos, l'*Attente dans la nuit* par Georges Duhamel ; dans la *Flamme* : le *Mort*, *Bouquets*, par André Salmon.

Ah ! vrai, c'est à pleurer quand Erosse dandine, la boîte verte au flanc, le sot, sans se douter que toute rose est morte et qu'il n'est plus d'été ; dans *Vers et Prose* : des

poèmes de Fernand Ochsé, un *Saint Jean* de Verhaeren et les vers d'Henri de Régnier.

Lorsque Julie est nue et s'apprête au plaisir,
Ayant jeté la rose où s'amusait sa bouche,
On ne voit dans ses yeux ni honte ni désir,
L'attente ne la rend ni tendre ni farouche.

Dans *la Revue des Deux-Mondes*, des poësies mystiques et sensuelles de la Comtesse de Noailles ; dans *la Rénovation esthétique*, des vers de Julien Ochsé sur les danses d'Isadora Duncan ; dans *les Actes des Poëtes*, des vers de M. Paul Couturier et de M. René Bizet — et je suis sûr que celui-ci sera un bon poète, un vrai.

Divers

Dans *le Mercure de France* (1er mars), une nouvelle très bien menée : *La sauce tomate*, par Havvs Heinz Ewers.

— Dans le n° du 16 mars, Paterne Berrichon donne des souvenirs sur Rimbaud et Verlaine. De tels idéalistes, dit-il, n'ont pas pu sombrer dans la banalité de la pédérastie. Quant au drame de Bruxelles, voici son explication :

Les causes de la fatale irritation de Paul Verlaine, on les trouve uniquement encore dans l'attitude, à tort ou à raison assumée, de Mme Malthilde Mauté vis-à-vis de son amoureux et malheureux mari... Rimbaud est là, à Londres, qui fait tous ses efforts pour le détourner de « son songe de chagrin idiot ». Rien n'y peut. Verlaine, en cachette de son ami, achète un revolver, court, en cachette toujours de son ami, à Bruxelles, où il croit rencontrer sa femme. Il est décidé, si elle se refuse encore à venir reprendre la vie conjugale, à se servir de l'arme. Sous les termes de la déposition de Rimbaud, on devine que si celui-ci rejoignit Verlaine à Bruxelles, ce fut dans le but principal de l'empêcher de se livrer à quelque extrémité...

Les conséquences du drame.

Pour Verlaine, on les connaît. Son internement nous valut ses plus belles œuvres.

Pour Rimbaud, elles furent le suicide de son esprit.

J'écris ces lignes à Roche, dans la maison même où, après l'extraction de la balle qui lui avait troué le poignet, il vint, au sortir de l'hôpital de Bruxelles, se réfugier. Sa sœur le voit encore entrer, le bras en écharpe, morne, la figure pleine de désespoir. Aussitôt entré, il va s'effondrer sur une chaise. Une crise affreuse de sanglots le secoue. « O Verlaine ! Verlaine! »... Il compose la *Saison en Enfer*, son adieu à la Littérature. — Qu'on relise cela ! — Et quand, un peu plus tard, il apprend le jugement rendu contre son ami dans le procès en séparation intenté par les Mauté, et qu'il constate l'attitude des parnassiens à son égard, il jette au feu, non seulement tout ce qui lui reste des exemplaires de la *Saison en Enfer* éditée, mais encore tout ce qui de ses manuscrits est à la maison ; maudissant ainsi son génie, l'anéantissant. Il n'a que dix-huit ans.

On sait que le geste ne sera jamais révoqué. Est-il dans l'histoire pareil exemple de sacrifice ? La Littérature, en tous cas, devra le déplorer à jamais.

—

Dans *les Bandeaux d'Or*, il faut lire *l'Annonce de la Mort*, par Charles Vildrac.

— Dans *le Penseur*, M. Gabriel Grange raconte une visite au château d'Eugénie de Guérin (entre nous, un peu surfaite, hein ?)

— *L'Occident* publie une nouvelle traduction des *Petites fleurs* (Fioretti) *de Saint Francois*, par André Pérate.

— Voir dans *la Flamme* : *une crue extraordinaire de Bêtise*, par Léon Bloy.

— Dans *le Thyrse*, *Hugo et Baudelaire à Bruxelles*, par Maurice Kunel. Hugo habitait rue de l'Astronomie. Baudelaire y vint, puis les rapports entre les deux poètes se refroidirent. Comme homme, Baudelaire trouvait Hugo « sot et bête ». Lorsque Hugo avait assez joué le Prométhée enchaîné à Guernesey, Baudelaire écrivait : « Il paraît que Victor Hugo et l'Océan se sont brouillés. Ou il n'a pas eu la force de supporter l'océan, ou l'océan *lui-même* s'est ennuyé de lui. »

—

Je n'ai plus maintenant que la place de signaler au hasard du tas, les meilleures choses rencontrées : *Actes des Poètes* : lettres inédites de Ch.-L. Philippe ; *Pan* : Georges Polti : *les belles au bois dormant* ; (Polti prouve qu'il nous manque une psychologie hors-sexe des femmes) ; Henri Hertz : *Le Dauphin* (nouvelle) ; *Le Divan*, *l'Avenir du Vers libre*, par Jean Mariel ; *L'Art libre* : *Une inconnue littéraire* par H. G. de Riaz (l'Exilée de François Coppée était une jeune Scandinave rencontrée à Genève en 1876 : Huldine Bœmisch) ; *La Revue Française*, enquête de Léon Bocquet : *Morale et littérature* ; *L'Ile Sonnante* : une page délicieuse de Louis Pergaud : *la fin de Fuseline* ; *le Centaure* : Andriès de Rosa : *petite histoire du Naturisme* ; *Les Rubriques Nouvelles* : Henri Steckel : les manuscrits Flaubert à la villa Tanit ; Ary-René d'Yvermont : *les Os du mort* (apologue oriental).

—

Autres revues : *Les Flèches, R. du Spiritualisme Moderne*, *Les Argonautes*, *Propos*, *Analyse et synthèse*, *La Raison Catholique*, *l'Echo du Merveilleux*, *le Chronqueur de Paris*, etc...

FERNAND DIVOIRE.

Le Gérant, P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Vulliaud

Lettres philosophiques

(Suite)

Parmi les confusions d'idées, puisque nous sommes à ce chapitre, je me permets de vous signaler encore, par exemple, celle qui vous fait prendre la durée comme mesure de la gravité d'un acte, et, pour ce motif, rejeter l'enfer chrétien. « Une faute d'un moment » ne peut, selon vous, mériter « un châtiment éternel ». C'est confondre, me paraît-il, deux choses qui n'ont pas commune mesure. Un assassinat, qui ne dure qu'un instant, est puni de mort, ou des travaux perpétuels, et l'on peut dire, qu'en matière de crime et de culpabilité, le temps, comme pour le sonnet d'Oronte, ne fait rien à l'affaire (1).

Après les confusions intellectuelles, viennent les confusions verbales. Ceci est le jeu de mots proprement dit, le jeu de mots philosophique. J'en trouve un exemple frappant dans la proposition XV citée par vous : « Il est libre à chaque homme d'embrasser et de professer la religion qu'il aura été amené à regarder comme vraie, par les seules lumières de la raison. »

Et sans doute, en un sens, cela est exact, même évident.

Mais il y a là, précisément, un double sens, dont il faut démêler le malentendu. Bon nombre de propositions condamnées dans les Syllabus de Pie IX ou de Pie X sont vraies et fausses tout à la fois, fausses dans le sens où elles sont condamnées, vraies dans le sens, souvent très différent, où les perçoit le lecteur superficiel, ignorant du contexte et du point de vue. C'est ainsi qu'il est à la fois très vrai et très faux que la religion doive être *rationnelle*.

(1) Ne confondez-vous pas aussi, sur ce sujet, deux autres points de vue non moins distants ? Car la question n'est pas de savoir si l'homme *nature* (qui d'ailleurs n'existe pas) peut produire des fruits d'éternité (chose douteuse en effet et peut-être absurde), mais de savoir si l'homme déchu d'un état sublime, doit, comme les religions l'enseignent, y remonter par l'union au Rédempteur, ou manquer son but divin.

Très vrai en ce sens, que la raison doit se rendre compte des bases surnaturelles de la foi ; le libre examen des motifs de croire est le premier devoir du croyant, et la foi aveugle, le *fidéisme*, est une hérésie condamnée. Mais il est faux (car alors il n'y aurait plus ni mérite ni acte de croyant) il est faux du point de vue religieux que, cette légitimité de la foi se trouvant enfin établie par la raison, celle-ci ait, en outre, le pouvoir de comprendre et de juger les vérités qu'elle a reconnu à celle-là le droit de lui révéler d'en haut. En d'autres termes, la raison a son rôle dans la foi : celui de l'examen des titres et des lettres de créance. Mais ce message, reconnu surnaturel, cette révélation entourée de toutes les garanties d'authenticité désirable, en discuter ensuite le contenu divin comme une opinion humaine, prétendre l'assimiler à tous les produits de notre cerveau, n'en accepter que ce qui ne dépasse pas nos limites et la portée de notre regard, et remplacer le reste à notre choix par des conceptions plus « vraisemblables », c'est ramener Dieu à l'homme, la foi à la raison, le surnaturel à la nature, c'est biffer l'ordre supérieur des choses, et, de plus, faire tort à la raison même, car, rien n'est moins rationnel en somme que le rationalisme, puisqu'il pose ce principe que la religion, c'est-à-dire Dieu, l'Infini, ne doit pas déborder le cerveau humain, comme cet enfant qui avait la prétention d'enfermer la mer dans son coquillage. La religion doit donc être *à la fois rationnelle et supra rationnelle*, car si les lumières de la raison sont nécessaires à la découverte de la vérité religieuse, elles n'y sont point suffisantes. Il y faut encore la grâce divine et la bonne volonté, la documentation précise et la préparation du cœur.

En troisième lieu, avons-nous dit, il y a la délicate distinction *des cas*, ou des circonstances et des milieux, qu'il ne faut point oublier. L'Eglise pose la règle pour l'homme-type, conscient et éclairé, en admettant, *cela va sans dire*, toutes les excuses de l'ignorance, du préjugé ambiant, de la bonne foi et de la bonne volonté dans l'erreur, toutes les exceptions, qui peuvent être innombrables. C'est le cas des propositions XVI et XVII que je résume ainsi : « On peut se sauver dans toutes les religions ». En droit, cela est faux, car ce principe serait la proclamation de l'indifférence, de la non différence entre la vérité et l'erreur, et l'Eglise n'est pas sceptique, c'est-à-dire, selon notre langage dilettantiste, *libérale en théorie*. Elle condamne, sous ce mot, l'indifférence. Mais elle est, je le répète, très libérale en pratique et ne damne nul cœur droit, nulle âme sincère, qui cherche le vrai et le bien, fût-ce dans l'erreur la plus grossière ou le préjugé le plus ridicule, fût-ce dans

le mal, qui n'est le mal qu'en proportion de la lumière reçue, car il n'y a pas de mal matériel.

Enfin, j'ai parlé d'une dernière forme de confusion que je nomme « la confusion *des plans* ». Mais tout ce didactisme, dont ce serait à moi d'être *confondu* ou *confus*, doit vous paraître bien subtil. Vous m'excuserez en songeant que la vérité est un tissu délicat dont il ne convient pas de brouiller deux fils, ni non plus de les rompre ni de les séparer, ce qui est le péril contraire Les propositions XXII, XXIV, LVII, LXXVI, V, en sont la preuve. Ces propositions, exagérant une idée très juste, celle de la distinction des deux pouvoirs, des deux domaines, spirituel et temporel, posent en principe leur séparation trop absolue, car toute exagération est erreur, et si les choses sont distinctes et ne doivent pas être *confondues*, elles ne sont pas non plus sans rapports et ne doivent pas être *séparées*. L'Eglise, pouvoir spirituel, a besoin néanmoins, et pour ce rôle même, d'une certaine indépendance temporelle, et aussi d'un certain degré d'entente et d'accord avec l'Etat, sinon d'influence sur l'Etat, de même que la vérité religieuse distincte de la philosophie, des mœurs ou des lois civiles, n'est pas cependant sans liens avec elles, et l'idéal serait évidemment l'union, l'harmonie, la hiérarchie même de ces éléments divers, leur séparation, très en faveur aujourd'hui, n'étant, en somme, qu'un mal moindre que leur tyrannie mutuelle (1).

Mais pour en revenir à ce que j'appelais tout à l'heure *la confusion des plans*, nous avons entrevu déjà qu'il y a le plan rigoureux de la théorie et celui plus souple et complexe de la pratique, le plan de l'absolu et celui du relatif, le plan de la justice et celui de la miséricorde, le plan de l'intransigeance et celui du libéralisme. La confusion de ces plans, ou encore de ceux de la science et de la foi, ou de la foi et de la raison, donne lieu à des malentendus nombreux et graves. La même étroitesse de mentalité qui nous fait confondre les idées ou les cas, nous incline volontiers à confondre les plans et à tout voir sur un plan unique. Parce que nous sommes en progrès sur le plan scientifique, économique ou social, nous nous croyons le droit de mépriser les mérites, différents et supérieurs, des grands siècles de

(1) De même encore, la distinction qui existe entre le dogme et la morale religieuse, distinction très réelle puisqu'on trouve, ainsi que vous le dites fort bien, dans toutes les religions, des êtres avancés dans les voies de la spiritualité ou au moins de la moralité, cette distinction n'empêche pas le lien logique qui unit la morale au dogme, comme le prouve d'ailleurs en fait l'immense supériorité morale des peuples chrétiens sur les autres.

la mystique transcendante et de la haute pensée, qui sont les plans divins de l'âme. Parce que nous sommes des fervents de la science (ce qui est certes légitime), nous ne croyons plus ni à la métaphysique ni à la théologie et à leurs méthodes, et reprochons à l'Eglise de vouloir les maintenir dans le progrès scientifique moderne, (XIII[e] proposition). Oubliant sans cesse que l'un n'empêche pas l'autre, que chaque chose a sa place, chaque science sa sphère et que les trois états de l'esprit humain (positif, métaphysique, théologique) bien loin de s'exclure se complètent, s'harmonisent, comme les trois étages de la réalité, comme les trois plans superposés de l'intelligence, nous traitons l'Eglise de réactionnaire parce qu'elle n'emploie pas en religion les méthodes de la physique, et nous imaginons volontiers que les progrès de la mécanique ou de la biologie vont détruire ou changer les vérités supérieures, comme si la vitesse de nos chemins de fer ou le vol de nos aéroplanes (terrestres, hélas !) allaient influencer les mondes et déranger les étoiles !

Quand nous n'allons pas jusqu'à démolir et remplacer la religion et même la raison par la science, c'est-à-dire les choses d'en haut par celles d'en bas, les sphères supérieures par le plan inférieur (tendance presque universelle aujourd'hui), nous rêvons du moins d'une religion scientifique, ou tout au moins rationaliste, sans dogmes ni mystères qui nous dépassent, en tout accessible à notre compréhension et ramenée à notre taille. Et, assurément, si nous ne voulons pas sortir du cadre des vraisemblances humaines, si nous jugeons Dieu par l'homme, et la vérité divine par les seules lumières de notre intellect très borné ; si nous appliquons au monde d'en haut, dénommé avec tant de sagesse par Spencer « l'inconnaissable » (car la raison a son domaine, très supérieur à celui de la science, mais très inférieur à celui de la foi) ; si nous voulons, dis-je, appliquer à ce monde transcendant les seules lumières naturelles de notre raisonnement humain, je conçois que des théories, et même des fantaisies brillantes telles que la transmigration des âmes et le progrès des vies successives, puissent nous séduire plus aisément que le cauchemar de l'enfer éternel ou la vision inimaginable de l'éternel paradis. Dans ce domaine toutes les suppositions sont permises, toutes les discussions ouvertes, indéfiniment et sans issue possible : c'est le plan supérieur des choses, la région de l'agnosticisme et le secret de Dieu. Car les secrets de la science nous pouvons les découvrir ; ceux de la raison aussi, surtout de la raison pratique ; ceux de la religion nous sont cachés. Il nous faut donc choisir, pour la solution, nécessaire pourtant, de ces derniers, entre les rêves plus ou moins rationnels de notre

imagination incertaine, et la foi précise à une révélation divine, dont l'humanité a toujours senti le besoin :

Quand l'explication viendra-t-elle du ciel ! (1)

Or, si j'examine froidement les titres de créance des révélations diverses proposées à ma foi dans les multiples religions du monde, je constate assez vite que, seul, le christianisme a des titres sérieux, dignes tout au moins d'une discussion approfondie et qui dure depuis deux mille ans sur tous les terrains, sans qu'on ait pu encore le convaincre de mensonge. J'ai lu Renan et Loisy, ces romanciers raffinés et négatifs, et je les remercie d'avoir fortifié ma foi, en me donnant le spectacle peu scientifique de la faiblesse et du préjugé puéril de cette Critique qui triomphe à peu de frais, puisque ses conclusions sont contenues d'avance dans l'unique principe de sa méthode qui est tout simplement de faire du mot « historique » l'antithèse du mot « surnaturel » l'un excluant l'autre, ce qui est précisément résoudre la question par la question, comme M. de la Palisse.

Certes, je ne prétends point que la vérité religieuse, la plus complexe de toutes, puisse être perçue pleinement par la vue étroite et morcelée de l'analyse. L'attaque sur un point est toujours facile, car *la vérité est synthèse*. A l'œil synthétique seul le christianisme catholique apparaît fortifié d'une telle masse de preuves, se consolidant les unes les autres en un tel bloc d'évidence, historique, morale, intellectuelle, sociale, intime, mystique, expérimentale, que les objections et les ombres qui demeurent, nombreuses certes et respectables, aujourd'hui partout répandues dans les intelligences enténébrées de leurs lumières mêmes (2), n'apparaissent plus que comme la part nécessaire laissée au mérite de la foi, à la preuve de la chûte, aux triomphes passagers du mal, au jeu de la liberté des hommes et à l'action des forces occultes. Cette dernière, qui est l'une des croyances de l'Eglise et aussi des conquêtes du spiritualisme expérimental les plus raillées par le monde incrédule, (au point qu'il faut un certain courage pour en parler), est aussi l'une de celles qui jettent le plus de lumière, non seulement sur toute l'économie chrétienne, mais sur toute l'histoire du monde (3).

(1) Victor Hugo.

(2) Car il est certain que les lumières inférieures *peuvent* parfois gêner la vue supérieure de l'âme, de même qu'une bougie peut nous empêcher de voir les étoiles. « Les lumières » peuvent être une façon d'obscurantisme.

(3) On ne croit pas aux forces « extra-naturelles ». Mais ceci est encore un pur jeu de mots. Tout est dans la nature. Seule-

Je sais et j'admets toutes les forces physiques ou psychiques, organiques ou morbides (magnétisme, hystérie, métapsychie), qui expliquent toute une classe très intéressante de phénomènes ; mais il est toute une autre série de faits qu'il est tout aussi absurde et antiscientifique d'attribuer à ces causes, qu'il est ridicule d'attribuer au *diable* (croquemitaine à cornes qui d'ailleurs n'existe pas) les effets naturels de nos énergies immanentes. En revanche, il est impossible à ceux qui ne croient pas aux *démons*, c'est-à-dire aux forces occultes et personnelles, aux puissances spirituelles du mal, de ne pas être dupes d'une foule d'apparences spécieuses qui sont précisément les pompes et les œuvres de ces esprits de ténèbres, déguisés en anges de lumière, et dont la secrète action, invisible à l'œil profane, est l'un des grands ressorts du monde et de l'histoire, étudiés à une certaine profondeur occulte et mystique. Sans parler de la magie noire et de la sorcellerie de tous les temps, prolongée dans notre spiritisme, religion nouvelle et populaire, dont la théosophie et l'ésotérisme négatif, sous la haute direction invisible des Mahatmas du Thibet, sont les formes supérieures et transcendantes, à l'usage des raffinés et des penseurs ; sans parler des sociétés lucifériennes et des organisations secrètes et kabbalistes de tous les âges, aboutissant à la Contre-Eglise maçonnique universelle, maîtresse aujourd'hui du cerveau du monde et qui livre à la Foi le suprême assaut ; sans même rien savoir ni rien croire de toutes ces choses, ne sentons-nous pas sur la planète, sur ce monde de douleurs et de turpitudes, sur l'homme, être abject le plus souvent, comme la griffe d'un Pouvoir du mal, plus visible encore que l'empreinte de la main du Dieu bon, qui certes ne serait point bon, s'il avait fait la terre et l'homme en cet état misérable. Notre origine animale, soutenue aujourd'hui par les ignorances de la science inférieure, n'expliquerait pas cet état ; car l'animal est beau tel qu'il est, le tigre est beau quand il dévore, le singe a son charme quand il grimace, l'animal est dans sa nature et l'homme n'est pas dans la sienne. Il est un être manqué ou déchu, vicieux et malheureux, qui semble, dans sa race et son sang, victime d'une fatalité héréditaire dont une faute primitive qui l'aurait livré à l'Esprit du mal paraît éclairer l'énigme. Pure hypothèse d'ailleurs, si le dogme n'intervient, mais c'est là précisément son domaine.

A sa révélation vous en opposez une autre : *la révélation spirite*. Je ne suis pas de ceux qui vous répondront par un

ment la nature est plus complexe que ne la conçoit notre imagination matérialiste. Les forces libres en font partie, et aussi les forces spirituelles.

éclat de rire ou un haussement d'épaules. Si j'admets les forces magnétiques de l'organisme humain, et aussi la puissance morbide de l'imagination ou de la suggestion ; si je fais la part du subconscient, celle de l'illusionnisme et de la supercherie, — comme vous je crois en outre au spiritisme (je crois d'ailleurs comme catholique c'est-à-dire universel, à l'essence de toutes les idées, le catholicisme étant à mes yeux, par cela même qu'il vient d'en haut, la grande synthèse transcendante, la vérité divine de toutes nos erreurs humaines). Mais « croire au Spiritisme », (ce dont je vous félicite, comme d'un acte d'intelligence et de courage) est encore un de ces mots *à double sens*, qui prêtent à des équivoques et celle-ci est périlleuse, puisque des millions d'hommes en sont les dupes et les victimes. Vous parlez ici Monsieur, de doctrine *expérimentale* : n'est-ce point un jeu de mots ? La preuve des manifestations et des communications des esprits n'entraîne point logiquement en effet celle de leur véracité ni de leur identité, et si la première est faite (pour tout chercheur de bonne foi) et offre, comme vous le dites fort bien après Richet et Lombroso, « les garanties scientifiques de l'expérimentation la plus minutieuse », — la seconde reste à faire. Or, c'est ici que la plus grande autorité morale du monde, et d'ailleurs la simple prudence humaine, nous conseillent une méfiance trop justifiée par le style et la qualité des révélations de ces Moïse et de ces Platon d'outre-tombe. On demeure quelque peu surpris de voir des libres-penseurs, qui ne trouvent pas suffisants les titres d'un Messie annoncé par les grandes voix des Prophètes, précédé de l'attente séculaire de tout un peuple, nimbé de quelques millions de martyrs, de vierges, de docteurs et des vertus de tout un monde, centre de la civilisation morale et de l'adoration humaine, s'incliner devant la parole du premier ou du dernier des passants invisibles de l'espace, totalement inconnu, sans passe-port ni titre, uniquement parce qu'il eut la fantaisie assez peu noble de se servir d'un pied de table ou de la main inerte ou du cerveau désaffecté d'un médium.

Sans doute ces voyageurs de l'au-delà nous parlent de justice, d'amour et de bonheur, tout comme les orateurs socialistes. Comment nous parleraient-ils d'autre chose ? Sans doute leur pensée est, dites-vous, conforme en son essence aux idées philosophiques de beaucoup de beaux esprits, et fait le fond de la plupart des religions orientales. Qu'en conclure ? sinon que le spiritisme est de tous les temps et de tous les lieux, comme le prouvent les recherches des érudits et des missionnaires. Sans doute encore, de l'ensemble des révélations de l'occulte se dégage un enseignement vaste, spiritualiste, élégamment rationnel, logi-

que d'apparence et séduisant pour l'esprit humain, *précisément parce qu'il ne le déborde pas,* mais n'est-ce point la meilleure preuve qu'il ne porte pas le cachet de la vérité divine et le sceau du grand mystère ? Est-il bien d'ailleurs aussi rationnel et moral qu'il apparaît aux premiers regards ? La multiplicité des vies successives (qui, entre parenthèses, n'est pas une notion plus expérimentale que les plus hauts dogmes de l'Eglise) n'est-elle pas en somme une prime à la paresse ? A quoi bon arriver si vite, puisqu'on aura toujours le temps ? Un peu plus tôt, un peu plus tard, et même beaucoup plus tard, n'est pas une affaire. Le catholicisme, par ses dogmes suprêmes, donne une saveur puissante à la vie, un intérêt tragique à la lutte du devoir en son humilité grandiose. Mais, si j'ai devant moi tant d'existences pour me relever peu à peu, qu'ai-je à me vaincre héroïquement ? La morale du spiritisme, c'est en somme la vie bourgeoise. D'ailleurs supposons franchis, par le courage et l'effort sublime, tous les degrés d'ascension des mondes : il n'y a aucun motif de s'arrêter là, et le but, si c'est l'union à Dieu, recule d'une fuite indéfinie et fatale. Cela est mathématique : le fini n'atteint pas plus l'Infini en cent milliards d'années qu'en un jour, tandis qu'un seul acte de bonne volonté totale, dont le plus humble dès ici-bas est capable, peut, *par le Christ*, nous ouvrir à l'influence divine et nous infuser le ciel : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis », dit le Crucifié au voleur. La doctrine théologique de la *grâce*, (qui d'ailleurs se concilie, par le purgatoire, avec la justice) est la seule solution possible du problème de l'union de l'homme à Dieu.

C'est ici, il est vrai, qu'intervient l'interprétation ésotérique de la théosophie et du bouddhisme supérieur : « L'Homme-Dieu, c'est toi. » Voilà le secret suprême de l'Occultisme transcendant et le dernier mot des Mages. C'est le cri de Nietzsche et de Lucifer. La divinisation, qui d'ailleurs est aussi l'idéal du christianisme, n'est plus, dans la doctrine de l'orgueil, le chef-d'œuvre d'amour de la transcendance de Dieu, mais le fruit spontané, l'aboutissant logique de la nature et de ses forces immanentes.

Seulement, cette divinité qui est en moi, *qui est moi*, demeure encore aujourd'hui sous ses voiles et dans ses langes : c'est l'Evolution qui la développe à partir des plus basses couches de l'être, depuis l'atome et le bathibius jusqu'au surhomme et à l'esprit pur. L'évolution, c'est le Devenir divin, c'est la Toute-Puissance laïcisée, c'est vraiment le Dieu de l'athéisme moderne.

Vous n'êtes pas un athée, vous, Monsieur, bien au contraire, et vous croyez pourtant à l'Evolution, et vous y basez votre foi spirite et théosophique, considérée par vous, comme

le prolongement spirituel et logique des doctrines de Lamarck et de Darwin, que vous appelez des « démonstrations irréfutables ». Ce dernier mot m'a fait, je l'avoue, sourire un peu, car vous me paraissez ignorer que ces démonstrations irréfutables sont aujourd'hui, et de plus en plus, en dépit de leur gloire survivante et des fêtes officielles des centenaires, battues en brèche par un nombre croissant de savants de premier ordre, les Jacques Loeb, les Bateson, les Hugo de Vries, etc., et qu'on pouvait lire récemment dans les grands journaux des « Premiers-Paris » sous ces titres : *Le glas du darwinisme* ; *La crise du transformisme*, etc. On ne croit plus guère en vérité ni à la sélection naturelle ni au besoin qui crée l'organe. La théorie des « mutations brusques » serait bien plus en faveur. En tous cas l'évolution n'est plus, comme le voulaient Darwin et ses continuateurs, le rythme essentiel et profond de la vie. René Quinton a démontré, tout au contraire, que la grande loi de la vie *est une loi de constance*, son principe un principe de fixité. « Toutes les expériences récemment instituées, dit un savant distingué, M. Bohn, tendent à prouver que les individus qui ont subi « une variation » doivent être considérés comme *des malades*. Lisez d'ailleurs les paléontologistes les plus fameux, Davidson, Carruthers, Pfaff, Gosselet, Grand-Eury, Barande, Albert Gaudry même, qui penchait théoriquement pour le transformisme, tous vous diront qu'il y a partout des hiatus, des solutions de continuité. Or, si l'évolution est vraie, s'il faut des milliers d'années pour fixer un type, nous devrions partout rencontrer des intermédiaires, des formes de transition. Cette objection embarrassait fort Darwin, qui déclarait que nous les retrouverions « sous les mers ».

Est-ce à dire que la *fixité* des types exclue leur *souplesse*, et l'existence des *espèces* celle des *races*, qui peuvent les diversifier à l'infini ? Nullement. L'erreur n'est qu'une vérité dont on abuse. Est-ce à dire même, que l'idéal caché sous l'idée d'évolution et qui vous séduit soit un mensonge ? Il n'y a pas d'idéal faux, il n'y a que des interprétations défectueuses. « La vie, dites-vous, serait ainsi une ascension continuelle, présentant une gradation indéfinie. » Ce qui vous séduit, c'est ce spectacle d'unité et de grandeur. Or, ce spectacle d'unité et de grandeur existe : c'est la prodigieuse Echelle des êtres, aux degrés innombrables, aux gradations délicates et nuancées, depuis le ver perdu dans la fange jusqu'au séraphin extasié dans l'inaccessible contemplation. Vous avez raison, l'échelle ne s'arrête pas à la matière, elle se prolonge dans l'esprit pur. Nous n'avons de son inconcevable richesse, de ses inimaginables splendeurs, qu'une idée bien faible et misérable. Mais toute cette Richesse est, peut-on dire, enchâssée dans

l'écrin de l'Ordre immuable et magnifique. L'ordre et le beau, bien loin de s'exclure, comme le croient les faux esthètes, se postulent et s'appellent. A la *splendeur* il faut la *loi*, et la première loi de l'être est d'être lui-même et non pas un autre. Si je cesse d'être un homme, et d'être l'homme que je suis (qui peut d'ailleurs devenir plus lumineux, plus glorieux, plus divin, sans cesser d'être lui-même) ; si je deviens... mon petit-fils, (pourquoi pas ?) ou un archange, ou, dans le passé, une huître, un singe ou un hippopotame (Bouddha, dans ses centaines d'existences, ne fut-il pas un peu tout ceci ?) ; si je me borne même, pour m'en tenir à la réincarnation la plus stricte ou la plus proche, à prendre un autre corps d'homme ou de femme, en perdant la mémoire et tout remords de mes fautes, aussi bien que mes affections, ma famille, mes ancêtres et ma propre forme personnelle (car la réincarnation détruit tout cela), quelle idée vous faites-vous donc de la personnalité, du cœur, de la conscience et de la responsabilité morale ? (1)

En tout cas, de pareils mystères imposés à notre foi, de pareils dogmes aussi extra-rationnels, demanderaient pour être crus des attestations plus autorisées que le verbiage anonyme d'Invisibles sans mandat, prêcheurs désincarnés de la réincarnation, et plus pédants qu'Ovide ou que Perrault, qui eux du moins, ne prétendaient pas nous *enseigner* leurs Métamorphoses.

A cette doctrine, il est vrai, Monsieur, vous attribuez le mérite, que n'a point le catholicisme, de donner une explication rationnelle de l'inégalité humaine. Mais le problème de l'inégalité n'existe pas. Ce n'est pas un problème, c'est la condition même de la nature. L'inégalité des hommes ou des esprits n'a pas plus besoin d'explication que l'inégalité des arbres dans la forêt ou celle des astres dans le firmament. C'est une loi de variété nécessaire et d'harmonie esthétique. L'idéal serait-il donc la monotonie ? et la variété, la beauté seraient-elles des *in-*

(1) Sous leurs prestiges de justice et de progrès, la réincarnation et l'évolution sont des théories essentiellement négatives, qui, sous couleur de largeur d'esprit et sans rien nier *nominalement*, détruisent tout, dissolvent tout dans l'insaisissable, dans le Devenir où tout fuit et le changement sans fin : vérité, personnalité, humanité, divinité, tout flotte dans un chaos où plus rien n'est soi, où tout peut devenir tout, par une sorte de magie fantasmagorique qui me semble la plus colossale des fumisteries suggérées à l'imagination humaine. — Et pourtant, comme toute idée, et de même que l'évolution, la réincarnation est une idée juste. La réincarnation est de foi dans la doctrine catholique ; mais une réincarnation qui ne supprime ni la personnalité, ni la mémoire, ni la vraie nature humaine.

fractions qui auraient besoin d'excuse ? Non, la loi du monde n'est pas l'égalité, du moins l'égalité primaire et simpliste, mais une égalité plus savante et qui a nom l'équilibre. J'ai moins d'intelligence, mais j'ai plus de cœur ; celui-ci peine sous un travail plus physique, mais il n'a pas les tourments de l'âme. Tel n'a pas la fortune, mais la santé ; tel, ni l'une ni l'autre, mais les joies de la conscience. Ce milliardaire est neurasthénique, cette automobile a des pannes, et sous cette île de joie la terre tremble. N'envions rien, et si vraiment nous sommes plus malheureux que d'autres, ne pouvons-nous croire aux réparations surabondantes de l'avenir et de l'au-delà ? Les souffrances sont des promesses, « sont des faveurs », a dit un poète, et pourquoi y voir toujours des châtiments, que nul d'ailleurs, si parfait soit-il, ne peut infailliblement taxer d'injustice. Puis il y a la grande loi de la solidarité.

Cette grande loi de solidarité, qui est la base de la rédemption, est aussi celle du péché originel, ou du moins de la transmission de ses conséquences à l'humanité, sinon coupable du moins viciée en sa source. A ce dogme, la raison de plusieurs se cabre, qui refuseraient probablement d'épouser la fille d'un criminel, d'un tuberculeux ou d'une prostituée. La transmission des tares ou des tendances est une vérité scientifique et nécessaire. Pourquoi les morts parlent-ils en nous, dans le subtil réseau des atavismes, des hérédités enchevêtrées qui nous enserrent ? Vous me direz que c'est là un fait, mais que ce fait n'est pas juste. C'est que nous avons de la justice une idée trop rectiligne, trop exclusive des autres points de vue de l'esprit, des autres éléments du monde. C'est que nous ne croyons, par exemple, ni à la race, ni à la solidarité, dont nous avons pourtant la bouche pleine. L'étroitesse de notre mentalité, fait qu'en face d'une idée ou d'une vérité quelconque, la face opposée, l'idée complémentaire nous échappe, ou ne nous apparaît que pour détruire l'autre. Nons faisons comme les Mahométans qui ne veulent pas croire à la trinité, parce qu'ils croient à l'unité divine. L'Eglise concilie tout. (1) La Chute et la Rédemption sont

(1) La conciliation universelle des idées serait peut-être la meilleure apologie du catholicisme. On peut faire à ce dernier beaucoup d'objections, mais ce qui est remarquable, c'est que l'objection à un dogme n'est jamais que la preuve d'un autre. L'objection tirée du mal est la preuve du péché originel. Les objections contre l'Enfer sont la preuve du purgatoire. L'apostasie des nations confirme les prédictions de l'Ecriture ; les séductions du spiritisme sont la preuve de la puissance angélique, etc.

les deux applications les plus grandioses de la loi de *solidarité humaine* ; et en même temps le christianisme a une telle idée de la *liberté*, que le premier de ses dogmes, le péché originel, et le monde triste qui en découle, n'est que la conséquence du premier acte de liberté de l'homme-type, qui n'aurait eu qu'à vouloir autrement pour créer un monde de bonheur. Et maintenant, après la chute, et malgré le poids énorme de la fatalité originelle, le christianisme garde encore une telle foi en la liberté individuelle quoique déchue, qu'il fait dépendre de son choix, fortifié, *si elle le veut*, par la grâce du Christ, la destinée éternelle de l'homme.

Tout cela, sans doute, est affreusement ou merveilleusement tragique. Le monde eût pu être idyllique, édénique : mais, par l'entrée du mal en scène, c'est le Drame qui a prévalu. Sans doute le poème est-il plus beau de la sorte. Par malheur, la grande beauté a ses risques, comme la grande nature ses précipices et ses gouffres, que n'aurait pas le jardin. Il y a, dans le dogme catholique, du lugubre et de l'éblouissant : nous préférerions une œuvre plus modérée et plus bourgeoise, plus tranquillisante, avec, pour nous modernes, des apparences plus décoratives de raison et de science humaine. Le spiritisme, raffiné ou non en théosophie, vient répondre à ce secret désir de nos cœurs rationalistes. Méfions-nous cependant, et poussons l'enquête plus rigoureusement que nous n'avons fait jusqu'à ce jour, non point sur la réalité des manifestations qui est certaine, mais sur l'identité de ces personnages mystérieux qui prétendent nous apporter une révélation nouvelle. N'oublions pas que, si le catholicisme est vrai, les démons, dont il nous enseigne l'existence et l'action, doivent travailler incessamment à séduire l'humanité par les moyens les plus aptes, dont un des meilleurs assurément serait la simulation des morts que nous aimons ou des grands hommes dont la familiarité nous flatte, afin d'accréditer par ces bouches glorieuses ou ces lèvres bien-aimées, l'enseignement de l'erreur et du mensonge. Les Anges, dit laBible, parlaient dans l'Eden. Ils ont fui depuis la chute, cédant la place à leurs Adversaires (1).

(1) Cette mythologie apparente est pourtant profondément philosophique. L'existence d'êtres supérieurs, d'êtres spirituels ; leur épreuve morale, plus gigantesque que la nôtre ; leur action sur les êtres inférieurs, sur l'homme par conséquent et sur les mondes, en vertu de la grande unité de plan de l'univers, sont des vérités qui sembleraient merveilleusement rationnelles à l'esprit scientifique, si elles n'étaient religieuses.

Vous vous étonnez à bon droit, Monsieur, (et vous en tirez une objection sérieuse contre la foi) de « l'incarnation d'un Dieu, qui, malgré l'effusion de son sang et son influence personnelle dans l'Eglise depuis dix-neuf-cents ans, n'a pu encore convertir à lui qu'une infime partie de l'humanité, laquelle d'ailleurs ne lui appartient que de nom ». A cet argument, sans doute, la liberté humaine, l'inviolable liberté humaine, inclinée au mal par la déchéance Adamique, est déjà une réponse partielle. La responsabilité trop grande que donnerait la lumière trop répandue, à bien des âmes, en serait peut-être une autre. Sans doute aussi, il ne faut rien exagérer. L'Europe fut catholique durant des siècles (que l'histoire a calomniés d'ailleurs et pour cause), et le catholicisme qui s'en retire aujourd'hui, par suite d'une série de malentendus que l'avenir dissipera, et pour permettre peut-être un grand drame, se répand de plus en plus, en attendant, dans les autres parties du monde, tout en demeurant parmi nous dans une élite de jour en jour plus dévouée, et même accrue, par instants, de conversions éclatantes. D'ailleurs la question morale et religieuse n'est point la question mathématique, et il y a d'autres points de vue que celui du chiffre, même quand il s'agit pour une doctrine d'influence et de succès. Le bien ne fait pas de bruit, dit-on, la foi non plus : nous ignorons le plus souvent les prodiges de dévouement, de renoncement, d'amour qu'elle opère au fond des âmes, dans le secret des cloitres, au sanctuaire de la famille, ou dans l'ombre de vies obscures, plus précieuses et qui *comptent* et *pèsent* plus dans la balance vraie et le calcul infini, que des milliers d'existences frivoles, inutiles et bruyantes.

Les merveilles du Christ à travers les siècles ne se livrent point à l'histoire profane, qui est surtout, comme le journal contemporain, le récit des vilenies humaines, de sorte qu'il nous est impossible en ce monde de jauger les effets de la Rédemption. N'importe, vous n'avez point tort de dire qu'elle a partiellement échoué, et quand l'œil de l'observateur ou de l'érudit scrute les causes profondes de cet échec, quand il étudie, en France par exemple, en politique et à l'heure qu'il est, les étapes de la lutte religieuse et de cette déchristianisation légale, où se découvre, grâce aux dossiers maçonniques secrets, l'exécution savante et méthodique, admirablement graduée, d'un plan très longuement élaboré dans les ténèbres de la Loge, maîtresse invisible de la Presse et des Chambres ; quand une étude approfondie et minutieuse des dessous de l'histoire générale (cette longue conspiration littéraire contre la vérité) révèle aussi, par des documents incontestables, l'existence

et l'action à travers les âges d'une suite d'organisations occultes, qui ont eu sur l'esprit public une emprise d'autant plus sûre qu'elle était inaperçue ; quand, d'autre part, on sait, par les récits des voyageurs ou des missionnaires, la part immense de la magie et du spiritisme dans les religions des peuples, qu'on songe aux sources du prestige secret des idoles antiques, ou des idoles de l'opinion moderne et des grandes calomnies historiques, et qu'on entend le Christ parler « du Prince de ce monde » — on comprend alors, la puissance de cette Force qui fait échec à la Rédemption, et que nous sommes pris, nous, faibles humains, dans une lutte gigantesque, la Lutte des Titans et des Dieux, où notre volonté d'ailleurs, quand elle est droite et sincère, est un phare suffisant, fût-il battu des tempêtes. Nous sommes les acteurs secondaires et peut-être l'enjeu d'un Drame surnaturel ; de là, notre grandeur et la gravité de nos actes. Notre petitesse apparente et bourgeoise n'est qu'une illusion d'optique de la vie profane et extérieure. Au fond, le jeu de notre liberté morale et spirituelle nous entraîne dans un camp ou dans l'autre, et nous n'avons que le choix d'être mêlés à une Victoire ou à une Défaite immense.

L'épisode actuel de cette lutte tragique, qui semble orienter le monde vers la libre-pensée définitive, le scandale de l'apostasie des peuples prédite par l'Ecriture, n'est pour l'intuition profonde de la foi, que le prélude et le voile d'une grande manifestation divine qui se prépare. L'Eglise catholique a contre elle aujourd'hui non seulement toutes les forces, mais toutes les vraisemblances ; il faut qu'elle *se prouve* de nouveau, expérimentalement et à tous les yeux, par le miracle de sa résurrection. La division des cultes et l'intransigeance de leurs anathèmes mutuels est un autre scandale qui tout en contenant une édification sur l'importance que les hommes attachent à la vérité précise, à l'union des deux idées de vérité et de formule, de salut et de confession, ne saurait pourtant être toléré de Dieu qu'en vue d'un triomphe plus éclatant de l'Unité sur ses obstacles.

Nous touchons, les prophètes le savent et les âmes le pressentent, à une heure solennelle du monde, à l'un de ces *Tournants de l'Histoire*, si bien décrits par Godefroy Kurth, en un livre dont je vous conseille la lecture, ainsi que du *Positivisme chrétien* et de la *Vérité Religieuse* d'André Godard. Ces trois volumes mettront votre regard au point pour la vérité. Il est tout naturel qu'un homme intelligent soit aujourd'hui libre penseur — et même spirite ou théosophe — étant donné les apparences du monde. Si la crise présente nous illusionne, c'est qu'elle est en

effet peut-être la plus décisive et la plus grave. Je souhaite que ces quelques pages, cher Monsieur, jettent dans votre esprit tout au moins un doute sur votre foi actuelle, et le désir d'orienter vos yeux vers une plus profonde lumière. En cet espoir, et avec mes excuses pour cette trop longue épître, je vous prie d'agréer l'assurance de mon cordial dévouement.

Joseph SERRE.

Préface au « Crépuscule du Monde » (1)

La Muse de la Littérature française est devenue durant ces dernières années, quelque chose comme une femme du monde que des malheurs de famille auraient obligé à se faire dame de compagnie chez de très vieilles personnes un peu aphones et presque sourdes, voire même institutrice dans un pensionnat de demi vierges.

Pourvue ainsi d'une fonction honorable dans la société et obligée à *tenir son rang*, elle ne se livre plus que rarement à ces écarts de conduite qui firent sa jeunesse orageuse, et si elle s'avise parfois encore d'escalader les étoiles, c'est qu'elle a profité d'une absence de ses maîtres pour s'enivrer de mauvais alcool.

Atteinte, semble-t-il, d'une incurable myopie, cette ancienne fille des dieux ne s'intéresse jamais qu'aux objets les plus immédiats, les plus familiers, les plus vulgaires. Elle ne peut plus sortir de la maison, du jardin, de la basse-cour, de la petite ville où elle s'occupe à broder des pantoufles, à élever des canards ou à visiter de pauvres gens dont elle nous conte avec les accents, de la pitié en apparence la plus désintéressée, les misères domestiques.

Encore qu'il soit peut-être nécessaire qu'il existe des Elégiaques qui, au dire de Beaudelaire, sont des canailles et des Anecdotiers qui ne sont peut-être que d'honnêtes gens, nous pouvons regretter qu'ils pullulent autant, et que notre époque ne veuille plus entendre à cause d'eux la voix d'airain des grands Poètes.

La Muse de la Littérature française ne sait plus depuis quelque temps ni marcher, ni courir, ni voler ; elle a peur des grands horizons, des larges routes royales qui mènent aux palais des légendes, des hautes cîmes où trônent les aigles, de la profondeur de l'azur, de l'immensité de l'es-

(1) Nous publions ici la PRÉFACE au POÈME : *Le Crépuscule du Monde* de notre collaborateur et ami Jean Thogorma, et qui est sous presse.

pace, du mystère et de la sublimité du monde, de tout ce qu'il y a d'étrange et de tragique dans la destinée humaine et de grand dans l'homme.

Cette Bourgeoise qui a beaucoup trop visité sa concierge ne sait plus rien nous dire que des histoires vécues, comme si ce qui nulle part et jamais n'est arrivé n'était pas mille fois plus vrai et plus beau que les faits divers de notre vie.

Pleine d'horreur pour l'imagination, la fantaisie, le lyrisme, elle use tout son effort à rédiger des procès-verbaux en style de notaire, et à signifier à la lune, aux dernières fées et à Dieu, que les propriétaires de la planète leur donnent congé.

Ancienne élève de l'Ecole Taine, du Lycée Auguste Comte et de la Pension Homais, elle dicte chaque jour, sous forme de romans et de drames, à des milliers de scribes qui s'intitulent littérateurs, l'arrière pensée de ces philosophes à savoir :

L'âme de l'homme lui est moins essentielle que son vêtement ; et elle a toutes les joies du succès.

***

Bien que ce soit un métier lucratif de se faire l'historiographe des Bourgeois et des Prolétaires, le psychologue des filles, des femmes du monde ou des actrices, on peut penser que ces études n'épuisent pas toute la matière de l'art littéraire, et que celui-ci gagnerait peut-être en noblesse s'il voulait s'intéresser un peu plus qu'il ne le fait actuellement à ce qu'il y a d'éternel dans le monde et dans l'homme c'est-à-dire à la Réalité.

Malgré ses prétentions au Réalisme, la Littérature contemporaine est la moins réaliste qui soit, car elle ne se préoccupe que des apparences fugitives des êtres et des choses, non des êtres et des choses en eux-mêmes.

Les gens trop naïfs ou trop rusés qui nous débitent ce qu'ils appellent dans leur détestable langage des *tranches de vie* pourraient écrire en manière d'épigraphe à leurs œuvres : *Ce qui meurt est plus réel que ce qui ne meurt pas.*

Ceci est d'ailleurs l'arrière-pensée favorite des plus notoires de nos contemporains.

Aucun d'eux n'ignore, en effet, que si Eschyle ou Sophocle ont dédaigné les hommes ordinaires pour ne s'intéresser qu'aux héros et aux dieux ce n'est que par une sorte de préjugé idéaliste qui a vécu son temps. Aujourd'hui, le Progrès aidant, les auteurs tragiques n'ont que faire d'Hercule, de Prométhée ou d'Antigone, ni d'aucuns des types éternels des mythologies grecques ou celtiques ou de la légende chrétienne.

Combien la psychologie de Coupeau, et de Manette Saloman, est plus émouvante, plus humaine, comme ils disent, que celle de Jeanne d'Arc ou de Velléda !

Que de telles théories d'art en apparence hardies et qui ne sont que bourgeoises aient fait la fortune du théâtre contemporain et des éditeurs de romans naturalistes ou psychologiques cela ne nous étonne pas : A ce siècle de marchands, il fallait cette littérature de pharmaciens qui semble écrite derrière des comptoirs par des caissiers tristes. Il est peut-être permis de rêver mieux.

***

Ce sera l'éternel honneur des symbolistes d'avoir essayé d'ouvrir de nouveau à l'art, les portes d'or du Mystère.

Bien qu'ils se soient souvent trompés et que leurs œuvres aient été quelquefois inférieures ou contradictoires à leurs théories, ils eurent une idée noble de la Beauté, et ils méritent, à cause de cela, notre reconnaissance et notre respect.

Quand Alexandre Soumet a écrit dans la préface de la *Divine Epopée* qui est une de plus belles œuvres, d'ailleurs oubliée, de la Poésie française : *Toute grande représentation artistique doit avoir l'idéal pour point de départ, toute création véritable doit prendre naissance dans l'infini*, il a posé le vrai principe de tous les arts. Vainement, les hommes de notre époque qui se prétendent trop civilisés pour ne pas rejeter ce qu'ils appellent les superstitions d'un Platon, d'un Plotin ou d'un Denys l'Aéropagite, prétendent-ils qu'une œuvre d'art n'est qu'une copie de la nature. Ils ne nous expliqueront jamais pourquoi la copie nous émeut autrement que le modèle, pourquoi devant les noix peintes par un Chardin, nous éprouvons une impression de quiétude et non de faim !

Et ceci est pourtant très facile à expliquer si l'on veut bien admettre qu'un artiste ne peint pas les objets, mais l'idée plus ou moins imprégnée d'émotion qu'il s'en fait.

En pensant avec Soumet que *le poète ne croît qu'aux réalités de l'inconnu et ne chante que ce qu'il voit dans son âme*, j'ai la prétention d'être autant que personne un sensualiste et un réaliste.

Ce que je reproche surtout aux faux réalistes de notre époque c'est de ne pas comprendre que non seulement ils n'ont pas épuisé la Réalité, mais qu'ils ne l'ont même pas atteinte quand ils représentent ce qu'ils ont vu, touché ou entendu avec leurs organes de chair.

Tout est mystérieux dans l'Univers, le moindre geste d'un homme a son origine lointaine dans l'Invisible, dès lors cet Invisible importe plus que l'image physique du

geste. Ce qui est plus nécessaire à l'artiste que les cinq sens des autres hommes, c'est le sixième sens, le sens de l'âme par lequel il peut percevoir dans la lumière ou dans la musique dont elles émanent, toutes les choses du monde.

Tous les grands artistes de tous les temps, d'Homère à Milton, de Phidias à Michel Ange sont ce qu'on pourrait nommer des RÉALISTES MYSTIQUES. Ils n'ont regardé, et représenté que la substance spirituelle des êtres !

Doués de cette *seconde vue* qui pénètre les voiles plus ou moins opaques des apparences pour plonger jusqu'au fond des objets et percevoir pour ainsi dire leurs corps de feu, ils les ont vus dans l'état même où ils étaient à l'origine, alors qu'ils jaillirent splendides, de la main de Dieu.

Percevoir les Essences des choses et les représenter par des Images, faire descendre ainsi le ciel sur la terre telle est la mission de l'artiste ici-bas.

Elle a pour condition le génie aidé par la patience et le travail. Elle implique le désintéressement et l'héroïsme.

La Muse qui peut inspirer le Poète, le Musicien, le Sculpteur ou le Peintre, n'est pas comme on le pense de nos jours, une citoyenne, une femme du monde ou une bourgeoise mais,plus simplement,une Déesse. Fille du ciel, non, de la terre, elle apparaît pour ainsi dire à la frontière du temps et de l'éternité, tantôt comme l'ambassadrice mystérieuse des dieux apportant aux hommes la consolation, l'espérance et la joie, tantôt comme la Plénipotentiaire des hommes, chargée de lamentations, d'adorations et de prières pour les dieux.

Je sais combien de telles idées, autrefois élémentaires, peuvent choquer aujourd'hui dans leurs opinions, Messieurs les Plagiaires de la foudre mais le premier devoir d'un Ecrivain est de dire sa pensée, sans se soucier de plaire ou de déplaire et je ne me pardonnerais pas d'y manquer.

Je me le pardonnerais d'autant moins, qu'il n'est pas aussi inutile qu'on le dit, de bien savoir ce qu'on est ou ce qu'on voudrait être. Se faire une idée très haute de son art c'est d'abord s'en faire une idée vraie parce que la vérité est toujours ce qu'il y a de plus haut, c'est ensuite s'obliger à la sévérité pour soi-même, à l'effort soutenu, et à cet enthousiasme sans quoi rien de grand ni de durable ne s'accomplit.

Dans un temps comme le nôtre où toutes les notions sont avilies, toutes les hiérarchies détruites,il est plus nécessaire que jamais de restaurer les principes à défaut desquels, il n'y a plus ni art ni société.

Alors que toute la civilisation moderne,par la voix de ses foules et de ses journaux, affirme le plus puéril, le plus désordonné et le plus abject matérialisme, le devoir est impé-

rieux pour l'artiste de ne pas descendre avec le siècle, mais de monter contre lui et de résister tant qu'il peut à toutes les forces d'en bas.

Lorsque tout le monde est athée, matérialiste et jouisseur, le Poète a moins que jamais le droit d'être selon la mode parce qu'il est l'individu libre qui ne peut pas sans se suicider, sentir, penser et agir comme la foule c'est-à-dire en esclave. Personnalité puissante, énergique, originale et fière il appartient moins à la société qu'à la nature et à la nature qu'à Dieu et lorsque tout se courbe ou rampe c'est le front dans la foudre qu'il doit marcher.

Conception romantique dira-t-on ! Soit ! mais je ne m'adresse ici, qu'aux hommes qui savent que la vie qui n'est pas selon notre volonté la plus noble, ne vaut pas la peine d'être vécu et je leur dis : C'est en montant au plus haut de vous-mêmes, dans la solitude, que vous retrouverez l'Humanité éternelle, dont le sens a été perdu par ceux qui ne se sont cherchés que dans les autres.

Fuyez la vanité de tout votre élan, mais n'ayez pas peur de l'orgueil, il nous est nécessaire pour grandir !

Reconstituer dans ce pays l'aristocratie intellectuelle qui le sauvera, s'il peut être sauvé, telle est la magnifique œuvre de salut qui s'offre à nous.

Si nous savons empreindre du souffle héroïque qui meut nos âmes, les œuvres d'art que nous créerons, nous pousserons dans la lumière, l'arche des rois et des peuples !

Il ne s'agit pas là d'enseignement mais de suggestion : les hommes deviennent ce qu'ils regardent, ce qu'ils entendent et ce qu'ils pensent. Le Sculpteur de marbre est un sculpteur d'âmes, le Poète communique à ceux qui l'écoutent ou le lisent le dynamisme qui l'anime, le Peintre ordonne suivant l'harmonie de son œuvre, le rythme intérieur de ceux qui le contemplent ; tout artiste modèle les hommes à l'image de sa pensée, et c'est à cause de cela qu'il doit tenir (autant qu'il est possible à un vivant) de la nature du héros et du dieu.

A la Poésie, au Drame, au Roman bourgeois, formes d'une conception bassement optimiste de la vie, qui tend à éliminer de l'art de notre temps tout le tragique profond et tout le mystérieux essentiel et à détruire dans les esprits l'idée de l'Homme *éternel*, pour lui substituer celle de l'homme *historique* et *social*, il faut opposer pour les imposer, la Poésie héroïque, mystique, légendaire, le Drame et le Roman épique.

Les Vigny, les Beaudelaire, les Barbey d'Aurevilly, les Villiers de l'Ile Adam, les Verlaine, les Leconte de Lisle parmi les morts, les Elémir Bourges, les Léon Bloy, les Rosny d'autres encore parmi les vivants nous précèdent

immédiatement sur la route qui mène aux nobles âmes de la Beauté.

Nous devons les y accompagner avec enthousiasme et monter plus haut si nous le pouvons.

***

C'est sous l'empire des idées que je viens d'exposer que j'ai écrit le Poème : Le *Crépuscule du monde*. Puisse-t-il être considéré par ceux qui voudront bien le lire comme une illustration suffisamment fidèle de ma pensée.

Le Poète est selon ce que j'imagine un explorateur de la *contrée mystérieuse des Splendeurs et des Terreurs* qui exprime pour les autres hommes les impressions rares, sublimes ou gracieuses, tragiques ou sereines, joyeuses ou tristes dont les êtres et les choses de ces pays invisibles à la chair ont ému son âme.

Cette contrée mystérieuse a été pour moi la grande ville moderne *contemplée sous l'aspect de l'Eternité.*

Penché sur elle, j'ai vu que malgré l'homme ou à cause de l'homme, elle flottait sur l'abîme de flammes où les puissances terribles de la nature se livrent leur éternel combat.

Devant les formidables amoncellements de pierres qui tendent à couvrir la terre, et à obstruer l'espace, devant ces falaises faites de chaos entassés que battent des mers d'hommes et des océans de feu d'où s'élèvent je ne sais quelles clameurs de désir, de désespoir et de colère, j'ai eu le vertige du gouffre et la sensation de l'Enfer.

Et les siècles futurs, les siècles de la civilisation industrielle m'ont paru recommencer dans le mouvement spiraloïde du temps les primitifs âges tragiques du monde.

Sous les apparences policées de la société, l'éternité de la nature chaotique, indomptée, féroce ; sous le voile de la civilisation, la plus sauvage des barbaries, tel est le splendide spectacle d'horreur et d'épouvante qui pénètre l'âme de ceux qui osent regarder comme je l'ai fait, les capitales édifiées par les mécaniciens et les ingénieurs avec des ruines de soleils et des épaves de chaos.

Les impressions de sublime terreur, de tragique désespoir, de solitude infinie que peut ressentir le cœur du Poète qui est le cœur de l'Humanité en présence de ce formidable drame de la vie des nations, dans ce décor positivement infernal, je les ai exprimées surtout dans le prélude de mon Poème.

L'aspiration à la liberté, à la joie qu'engendrent nécessairement le désespoir et la douleur, la conquête de cette liberté et de cette joie par l'ascension dans la lumière de l'espace ; et par delà les apparences, à l'antipode du monde de la Fatalité, la vision du monde divin, tels sont les thèmes des chants intitulés Espace et Ciel.

Mais devant le spectacle du ciel l'âme est obligée de connaître qu'elle doit le bonheur qu'elle éprouve,au seul mouvement que la douleur a créé en elle etqu'elle ne peut pas par cela même,entrer définitivement dans la joie des élus qui est immobile et stable.Il faut donc pour être digne du bonheur, l'instaurer en soi, avant de le chercher hors de soi et l'idée de la victoire de la volonté sur la douleur, la notion de l'épreuve,s'impose à l'âme. Autant pour ne pas affronter la sainteté divine qui l'effraie que pour mériter la gloire future, l'âme se précipite (après l'avoir fui pour monter) dans l'abîme de la nuit où tout s'écroule.Alors une nouvelle genèse destinée à engendrer le monde le plus propre à la sublimation par l'épreuve, déroule ses océans de flammes et de laves,charriant des chaos de pierre et de fer qui,s'entassant les uns sur les autres, changent tout l'espace en une ville.

Cité de Titans faite des Babylones de tous les âges amoncelées, elle n'est autre, dilatée à l'infini,que la ville moderne, le Paris du XXe siècle ayant actualisé dans quel siècle des siècles du nouveau cycle cosmique toutes ses virtualités infernales.

De ce colossal enfer,le chant des damnés s'élève : d'abord celui des Vaincus qui n'aspirent qu'au repos suprême dans l'anéantissement (thème bouddhiste) puis celui du Sage qui se glorifie en supportant la douleur de se sentir fort et de faire ainsi équilibre à l'infini du mal (thème stoïcien) ; puis celui du Héros qui s'identifiant au mouvement des choses, s'en étourdit jusqu'au vertige joyeux et transmue la douleur en joie en s'oubliant dans l'amour de son Destin (thème nietzchéen) ; enfin le chant du Poète qui dominant toutes les autres voix, affirme la liberté et la puissance infinie de l'âme humaine et la possibilité de changer le chaos en harmonie par l'acte et par l'œuvre, (thème mystique).

***

Il ne m'appartient pas d'insister sur mon œuvre ; j'ai eu l'ambition d'évoquer, sous sa forme à la fois éternelle et actuelle,la lutte de la Vie contre elle-même, le conflit de la Nature et de l'Homme et de chanter la douleur et la joie telle que des âmes de héros peuvent les ressentir devant l'aspect moderne de l'Abîme du Monde.

Dans un temps où plus que jamais :

Le champ de Poésie est un morne désert
Où l'on voit à grand peine un noble oiseau passer...j'ai voulu faire grand : qu'il me soit beaucoup pardonné pour cette intention par ceux de mes contemporains que le goût du bibelot littéraire et la micromanie n'ont pas encore pervertis.

J'ai cru devoir, par amour de la tradition, user de la forme classique du vers français, il ne viendra, je l'espère, à l'idée de personne de prétendre que je n'ai pas communiqué à mes strophes la puissance et le mouvement de la vie. Loin d'être un obstacle au déploiement d'une originalité profonde et vraie, les formes traditionnelles sont les seules au contraire par qui cette originalité puisse s'accuser.

Il n'appartient qu'à ceux qui n'ont rien à dire d'inventer des instruments nouveaux pour y souffler du vide ; les créateurs vrais se contentent de jouer de nouveaux hymnes sur les vieilles flutes.

Pensant que les vers d'un poète doivent pouvoir être lus ou chantés en plein espace, à la lueur des feux que les peuples nomades allumaient sur les déserts et sur les monts, j'ai écrit ce livre pour des hommes dignes de redevenir des conquérants et des pasteurs. Puisse-t-il, à travers les dédales de notre monde, les rencontrer.

Des critiques qui voudront bien me lire, je ne sollicite pas l'indulgence mais la justice. Je les prie de vouloir se rappeler une phrase de Villiers de l'Isle Adam qu'ils devraient toujours avoir présente à l'esprit quand ils parlent d'un auteur :

« Les seuls vivants méritant le nom d'artistes sont les créateurs, ceux qui éveillent des impressions intenses, inconnues et sublimes. »

C'est à la lumière de ce principe que je demande à être jugé par ceux qui savent.

Jean THOGORMA.

La morale de l'Action française

Ces positivistes, tolérants en religion jusqu'au libertinage, sont des intolérants fanatiques en politique. Ils ne veulent pas de la liberté de conscience « assurant une espèce de droit commun à la sagesse et à la sottise, aux honnêtes gens et aux scélérats. » Ne nous y trompons pas. Ils visent « la sottise » démocratique, la sottise électorale, la sottise d'une monarchie contrôlée par les représentants du pays. « Les scélérats » sont tous ceux qui ne leur plaisent pas, et qui refusent de plier devant eux depuis le directeur du *Gaulois* jusqu'à M. Piou.

3° Ils excluent de la politique et de la sociologie le point de vue moral

1. Texte de Vaugeois.

« Bourgeois a récemment attaqué les idées de l'*Action Française* à propos de notre enquête sur le protestantisme, au nom de la tolérance, de la solidarité et de plusieurs autres « vertus ». De ces vertus comme de toute vertu d'ailleurs, vous savez qu'un vrai nationaliste doit éviter l'indécence d'en jamais parler, fût-ce pour les discuter. *Nous ne sommes pas des gens « moraux » que ce soit bien entendu une fois pour toutes.* Nous sommes des bandits, puisque nous ne sommes pas démocrates, je suis moi personnellement un bandit, j'en avertis mes amis, car je souhaite un coup d'Etat ; j'applaudirais si je voyais le règne des lois aboli par un tyran (1) ».

Voici l'explication par M. Moreau de cette *fameuse et plaisante* déclaration de Vaugeois.

« *Nous ne sommes pas des gens « moraux » cela veut dire des gens moraux à la protestante, ou qui,* en politique — *c'est bien cela — professent avant tout que nous devons un respect égal à toutes les « consciences » fussent-elles les plus déréglées et les plus hypocrites* (2) ».

Lecteur, cette explication ne vous paraît-elle pas amenée de loin ? On peut n'être pas « moral » à la

(1) *A. F.* 25 juillet 1900.
(2) *A. F.* 15 juin 1909, p. 402.

protestante et ne pas professer un respect égal à toutes les consciences, sans qu'on soit indécent à parler « de tolérance, de solidarité et de plusieurs autres vertus. » Il n'est pas nécessaire d'être protestant pour avoir en certains cas l'obligation de les estimer et de les pratiquer. Il faut plus que l'autorité de M. Vaugeois pour souhaiter, sans plus, un coup d'Etat, l'abolition des lois par un tyran. Et voici qui scandalisera certainement M. Moreau (1). Un catholique doit admettre qu'un protestant peut observer la morale naturelle et même chrétienne, et si dans la bonne foi, il est plus juste, plus chaste, plus dévoué à son semblable qu'un catholique, il sera plus cher à Dieu que celui qui connaissant toute la vérité la méprise par sa vie. En politique on ne doit pas théoriquement un respect égal à toutes les consciences, même les plus déréglées. Pratiquement, nous l'avons dit, l'autorité doit réprimer les manifestations extérieures de ces consciences (il ne peut s'agir que des manifestations), dans la mesure où cela est nécessaire pour assurer la paix publique. En tous cas, ce n'est point la fantaisie plus ou moins scientifique d'un néo-monarchiste qui peut jauger la mesure de ce dérèglement extérieur. Elle n'étendrait sa tolérance politique qu'à de rares privilégiés. Beaucoup de royalistes ne seraient pas épargnés, car ils sont gens « moraux », ils croient à la solidarité, à la tolérance, plusieurs se proclament démocrates ! (2). D'ailleurs même les consciences les plus hypocrites et les plus déréglées appartiennent à des personnes qui, comme telles, ont droit à n'être pas traitées comme des choses ou des animaux.

2. Texte de Tauxier.

1). Donnons en entier ce texte.— On remarquera comme pour celui de Vaugeois que M. Moreau a eu soin de ne pas le transcrire complètement :

« *Le point de vue moral est un point de vue anarchiste*. Il est utile à petites doses ; mais le point de vue véritable, fondamental, *sans lequel il n'y aurait pas de société, partant de mo-*

(1) Un homme fort distingué, grand ami de l'*Action Française*, m'a assuré que M. Moreau était le seul parmi les chefs du groupe d'origine protestante.

(2) Si ma mémoire ne me trompe pas, dans un discours qui eut alors du retentissement, le duc de Luynes parlant à Blois au nom du duc d'Orléans avait déclaré que la nouvelle monarchie serait démocratique. Le comte de Paris ne s'exprima-t-il pas à plusieurs reprises en ce sens dans ses manifestes ? Celui qui voudrait étudier les théories politiques de l'*Action Française* pourrait aisément montrer qu'elles ne sont conformes ni à celles des derniers princes de la maison de Bourbon ni surtout à celles des princes de la maison d'Orléans.

ralité, est le point de vue : conservation de l'espèce, qui se nomme : préjugé héréditaire ou préjugé tout court (1) ».

2) Explications de M. Moreau.

« *Le parti pris de sacrifier la morale à la politique n'existait même pas chez ce Tauxier qui nous a lasisé tant de justes maximes, mais dont nos amis catholiques ont dû souvent déplorer la rude incrédulité. Pour lui comme pour nous tous, et il suffit pour s'en rendre compte de considérer l'ensemble de ses écrits, ce point de vue moral, qui est un point de vue anarchiste, c'est le point de vue de la conscience individuelle et indépendante, ainsi que l'ont toujours entendue les sectateurs du libre examen* (N'oubliez pas, lecteurs qu'il s'agit de politique !!) *Rien de plus manifestement contraire à la pensée de Tauxier que de confondre avec ce point de vue celui de la meilleure règle des mœurs, telle que les croyants la reçoivent des enseignements divins, telle que notre ami ne jugeait pas impossible de la formuler, d'après les conditions de prospérité de « l'espèce » c'est-à dire notons-le bien, non point de la nation seule ou même de la société, mais au sens le plus large et le plus comtiste de l'humanité tout entière* (2) *Un catholique ne saurait manquer de faire sur ce point des réserves expresses, mais elles tiennent aux différences profondes qui existent à l'Action Française, comme dans toute la société contemporaine, entre croyants et incroyants* ; *la question se ramène à celle de savoir si l'on doit considérer comme légitime l'alliance sur laquelle est fondée notre propagande* (3) ».

3) Examen de cette explication.

a) Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit de la conscience individuelle et qui a son application ici. Mais l'interprétation de M. Moreau part d'un faux supposé. Le point de vue de la conservation de l'espèce ne peut être un point de vue « moral ». Il y a des heures où le devoir exige qu'on aille contre l'utilité et donc la conservation de l'espèce. « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ». La famille, la société « l'humanité » sont pour les individus des moyens et non des fins. Pour « conserver l'espèce » on ne peut tuer ni les enfants, ni les vieillards, ni les crétins à charge. Le point de vue

---

(1) *A. F.* 1er janvier 1904, p. 32.

(2) Parfaitement ! Et quelle est pour Comte cette humanité ? Pas l'humanité au sens chrétien Voici en effet la pensée du chef positiviste que publie l'*Action Française*. 15 nov. 1905, p. 105. Sous ce titre suggestif « nos Maîtres ».

« On doit définir l'Humanité *l'ensemble* des êtres humains passés, futurs et présents. Ce mot ensemble, indique assez qu'il *n'y faut pas comprendre tous les hommes mais ceux-là seuls qui sont réellement assimilables*, d'après une vraie coopération à l'existence commune, Quoique tous vraiment enfants de l'humanité ; tous ne deviennent pas ses serviteurs, et beaucoup restent à l'état de parasite qui ne fut excusable que pendant leur éducation ».

(3) *A.F.* 15 juin 1909.

de l'espèce est amoral, animal et non humain. C'était celui du paganisme avec toutes les conséquences qu'il en a logiquement tirées : l'esclavage, l'immolation totale de l'individu au Dieu-Etat, le meurtre de tous ceux qui ne plaisaient pas à l'idole, l'absolutisme du père de famille, la haîne de l'étranger, le mépris de la femme, etc... N'admettre comme moral que ce point de vue c'est bien « sacrifier la morale à la politique ». L'on peut, dès lors, comprendre avant que nous insistions là-dessus, ce qu'il faut penser de l'alliance entre agnostiques, amoraux et catholiques fondée sur de telles concessions ; et s'il est possible à ceux-ci sans mentir à leurs croyances les plus fondamentales d'admettre une équivalence entre leur point de vue et celui de la conservation de l'espèce ; et enfin s'il leur est permis d'autoriser par leur silence et leur coopération un amoralisme aussi brutal et aussi païen !

b) D'ailleurs à quoi bon insister. D'autres textes prouvent à l'évidence que « le point de vue moral, » au sens strict, j'allais dire au sens de la vulgaire honnêteté, est exclu par l'*Action Française* de la politique et de la sociologie.

Voici la pensée d'un de « nos maîtres », comme ils disent, de « Pierre Bayle » : « Il faut par une malheureuse et funeste nécessité que *la politique s'élève au-dessus de la morale* ; elle ne l'avoue point ; mais elle fait comme Achille : *jura negat sibi nata* (1). » Le point de vue conservation de l'espèce était-il aussi celui de Bayle ? Nous l'ignorons.

Le même Tauxier a écrit :

« Ce qu'il n'y a pas : c'est une façon *vraie* de voir le monde... Le devoir : en sa forme, *une illusion d'absolu à propos de rapports sociaux* (2) » « L'esthétique, — la moralité en elle-même — la raison, sont des états instables, fragiles chez l'homme, on ne peut rien construire là-dessus (3). »

Le point de vue « conservation de l'espèce » étant en politique le vrai point de vue moral, il est clair que d'âpres coquins valent mieux pour un peuple que des vertueux impuissants :

« La vertu ! la vertu ! Tel est le refrain de Caucal. C'est peu dans un rôle aussi vaste que le sien que cette bonne volonté, ce désir de justice et de vérité, si l'on n'y ajoute des idées précises et pratiques. Même tout compte fait, je ne sais si d'âpres coquins intelligents et ambitieux sans scrupules, faisant bien leurs

---

(1) *A. F.* t. I, p. 613.
(2) *A. F.*, 1903, p. 279.
(3) Ibid. p. 280.

affaires mais faisant celles de l'Etat, ne vaudraient pas mieux pour un peuple que des vertueux impuissants (1). »

Cette pensée est digne d'un autre « maître » de l'*Action Française*, Machiavel, le panégyriste de l' « âpre coquin » que fut César Borgia. Nous retrouverons plus loin ce professeur écouté de l'immoralisme politique.

L'Etat doit avoir une rudesse habile à l'oppression et à l'exploitation :

« On ne saurait mettre l'Etat au féminin. L'Etat n'est jamais une mère. C'est au premier chef un organisme mâle, et par là un peu rude et qui doit savoir rudoyer... Cette rudesse même habile à l'oppression et à l'exploitation, concourt à un service de défense, qui peut aller jusqu'à la protection continue et à la tutelle efficace. (2) »

C'est l'égoïsme et l'intérêt qui est le fondement des sociétés. Tauxier vint à la monarchie de l'*Action Française* mené par cette idée.

« L'égoïsme est pour l'individu le moyen de pourvoir à son existence, et le principe de la stabilité de cette existence. Les rédacteurs de la *Science Sociale* aiment à parler après Le Play, du Plan Providentiel ; ils inscrivent sous ce vocable ou plutôt ils constatent que l'harmonie totale d'une société tient uniquement à l'exercice de l'égoïsme des unités qui la composent.

C'est-à-dire qu'elle est agrégée et prospère *non du fait des qualités altruistes, mais par la seule recherche pour chacun de son intérêt propre, exclusif. Ce n'est que lorsque l'homme est tourné à la recherche de son intérêt à lui, que cet homme sert la société.* Que résulte-t-il de ceci, sinon que rien de grand, de général, n'est viable qui repose seulement sur l'amour d'autrui (exceptons comme hors de discussion, les groupements religieux), *sur le dévouement, la vertu, la conscience, forces infimes, rares, fragiles : fantômes !* Que valent-elles, ces apparences, en présence de l'égoïsme, expression totale de l'être qui « veut vivre (3) »?

Que ces considérations aient fait de Tauxier un monarchiste, cet extrait de son journal en témoigne :

« Le moyen le plus naturel, le plus humain de faire marcher les affaires de l'Etat, c'est de les mettre sous la sauvegarde de l'égoïsme, c'est-à-dire de l'intérêt direct. En faire la chose (le terrain de prédilection) du dévouement, de la « conscience » de l'altruisme (égoïsme trop fin pour être vulgaire), c'est les mettre sous la sauvegarde des choses fragiles ; (c'est agir à rebours des moyens de la nature). *En conséquence, il faut faire des choses publiques les affaires toutes personnelles et privées d'un homme sacré : un bien de famille.* Pour rendre sensible

---

(1) Ch. Maurras. *Revue Encyclopédique*. 1898 p. 369. Nous verrons ultérieurement que M. Moreau nous reproche de croire que M. Maurras fait peu de cas de la « vertu » en politique.

(2) Ch. Maurras. *A. F.* 15 sept. 1907, p. 458.

(3) *A. F.* 1er avril 1902. p. 573-574.

cette raison, il faudrait d'abord montrer fortement que rien n'est viable, n'est stable et même n'existe que les institutions basées sur l'intérêt ; que c'est l'égoïsme qui a tracé « le plan providentiel », qu'il est le moteur de la vie sociale ; que les qualités altruistes ont un rôle à peine sensible, nul dans l'ensemble ; *que les hommes d'ailleurs n'ont aucune aptitude à ce qui n'est pas de leur intérêt immédiat et direct* (1). »

Qui peut faire une opposition ou un gouvernement? Pas les « honnêtes gens ».

« *Les honnêtes gens ne feront jamais une opposition.* « *Les honnêtes gens ne feront jamais un gouvernement.* Tout ce que les honnêtes gens peuvent faire, mais cela ils le peuvent bien, c'est de se cotiser, c'est de se syndiquer pour propager *l'idée* de la Restauration de tout par le roi. *L'idée connue,* cette Restauration se fera toute seule. — Connu de qui ? — De tout Français. *Quand, en effet, un certain nombre d'anciens anarchistes, d'anciens socialistes, d'anciens radicaux, c'est-à-dire de tempéraments révolutionnaires, seront devenus royalistes ; quand il y aura ainsi beaucoup de royalistes en d'autres milieux sociaux que celui des « honnêtes gens* (2) ».

Cependant pour expliquer et justifier l'alliance de catholiques avec des agnostiques les uns et les autres n'hésitent pas à citer la lettre où Léon XIII écrivant à l'évêque de Grenoble (22 juin 1898) disait :

« Tout en se tenant ferme dans l'affirmation des dogmes, et pur de tout compromis avec l'erreur, il est de la prudence chrétienne de ne pas repousser, disons mieux, de savoir se concilier dans la poursuite du bien, soit individuel, soit surtout social, le concours de tous les hommes honnêtes. »

Que peut bien faire l'*Action française* de ces « hommes honnêtes » dans le gouvernement ou l'opposition ?

Finissons par une citation de Maurras. Elle donne peut-être la clef de tout le système amoral en politique. Pour ce vrai sage les événements sont dépourvus de toute signification morale :

« Tantôt l'on a comme V. Hugo la rage de chercher dans toute la répartition des biens et des maux, les signes, les indices, les révélations d'une mystérieuse divinité du juste. Tantôt *l'on s'amuse à considérer avec scandale l'innocence opprimée partout,* le méchant partout couronné et anobli, le vice insolent, heureux et triomphateur... Les *deux systèmes ont leur point de départ dans l'esprit de la Bible Juive et Chrétienne. Je les crois l'un et l'autre faux. Ni morale ni immorale, mais bien extérieure et supérieure peut-être à la moralité, vide de toute signification de cet ordre, telle est la succession des événements pour le sage* (3) ».

---

(1) *Action Française*, 1er Déc. 1902 p. 380, 381.
(2) *A. F. Bulletin de la Ligue*, p. 306, 15 août 1905.
(3) CH. MAURRAS, *Revue Encyclopédique* 1898, p. 900.

4° Ils n'admettent pas de Vérité Morale

1° Défense de M. Moreau :

Passant vite sur les injures nos lecteurs rectifieront maintenant d'eux-mêmes les inexactitudes palpables de certaines affirmations en attendant que nous discutions les autres.

« *Ainsi, pour donner à penser que notre politique est résolument étrangère à toute espèce de considérations morales, M. Lugan a judicieusement choisi, découpé et interprété quelques-uns de nos textes, par un procédé qui diffère peu du simple faux matériel. Ce même procédé a permis à notre adversaire de rattacher notre* prétendu *parti pris d'amoralité politique à une prétendue « théorie fondamentale » de l'Action française, que l'un des nôtres aurait formulée le jour où il a écrit « qu'il n'y a pas, à proprement parler, de vérité morale ». M. Lugan ne craint pas de présenter cette proposition comme un indice de relativisme, ou, si l'on veut, de scepticisme quant à la question de savoir si l'on peut définir une règle qui soit la meilleure. Elle signifie cependant quelque chose de tout différent, et il suffit pour s'en rendre compte de relire l'article où M. Lugan est allé découper le texte qu'il incrimine.*

« *L'auteur de l'article atteignait en effet très précisément cette conception évolutionniste d'après laquelle aucune règle morale ne vaut que pour autant qu'elle satisfait aux sentiments d'une époque donnée. Au cours d'une étude où il faisait voir les grossières confusions accumulées par l'israélite M. Lévy-Brühl, dans son ouvrage intitulé* La Morale et la Science des mœurs, *notre collaborateur était amené à définir le seul point de vue qui lui parût pouvoir être nommé scientifique. De ce point de vue, disait-il, n'apparaissent que des rapports de causes à effets ou de conditions à conséquences : c'est un fait que certains préceptes moraux se trouvent à la fois conformes aux enseignements que les catholiques reçoivent de la loi divine et aux leçons que l'on peut tirer du besoin de l'homme ou des exigences de la vie sociale ; ces préceptes seront donc à bon droit tenus par les uns pour obligatoires et sacrés, et par les autres seulement pour bienfaisants et salutaires* ; mais pour peu qu'on y réfléchisse et qu'on cherche à s'entendre soi-même, on sera bien en peine de les nommer. « vrais » soit dans l'un, soit dans l'autre cas (!!). *C'est par un scrupule de terminologie que notre collaborateur accorde à M Jules de Gaultier « qu'il n'y pas* à proprement parler, *de vérité morale » — ce qui ne signifie nullement, qu'il n'y ait pas une bonne règle des mœurs* (1) ».

2° Discussion :

Ce collaborateur scrupuleux n'est autre que M. Moreau lui-même. Citons son texte car encore une fois il s'est gardé de le donner en entier.

« M. Jules de Gaultier, dans son beau livre de Kant à Nietzche

(1) *A. F.* 15 Juin 1909.

a parfaitement montré qu'il n'y a pas à proprement parler, de vérité morale. Philosophiquement l'on ne peut comparer les diverses morales que *d'un point de vue sentimental*, ou du point de vue de l'utile (1) ».

Faire du sentiment, chose si mouvante, si variable, si opposée et contradictoire dans le même individu, la même race, la même humanité, le critère de la moralité, n'est-ce pas la construire sur la base mouvante du relativisme le plus complet et donc du scepticisme ? Le sentiment et tout ce qu'une certaine philosophie renferme dans ce mot, les tendances, les inclinations, les hérédités sociales et individuelles peut-il se prononcer sur la bonté ou la malice d'un acte ? Ce verdict, seuls le jugement et la raison sont en état de le porter, car seuls à leur manière ils perçoivent les lois permanentes de ce qui convient à l'être humain, ces fameuses lois éternelles dont parlent quelquefois nos néo-positivistes, sans les comprendre, sans les préciser, à jamais incapables de les défendre. Nous verrons un peu plus loin ce qu'il faut penser de l'utile comme critère de la moralité, s'il est plus solide, moins subjectif que le sentiment, auquel d'ailleurs les philosophes dont s'inspire M. Moreau, le ramènent. — Il ajoute pour justifier ses affirmations, que la science constate que certains préceptes sont conformes aux enseignements catholiques et aux exigences de la vie sociale, que les uns doivent les tenir pour obligatoires et sacrés, les autres pour salutaires et bienfaisants. Dans l'un et l'autre cas on doit les appeler non pas *vrais*, mais *bons*.

Et au nom de quoi, je vous prie, la science se prononce-t-elle sur la bonté morale ? au nom de l'observation ? Elle nous dit *ce qui est* sans plus, non pas *ce qui doit être*. Et cependant il faudrait pour qu'elle déclare *bonne* une morale, qu'elle se prononce et juge pour aujourd'hui et pour demain. Le point de vue scientifique ne nous tirera donc pas du scepticisme et du relativisme. Les lois morales au sens positiviste sont comme toutes les autres. Et que sont-elles ? Ecoutez M. de Montesquiou. « Les lois de l'Univers établies par nous ne sont jamais que des hypothèses que nous faisons. Oui ce que nous appelons dans chaque cas la vérité, n'est qu'une hypothèse (2) ». « Que cherche la science ? dit M. Rémy de Gourmont, une chimère, la Vérité... La science est la seule vérité, et c'est le grand mensonge (3). » « Il n'y a pas la vérité, comme dit Barrès, mais une *vérité française* (4). »

(1) *A. F.* 1er Janvier 1905, p. 58, 59.
(2) *Action Française* quotidienne, 6 avril 1908.
(3) Cité par l'*A. F.*, t. VIII, p. 109.
(4) Vaugeois, *A. F.*, t. IV, p. 444.

Nous n'aurons aucune peine à admettre ces affirmations quand M. Moreau lui-même nous aura expliqué ce qu'est la Raison :

« C'est une faculté exclusivement analytique qui vaut précisément par les lumières qu'elle nous donne sur les lois de la nature et les moyens de réaliser ce qui nous convient...

Dégoûté du rationalisme, Barrès ne se soucie point d'invoquer la raison au profit de ses thèses : « l'intelligence, écrit-il, petite chose à la surface de nous-mêmes. »

Définition parfaitement acceptable et qui n'est pas si mélancolique pourvu que nous en mesurions la portée sans méprise. Les rationalistes se sont trompés, ce n'est pas la raison, c'est le sentiment qui nous fait mouvoir (1) »

Les lignes suivantes de M. de Montesquiou manifestent la même défiance à l'égard de la Raison et l'exaltation du sentiment à ses dépens :

« L'attachement au passé nous engage, en dehors de tout raisonnement de notre part, à croire ce qu'ont cru nos ancêtres, à faire comme ils ont fait. Il nous pousse,en un mot, à accueillir la tradition, les préjugés, les mœurs, les coutumes, les habitudes établies, et à nous y conformer...

Dira-t-on qu'à ce capital, l'intelligence est aussi capable que le cœur de nous y faire participer ?

Je répondrai que les lois sociales et morales ne sont point, comme les lois géométriques, des lois qui s'imposent fortement à l'esprit. C'est *qu'elles ne sont pas ordinairement le résultat du raisonnement,*mais elles sont plutôt le résultat d'une foule de tâtonnements, d'essais, bref le résultat de l'expérience. Aussi c'est plutôt à la pratique que l'on peut juger de l'exactitude ou de la fausseté des principes établis qu'en les faisant comparaître au tribunal de la raison... (2) ».

« *L'homme n'est point mû par la raison.Il est mû par le sentiment.* C'est toujours un désir qui nous pousse et met notre intelligence en travail. C'est toujours la volonté d'atteindre à l'objet de ce désir qui nous provoque à l'action. Ainsi alors que le sentiment est à la fois le principe et le but de toute notre existence, l'intelligence et l'activité ne fonctionnent que comme moyens. L'intelligence est le moyen de déterminer la manière de satisfaire notre désir. L'activité est le moyen de lui donner satisfaction (3) ».

« Pour améliorer,nous n'avons nul besoin de lois,de principes absolus. Une connaissance approximative des lois et des principes nous est suffisante. Cela est d'ailleurs heureux, étant donné que notre intelligence ne peut atteindre l'absolu (4) ».

« Il en est,et ceux-là je les nomme nationalistes, qui pensent

---

(1) L. Moreau *A. F.* 15 mars 1906, p. 423.

(2) L. de Montesquiou. — *Les consécrations positivistes de la vie humaine.*

(3) *Ibidem* p. 45-46.

(4) *Ibid. p. 77.*

que d'eux-mêmes, ils ne peuvent tirer aucune connaissance de l'absolu, se refusent à se sacrifier à ces Dieux qui pour eux sont des faux Dieux et qu'on nomme Vérité, Droit, Justice. Ce n'est point qu'ils se refusent à croire que nous puissions le connaître et le considèrent comme devant toujours rester pour nous un mystère ou du moins ils pensent que si nous pouvons arriver à une certaine connaissance du juste ce n'est pas en regardant en nous-mêmes,mais en regardant au dehors de nous (???) (1).»

Et une citation du maître va nous montrer que sur le point de l'existence d'une vérité morale,les idées des agnostiques sont parfaitement concordantes.

« Un mot de cette insistance (des frères Rosny) me paraît digne et fort : ils écrivent : *nous pratiquons la morale comme les chaudronniers nègres font du bronze, au hasard de recettes qui ne se rattachent à aucun ensemble.» Un empirisme et voila tout. Telle est notre règle des mœurs. Nous connaissons quelques conditions nécessaires de certaines expériences. Nous ne connaissons rien de plus* (2).»

Et puisque M. Moreau dogmatise si tranquillement et que par ailleurs il a à sa portée, des théologiens qui n'hésitent pas à gravir les degrés des chaires de l'*Action Française*, nous le prions de leur demander si des préceptes reconnus par des catholiques pour « obligatoires et sacrés » ne peuvent pas être nommés « vrais » ? Si la fausseté morale reconnue ou supposée peut coexister avec ce que M. Moreau appelle «une *bonne* règle des mœurs»? Sincères, ces théologiens ou philosophes lui diront qu'à parler comme il fait M. Moreau n'admet pas de « vérité morale » mais simplement des utilités sociales. N'est-ce pas là pour parler la langue savoureuse de l'auteur : « un indice de relativisme, ou si l'on veut, de scepticisme quant à la question de savoir si l'on peut définir une règle qui soit la meilleure. » L'utile, en effet, individuellement et socialement varie autant que les hommes, les circonstances, le moment, les lieux et peut imposer une règle de mœurs contradictoire sur tous les points.

3° Suite de la défense de M. Moreau.

Voulant prouver qu'il n'a pas nié l'existence d'une vérité morale, d'une bonne règle des mœurs, l'avocat de l'*Action Française* continue :

« *C'est du reste dans le même sens que le même rédacteur* (c'est par scrupule d'humilité *ou de* solidarité que M. Moreau ne se nomme toujours pas) *a écrit dans un autre article, cité p.44 du livre de M.Lugan, qu'« il n'y a point de morale qu'on puisse imposer à la raison par des raisons, » à*

(1) L. de Montesquiou, *A. F.* t. III, p. 279.
(2) Ch. Maurras. *Revue Encyclopédique* 1899,p. 108.

la manière d'une vérité scientifique ; et l'on ne voulait pas dire autre chose, en ajoutant que « la morale concerne le sentiment et ne peut s'inculquer que par les voies du sentiment. » Cela ne signifie point comme voudrait l'insinuer M. Lugan, que selon nous il appartienne au sentiment de distinguer et de définir les exigences de la morale (*!!!*) (1). *Cela signifie qu'en l'absence du sentiment, amour de Dieu, des hommes ou de soi-même, — il n'y a point de démonstration qui suffise à entraîner les volontés. Cela ne signifie pas autre chose ; et la série d'études où M. Lugan a pris cette citation ne s'intitule pas en vain « Tradition française et raison humaine » : elle avait pour objet constant de réagir contre ce qu'il y a de faible et de changeant dans un traditionnalisme de pur sentiment* (*??*) *; tout en écartant les absurdités du prétendu rationalisme révolutionnaire, qui n'est au juste qu'une religion de l'anarchie, elle réclamait hautement pour la vraie raison des droits qui lui appartiennent* à celui d'analyser celui de classer et de rendre compte (2). »

Pourquoi M. Moreau n'a-t-il donc pas cité au complet le texte qu'il essayait d'expliquer en sa langue « empâtée ».Le mot est de M. Lamy. On eût vu du premier coup d'œil les fameux droits qu'il accorde à la raison :

« *Après tant de siècles d'analyse et de méditation*,c'est pour un enfant un jeu de constater au regard de la raison l'arbitraire et l'incertain de toutes les croyances importantes... *Il n'y a point de morale qu'on puisse imposer par des raisons ; la morale concerne le sentiment, elle ne peut s'inculquer que par les voies du sentiment. La raison ne connaît que des rapports, elle peut nous découvrir les conséquences bonnes ou mauvaises* (*?!*) *de telle façon d'agir, elle ne peut nous faire appeler bon ce que nous jugeons mauvais ni même nous faire préférer dans un cas déterminé, et pour notre propre compte un acte que nous jugeons bon en lui-même et un acte qui nous paraît seulement agréable*... Aussi bien beaucoup de contemporains parmi les plus clairvoyants, renoncent-ils simplement à distinguer d'aucune façon, en matière de philosophie la Vérité de l'erreur (3) ».

Si cette prose d'apparence philosophique est intelligible elle signifie que la raison ne peut être ni la déterminante, ni l'arbitre de la moralité de nos actes. Ces rôles sont

(1) Rapprocher de cette affirmation ces lignes du même auteur : « Philosophiquement l'on ne peut comparer les diverses morales que d'un point de vue sentimental, ou du point de vue de l'utile « *A. F.* 1er janvier 1905, p. 58-59.

(2) *A. F.* 15 juin 1909 p. 405-406.

(3) L. Moreau *A. F.* t. XXII, avril 1906.

réservés au sentiment. Il est donc bien comme nous l'avions écrit, dans l'hypothèse de M. Moreau, « l'unique raison de nos actes. » Il assure cependant que, d'après lui, ce n'est pas le sentiment qui « distingue et définit les exigences de la morale ». Ce n'est pas davantage la raison, car, voici les seuls droits que lui reconnaisse ce parfait agnostique « celui d'analyser, celui de classer et de rendre compte ». Alors qu'est-ce qui «distingue et définit les exigences de la morale » je vous prie ? Mais qui donc, sinon vous, a dit que « Philosophiquement l'on ne peut comparer les diverses morales que d'un point de vue *sentimental* ou du point de vue de l'utile » ?... L'amour de Dieu, des hommes, ou de soi-même qui « inculque la morale » n'est pas « le sentiment » tel que le positiviste qu'est M. Moreau doit l'entendre. C'est une tendance complexe, où l'intelligence, la volonté et les sens entrent comme partie et concommitamment. *Nil volitum nisi proecognitum !* Et à parler en rigueur la démonstration d'un devoir à accomplir, peut entraîner la volonté malgré les répugnances de la faculté affective, du sentiment. De pareils actes se trouvent à toutes les pages de la vie des saints et des héros.

4. Nos conclusions corroborées.

En auraient-elles besoin qu'elles le seraient par ces citations d'auteurs qui portent l'estampille de l'*Action Française*. Et nous demanderons encore une fois, si l'ambiance de pareilles idées peut être salutaire à des catholiques, qui non seulement ne sont pas sur la défensive, mais professent une admiration et un enthousiasme naïf pour ceux qui les expriment.

« Les divers aperçus que nous venons de donner suffiront, je l'espère, pour nous convaincre que *l'intelligence est exclusivement destinée à se mettre au service d'un sentiment*, en vue de l'aider à se connaître lui-même et à connaître ses objets d'affection (1). »

« Toutes les preuves que nous venons d'accumuler suffisent, je l'espère pour nous convaincre enfin que l'intelligence, objet spécial de cette étude, ne doit jamais être considérée que comme un procédé dont le sentiment en général se sert dans le but d'arriver à la satisfaction de ses désirs. Son rôle consiste uniquement à mettre en présence les sensations que le centre nerveux perçoit du monde tant intérieur qu'extérieur, à lier entre elles les mêmes sensations, aussi bien celles qui n'appartiennent qu'à l'une de ces sources que celles qui ne proviennent que des deux à la fois. Son point de départ intérieur et sa distinction extérieure dépendent donc entièrement de l'impulsion d'un sentiment quelconque, auquel je le répète, elle ne peut servir que

(1) PAUL RITTI. *De l'intelligence d'après la méthode sentimentale* Librairie Nationale, mai 1906.

de moyen destinés à réaliser la satisfaction des besoins qui lui sont propres (1) ».

« Mets en premier lieu ce qui est dans la nature en première place : la force de vivre, l'énergie, le moyen que tu voudras employer pour le connaître, l'intelligence, mets-le en second et ne l'emploie pas aux tâches pour lesquelles il n'est point fait. C'est un don qui t'a été fait, non pour te connaître toi-même, ni pour connaître ta raison d'être et celle des choses, mais pour savoir d'après les expériences de tes instincts, à quoi peuvent te servir pour ta croissance, les choses qui t'entourent. Hors cela il n'y a pour toi que doute, confusion, trouble et mort. (2) ».

« Dire que l'homme est conduit par son intelligence est une erreur et un mensonge. L'homme est mené par ses instincts (3) ».

(*A suivre*). A. LUGAN.

---

(1) RITTI, *ibidem*.

(2) GEORGES VALOIS. *L'Homme qui vient* p. 144. 145. (Nouvelle librairie nationale).

(3) p. *Ibid.* p. 150. — N. B. Dans un prochain article à propos du « par tous les moyens », nous traiterons la question de la violence. Nous laisserons un prélat romain autorisé, Mgr. Benigni, nous exposer la doctrine évangélique et patriotique sur ce point important. Il suffira de traduire quelques pages de son *Storia sociale della Chiesa*.

« La Théogonie des Patriarches »

Le 15 décembre 1902 paraissait dans un petit organe au service de quelque rénovation d'Art religieux, et dont le Marquis de Saint-Yves était le fondateur, une annonce capable de piquer la curiosité de plus d'un lecteur. Cette annonce la voici :

Nous appelons dès aujourd'hui l'attention de nos lecteurs sur les documents que nous commencerons à produire dans notre prochain numéro.

Il s'agit d'une merveilleuse révélation esthétique dans laquelle l'exactitude scientifique sert à interpréter le Verbe pour donner les éléments de la beauté parfaite : beauté architecturale, beauté lumineuse, beauté harmonieuse. C'est le canon définitif du monde des formes, des couleurs et des sons, et probablement la formule tant cherchée de l'architecture du fer, c'est encore, c'est surtout un argument décisif en faveur de la religion du Christ.

Rien d'équivalent n'a été publié jusqu'à ce jour

Il s'agissait de ce que Saint-Yves appellait l'*Archéomètre*.

La note suscrite finissait par une singulière affirmation :

Cette découverte n'est pas due à des moyens humains.

Quels pouvaient être ces moyens *spirituels ?* La feuille du mois suivant nous l'apprit :

La douleur d'un deuil cruel, était-il dit, comme une flamme ardente trempa cette âme (celle de Saint Yves) ; mais, dans la détresse d'une affliction immense, elle eut l'insigne faveur de communier spirituellement avec celle qui était devenue l'Ange vigilant et médiateur. Telle fut la céleste rosée qui fit germer le système scientifique et divin dont les conséquences sont incalculables.

Un cliché donnait en exemple le plan d'une cathédrale élevée à l'aide de l'archéomètre. Pour notre part, à donner notre opinion d'artiste, au risque de blasphémer contre des inventions dues à la médiation d'un ange vigilant, nous

préférons de beaucoup la simple cathédrale de Paris, le modeste chœur de Beauvais. Il nous semble qu'il y a, dans ces étourdissantes réclames pour un système divin, quelque ingénuité puisqu'un tel système supprime justement ce qu'il y a de divin dans l'Art : l'inspiration.

L'application esthétique de l'Archéomètre était longuement expliquée par un disciple enthousiaste et devait comporter une suite.

Nous croyons, si la mémoire nous est fidèle, que les désabonnements affluèrent et que le marquis de Saint-Yves se retira. La tentative de rénovation d'art religieux passa inaperçue. Il y avait seulement quelques catholiques de plus effarouchés. Mais aussi, comment rester calme à la lecture d'une Revue où l'on vous déclare sans plus de façon que l'architecture des XIIe et XIIIe siècles est établie sur une symbolique cabalistique alors qu'on affirme d'autre part que la cabale est une « théologie panthéiste complète ».

Pauvres lecteurs !

Depuis cette époque, M. Papus garda le privilège de parler de l'Archéomètre. Voici donc plusieurs années qu'on nous parle d'une merveille, soigneusement cachée. Qu'est-ce que l'Archéomètre ? Nous n'en savons rien, mais nous comprenons aussi peu un mystère établi depuis si longtemps sur un « argument décisif en faveur de la religion du Christ ».

Toutefois si l'on a laissé parvenir au public quelque plan d'œuvre artistique générée par ce spirite instrument, aujourd'hui nous sommes à même de juger l'application qu'il en a été fait sur les textes de Moïse et de St Jean. C'est pour autant que notre attente ne soit pas lassée.

L'édition de l'album qui a pour titre : *La Théologie des Patriarches* (1) est soignée, enrichie d'un sénaire de dessins de Gabriel Goulinat. Cette illustration se ressent peut-être un peu des traditions de l'Ecole des Beaux-Arts passivement subies, mais d'autre part l'artiste n'a pas songé à étonner par une ridicule fantaisie comme on a coutume aujourd'hui et la sixième image ne manque pas d'une certaine grandeur.

Au juste quelle opinion avoir de l'ouvrage de Saint Yves ?

Il nous a fait de suite songer aux travaux de cette école de Paray-le-Monial dont les rapports avec les Jésuites étaient plus qu'étroits. Bizarre combinaison des éléments

(1) Edité par les « amis de St Yves » à la *Librairie Hermétique* 4 rue de Furstenberg.

les plus disparates, telle était la science de ce collège du « Hiéron » où l'on parlait beaucoup de Cabale, tantôt en bien, tantôt en mal, pour la confusion probable du pauvre lecteur.

Ce bazar scientifique de Paray-le-Monial m'a toujours inspiré de troublantes réflexions. Le but qui était poursuivi apparaît singulièrement énigmatique pour des intelligences inexpertes aux langages occultes, quant aux adversaires du Catholicisme, ils ne pouvaient vraiment pas reprocher l'étroitesse de l'orthodoxie à lire certains articles.

Qu'il s'agisse de la publication du baron Alexis de Sarachaga ou de celle du marquis de Saint-Yves nous avons affaire de part et d'autre à des gnoses numérale et littérale, de même nature ; et ceci nous prouve que les « amis de Saint-Yves » ont tort de nous présenter les travaux de leur maître comme dûs à des moyens extra-humains, indiscutables veulent-ils dire par là, pensons-nous.

Nous ne nions pas l'importance de la « Théogonie des Patriarches », mieux encore nous admettons comme admissible à être jugée par la critique la traduction du Sepher de Moïse par Saint-Yves.

Toutefois nous ferons à ce genre de travaux le grief suivant. Il ne s'agit pas à notre époque de revoiler, mais de dévoiler. Lorsque Saint Yves s'écrie :

Lettres Vives de ma Parole, élancez-vous.
ALHIM, dans MIHELA, pour célébrer Sa Gloire !

Il serait préférable de dire ce que ces mots signifient. Le sens en sera bien assez profond pour arrêter les réfractaires à la spéculation.

Evidemment, nous reconnaissons que pour comprendre tous les arcanes que Moïse a déposés dans son livre, il est nécessaire de l'étudier sur l'hébreu directement, car aucune traduction ne peut en donner le sens intégral. Un texte ne peut-être bien compris que dans sa langue originale, ce qui est vrai pour n'importe quel poète l'est *a fortiori* pour un poète comme Moïse. De plus, on ne peut nier que les traditions orales gardent d'intimes rapports avec le texte hébraïque.

Mais alors il faut le commenter mot par mot, lettre par lettre, ce que n'a point fait Saint Yves puisqu'il s'est contenté de reproduire un texte amplifié de commentaires fondus dans son adaptation. Puis enfin, ce n'est plus une traduction, lorsqu'un auteur se contente de transposer les lettres hébreues en majuscules françaises.

L'ouvrage de Saint Yves n'en reste pas moins, tel qu'il est, à étudier soigneusement. L'œuvre est considérable et nous ne l'examinerons pas phrase par phrase. Cependant,

çà et là au hasard, nous en critiquerons quelques-unes. Le premier verset est ainsi traduit :

Le BRA-ShITh, Créateur des Six jours, le Principe,
Le Verbe avait créé l'Ordre de Ses ALHIM.
Cet Univers des Dieux, cet Olympe d'Archanges
Est l'ATh et l'ALe-Ph-ThO de l'Univers des Cieux ;
C'est l'Ame et la Raison de l'Univers des Astres.

Quelques réflexions seulement : Pourquoi répéter ATh et ALe-Ph-ThO ; il y a là un tautologisme que le texte hébreu ne justifie pas. Il y a plusieurs mystères parmi les plus formidables occultement écrits dans ce premier verset, mais sont-ils exprimés par la traduction ? Un des plus simples mystères est celui du *Totalisme*, de l'*Universalité*, révélée par ce terme ATh placé dans le texte moïsiaque devant le Hé, mais ce mot, un des plus ésotériques, indique d'autres arcanes qui semblent avoir, dans leur nuance exacte, échappé à Saint Yves. Au surplus, l'auteur de la « Théogonie des Patriarches » paraît ne point assez marquer que la multiplicité des ALHIM est ramenée par les Cabalistes à l'Unité qu'ils nomment aussi ALHIM. Les hébraïsants, peuvent se reporter au *Medrasch-Khadasch*, article *Schamayim* et article *Mallahh*.

A notre sens, il ne serait donc pas exact de dire avec Saint Yves :

Le Verbe avait créé l'Ordre de ses ALHIM.

Et du reste, cette traduction s'inspire-t-elle du génie hébraïque ? Non, s'il reste vrai que le verbe signifiant l'action doit se placer, comme le texte le porte, avant le terme signifiant la cause de cette action. Le sens fidèle reviendrait donc à : ALHIM créa.

Saint-Yves traduit :

... — Alors, IL Leur fit séparer
L'AOR Vital d'avec la Ténèbre mortelle ;

Pourquoi Ténèbre mortelle ? Le texte justifie-t-il cette traduction où faudrait : l'*obscurité* en général et peut-être l'*être obscur*.

Un étonnement que nous avons eu en lisant la « Théogonie des Patriarches » c'est de voir que Saint Yves a gardé l'ordre actuel des lettres hébraïques. Ne savait-il pas que cet ordre n'est pas le primitif ?

Néanmoins, le remarquable ouvrage posthume de Saint Yves sera l'occasion de nombreuses réflexions, et nous finirons notre aperçu en adressant une critique à ses « Amis ». Ils la méritent bien.

Nous lisons dans l'*Introduction* de la « Théogonie des Patriarches » cette affirmation : « Aussi tous les véritables

amis de la vérité ont-ils bondi quand ils ont vu les âneries et les enfantillages que les traducteurs ont fait dire à ce Docteur ès-sciences (Moïse) d'une civilisation magnifique et magnifiquement outillée au point de vue intellectuel ».

Ce n'est là que de l'intempérance à corriger, car les occultistes, par leurs commentaires, nous ont souvent fait regretter la sublime simplicité d'une *Vulgate*, car s'il existe des sens ésotériques au texte moïsiaque, nous ne devons pas mépriser la Vulgate telle que nous l'avons, il y a déjà exprimée une séance d'Initiation fort intéressante si l'on en comprend la lecture.

Mais, là, à franchement parler, combien sont « initiés » qui parlent d'initiation ?

PAUL VULLIAUD.

Enquête sur le Félibrige

par PIERRE VIERGE

(*Suite*)

Voici, Monsieur et cher collègue, en un seul bloc, ma réponse à votre questionnaire.

Personne, je crois, n'a mieux défini ce qu'on entend par Félibrige, que notre ami, M. Maurice Faure, en parlant du regretté Sextius Michel qui en fonda la Société à Paris. — C'est une réunion de ces enfants du Midi, à l'âme ardente, enivrés d'idéal et de poésie, qui s'assemblent pour célébrer leur sites enchanteurs et leurs merveilleuses légendes, pour fredonner les chansons berceuses de l'adolescence, la tendre cantilène des paysannes, la mélopée champêtre des moissonneuses et des vendangeuses, qui se marie si harmonieusement avec le caquetage des cigales et la mélodie des grillons.

Pour ce qui est de ses moyens d'action, s'il doit en avoir, le Félibrige, comme le disait il y a longtemps déjà Mistral à M. Eugène Lintilhac, doit chercher à remettre dans les cœurs l'amour matériel du sol natal, le respect de la langue, des mœurs et des traditions ancestrales et, dans les têtes, le sentiment intime du génie de la race. En rouvrant ces sources trop abandonnées, tout se rafraîchira, la littérature et l'art, comme la conception de la vie et la notion du devoir. Si le feu sacré du grand patriotisme s'éteignait, c'est sur les autels des petites patries qu'on trouverait à le rallumer.

Le plus grand des Félibres a bien dit : « Redresse-toi, race latine, — sous la chape du soleil, — le raisin brun bout dans la cuve, — le vin de Dieu jaillira tôt —, mais il ne fut jamais séparatiste : *Français du Nord*, *Français du Midi*. Quant à des aspirations en faveur d'une décentralisation artistique ou poétique, elles sont admissibles. En 1894, au milieu de l'enthousiasme soulevé par une série de solennités félibréennes et cigalières que rehaussait la présence de deux membres du gouvernement ; là, à ce banquet de la Sainte-Estelle, dans cette salle des Templiers d'Avignon, où le vin d'Aix emplissait les coupes enguirlandées des fleurs du Ventoux, ne l'avons-nous pas vu, les larmes aux yeux, serrer chaudement sur sa poitrine notre Jean Carrère à la suite d'une vibrante allocution prônant cette décentralisation qui est comme le dernier mot de la démocratie, indiqué par Proudhon. De cette rénovation, l'amour supérieur de la Patrie doit profiter.

C'est la France qui doit être glorifiée ! s'écriait Aubanel à Sceaux, en 1879, en poussant les Félibres dans l'arène, « *toute* fleur est pour elle comme tout amour, car la France est la mère, la mère adorée ! »

L'idée latine, la revanche des Albigeois, c'est l'au-delà de la Cause.

Avec tous mes meilleurs sentiments,

HENRI VUAGNEUX,

Critique d'art, vice-président du Syndicat de la Presse artistique parisienne.

MON CHER POÈTE,

Le Félibrige est une Association de Méridionaux, lettrés, artistes, politiques, philosophes, qui pensent qu'une Nation ne peut vivre et se développer que si les citoyens qui la composent ont l'amour de leur terre, de leur ciel, de leurs ancêtres, de leurs traditions, de leurs libertés, de leur langue et des écrits qui ont fait celle-ci, parmi toutes les autres, illustres.

C'est par une propagande active, par le journal, les revues, les livres, les banquets, les conférences, les réunions publiques que les Félibres devraient répandre leurs idées.

Enseigner les dialectes d'oc aux enfants, dans les écoles, serait un moyen de propagande excellent, outre que cette étude leur faciliterait celle de la langue française aujourd'hui, hélas ! où le latin est délaissé ; cette étude développerait aussi leur sens musical, car aucune langue n'est aussi musicale que la nôtre.

Les Maintenances étaient utiles, de même que les Ecoles ; elles formaient les Provinces dans l'Etat et les Ecoles formaient les Communes dans les Provinces.

Pourquoi les Félibres seraient-ils séparatistes, eux qui sont Patriotes et Fédéralistes et qui rêvent d'une Fédération des Peuples Latins ?

Les Félibres, qui aiment leur petite Patrie, rêvent d'une grande Patrie plus grande, ce qui exclue toute idée de Séparatisme, n'est-il pas vrai ?

Et maintenant, si nous voulons parler politique, laissez-moi dire, à titre personnel que le Félibrige, avec ses Maintenances et ses Ecoles, est une image de la Société rêvée dont l'Elite élue aurait la direction effective. Nous sommes loin, hélas ! du jour où ce rêve pourra être réalisé.

Au Félibrige de hâter la réalisation de ce rêve, l'avènement de cette Société !

Cordialement à vous, mon cher poète.

FERNAND HAUSER,

Secrétaire de la « Société Occitane de Paris »
(ancienne Société des Félibres de Paris »)
rédacteur au « Journal »

CHRONIQUES

RELIGION ESOTÉRISME

JACOB BŒHME : *Clef ou Explication* des divers points et termes principaux employés par Jacob Bœhme dans ses ouvrages, traduite de l'allemand sur l'édition de ses œuvres complètes imprimées en 1715. — Réimpression textuelle de l'édition rarissime de 1826. — Un volume in-8 écu sur papier vergé de Hollande, tiré à 300 exemplaires, prix : 5 fr., chez Dorbon-Aîné, 53 ter, Quai des Grands Augustins, Paris.

L'édition originale de cet ouvrage, peut-être le plus important du « Philosophe Teutonique » puisqu'il renferme l'explication et l'abrégé de son œuvre entière, est à peu près inconnu de tous les bibliophiles et ne se rencontre dans aucune des grandes bibliothèques occultes ayant passé en vente. Attribué par Barbier à Noë, juif polonais, il comprend deux parties : la première contient une longue biographie de Bœhme par un de ses familiers de Gœrlitz et la « Relation véritable faite par Corneille Weissner, docteur en médecine, de la douceur, de l'amabilité de Jacob Bœhme et de l'examen qu'il a subi à Dresde en présence de S. A. Electorale et de huit principaux professeurs ». Quant à la seconde partie, elle est du « Philosophe Teutonique » lui-même et est un abrégé et une explication de ses différents ouvrages, accompagnés, pour plus de clarté d'un grand tableau, de format in-f°, qu'il intitule : « Table des Trois Principes de la Manifestation divine : comment Dieu est considéré hors de la nature en soi-même, et puis dans la nature, selon les Trois Principes : ce que c'est que le Ciel, l'Enfer, le Temps et l'Eternité ; d'où tout est provenu : ce que c'est que le Visible et l'Invisible ».

Un Episode de la fin du Paganisme, La Correspondance d'Ausone et de Paulin de Nole, avec une étude critique,

des Notes et un Appendice sur la question du christianisme d'Ausone, par Pierre de LABRIOLLE, professeur à l'Université de Fribourg. 1 vol. in-16 de la collection *Chefs-d'œuvre de la littérature religieuse*, n° 561. Bloud et Cie, édit., 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

On peut dire que nul ne fut plus douloureusement étonné qu'Ausone de l'éclatante conversion de Paulin. Ausone avait eu Paulin pour élève à l'Université de Bordeaux. Il avait mis en lui ses meilleures complaisances, ses meilleurs espoirs, et il était resté lié à lui par un affectueux commerce de lettres de vers et de présents. Et voici que ce Paulin si cher démissionnait de la vie mondaine, abandonnait l'Aquitaine pour s'enfoncer en Espagne, vendait ses biens... Mais alors ? Et l'abrégé de Suétone, et la poésie, et la culture latine, reniait-il tout cela ? Ausone ne put supporter une telle perplexité qu'aggravait encore le silence de Paulin. Il se décida à lui écrire pour le supplier de parler, de s'expliquer, de revenir. Tel fut le point de départ de la correspondance qui s'établit entre eux. C'est là un document d'un intérêt psychologique et historique incontestable. Il se lit avec infiniment d'agrément dans la traduction de M. de Labriolle, qui le commente avec beaucoup de finesse et d'érudition.

FABRE D'OLIVET : *Histoire philosophique du genre humain ou l'homme considéré sous ses rapports religieux et politiques dans l'Etat social à toutes les époques et chez les différents peuples de la terre*, précédée d'une dissertation introductive sur les motifs et l'objet de cet ouvrage (Chacornac, éd.)

Nous signalons, pour y revenir, la réédition de cet ouvrage devenu si rare. Il importe, même si l'on n'arrive pas aux mêmes conclusions que l'auteur, si l'on n'accepte pas toutes ses affirmations, d'étudier sérieusement la doctrine d'un penseur très au-dessus du vulgaire.

La dissertation qui précède *l'Histoire philosophique du genre humain* où il pose la constitution intellectuelle de l'homme est, à elle seule, un ouvrage considérable.

Cette nouvelle édition est augmentée d'une bio-bibliographie par SÉDIR, d'un portrait inédit et de deux planches hors-texte. Elle est très soignée.

H. D. LACORDAIRE. *Etude biographique et critique d'après les documents inédits* par J. BÉZY, avec préface d'E. Faguet, de l'Académie française. 1 vol. in-8°, orné d'une gravure et d'une photographie d'autographe. (Bloud éd.)

La figure de Lacordaire est souverainement attachante, on ne se lassera jamais de publier des ouvrages sur ce beau moine et de les lire. Celui de M. Bézy a l'avantage précieux

de contenir beaucoup de documents inédits. Nous sommes, avec les pages sur la liberté de l'enseignement, plongés en pleine actualité. Il nous manque, a-t-on le droit de regretter, pour nos jours difficiles, d'une âme enthousiaste comme celle de l'illustre dominicain, ou plutôt, afin de parler plus justement, il manque aux gens qui se morfondent sur l'état actuel de notre société, cette bonne volonté pour seconder les hommes qui sont des forces sociales en ce moment.

Nous souhaitons le succès à cet ouvrage remarquable et indispensable à ceux qui veulent connaître de plus en plus intimement le glorieux fils de St-Dominique.

P. V.

SOCIOLOGIE

La Tradition religieuse et nationale, *Eglise et Monarchie*, par Dom Besse, moine bénédictin de Ligugé (Jouve).

Si la charge de critique a quelquefois ses moments doux et joyeux, quand il n'a qu'à louer un bel et bon ouvrage, elle a aussi ses devoirs ennuyeux quand il faut rendre compte d'un gros volume qui n'apporte aucune idée nouvelle ; il y a même quelque chose de pénible à formuler certaines critiques.

C'est le cas pour le volume en question : raconter l'histoire de l'Eglise pour en tirer une apologie de la monarchie ; rattacher encore, par une manœuvre usée, le trône effondré à l'Autel immuable ; tel est le but de Dom Besse.

Certes on peut dire de ce volume qu'il est plus monarchiste que catholique, et ce n'est pas pour étonner quelque peu de la part d'un moine bénédictin.

Dire et répéter que le sort de l'Eglise est lié en France au sort de la monarchie, c'est affirmer une proposition fausse et néfaste.

Fausse, car l'Eglise est au dessus de toutes les formes de gouvernement et elle peut aussi bien s'accommoder d'une république que d'une monarchie; c'est bien là le sens du ralliement.

Néfaste, car c'est donner une base à l'anticléricalisme stupide et odieux que nous subissons, qui ne veut voir dans l'Eglise qu'une « puissance de réaction », selon le mot de Clémenceau, qui nie sa force de progrès, et qui prétend, en attaquant l'Eglise, défendre la république.

Or, pour prouver que mes coups ne portent pas à côté, voici la conclusion à laquelle aboutit Dom Besse :

« Le Roi et le Pape eurent souvent des ennemis com-
« muns. Les gens de la révolution les poursuivirent, à la
« fin, d'une haine égale. Rien ne fait mieux ressortir les né-

« cessités de l'union du trône et de l'autel. C'est la forme « française de l'union sincère de l'Eglise et de l'Etat. On a « tout fait pour rendre cette formule odieuse. Les catho- « liques, en grand nombre, se sont donné le tort impar- « donnable de croire sur parole les ennemis de l'Eglise et « de la Monarchie. S'ils avaient cherché qui opérait le lan- « cement de ces insinuations, le simple bon sens leur eût « dicté une sage réserve. Dieu merci ! On trouve encore « chez nous des hommes que la vérité attire ; ils la recon- « naissent aux coups que lui porte (*sic*) l'ennemi ; et, entre « toutes ses formules, ils donnent leur préférence à celles « qui ont l'avantage de l'exaspérer. (!!!) Cette méthode a du « bon. (!!!!!) Ne craignez donc pas de vérifier une doctrine « et une formule, en examinant l'effet qu'elle produit sur « l'adversaire. Ce procédé infaillible (!!!) vous révèlera la « force de saine contre-révolution que renferment ces mots : « l'union du trône et de l'Autel. »

Enfin ceux qui auront eu le courage, qui sera sans doute peu commun, d'arriver à la fin du susdit volume, auront l'avantage d'avoir un procédé *infaillible*, comme le pape, pour connaître la vérité. Ce procédé, bien chrétien, consiste à chercher la formule qui exaspère davantage l'adversaire. Voilà, on en conviendra, une méthode de vérification toute nouvelle.

En se souvenant que ce volume est un cours professé à ce chaotique « Institut d'Action Française », où la chaire Auguste Comte voisine avec la chaire du Syllabus, on découvrira que le caractère propre de la vérité, celui qui la distingue le plus nettement de l'erreur, consiste à exaspérer ceux qui ne pensent pas exactement comme l'Action Française.

Pour peu que tous les mouvements et tous les partis prennent la même règle, il y a bonne chance que nous voyions d'ici peu, en France, une végétation luxuriante de folies de toutes espèces, d'outrances et d'extravagances de toutes sortes, où seule la pondération, la raison, et par conséquent la Vérité sera absente.

Mais voilà assez parlé sur ces insignifiantes bêtises ; laissons ces messieurs de l'Action Française s'ébattre et outrer leur doctrine déjà fantaisiste, avec une frénésie de sectaires.

Rappelons seulement à notre auteur quelques-unes de ses phrases :

« Les constitutions sont ce qu'elles sont, bonnes ou mau- « vaises, justes ou illégitimes..... Les citoyens catholiques « gardent sur ce point leur liberté tout entière. Ils règlent « entre eux et par les moyens politiques ce qui concerne le « gouvernement de leur pays et sa constitution. On ne

« leur demande que de se conformer aux lois de la justice « naturelle. Il serait téméraire de jeter l'Eglise dans ces « débats. »

N'est-ce point l'y jeter quelque peu que de prêcher l'alliance du « trône et de l'autel » et de vouloir s'en servir comme une force de contre-révolution.

N'y a-t-il pas là une flagrante contradiction?

CARL DE CRISENOY.

MUSIQUE

Le Cas Debussy par M. C.-FRANCIS CAILLARD et JOSÉ DE BÉRYS.

Le très intéressant volume publié par MM. Caillard et de Bérys contient un interview de M. Maurice Leclercq, un important article de M. Raphaël Cor, l'enquête de la *Revue du Temps Présent*, sur le « Cas Debussy » enquête qui a été la conséquence du succès de presse fait à l'article de M. Raphaël Cor et enfin « Le secret de M. Debussy ».

Quelle est la valeur réelle de la musique de l'auteur de l'*Après-midi de Faune* et M. Debussy est-il seulement une individualité accidentelle ou est-il un novateur fécond, susceptible de faire école ? Voilà le sujet de l'enquête.

Les avis sont très partagés, l'article de M. Cor,les réponses de MM. Camille Bellaique, P. Chéramy, Arthur Coquard, Paul Flat, Siegmund von Hausegger, Camille Mauclair, Félix Mottl, Jean d'Udine, Robert Richard.... contiennent de très graves reproches ; au contraire, MM. Ansermet, Albert Bazaillas, Fernand Gregh, Willy, admirent beaucoup M. Debussy, mais se défendent d'être des Debussystes. Personnellement je ne ferai pas mystère d'avouer que je suis d'accord sur beaucoup de points avec les premiers.

Il est très difficile d'analyser l'Art de M. Debussy ; il y a, en effet, une distinction à faire entre l'*Après-midi d'un Faune* et *Pélléas et Mélisande*, pour prendre deux œuvres typiques. Tout le monde reconnaît la prodigieuse technique de l'Auteur, mais dans la première de ces deux œuvres, il existe encore une ligne mélodique qui fait totalement défaut dans la seconde. Mettons donc à part l'*Après-midi d'un Faune* qui dégage, sans nul doute, beaucoup de poésie, peut être un peu maniérée ; mais certainement très personnelle.

M. Ansermet déclare : « Ligne mélodique, rythme, unité tonale, équilibre et clarté formelle de l'œuvre, tout cela, je ne crains pas de l'affirmer, apparaîtra, après une période d'accoutumance, dans la musique de M. Debussy à tout

esprit capable d'analyse ou simplement à toute sensibilité ouverte. » Est-il dans le vrai ? Je ne le pense pas, M. Debussy a lui-même affirmé qu'il ne voulait pas de mélodie ; il serait donc mélodiste malgré lui ? Je penserais plutôt, avec M. Arthur Coquard que : « Des vrais éléments essentiels dont se compose la musique moderne, — le rythme, la mélodie et l'harmonie, — M. Debussy n'a exploité que l'harmonie. »

C'est à ce point de vue que l'on peut considérer l'Auteur de *Pélléas* comme un novateur ; et même un novateur fécond : bien des musiciens à venir tireront parti des trouvailles harmoniques de M. Debussy. Quant au rythme et à la déclamation, on n'a pas assez remarqué les influences qu'il a subies. Comme le dit M. Alfred Mortier : « Avant Debussy il y eut Moussorgsky,et Chabrier. » Et la déclamation de l'Auteur de *Boris Godounou* est tellement supérieure. Moussorgsky outre sa prodigieuse invention mélodique, a un sentiment dramatique de la plus haute envergure, qui fait totalement défaut à M. Debussy. De plus le rythme très flou de *Pélléas et Mélisande* ne peut se comparer aux trouvailles rythmiques, trop peu appréciées, d'Emm. Chabrier.

Quant à l'unité tonale, si elle ne fait pas défaut dans l'*Après-midi d'un Faune* je ne la retrouve pas dans *Pelléas* : la synthèse manque, on sent trop que chaque mesure a été ciselée séparément, seule l'harmonie pourrait établir un lien et, trop souvent, elle paraît décousue. D'ailleurs l'absence voulue de mélodie produit un peu d'incohérence et cela forcément.

Que dire de l'orchestration de M. Debussy ? Là encore il y a des trouvailles de timbres, mais la monotonie voulue, le trop fréquent emploi des sourdines lui enlèvent beaucoup de couleur, et contribuent à l'énervante impression que produisent les œuvres de M. Debussy.

Quant à la question de l'Enquête, fera-t il école ? je ne saurais y répondre ; pour ma part j'espère que non. Cependant je pense que l'on pourra tirer parti dans l'avenir des nouveautés harmoniques contenues dans son œuvre.

Il faut féliciter M. Raphaël Cor de son article, car à part, peut-être, quelques exagérations il donne une note juste, l'auteur a fort bien vu ce qui a fait le succès de *Pelléas et Mélisande*. En outre, du snobisme, qui y entre pour une bonne part, et de la valeur réelle de M. Debussy comme novâteur, il a su trouver la principale raison : « Cet art amorphe, si peu viril, semble fait tout exprès pour des sensibilités fatiguées. Il faut que ce soit le cas de la plupart des nôtres, car je ne m'expliquerais pas autrement l'engouement puéril dont il est l'objet. » En effet, il semble

qu'il y ait depuis quelque temps un certain nombre d'esprits, qui, sous prétexte de classicisme, font une guerre acharnée à toute œuvre dépassant en pensée ou en sentiment le niveau moyen.

N'est-elle pas typique la phrase de M. Debussy sur Beethoven « ce grand brutal d'Allemand qui est venu tout gâter ? » Malheureusement beaucoup pensent comme lui ; ce sont les mêmes qui en littérature repoussent d'un bloc tout le romantisme ; ce qui me dépasse, c'est que ces esprits, épris de « clarté latine » puissent voir dans le brumeux auteur de *Pelléas* le successeur des Rameau et des Lulli, de ce dernier surtout si simple et si tragique. Comment voir dans la musique sans ligne mélodique de M. Debussy la continuation de la claire musique française ? N'est-ce pas très français ce que dit M. Alfred Mortier : « Ce qui est difficile à trouver en musique, comme en peinture, en architecture, en sculpture, c'est *une belle ligne*. » Songer qu'il y a de ces esprits qui ont osé comparer M. Debussy aux grands maîtres de la musique ! Il faut penser avec M. Camille Mauclair : « Oser à son sujet les discours qu'on a tenus ; prendre pour parler de lui ce ton d'extatisme, placer les délicats bibelots harmoniques nés de ses mains expertes auprès des statues de Bach, de Beethoven et de Wagner, c'est de la bouffonnerie toute pure — c'est ce que j'ai appelé la *debussyte*, une façon d'influenza musicale. » Félicitons donc M. Raphaël Cor et MM. C.-Francis Caillard et José de Bérys d'avoir fait connaitre l'opinion de nombreux musiciens sur l'œuvre de M. Debussy ; et d'avoir ainsi contribué à la mettre à sa véritable place.

Emmanuel Chabrier, par René Martineau. (Dorbon éd.)

M. René Martineau mérite la reconnaissance des musiciens ; il a contribué, par son livre, à faire admirer Emm. Chabrier, trop peu connu de la masse du public. L'auteur de Gwendoline avait du génie, mais il est mort trop tôt et sans avoir trouvé un livret qui lui permit de donner toute sa mesure. L'ouvrage de M. Martineau fera aimer l'homme et comprendre l'œuvre.

On a trop souvent considéré Chabrier comme incapable de faire de la musique sérieuse, M. Martineau a bien raison d'affirmer que la *Sulamite* prouve le contraire. Il a bien vu en Chabrier le novateur qui trouva tant de nouveaux rythmes et tant de riches combinaisons de timbres.

L'auteur fait aussi justice de l'accusation de vulgarité portée contre Chabrier : « A l'époque des premières auditions, on a dit que l'auteur à force d'exubérance, rencontrait quelquefois la vulgarité ! Ce n'est pas tout-à-fait juste au moins en ce qui concerne *Espana* et pour le reste de ce

qu'a écrit Chabrier,je ne vois guère que la *Marche Joyeuse* à laquelle le reproche de vulgarité pourrait s'appliquer justement. »

Le choix des lettres de Chabrier est très bien fait, et le lecteur verra revivre devant lui la joyeuse et sympathique figure de l'auteur du *Roi malgré lui*, dont quelques anecdotes préciseront le caractère,

Encore une fois télicitons M. Martineau, son livre est une bonne action.

HENRI DE CRISENOY.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

à mon professeur le F. Léon

LA POÉSIE BELGE D'EXPRESSION FRANÇAISE

J'hésite un instant et je m'arrête avant d'écrire ces trois mots fatidiques (sont-ils donc si profondément fatidiques?) ces mots « belge d'expression française. Et cela pour une raison qui somme toute, au fond, n'est qu'une raison d'amour-propre. On raille dans certains milieux littéraires et je m'étonne parfois d'y appartenir, on raille les lettres belges d'expression française parce qu'on a le tort immense de les ramener inévitablement vers cette obsédante âme belge?

Cependant on est obligé de faire suivre la poésie belge de l'expression française,« puisqu'en Belgique on cultive tout » aussi brillamment la langue pure et sonore de Néerlande. Les poètes sont-ils rares en Belgique? De prime-abord nous répondrons non et puis cependant on s'arrête, la réflexion venant, et l'on se dit : « Sont-ils donc légion ». Et l'on nomme Verhaeren, Maeterlinck, Gilkin, Giraud, Ramækers, Valère Gille. Et puis? C'est tout peut-être et l'étranger reste confondu devant ces quelques noms de poètes. Aussi le doute surgira-t-il soudain dans son esprit et de lire ces grands hommes dont un seul, un seul notez bien,représente entièrement et pleinement et originalement sa race, de tous ces poètes remarquables et beaux, un seul appartient de droit à la Belgique et les autres... Maeterlinck à l'Angleterre sans doute, Gilkin à tout le monde, Giraud à la « Grèce maternelle » et Ramækers aux idéalistes... Un seul a le droit de revendiquer sa nationalité et ses origines... un seul a le droit de dire : « Voilà mon œuvre, voilà notre race, ma race, voilà nos mœurs et nos croyances ». Un seul homme de génie a vu autour de lui s'agiter les choses familières et il ne les a point méprisées..., et ce poète est beau, véhément, tumultueux, ra-

pide ; c'est Verhaeren, l'auteur des « Flamandes » des campagnes hallucinées et tout récemment des « Villes à pignons » et des « Rythmes souverains ». Le poète de la Flandre, qui par son chantre se trouve deux fois divinisée : jadis par les gloires et les renommées bourgeoises, aujourd'hui par les poèmes de Verhaeren. La Flandre qui devient pour nous la province idéale comme la religion devient et reste sublime dans les poèmes de Ramækers. La Flandre qui inspira déjà tant de ses enfants ; la Flandre qui a donné « Uylenspiegel », de Charles Decoster, ce chef-d'œuvre truculent qui honore toutes les littératures. La Flandre mystique, celle des clochers et des coins religieux, des mornes villes engourdies, des béguines et des cloîtres. La Flandre enfin des batailleurs, des hommes mâles et rugueux, des patriotismes et des enthousiasmes passagers. Tout cela c'est la race..., c'est mieux que la race, c'est l'âme belge, où plutôt pour préciser, l'âme flamande. C'est une revanche de la bataille des Eperons d'or où la chevalerie française périt sous le coup des Communiers flamands. C'est une autre victoire pacifique, mais victoire quand même sur ce flamand génial qu'est Verhaeren, flamand qui aurait pu sans aucun doute être un grand poète de sa langue maternelle.

Dans toutes ses œuvres c'est un poète qui parle mais un poète qui voit tout immense et solennel, qui pense et pèse toutes les perspectives de son pays, qui chante tous les hymnes en les auréolant de sa langue pittoresque et forte, tous les hymnes de ses paysans. Verhaeren est un Mistral avec plus d'universalité encore. C'est un homme qui représente toute une race et toute une littérature. Il est le défenseur du vers libre, tel qu'il l'entend sans exagération. Sa manière est loin de celle, plus incompréhensible, de Stéphane Mallarmé où d'Arthur Rimbaud. C'est une forme qui à certains moments est très belle et très classique même ; on en trouve la preuve dans son inédite encore « Hélène de Sparte » mais que j'ai eu le plaisir d'entendre lire par le poète lui-même.

Ses poèmes sont d'ailleurs, quels qu'ils soient et pris au hasard, d'une extraordinaire musicalité, tout cela chante et forme une harmonie agréable, rude parfois mais d'une rudesse tempérée que n'exclut pas une certaine sensibilité des choses.

Verhaeren est donc bien le premier poète de la Belgique et le premier enfant des Flandres, qui hélas ! ne pouvant pas revendiquer avec la même ardeur Maurice Maeterlinck de Gand, la cité des comtes de Flandre et la seule véritable grande ville flamande de notre pays.

Dans une prochaine chronique je parlerai longuement du

« Schakespeare belge » et du beau poète religieux Georges Ramækers.

(*De Emile Verhaeren, volume en préparation*).

HENRY MAASSEN.

LES REVUES

Religion et Philosophie

Dans *Ultra* M. G. M. Perrone étudie la pensée religieuse des Incas. L'article aura une suite. Dès son commencement pourtant il semble un peu rapide. La question de l'Atlantide pour laquelle tant d'arguments ont été produits par les adversaires et les partisans ne peut être tranchée en quelques lignes. Cependant, on sent que M. Perrone s'est documenté sérieusement. Des livres qui existent déjà sur la religion des Incas il a extrait un article de vulgarisation où le Panthéon des Incas est bien exposé.

—

M. E. Gauroy (*la Raison Catholique*) fait un historique du catholicisme en Allemagne depuis 1870. Il parle du Kaltur Kampf, la *lutte pour la civilisation* que Bismarck, dans un dessein politique, engagea contre l'église catholique : suppression de la section des affaires catholiques au ministère des cultes, emprisonnement des prêtres coupables d'avoir critiqué le gouvernement, « lois de mai » bannissant des ordres religieux etc... etc... C'était le temps ou l'archevêque de Posen, qui devait au fisc pour 100.000 francs d'amendes était emprisonné. Ce sont ensuite les efforts de Windthorst qui obtient peu à peu l'abolition de presque toutes les lois d'exception. M. E. Gauroy parle ensuite des associations religieuses et ouvrières qui sont, en Allemagne, remarquablement organisées.

—

Luce e Ombra : Hypathie continue à inspirer M. A. Agabiti. Il dit cette fois les mérites scientifiques de la philosophe et il fait l'histoire de ses rapports d'amitié intellectuelle avec Synesius.

—

L'Echo du Merveilleux ouvre une enquête sur l'occultisme. C'est Jules Bois qui la mène pour répondre à des objections que lui fit autrefois Edouard Rod. A noter la réponse de Sédir, qui commence ainsi :

Tout d'abord, il faut bien se convaincre, je crois, que toutes les tentatives d'explications philosophiques des phénomènes occultes ne peuvent être que des hypothèses :

—

J'ai toujours parlé avec beaucoup de réserve des études historico-religieuses que G. et E. Simon-Savigny publient

dans *l'Hexagramme* sous ce titre : la *Métaphysique Adamite*. C'est qu'il est assez difficile de contrôler ce que les auteurs disent d'Edda et des traditions Iraniennes ; et depuis Fabre-d'Olivet nous nous méfions un peu des cycles de Ram.

Et puis je voulais voir à quelle conclusion philosophique et religieuse arriveraient les auteurs. D'un des derniers numéros de *l'Hexagramme* j'extrais cette phrase parce qu'elle m'aidera peut-être un jour à découvrir la pensée profonde de G. et E. Simon-Savigny.

Le Bouddha proclame :

Tous les hommes sont frères à quelque race, à quelque classe qu'ils appartiennent.

Depuis, bien des imitateurs maladroits ont tenté de reprendre à leur compte les exhortations de l'apôtre Indou. Mais avant lui aucune parole d'amour complète, véritable, absolue, n'avait retenti sur la terre. *Jamais après lui, elle ne fut prêchée* avec la même ampleur, avec le même sentiment vrai de l'évolution des êtres.

Et le Christ ?

—

Du *Cinquième Evangile* dont Han Ryner donne un fragment aux *Rubriques Nouvelles*, cette belle pensée :

Perdre son âme, n'est-ce pas la donner aux choses ? n'est-ce pas la donner aux richesses, aux royautés, ou même seulement au désir lâche de vivre longtemps ?

—

L'Initiation : Séances de magie avec le médium Jean Gouzik, par le docteur von Creslan Cyznski (Punar-Bhava). Nous avons rarement vu une étude de spiritisme qui donne plus la sensation de voir un possédé ; l'esprit déguisé en petit ourson qui mène Jean Gouzik est vraiment terrible.

—

Le Penseur : *Métaphysique et Esthétique*, par Edouard Thiaudière, d'après le dernier volume paru de Schopenhauer *filosofia della scienza* : divers articles d'inspiration spirite.

—

Etudes diverses

La Rénovation Esthétique donne 143 réponses à l'enquête ouverte par Armand Point et Emile Bernard sur les vitres du Louvre. La grande majorité des peintres et des esthètes consultés condamnent les carreaux de M. Homolle.

—

Le Mercure de France (1er avril) M. Masson-Forestier : *le méchant Dom Cosme oncle de Racine et son rival* (étude à lire, car contrairement à beaucoup d'autres, elle est vivante ; on y voit Racine n'y pas montrer un caractère d'ange).

(16 avril) Dans ce numéro où l'on trouve de tendres vers

de Julien Ochsé, et un roman genèvois amusant de M. Louis Dumur, le Töppfer moderne, Péladan expose une *théorie plastique de l'Androgyne* que connaissent déjà ses lecteurs et André Fontainas écrit sur Shakespeare de belles pages. Il y reconstitue la vie et la passion de Shakespeare d'après son œuvre, pièces et sonnets. Shakespeare, dit-il, ne fut pas heureux. Bafoué par une dame d'honneur de la reine, Mary Fitton, il souffrit longuement. Et nous aimons mieux Shakespeare ainsi.

—

Autres études :

La Phalange : Rémy de Gourmont par Jean Florence (Rémy de Gourmont y est bien disséqué : c'est un amateur très érudit) ; *le Beffroi* : Marceline Desbordes-Valmore par Léon Bacquet ; *les Flèches* : René Doumic (paraphrase sur un mot de M. Doumic : je ne suis pas un personnage de roman) : *les Marches de l'Est* : Reyer et les Vosges après la guerre par Emile Henriot ; *le Thyrse* : le chanoine Guillaume par Georges Dwelshauvens ; *la Flamme* : *histoire du cochon qui voulait mourir de vieillesse* (Paul Bourget) par Léon Bloy.

—

Littérature

Les choses remarquables en prose ou en vers, que j'ai trouvées dans les revues ce mois-ci sont — oh, je ne les classe pas par ordre de mérite, comme dans les palmarès — d'Eugène Marsan, *La ronde des métiers*, (*l'Occident*) ; Paul Barlaker, un drame : *Assunta* (*le Feu*) ; Jean Metzinger : *la Féerie* (*l'Ile Sonnante*).

Je ne suis ni nue ni vêtue
Et je danse et l'on voit briller,
Deux étoiles inattendues
A la pointe de mes souliers.

Charles Callet, *le roi des Corolles* (*l'Ile Sonnante*) ; Henri Spiess, *Mon désir* (*Arlequin*) ; Jean-Marc Bernard, un poëme du *Divan*, plus inspiré que *les lamentations de Lazare* qu'il a refait d'après Léon Dierx (*Les Rubriques Nouvelles*) ; Edouard Gazanion : *Chansons pour celle qui n'est pas venue*, et Fernand Benoit : *Exorde* (*l'Art libre*).

—

Autres revues reçues : *Le Spectateur*, *Propos*, *Les documents du progrès*, *la Revue des Poètes*, *la Revue du Temps présent*, *Pan*, *la Société Nouvelle*, *les pages Modernes*, *la Critique indépendante occitania*. *Les Documents du Progrès*, etc...

FERNAND DIVOIRE.

SUR LE BOUDDHISME

Le savant hindouiste Sylvain Lévi, professeur au Collège de France et à l'Ecole des Hautes Etudes, consulté par notre collaborateur Fernand Divoire au sujet de l'interprétation du bouddhisme qui est celle de Mme Alexandra David (dont nous avons publié ici quelques pages) a bien voulu lui répondre par la lettre suivante. Il ne faut se hâter d'accepter des textes comme contenant la vraie pensée du Bouddah, y dit M. Sylvain Lévi. Et il faut se souvenir que l'érudit professeur est l'homme le plus savant de France pour le sanscrit et l'hindouisme.

Cher Monsieur,

Vous voulez bien me rappeler que vous avez été mon auditeur, et je suis très touché du souvenir que vous avez gardé de mon enseignement. Je serais heureux de répondre à votre désir ; mais il y faudrait des développements et des précisions qui réclament plus de temps que je n'en puis prendre en ce moment. La question me semble, au reste, posée en termes équivoques : s'agit-il de la personne du Bouddha et de ses doctrines personnelles ? En ce cas, je ne sais où les atteindre. Libre aux croyants d'accepter — j'allais dire : comme paroles d'Evangile — les textes palis, sanscrits, chinois ou tibétains. L'érudit en quête de simple vérité se demande combien de siècles séparent ces textes de leur prétendu révélateur. Et, parmi ces textes,... ou parmi les traductions accessibles aux amateurs, on peut fort commodément conserver les uns, écarter les autres, brouiller et renverser les plans, forcer les valeurs, introduire à l'aide d'une interprétation arbitraire des conceptions subreptices, et se bâtir avec le tout un système de demi-rationalisme mystique. Ce sont là passe-temps que je n'ai pas le goût de juger ou de condamner. Après tout, c'est un effort honorable de chercher à comprendre la pensée si mal accessible de l'Orient. Quant à demander aux Singhalais ou aux Japonais ou aux Siamois ou aux Tibétains d'aujourd'hui une interprétation dite traditionnelle, autant demander aux recteurs de Bretagne le commentaire authentique des paroles du Christ.

Croyez, cher monsieur, à mes meilleurs sentiments.

SYLVAIN LEVI.

Le Gérant, P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Une étape de la poésie idéaliste :

LA « MONTÉE » D'OLIVIER DE LAFAYETTE

..... Voyage aux envers du monde et reconnais
Son sens mystérieux aux pleurs de la hulotte.....
Le mystère est plus près que les narcisses pâles
Et que le trèfle rouge inondé de couchant.

La Montée. (1)

Le groupe Parnassien n'a guère fréquenté les Muses idéalistes et les aurait même ignorées sans l'influence d'un Sully-Prudhomme. Le mouvement symbolique, lui, pouvait se proposer de rénover l'idéalisme littéraire ; or les Symbolistes se sont trop souvent perdus aux configurations d'esthéticisme verbal ou bien ils ont abusé d'un musical ronsardisme : la mélancolie de M. Henri de Régnier en son allure nonchalamment voluptueuse séduit certes sans retenir définitivement les méditations ; les nostalgiques stances de Jean Moréas s'adornent d'une qualité d'âme moins plastique et plus émouvante comme maints sonnets religieux de Verlaine ; sans doute aussi pourrait-on considérer comme les tenants divers de l'Idéalisme MM. René Ghil, Francis Jammes, Viélé-Griffin. Mais pour sympathique et reconnaissant qu'on veuille se témoigner à cette école, on est donc forcé d'avouer qu'en son ensemble elle a failli au grand programme proclamé il y a plus de vingt ans déjà par M. Charles Morice dans sa remarquable *Littérature de tout à l'heure*. Quant à certains continuateurs contemporains du romantisme, leurs formules idéalistes paraissent surtout convention de rhétorique sans essor réel.

Aussi tout spécial apparaît le livre posthume d'un poète situé aux confins du symbolisme évolué et du classicisme renaissant : Olivier de La Fayette avait en 1904 publié un volume de vers très remarqué par la presse littéraire, il est mort en octobre 1906 et sa famille avec l'aide de son ami le plus cher Henri Chatelain a récemment édité *La Montée*, recueil poétique qui fût l'œuvre longuement éla-

(1) *La Montée*, poème suivi d'extraits de la correspondance, de notes et de fragments en prose, 1 vol. in-18 jésus, Paris, Hachette 1909.

borée de ses trois dernières années. Cette suite de poèmes offre un tel caractère de personnelle synthèse lyrique unie aux justes conquêtes de l'esthétique moderne, qu'elle me semble frayer de toutes nouvelles voies à notre poésie, car celle-ci pour vivre, pour valoir ne doit pas s'attarder dans les ressassements des procédés éloquents ou dans des jeux qui, trop monotonement rustiques, risquent fort de ne jamais devenir divins. C'est pourquoi une analyse de *La Montée* sans même essayer à son propos une construction philosophique marquerait très nets un ressurgissement et en même temps un élargissement de la Poésie idéaliste, c'est-à-dire en somme de ce qui fait l'essentiel et l'essence de la Poésie.

***

Si doucement pieux que soit le devoir d'écrire sur Olivier de La Fayette, je ne me puis y résoudre sans scrupule, tellement on a prodigué pour d'autres les louanges graves et profondes qui à ce poète méritaient d'être réservées ; et je crains ensuite de ne point parler de lui comme je le souhaiterais et comme il conviendrait, tant ses vers transverbèrent sur leurs lecteurs le reflet d'une suprême lumière et tant ils font résonner en les âmes leurs familières l'écho d'éternelles voix.

Du moins pour étudier objectivement et subjectivement à la fois les directions de ce mort de 29 ans, je voudrais employer la méthode si brillamment inventée et utilisée par l'un des maîtres critiques de ce temps (1) : « Le paysage intérieur d'un poète, dit l'éminent universitaire, c'est le paysage qui se déploie devant sa pensée, quand il se replie au fond de lui-même. Il est composé de ses images les plus chères, de ses souvenirs les plus profonds, de ses idées les plus divinisatrices, de ses aspirations les plus hautes. C'est la région sacrée des sources. Ce paysage est le symbole plastique de l'âme du poète, il est son âme même ! »

Le paysage intérieur en conséquence, c'est la révélation que nous avons d'une âme vraiment lyrique par les thèmes qui lui sont accoutumés ; c'est encore une science du monde que l'artiste organise dans ses rêveries et ses réflexions ; pour qu'un paysage plaise à nos regards selon une réciproque adaptation, nous exigeons, consciemment ou inconsciemment, qu'il se compose selon divers plans et que ces plans ménagent des perspectives distinguées et harmonieuses. Comment Olivier de L. Fayette combina-t-il dans

(1) Ernest Zyromski, professeur à la faculté des lettres de Toulouse, cf. son *Lamartine, poète lyrique* et son *Sully-Prudhomme*, Paris-Colin, 1898 et 1908.

ses longues méditations le spectacle de l'univers et le déroulement de son existence ? Il semble que nous le discernions vite grâce à l'instrument de recherche littéraire décrit plus haut.

Cette construction du paysage moral nous apparaît chez La Fayette non moins recueillie que spontanée. Tout son livre est la transposition, par trois stades, de notre révélation de l'Etre : c'est d'abord la nature physique aperçue en formes, c'est ensuite la nature spirituelle manifestée en sentiments, c'est enfin la nature divine ordonnée en intuitions idéales ; et ce que nous élucidons peu à peu de la synthèse livrée à l'homme par ces trois sortes de données nous réserve du troisième terme seulement ceci, — mais ceci d'apodictique, — que ce troisième terme est comme un lieu géométrique de tous les reflets et de toutes les résonances et de tous les frissons.

La Montée avère à chaque page combien son auteur était épris de l'innombrable couleur, de l'innombrable bruit et de l'innombrable plastique de la Vie : de quels vers aussi gracieux que définitifs s'y peint l'abondance des existences tant végétales qu'animales ! C'est par brassées qu'on glanerait dans ces poèmes les vibrations des fleurs, des insectes, des mille apparences de la nature immédiate :

Retrouve au bout du bois en souriant d'amour
Tes lourds insectes verts sur les pivoines beiges,
Les iris noirs cachant leur cœur d'ardent velours
Et les doux lilas blancs près des boules de neige.

Entends le pas divin de la saison dorée
Qui s'avance avec des muscats dans ses corbeilles,
En chassant au-dessus de sa tempe pamprée
L'auréole tourbillonnante des abeilles.

Elle épand autour d'elle un lumineux arôme,
Un rayonnement chaud qui traîne sur les pierres,
Enveloppe les pins, tombe dans les carrières,
Orange le sommet du tertre, le grand chaume,

Le lièvre roux dans les labours violacés
Et l'alouette de lumière frissonnante
Et le vol des perdrix passant la ligne ardente
Des fins érables d'or dont le faîte est rosé.

La Muse d'Olivier de La Fayette, — avec plus d'attrition que de contrition peut-être ne le confessa-t-il pas un jour ? —,

très longtemps elle s'est au long des jours, grisée
De vains reflets et de couleurs !
Quand un prisme brûlait une urne de rosée,
Elle cueillait cette lueur ;

Et quand l'octobre d'or cuivrait les hauts érables
En appliques au panneau bleu,
Elle pleurait d'amour sous les traits innombrables
De l'occident pur comme un feu !

Et le nom prononcé des teintes adorées
Chantait si musicalement
Qu'elle eut vendu pour les clairières mordorées
Son vieux désir du firmament,

Et qu'elle eut oublié dans la pourpre des vignes
Et la musique des vergers
Que musique et clarté ne sont rien que les signes
Des biens sans nom qu'elle a songés.

Ces deux derniers vers avertissent qu'après avoir aimé la richesse enivrante des formes pour cette ivresse même, le poète pressentit une âme y palpiter, tantôt en reflet atténué de sa propre âme, tantôt en une splendeur hiérarchiquement supérieure ; puis comment il sentit les possibilités d'abord, ensuite les nécessités du symbole éternel sous les visions éphémères, l'admirable pièce du *Bourdon* ici le témoignerait si chantante, si intense, si ample, mais il serait pitoyable de la fragmenter et à son défaut, l'on peut citer *la Lumière secrète*, très significative aussi dans sa condensation :

Ta main frôle dans les ténèbres sous les branches
Le velours satiné de l'iris fauve et noir :
Ces roses qui demain seront rouges ou blanches
Parfument l'ombre épaisse où tu ne peux les voir.

La framboise mûrit pour l'oiseau qui l'ignore ;
Les fontaines de feu des Gémeaux et de l'Ourse
Gouttent secrètement sur l'eau qu'elles colorent
Et sur le bois plus vert et plus pur que la source.

Un diamant sommeille aux gangues de la roche
Qui demain sous les yeux éblouis du carrier
Tombera dans l'aurore au choc vermeil des pioches
Comme un éclat d'étoile ou de soleil broyé ;

Et je sens dans ma chair d'argile et de néant
Une immortelle passion qui vit et souffre
Et qui respire, brûle et luit obscurément
Comme une étoile d'or diffuse dans un gouffre.

Ainsi Olivier de la Fayette, loin de dédaigner l'éducation — si substantielle pour un poète — des énergies naturelles, a appuyé sa vitalité première sur le fonds terrestre ; mais dans son avidité plus particulière des spectacles lumineux, il a souvent orchestré le thème de la clarté, rencontrant dans le domaine des « lueurs qui chantent » ce Dante dont le voyage vers la flamme métaphysique fût bien une montée. Cette filiation avec l'intuitivité de l'Alighieri d'ailleurs

me permet de signaler comment La Fayette a dépassé le naturisme de nos classiques et de nos romantiques : étrécie par les premiers, déformée par les seconds, l'immédiate maternité de la nature n'était guère prétexte que d'indifférences et d'abdications, sinon de déifications sous les espèces du Hasard et du Néant ; sauf Lamartine, aucun de nos grands poètes français n'a compris que la Nature est assez dignement mystérieuse pour être le voile sacré de l'infinie Intelligence et de l'Amour infini. La *Divine Comédie* qui est l'épopée universelle par rapport aux épopées locales d'un Homère, d'un Virgile, d'un Shakespeare, d'un Hugo ou d'un Mistral, a voici déjà quelques siècles révélé ce sens formidable : heureux Olivier de La Fayette de faire s'évoquer un si prestigieux parrainage ! Certes plus loin nous verrons qu'au seuil de la Mort, son abandon des choses humaines gémit à l'égal des plus intenses sanglots romantiques : mais cette plainte nostalgique de l'adolescent n'impliqua nul stérilisant désespoir et, comme dans la célèbre toile *Le Jeune Homme et la Mort*, le précoce héros sût avancer la tête haute sous le faix des palmes du Trépas ; un lamento l'étreint dans quelque étape de sa montée, mais c'est le dernier arrêt d'où l'on confronte, homme, les douces vallées des enfantins autrefois, avant d'affronter en des périls plus hauts les drames de l'azur.

Dans cette ascension en effet, saisissons le principal attrait du paysage intérieur d'Olivier de La Fayette ; suivons cette préoccupation qui était si noblement le tourment et la satisfaction de sa pensée, de son existence quotidienne. Sans cesse par ses images de gradation, par l'aspiration de son rythme, son œuvre représente aux yeux l'idée d'un gravissement : cette marche en haut, c'est tantôt une promenade où la Muse le soutient et le conforte parmi des lassitudes et des essors ; tantôt c'est une escalade presque farouche ou lyriquement aventureuse, prométhéenne et pour mieux dire orphique, soit inquiète, soit lucide du but où s'envoler. Il faudrait admirativement dénombrer par quels éclatants ou mélodieux motifs naturalistes, immédiatement transmués en leur sens supérieur, le Poète note, renouvelle et manifeste cette progression ; et ses personnelles introspections comme la contemplation des sentiments d'autrui lui sont le second terme — Nature spirituelle — de la synthèse symbolique tentée par sa recherche.

N'y a-t-il pas à défier, me semble-t-il, de découvrir parmi notre poésie une œuvre d'un développement explicatif aussi cohérent et aussi aisé ? Dans le dix-neuvième siècle ses parents seraient Lamartine et Gustave Moreau : mais pourquoi ne pas oser préférer parfois son énergique en-

chaînement à un certain flottement du sublime des Harmonies comme aux surcharges du magique enlumineur des Mystagogies ? Il est vrai que nous serions coupables de ne pas nous incliner très bas ici devant la *Maison du Berger* de Vigny :

Poésie, o trésor, perle de la pensée...
L'invincible est réel, les âmes ont leur monde
Où sont accumulés d'impalpables trésors.
Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses,
Son verbe est le séjour de nos intelligences
Comme ici-bas l'Espace est celui de nos corps...

Or laissons-nous encore emporter avec Olivier de La Fayette par son altière envergure interrogatrice et de la terre et du firmament, de la planète si chèrement familière et de l'intermonde pur mais moins grand que notre désir infini ; après le « liminaire » si humain, écoutons la symphonie de ses *Etoiles ;* puisque leur contemplation hanta son amour instinctif et sa conscience frissonnante, c'est qu'il était digne comme un Pythagoricien d'entendre la musique des sphères célestes. Et que cet amour et cette conscience nous fassent approcher les enceintes de la Vérité si nette et si indéfinissable ensemble, constamment invoquée et évoquée dans sa poésie. Oui la Vérité, Olivier de La Fayette, l'a tant voulue, il l'a tant nommée :

Qu'elle doit vivre un peu sous l'obscure ramée.

Dans cette série de poèmes qui sont bien selon son souhait la reprise d'un poème unique, d'une conception centrale, tout vers éveille une allusion philosophique se répercutant dans l'œuvre entière comme celle-ci a sa représentation dans chaque vers pour se prolonger dans l'éternité secrète de nos âmes, tel le rayon d'une étoile dans l'insondable du firmament :

Peut-être un soir tout l'univers désirera,
D'abord comme ce frène au lent vouloir obscur
Et puis comme toi-même évadé de là-bas.
Quand le granit qui branle au val va s'engloutir
Ou bondir la forêt de limons bruns vers l'air
Pour boire à la clarté de nacre et s'en couvrir,
Le bois et le rocher façonnent l'univers ;
Et quand la terre d'ombre au phalène pareille
Vole autour du pesant foyer qui l'ensoleille,
Elle attend l'union sacrée et monstrueuse
Des blocs d'amour en une sphère radieuse
Où sous une autre voute aux lucides pilastres
Que des matins plus purs pénètrent et réveillent,
Des grappes d'âmes frémissantes et vermeilles
Elaborent leur unité comme des astres...
Si la planète tourne au fond de l'ombre vive,

C'est qu'un astre caché la soutient et l'attire,
Si la cétoine en flamme ouvre sa forme verte
Pour emplir le matin d'un radieux délire,
C'est que luit quelque part la rose large ouverte
Dont le vivant cœur d'or s'inquiète et désire...
Le hanneton de bronze aime le blanc lilas
Et la mouche de feu meurt sur la balsamine ;
Mon rêve qu'accompagne une senteur divine
Se perdra dans la fleur qui ne s'effeuille pas.

Voilà selon ses divers plans les perspectives poétiques de *La Montée*. Aurions-nous su adéquatement analyser ce groupement si varié qu'il nous resterait à dire quelle langue savante sert cette gradation scrupuleuse : même quelques rares parties moins achevées par le fait de la Mort prématurée nous initient par contraste au souci de perfectionnement qui activait incessamment l'inspiration de l'auteur. Toutes les précédentes citations ont pu déceler la vivacité du coloris, le prestige du relief ; notons encore la science du mot à placer euphoniquement et intellectuellement, en de savantes allitérations rythmant l'éperdument de l'appel, le tournoiement de la plainte ou la concentration de l'extase :

Laisse la tiède nuit t'envelopper ; tu l'aimes
Et tu goûtes pensivement la volupté
De recréer en toi son infini lacté,
Lorsque sous tes paupières lasses qui la voilent,
Tu la vois plus profonde et plus pleine d'étoiles...

***

Mais Olivier de La Fayette était un tempérament si représentatif qu'étudier en lui le rendu seulement de son œuvre ne suffit point. Pour assumer la portée de ses conclusions, la méthode du paysage intérieur doit tout au moins s'efforcer en outre de signaler les conditions originaires qui ont projeté les éléments de ce magnifique paysage : dans l'adaptation indispensable de ces lignes et de ces teintes primordiales, quelle fût l'élaboration de son idéalisme transcendental ?

Les souches paternelles du Poète s'enracinaient vivaces et fières : tout un ouatement maternel et sororal le mûrit vite en l'affinant ; puis des amitiés ferventes ne cessèrent, lierres sans parasitisme, de s'attacher à son chantant destin, si sa réserve quasi-pudique semble avoir refusé les emprises de la passion ; car tout ce qui sentait, tout ce qui vibrait tendait vers lui parce qu'une sève si magnétique aimantait tout à son unisson. Je doute en effet que l'on puisse posséder sur les individualités les plus diversifiées une séduction supérieure à celle d'Olivier de La Fayette ;

et peut-être n'est-ce guère un paradoxe de prétendre que les animaux et les fleurs fraternisaient obscurément avec sa sympathie dans ce Chassagnon qui a formé le cadre et les figures du paysage de *La Montée :* tout enfant, de l'exil du collège, il écrivait à sa chère sœur : « Comment va ta pauvre jument ? Est-elle remise ou en voie de guérison ? Comment vont les fleurs, les poulets, les lapins, les chiens, les chats, les bipèdes, les quadrupèdes ? » (1). Là-bas dans le parc du château velaisien, ils ont existé,

> cette chèvre et son chevreau de neige
> Piétinant l'iris noir qui borde le chemin,

cet âne qui

> broutant les roses de Norvège
> Eteignait dans l'air bleu des flammes de carmin.

Jeune homme, La Fayette se dépeignait ainsi : « Je cultive des fleurs dans ma solitude. C'est la seule occupation à moi possible aujourd'hui. J'obtiens d'ailleurs un résultat surprenant. Je cisèle mes corbeilles comme des strophes carminées, et mon jardin est un éclatant poème de joie. Au printemps une mésange bleue avait niché dans les lis. J'ai des plantes aux jolis noms pareils à leur couleur, et c'est mon seul plaisir. » (2) Dans ce vallon de la Haute-Loire situé aux environs de St-Georges d'Aurac, le pieux pèlerinage des admirateurs de *La Montée* verrait encore

> Sur la berge entre les roseaux jaunes
> Trembler les reflets d'eau sous les feuilles des aulnes
> Et comme en un palais d'irréelles verrières
> Par dessus les blocs d'ombre et les lourdes fougères
> Vibrer les libellules d'or de la clairière ;

c'est là entre

> ses longs sommeils dorés au flanc calme du val

qu'Olivier de La Fayette suivait

> sur les blonds lichens qu'emmêle
> La folle avoine des bois
> D'écarlates coccinelles
> Ramer l'ombre l'aile en croix ;

et qu'il cherchait

---

(1) « Fragments de correspondance » à la suite de *la Montée.*

(2) Id.. Par une concordance étrange, toutes les plantations auxquelles il s'intéressait ont été détruites peu d'heures après sa mort par un ouragan dont aucun orage n'avait provoqué la violence.

dans la mousse
Sous les brins d'or velouté
Quelle vie obscure et douce
Voulait boire à la clarté;

c'est là

parmi la sente humide et moussue, éclairée
D'églantines, de cytises, de ronces blanches

qu'il se perdait parfois, lassé des fleurs « dont son enfance grave emportait des brassées » ; c'est là que par les bois,

palais vaste aux mille ogives
Peuplé de loriots et de fontaines vives,

il arrivait sur le tertre sonore « jusqu'au clair plateau nu d'où l'on voit les étoiles » ; et c'est sur ce plateau qu'il montait de jour pour méditer des déroulements grandioses :

Sarrazin vierge, paysage ensoleillé,
Chemin creux qui fuyais de coteaux en coteaux
Avec au bord le sang des grands coquelicots,
Avoines qui houliez jusqu'aux Cévennes claires,
Hauts colzas d'or luisans dans le matin mouillé
Que traverse un essaim d'abeilles étrangères,
Claire écharpe tissée avec de la lumière,
Aubépines, paysages ensoleillés
Que je peuplai de songe et couvris de lumière
Rafales roses des vergers émerveillés,
Vers vous je tends mes mains jointes pour la prière.

Une fois de plus n'ai-je pas le droit après ces nouveaux témoignages pris entre cent autres, de demander quelle poésie est plus réaliste, plus directe ? Olivier de La Fayette demeurera le poète de sa terre à la fois sévère et suave et l'on cherchera dans ses vers les formes graves et douces des « puys » avec la fête chatoyante de leur or précaire ou de leur éternelle émeraude. Mais cet honneur d'avoir à jamais fixé la physionomie éminente d'un sol ne sera que l'accessoire de sa Renommée.

Car cette Nature tant observée lui a peu à peu découvert selon ses propres paroles « le sacrifice de la Matière à l'Esprit, de la *Sensibilité* à l'*Idée pure*, de l'éternel féminin à l'éternel masculin. La nuit splendide, la lune, les journées voluptueuses, la ligne fuyante des monts symbolisent la Maïa complexe et diverse, toujours en évolution, la Femme insaisissable, — ce qui passe... Le soleil, le feu symbolisent l'esprit mâle pur et unique, l'absolu, l'éternel, la cause de la Lumière. » (1) Ainsi s'élaborait

son blanc désir de la lumière essentielle.

(1) Cf. dans les « Fragments de Correspondance » le commentaire des « Etoiles ».

Quand à travers les paysages reflétés en son paysage intérieur, il a examiné toutes les nostalgiques allégresses et tous les enfantements angoissants de la Nature, son livre parvient aux alentours du sens éternel, il touche à l'Invisible « Cela qui ne s'atteint pas, a-t-il dit encor, est la seule chose qui pourtant importe au meilleur de moi-même et de l'Humanité » (1). Par cette synthèse, *La Montée* qui fût à l'insu de son auteur la plus émouvante et la plus fidèle des autobiographies se trouve en même temps pleinement réaliser ce qu'il a voulu : un livre de *méthode*, de *doctrine* pour ses lecteurs attentifs, une initiation à la Vie mystérieuse : son interprétation, telle que je la conçois, offre une toute rénovatrice et attachante formule de possible Idéalisme ; elle suggère aux esprits également las du stérile criticisme, toutes les merveilles du tatonnement autour de l'inexprimable Divin, sans contraindre pourtant à quelque antilogique pirouette entre notre réel indéniable et la substance ineffable. Nous estimons que cette conception transnaturaliste comporte une expérience suprême pour l'effort moral de notre existence vers la beauté inexhaustible de l'Etre.

Provoquer et composer une semblable vision est seulement permis par les Muses jalouses au Génie qui va trop tôt disparaître. D'après ses intimes confidents, en l'année où il écrivit *La Montée*, Olivier de La Fayette vécût comme l'oppression et la palpitation de toute une vie humaine ou pour mieux dire de toute l'humanité haute ; certes assurer qu'à l'abord premier il ait sans regret entrevu la tombe, ce serait fausser, pour la romancer, son attitude de sensible, et il nous désavouerait, lui qui nous a dit :

> Ce soir la volupté fugitive de vivre
> Me trouble plus encor qu'aux avrils de jadis ;
> Serait-ce le regret déjà des fleurs cueillies,
> Le regret de mes dix-huit ans et du désir,
> Qui me fait implorer avec plus d'âpre envie
> L'heure que mes dédains ne savaient pas choisir ?

Mais il se reprit vite pour monter sans cesse, et voici la dernière strophe de son livre, si éperdue qu'elle semble déjà chanter hors de notre terre :

> De quel monde divin, mon âme, es-tu venue,
> Vierge aveugle qui prophétises des soleils
> Et marches à tâtons vers cette aube inconnue
> D'où les roses pleuvront sur d'immortels méteils ?

Or tout commentaire doit s'arrêter ici. J'ai pu tenter la dissection de cette genèse artistique ; je pourrais attester que je ne connais point de modèle plus parfait du Poète,

car l'auteur de *La Montée* eût la précision et le scintillement étoilé de l'image, le charme et l'ampleur du rythme avec cette éloquence condensatrice de pensées, si différente de la rhétorique classique ou romantique ou parnassienne ou même symboliste. Je devrais encore dire qu'une tête si belle connût le don suprême d'Apollon : l'aspiration souveraine. Mais puisque cette âme nous a dépassés, les louanges littéraires se taisent dans un scrupule, et nos méditations pour communiquer avec Elle ressortissent désormais aux mystiques interrogations.

PIERRE FONS.

(1) Id.

Un livre sur Barbey d'Aurevilly

BARBEY D'AUREVILLY
SES IDÉES, SON ŒUVRE
PAR ERNEST SEILLIÈRE

« *A nous les blatiers !* »
BARBEY D'AUREVILLY.

« *L'homme qui t'insulte, n'insulte que l'idée qu'il a de toi, c'est-à-dire lui-même* ».
VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

« Un jour les pédants s'empareront de son œuvre » écrivait dernièrement Victor-Emile Michelet au sujet de Villiers de l'Isle Adam. C'est ce qui vient d'arriver à Barbey d'Aurevilly.

Une suite de conférences vient d'être faite sur l'auteur des *Œuvres et des Hommes*, et il faut y avoir assisté pour savoir combien ennuyeux et monotone fut ce cours. Entre deux de ces conférences j'eus le bonheur d'entendre une causerie de Richepin sur Alfred de Vigny, ce fut pour moi comme une oasis délicieuse au milieu de ce désert aride que je traversais tous les lundis.

Mais M. Seillière ne s'est pas contenté de son cours oral, il vient de réunir ses conférences et de les faire paraître en volume. La presse, qui est toujours aphone lorsqu'il s'agit de saluer un chef-d'œuvre et toujours en voix lorsqu'il vient de paraître un livre incolore, a naturellement publié de longs articles pour louanger le détracteur de Barbey d'Aurevilly ; car il ne faut pas s'y méprendre. M. Seillière avec ses expressions modérées, son admiration pour l'artiste n'est ni plus ni moins qu'un détracteur du Connétable.

M. Seillière a un jargon dont il semble très fier, c'est là du reste un fait commun à tous les antiromantiques, il n'est jamais si joyeux que lorsqu'il fait une salade avec les mots: impérialisme irrationnel, mysticisme esthétique, mysticisme social, romantisme moral. Dans son introduction il parle

du romantisme moral qu'il définit « comme un mysticisme émancipé des salutaires influences de la discipline chrétienne ». « L'on a vu bientôt, dit-il, le romantisme moral se partager en deux branches principales au cours de notre âge contemporain. Il s'est fait, selon les dispositions originelles et selon la situation sociale de ses adeptes, mysticisme social ou mysticisme *esthétique*, religion de l'infaillibilité populaire ou religion du messianisme artistique : la première de ces deux religions parentes conférant le privilège de l'alliance et de l'inspiration divine à l'homme de la *nature*, ou, en pays civilisé, à l'homme du *peuple* considéré comme plus près de la nature que l'homme cultivé : la seconde attribuant les mêmes avantages d'origine céleste à l'artiste, au poëte, au simple littérateur à l'occasion.

Quoique M. Seillière en dise, Barbey n'a jamais partagé les « illusions du mysticisme social », il fut quelque temps républicain et démocrate mais ces mots n'ont jamais signifié, *infaillibilité populaire et privilège de l'alliance et de l'inspiration divine à l'homme du peuple.*

« Il (d'Aurevilly) s'est attaché de toute son âme, sans jamais parvenir à s'en déprendre, au mysticisme esthétique de notre âge, à cette religion de l'art et de la beauté....

Il a de la sorte nourri côte à côte en son âme, durant la seconde partie de sa vie, deux inspirations presque toujours antagonistes : mysticisme esthétique et morale chrétienne, religion de la beauté conçue comme une expression spontanée de la nature et religion de la vertu comprise comme une réforme de cette même nature. Il a caressé successivement l'une et l'autre de ces deux religions qui restent parfaitement inconciliables entre elles dans les termes où le romantisme a défini la beauté, c'est-à-dire comme fleur de la nature et de l'instinct. »

Il est hors de doute que certains artistes ont été inspirés par Dieu, car il est impossible de s'expliquer certains chefs-d'œuvre : comme Notre-Dame, les fresques de Giotto, de Fra Angelico, la cène de Léonard de Vinci, le Moïse de Michel-Ange, la Divine Comédie, Parsifal, sans l'inspiration divine, et du reste tout homme n'est-il pas inspiré quand il accomplit une belle œuvre en Morale, en Philosophie ou en Art, puisque c'est la grâce divine qui agit en lui.

Quant à la religion de l'Art ce serait une erreur puisque l'Art est une religion, la religion du Beau attribut de Dieu, comme la Morale est la religion du Bien et la Philosophie la religion du Vrai.

Mais évidemment M. Seillière a pleinement raison quand il déclare que la beauté conçue comme la fleur de la nature

et de l'instinct ne peut se concilier avec la religion catholique.

Mais il s'agit de savoir si c'est bien ainsi que Barbey d'Aurevilly comprenait la beauté.

« Peindre ce qui est, saisir la réalité humaine, crime ou vertu, et la faire vivre par la toute-puissance de l'inspiration et de la forme, montrer la réalité, vivifier jusqu'à l'idéal, voilà la mission de l'artiste ».

La Beauté que produira l'artiste dont Barbey vient de nous décrire la mission, ne pourra pas être appelée *la fleur de la nature et de l'instinct*, car « vivifier jusqu'à l'idéal » ce n'est pas précisément l'instinct qui peut accomplir cette tâche.

Le Connétable, qui déclare que Zacharie Astruc « a dix fois raison » lorsqu'il dit « que pour arriver à l'idéal dans l'art il traverse la matière, écrit au sujet de Millet :

« Rien de moins semblable, en effet, que le réalisme et la réalité. Le réalisme est la réalité matérielle dans tout ce qu'elle a de brusque et de grossier, mais la réalité humaine doit être spirituelle pour être complète... et elle l'est chez Millet, qui met de la pensée et de la volonté sur les fronts hâlés de ses paysans, qui ne sont jamais les brutes de Courbet. Ils sont des créatures humaines, ayant leur beauté spéciale, leur poésie et leur idéalité ! Dans la *Prière du soir*, où l'homme et la femme, lassés d'avoir labouré tout le jour disent avec une foi de charbonnier leur *Angelus* au jour qui meurt.le biblique Millet va jusqu'à la tristesse chrétienne. »

Voici des paroles qui sont loin d'être celles d'un homme considérant la beauté comme *la fleur de la nature et de l'instinct*. On pourrait en citer des quantités d'autres exprimant la même pensée, mais celles-ci sont suffisantes pour prouver que Barbey d'Aurevilly n'a jamais eu les idées que M. Seillière lui impute faussement. Notre conférencier, qui ne semble pas avoir la faculté compréhensive très développée, n'impute pas seulement à Barbey d'Aurevilly ces théories subversives sur la beauté, mais à tous les romantiques. Il est plaisant d'apprendre que l'auteur d'Eloa, celui des Martyrs, celui de la mort de Socrate, celui de Manfred, considéraient la beauté, *comme la fleur de la nature et de l'instinct*.

Jamais les romantiques n'ont eu cette idée qui ne pouvait germer que dans le cerveau de M. Seillière, ils concevaient la beauté comme la fleur, comme l'expression spontanée de l'âme brisant les règles froides et convenues du classicisme, et s'envolant librement dans les régions célestes de l'idéal.

M. Seillière qui s'étend sur cette idée, que Barbey d'Au revilly eut beaucoup à souffrir de ses parents qui le trou-

vaient fort laid et qui conclut que ce fut cela qui le décida à devenir dandy, omet de parler de cet amour pour une jeune femme de Caen dont Barbey parle si souvent dans ses memorandums, passion dont il eut terriblement à souffrir et qui est, pour ainsi dire, la clef de sa vie. Ce fut cet amour qui fit naître en lui cette maladie morale, faite d'ennui et de dégout de la vie, qui le conduisit à son existence mondaine et inutile et enfin à cette indifférentisme en toute matière, à ce manque d'enthousiasme que seule sa conversion au catholicisme put arracher de son âme. Quand on oublie la clef d'une maison on ne peut y entrer et en connaître l'intérieur, c'est ce qui est arrivé à M. Seillière qui n'a pu entrer dans l'âme de Barbey et n'en a rien pu voir.

Notre conférencier a découvert qu'il y avait en d'Aurevilly une double personnalité morale. « On y croit entendre parler tour à tour deux hommes aussi différemment orientés par leur nature et leurs aspirations qu'indissolublement unis par un caprice du Destin dans la même enveloppe corporelle ». Ces deux hommes sont le romantique névrosé et le Normand. Il est beaucoup plus simple et plus vrai de dire qu'il existe en Barbey, comme en tout homme, ces deux forces qui se disputent l'âme humaine : la passion et la conscience. C'est la passion inassouvie qui jette ces cris de douleur et d'ennui qui remplissent les memorandums, et c'est la conscience qui parvient parfois à dominer le tumulte des passions et arriva, chez d'Aurevilly, après sa conversion, à les faire taire. Allons M. Seillière ! soyons plus simple et lorsque quelque chose est humain ne le diminuons pas en le transformant en influence de temps et de pays.

La vieille légende que Barbey d'Aurevilly buvait, honteuse calomnie souvent répétée mais jamais prouvée et dont aucun écrivain respectueux de sa plume ne devrait se faire le colporteur, a trouvé un nouveau champion en M. Seillière ; quand on veut soutenir une thèse, il est préférable de ne pas l'étayer avec des arguments de ce genre : « mais le plus souvent il cherche à réagir par les excitants du système nerveux, avant tout par les alcools dont il mésusera jusqu'à son dernier jour et qui mineront à la longue sa robuste constitution ». A quatre vingts ans l'on peut avoir la santé minée sans avoir jamais bu une goutte d'alcool, et la santé de Barbey d'Aurevilly, bonne jusqu'à ses derniers jours, est une preuve qu'il ne mésusa pas des alcools.

M. Seillière qui avance bien des choses mais ne les prouve pas, écrit au sujet des relations entre Balzac et d'Aurevilly : « Tandis qu'il recevait, en 1844, l'hospitalité

de la baronne Almaury de Maistre au hameau de Boulainvilliers, près de Passy, d'Aurevilly avait lié, au moins par lettres, des relations de bon voisinage avec l'auteur de la Comédie humaine. »

Barbey ne connut pas Balzac. « Je n'avais pas besoin de cela, écrivait le connétable à Mme de Balzac en 1857, pour me rappeler les traits de l'homme de génie que j'ai toujours admiré et que j'ai tant vu, sans hélas ! personnellement le connaître (un regret de ma vie, madame)... » Il n'est pas très plausible que Barbey ait été en relations de lettres avec Balzac sans qu'ils se soient connus, étant donné qu'ils se rencontraient souvent dans la diligence de Passy.

M. Seillière ne s'érige pas qu'en professeur de morale il devient professeur d'élégance, il parle du dandysme de Balzac « un peu bien lourd et vulgaire à vrai dire, fort capable toutefois de séduire Barbey qui ne fut jamais très raffiné dans le choix de ses propres élégances et, en toutes choses, préféra le voyant au discret ».

Evidemment M. Seillière préfère porter la *Revue des Deux Mondes* « coupée sur le dos en redingote », plutôt que la romantique redingote de Barbey d'Aurevilly. En passant nous dirons à M. Seillière que son *un peu bien lourd et vulgaire* est un peu bien plus lourd et vulgaire que le dandysme *un peu bien lourd et vulgaire* de Balzac.

Mais passons à l'époque de la conversion de Barbey d'Aurevilly à laquelle notre fin psychologue a encore moins compris.

M. Seillière a divisé cette seconde période en cinq : *La conversion* (1846-1855), *L'effort moral* (1850-1858), *Retour au naturel* (1858-1870), *Entre le Ciel et l'Enfer* (1864-1875), *L'adaptation finale* (1875-1889). C'est selon lui l'intérêt qui a décidé ces évolutions chez le connétable, ainsi que nous allons le voir par diverses citations.

« Toutefois le parrain (Raymond Brucker) n'obtint du filleul (Barbey d'Aurevilly) nous l'avons dit, qu'une conversion de tête, de raison, d'ambition peut-être. »

« Le catholicisme lui apparaît donc tout d'abord le complément, comme le costume obligé des opinions qu'il a choisi de défendre... »

« Nous avons à étudier maintenant chez Barbey d'Aurevilly un effort de rénovation morale qu'il poursuivit durant quelques années avec un réel courage, sous l'influence de sa conversion religieuse, et peut-être aussi, pour une part, sous l'impulsion de ses espérances politiques. »

« D'Aurevilly catholique eut bientôt indisposé certains catholiques par ses excès de néophyte : légitimiste, il compromit la cause royale par ses outrances de polémiste et

ses appels à la guillotine blanche. Aussi fut il soigneusement écarté des conseils de son parti et l'abandonna-t-il bientôt, non sans dépit, pour passer avec armes et bagages dans le camp du bonapartisme autoritaire qui semblait lui offrir les perspectives d'un plus rapide avancement. »

C'est ainsi que M. Seillière dépeint Barbey d'Aurevilly comme un ambitieux, un arriviste, qui change d'opinion suivant ses intérêts. Il faut que M. Seillière croie ses lecteurs bien naïfs pour s'imaginer qu'il va leur faire avaler une pareille balourdise.

Comment Barbey d'Aurevilly qui mécontentait tout le monde par ses idées intransigeantes et par ses critiques acerbes, coups de fouets qu'il envoyait aussi bien aux gens dont il aurait eu le plus besoin s'il avait voulu arriver, qu'aux écrivains sans influence; lui qui ne pouvait amollir sa plume pour conserver son gagne pain, aurait eu le triste courage de façonner suivant ses intérêts, ses opinions, alors qu'il n'avait pas celui de façonner ses expressions, suivant ses intérêts.

Pour appuyer son dire M. Seillière cite un fragment d'une lettre à Trébutien qui se termine ainsi : « Mon ami, je ris, mais je suis sérieux sous le rire. Faites la part de la plaisanterie, mais faites aussi la part de ce qu'il y a de grave au fond de cette fusée de gaieté ». Comme preuve il faut avouer que ce n'est pas énorme, mais enfin il ne faut pas encore trop nous plaindre cette fois, car, par extraordinaire, notre conférencier cite en entier une page de Barbey d'Aurevilly. Généralement pour prouver ses assertions il se contente de faire un hachis, composé de phrases du grand Normand et de sa prose, où le lecteur qui ne connaît pas très bien Barbey d'Aurevilly est incapable de se reconnaître.

C'est ainsi que M. Seillière fait ses amusantes constructions psychologiques qui n'ont malheureusement rien de commun avec le Connétable. De cette façon, il cherche à prouver que Barbey d'Aurevilly évolua après sa conversion, qu'il fit un effort moral pour se détacher du mysticisme esthétique (dont Barbey ne fut jamais atteint) et qu'ensuite il retomba dans cette erreur. Il dépeint le Barbey de l'époque de *L'effort moral*, comme un antiindividualiste, un homme de bon sens rassis, un bourgeois ; mais il semble oublier que cette époque est celle où il se fait mettre en prison en refusant de faire partie de la garde nationale, celle où il défend *Les fleurs du mal*, où il conçoit *Les Diaboliques* et où il mène une guerre violente dans *Le Réveil* contre les *Débats* et la *Revue des Deux Mondes*. De même lorsque notre auteur veut prouver le retour à l'individualisme de Barbey d'Aurevilly, il ne cite que ses

articles de polémiste et ne parle pas de ses graves et profondes études.

Est-ce à dire que M. Seillière soit de mauvaise foi? certes non ! Comme je l'ai déjà dit c'est un constructeur qui inconsciemment, prend les matériaux propres à réaliser son plan.

M. Seillière a aussi le tort de répéter de vieux on dit aussi faux et absurdes que rabachés, tels que les ongles noirs, les manchettes en guipures, bons tout au plus pour les cancaniers littéraires de notre époque.

Mais voici une petite erreur assez divertissante. La sauvage et magnifique lande de Lessay, *grand' coum la mé*, comme dit la belle chanson du poète normand Louis Beuve, n'est d'après M. Seillière *qu'un verger normand* (sic), pour un cotentinais cela est vraiment amusant *d'vé un houm se bliousé coum cha* (1).

Zola ayant dit de Barbey d'Aurevilly que lorsqu'il contemplait son armoire à glace il croyait voir le lac Léman, le connétable rétorqua en disant de Zola, que lorsqu'il contemplait le lac Léman il croyait voir son armoire à glace. M. Seillière, lui, prend le lac Léman pour un abreuvoir et la Lande de Lessay pour un plat d'herbe tendre.

Mais assez, terminons cette critique déjà trop longue et qui n'en finirait plus si l'on voulait redresser toutes les erreurs contenues dans ce livre.

La thèse de M. Seillière est celle-ci : d'Aurevilly a depuis sa conversion oscillé entre la discipline chrétienne et la morale romantique, entre « la religion de la beauté conçue comme expression spontanée de la nature et la religion de la vertu comprise comme une réforme de cette même nature. » Thèse absolument fausse, car jamais Barbey d'Aurevilly n'admit la morale de l'instinct, que M. Seillière appelle morale romantique, jamais il ne conçut la beauté comme expression de la nature-instinct.

Catholique, Barbey d'Aurevilly professa toujours la morale catholique.

Individualiste, il réclama non les droits de l'instinct, mais ceux de l'âme, devant la Société.

Romancier, il peignit avec autant de puissance la vertu dans ses *Célestes*, que le vice dans ses *Diaboliques*, rendant la vertu adorable et la vie détestable pour ceux qui savent comprendre.

Evidemment Barbey d'Aurevilly écrivait pour ses pairs, M. Seillière n'en est pas.

PIERRE DE CRISENOY.

---

(1) De voir un homme se tromper de cette façon.

POÈMES

PRINTANIER !

Les violettes étaient tristes,
Si pâles dans le gazon vert !
Et des pénombres améthystes
Pleuvaient en soir du ciel couvert.

Portail clos sur le vieux Dimanche...
Au travers des longs barreaux bleus
On aperçoit la maison blanche
Au cœur flou du jardin brumeux.

Pêchers en fleurs aux gestes roses
Noyés d'une estompe de nuit.
Gaze humide aux contours des choses,
Printemps tiède aux langueurs d'ennui...

Mais chaque feuille qui palpite
Suscite en nos sens ; malgré eux,
En les faisant vivre plus vite
L'âme en splendeur des matins bleus.

LAS !

Mes bras vous les avez comblés de fleurs.
Votre regard a pénétré mon âme.

Et le ciel avait de saintes couleurs
Et je composais un épithalame.

Pour les noces je voulus m'apprêter
Mais toute ma joie était si profonde

Que, fiancé fervent, je suis resté
Pour vous désirer comme vierge blonde.

Les arbres chantaient. Le jour était bleu.
Nous écrasions des roses sur nos bouches.

Mais un traître soir tomba peu à peu,
Et du ciel il plut des ombres farouches.

Triste fut la nuit et revint le jour ;
Mais où futes-vous, ô ma fiancée ?

Le matin fut gris, morne grave et lourd.
Vous êtes partie et l'heure est passée.

Et mes bras fleuris par vous longtemps encor
Ont serré sur moi votre image enfuie,

Mais je vis bientôt — papier du décor —
Que je n'embrassais qu'un bouquet sans vie,

Blotti dans mes bras comme un enfant mort !

Gabriel-Joseph GROS.

La Morale de l'Action française

(Suite)

6° Ce sont des naturalistes

A) ILS SOUMETTENT L'IDÉE AU FAIT

1° Affirmations de M. Moreau :

« Après les explications que nous avons données le 1er novembre 1907. (p. 212 à 217) sur la façon dont nous comprenons les rapports de la science et de la politique, il eût été impossible à une intelligence droite et quelque peu sincère de relever dans l'*Action française* la plus légère trace du fatalisme ou naturalisme tainien. L'une de nos préoccupations principales ayant été de tout temps de réhabiliter en politique la notion d'initiative raisonnée, il était déjà singulier que M. Fidao nous accusât de prétendre partout soumettre l' « idée » au « fait » ; nous n'avons pas cru inutile de démontrer à cet écrivain son erreur ; il serait évidemment superflu de reproduire à l'occasion de M. Lugan une explication qui demeure entière puisque, pas plus que personne, il n'y a rien répondu. »

2° Ma réponse : — L'intempérance dans l'affirmation est le trait commun à ces écrivains. Nul ne les a jamais compris, ni réfutés. Ils disent donc c'est vrai ! Bazire, Lamy, les autres, moi-même, tous gens sans sincérité, sans droiture, sans intelligence... C'est une outrecuidance à perte de vue. Nous ne voulons pas la troubler dans sa naïve sérénité. Nous nous adressons à d'autres et nous disons : la dénégation catégorique de M. Moreau est contredite par toute la doctrine que nous allons exposer et par ce texte formel d'un écrivain qui ne peut lui être suspect, Léon de Montesquiou :

« J'avais écrit, dit-il, il y a quelque temps : Nous ne voulons pas soumettre le Fait à l'Idée : Nous n'entendons sacrifier aucune nécessité à aucune théorie idéale. A ceci l'on nous oppose que toute politique, au contraire, devrait être nécessairement une tentative pour soumettre le Fait à l'Idée. Il me

semble quant à moi que soumettre le Fait à l'Idée, c'est chose non de politique, mais de religion (1). »

La politique étant suivant la pensée de Bossuet « la morale appliquée au gouvernement des hommes » doit se plier à ses exigences. La morale en elle-même est une idée, une norme régulatrice qui dans la mesure possible se soumet le fait politique. Le *Syllabus* condamne cette proposition : « Le droit consiste dans le fait matériel ; tous les devoirs des hommes sont un mot vide de sens et tous les faits humains ont force de droit (2). » Il faut donc conformer le fait matériel au droit et non celui-ci au fait matériel. Nous ne nions pas d'ailleurs qu'un acte en fait malhonnête ne puisse par accident être cause de bien. Il n'en reste pas moins malhonnête. Nous parlerons au moment voulu de la *force bienfaisante* invoquée comme criterium et productrice de droit et de moralité. En attendant notons dans les paroles de Montesquiou l'erreur qui est au centre de toutes les constructions de ces néo-positivistes. « Il me semble quant à moi que soumettre le Fait à l'Idée, c'est chose non de politique mais de religion ». Comme si la politique n'avait pas à se soumettre aux exigences de la morale qui si elle est autre chose que le sentiment ou une collection de faits, a son point d'appui dans la religion ?

B) ILS ONT UNE IDÉE FAUSSE DES LOIS NATURELLES

1° *Affirmation* de M. Moreau :

« Nous nous contenterons de citer un exemple curieux de la méprisable industrie par laquelle M. Lugan sait interpréter un texte au rebours de son sens évident. M. Léon de Montesquiou avait parfaitement exposé dans une de ces conférences combien l'esprit de la Révolution fut absurde en faisant table rase des lois naturelles et en prétendant tout soumettre au caprice des individus. « Les lois des sociétés, écrivait notre ami, dominent notre volonté », et l'on ne peut donc se proposer de « décréter les lois à la mesure de la volonté », on peut seulement et l'on doit s'efforcer de modifier la volonté à la mesure de ces lois. Ces lois auxquelles pensait Montesquiou, il suffit pour le constater de relire sa conférence (*A. F.* 15 mars 1905 p. 420) étaient très exactement celles qui se rapportent très exactement aux deux « nécessités sociales » que mentionne M. Lugan lui-même (p. 147) et qui lui font écrire (p. 146) : « on ne combat pas en vain contre la nature qui exige pour l'homme une famille et une société ».

2° *Discussion : — a*) Rigoureusement les lois des sociétés ne « dominent » pas les volontés. Elles se proposent à l'acceptation des volontés par l'intelligence qui les découvre ou par la vie qui les réalise. La volonté ne peut être « la mesure » de rien. En tous cas « dominée » elle ne se modifiera pas à la mesure des lois. — Les lois cosmiques, les lois biologiques, elles, dominent les volontés. Mais la poli-

(1) L. de Montesquiou, *A. F.* t. IV. 661.
(2) 59 Propos du *Syllabus*.

tique et la sociologie ne sont ni une physique ni une biologie. — *b*) Les lois des sociétés sont des nécessités sociales hypothétiques et non des nécessités individuelles absolues morales ou physiques. Elles sont pour l'individu un moyen et il n'existe pas pour elles. Si la famille et la société lui sont accidentellement un obstacle à l'obtention de sa fin, il peut et il doit leur résister, car mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes (1). — *c*) Les lois naturelles, nécessités sociales hypothétiques sont la famille et la société. Mais *du seul point de vue des exigences essentielles de la nature*, ni cette société où l'homme doit s'insérer, n'est nécessairement monarchique ou aristocratique, comme le soutiennent les amis de M. Moreau (2) ; ni cette famille où il doit d'abord se mouvoir pour vivre pleinement sa vie matérielle, intellectuelle et morale, n'est nécessairement la famille monogamique fondée sur la fixité du lien conjugal. Dieu a non seulement toléré mais permis dans l'Ancien Testament la famille polygamique et même le divorce par le « libellus repudii ». Ces faits ne seraient pas explicables si l'un et l'autre étaient contre la loi absolue de la nature humaine. La monogamie, la fixité du lien conjugal sont des lois naturelles, mais dont les prescriptions peuvent être dispensées par Dieu en tant que. *præcepta secundaria legis naturæ*, disent les scolastiques (3). Le divorce et la polygamie ne sont donc pas absolument contre la nature, mais hypothétiquement c'est-à-dire étant donnée la volonté de Dieu, qui d'ailleurs est conforme aux exigences de cette nature. — *d*) De plus un positiviste est mal venu à parler de lois naturelles, nécessités sociales. La nécessité est hors des limites de l'observable Pour lui une loi est un faisceau de faits constatés, une hypothèse commode aujourd'hui en attendant celle de demain qui la détruira.

« Les lois de l'Univers, dit M. de Montesquiou établies par nous ne sont jamais que des hypothèses que nous faisons. Oui, ce que nous appelons dans chaque cas la vérité n'est qu'une hypothèse (4) ».

---

(1) « Homo senior est republica. » Léon XIII. — « Il est absolument nécessaire qu'il y ait un ordre social auquel l'individu soit soumis, mais il convient aussi que l'individu ne soit pas absorbé par la société, au point qu'on ne puisse le concevoir que comme faisant partie de la société, au point qu'il reste absolument privé d'une sphère d'action propre. » Balmès. Le Protestantisme composé au Catholicisme Ch. XXIII.

(2) Et voilà sans doute pourquoi l'Eglise estime légitimes toutes les formes du gouvernement : « Jus autem imperii per se non est cum ulla Reipublicæ forma necessario copulatum : aliam sibi vel aliam assumere recte potest, modo utilitatis bonique communis reapse efficientem » Léon XIII. *Immortale Dei.*

(3) Dans ce sens Cf. St. Thomas. S. TH. suppl. 9, 65, a. 2.

(4) *A. F.* — Quotidien 6 avril 1909. M. Henri de Crisenoy à qui nous empruntons cette citation (*Entretiens idéalistes* 25 mai 1908), ajoute fort à

3° *Inutile colère et gros mots de M. Moreau.*

« Comment donc M. Lugan a-t-il pu critiquer des formules (celle de Montesquiou) où il aurait du reconnaître une pensée aussi voisine de la sienne (!) Oh par un artifice aussi simple que déloyal : en traduisant « les lois naturelles » dont parlait Montesquiou par les « instincts » qui sont en l'homme et que M. Lugan appelle assez bizarrement « lois de la nature ». Ce n'est plus dès lors aux nécessités sociales que la volonté semble (?) convier à se soumettre, c'est à la domination des instincts. Et la « liberté » dont parlait Montesquiou, en la déclarant impossible « dans le sens où l'entend la Révolution », devient par un tour de passe-passe grossier, la liberté pour l'individu de réagir contre ses instincts. C'est, à en croire M. Lugan, cette dernière liberté que M. de Montesquiou nous refuse : sur quoi on lui reproche de nier « que l'individu soit capable de dominer les lois naturelles (cette fois au vrai sens du mot), de s'y conformer librement, consciemment, sachant qu'il leur obéit. » Le tour est ainsi complet : un développement qui nous invite à subordonner aux nécessités sociales les caprices de l'individu est présenté par M. Lugan comme une théorie de la toute puissance des instincts individuels, voire de « la loi du plus fort musculairement » en des appétits inférieurs ». Une telle façon d'exposer les idées de ses adversaires est-elle moins frauduleuse, et demande-t-elle au reste plus de génie que les faux matériels dont se contente si souvent l'auteur des feuillets anonymes (1) ».

Ce courroux de M. Moreau est fort amusant. Tout comme ses ardentes injures il est sans motif. Un peu de réflexion le lui eût montré. Où a-t-il donc vu que la pensée de M. de Montesquiou soit voisine de la mienne ? suis-je moi aussi un agnostique, un positiviste et un athée ? et ces postulats commandent-ils ma conception du monde ? Je le prie de relire ce que je viens d'écrire sur les lois naturelles. Il se convaincra que ma pensée est aux antipodes de celle de son collaborateur. Je n'admets pas, moi, une physique politique, et s'il avait été un peu plus calme, M. Moreau se serait aperçu que ce n'est pas M. Lugan qui fait des instincts la loi naturelle de l'homme et le convie à se soumettre à leur domination, mais un autre Docteur de l'*Action Française*, Georges Valois que je citais entre guillemets. Voici le texte complet auquel mon livre renvoie :

« Dire que l'homme est conduit par son intelligence est une erreur ou un mensonge. *L'homme est mené par ses instincts.* Voilà ce que savent et ce que disent les vrais savants... Qui commande dans la nature vivante ? C'est l'instinct de vie... C'est donc aller contre la nature que de vouloir faire du cerveau le dominateur de l'instinct, c'est aller à la désorganisa-

---

propos : « Au point de vue scientifique cela est juste ; mais tout le système positiviste ne reposant que sur des lois, établies pour l'homme, c'est-à-dire sur des hypothèses, d'après M. de Montesquiou, il n'est pas difficile de voir le danger que présente l'application d'un tel principe dans le domaine de la sociologie ou de la morale. Que répondra-t-on à celui qui appellera vérité une autre hypothèse ? Une loi relative est une base bien fragile ».

(1) *A. F.* 15 juin 1909 p. 409-410.

tion que de mettre les intellectuels, « à la direction de nos énergies ». (1).

Est-ce assez clair ? On peut après cela parler de déloyauté « de tour de passe-passe grossier » de « faux matériels »... mais passons et oublions. Que reste-t-il quand on pose en principe que « l'homme est mené par ses instincts » de sa capacité de « découvrir les lois naturelles, de s'y conformer librement, consciemment, sachant qu'il lui obéit ? » Il ne reste rien, parce que nous n'avons devant nous qu'un *bipède* dominé comme les autres par ses instincts.

Les lois morales obligatoires et directives (2) dont relèvent la politique et la sociologie sont partout confondues dans l'œuvre de nos positivistes avec les lois physiques, seules nécessaires et déterminées, les conditions de leur réalisation étant posées.

Voici un exemple de cette confusion dans un texte que j'avais donné dans mon livre et que M. Moreau s'est encore gardé de mettre sous les yeux de ses lecteurs :

« *Si la société est dominée, comme tout dans l'univers, ainsi que nous l'affirmons, par des lois naturelles* et donc indépendantes de notre volonté, à moins de prétendre que l'individu peut refaire les conditions de son existence, peut jouer à la Providence, il n'est pas de liberté possible dans le sens où l'entend la Révolution (3). »

L'homme est un simple effet de la nature :

« *Comment échapper aux lois de la nature puisque j'en suis moi-même un simple effet ?* Par exemple on a beau suivre le Christ ou Boudha et à leur exemple préférer le faible au fort, le blessé

---

(1) G. Valois. L'HOMME QUI VIENT p. 150-151. Dans mon livre j'avais donné p. 40-41, la citation en entier. M. Moreau ne l'avait pas sans doute lue.

(2) On appelle lois morales obligatoires celles qui ont pour objet l'activité libre s'exerçant dans la sphère de l'honnête : elles imposent une nécessité et une obligation morale ; — les lois morales directives ou historiques ont pour domaine la manière constante dont les hommes agissent librement dans des circonstances identiques : elles n'imposent aucune nécessité ou obligation, se bornent à indiquer d'une manière générale la direction de l'activité libre et ne dépassent pas les frontières de la certitude morale. Cf. Antoine, *Cours d'Economie sociale*, p. 15-16. Les individus ne s'insurgent contre elles le plus souvent qu'à leur détriment comme lorsqu'ils s'en prennent à la famille ou à la société. L'objet de ces lois morales est souvent d'empêcher certains effets physiques dépendant de la volonté. « La loi du plus fort musculairement n'est-elle pas corrigée, rendue inefficace par la loi de justice et de charité ? La loi des appétits inférieurs n'est-elle pas dirigée et contenue par la loi morale, par les prescriptions supérieures de la raison ? Se renoncer selon le précepte de Jésus-Christ, n'est-ce pas aller contre les instincts et les penchants de l'homme animal ? » *L'Action Française et l'Idée chrétienne*, p. 75.

(3) De Montesquiou, *A. F.*, 15 mars 1905, p. 423-424.

au sain, renverser toutes les catégories de l'esprit humain : *on ne renversera pas les procédés de la nature* qui fait bientôt payer à l'homme ses erreurs (1). »

« *Sans qu'il ait cessé d'être déterministe, justement parce qu'il l'est resté*, Bourget pense qu'il y a avantage à dire aux hommes la vérité mais sublime et à leur peindre la nature, mais généreuse et florissante (2). »

Pourquoi donc avoir honte de ses passions et vouloir réformer le monde ? Il n'y a qu'à s'accommoder à lui et à elles :

« J'excuse les gens qui font du mal à leur prochain par plaisir ou par intérêt, mais je ne pardonne pas à ceux qui tyrannisent les hommes et bouleversent le monde au nom de la justice...

... *Une humanité qui ne veut pas être humaine, qui a honte de ses passions, qui veut réformer le monde au lieu de s'accommoder à lui*, une humanité qui se vante d'être bâtarde, et qui crache sur ses ancêtres, fatalement doit arriver aux aberrations actuelles, d'autant plus dangereuses qu'elle n'en a pas conscience, qu'en roulant au plus profond de la boue, elle s'imagine voler en plein azur (3) ».

On parle donc couramment de « physique politique ». Ces écrivains font « œuvre de physiciens et de naturalistes ». Ils « appliquent aux phénomènes politiques et sociaux le grand principe qui domine aujourd'hui toutes les sciences. Ce principe est que les phénomènes ont des lois fixes et auxquelles nous sommes tenus de nous conformer si nous voulons les manier » (4).

« Pourquoi hésiterions-nous à soumettre à l'examen tout ce qu'il y a eu en politique d'idées qui s'offrent à nous ? Quand il s'agit de sciences mathématiques, physiques et chimiques, nous n'hésitons pas. *La politique n'est pas d'un autre ordre* (5). »

M. Bainville écrit à Maurras à propos de son enquête sur la monarchie :

« Je ne puis donc que vous exprimer mon admiration pour le programme aussi solide qu'étendu que M. Buffet et M. de Lur-Saluces ont exposé devant vous. S'il existe une « Physique sociale » on doit affirmer que quelques-unes de ses lois, précises et rigoureuses autant que celles de la physique naturelle, ont été énoncées dans cette Enquête Et comme, au regard de cette logique, de cette intelligence des réalités, de cet esprit d'ordre gouvernemental, paraissent pitoyables l'anarchie, le fanatisme, la misère spirituelle des républicains libéraux ! (6) »

---

(1) Ch. Maurras, *Rev. Encyclopédique*, 1897, p. 272.
(2) *Ibid.*, p. 429.
(3) H. Rebell, *A. F.*, t. III, p. 906-910.
(4) Paul Bourget.
(5) De Montesquiou, *A. F.*, t. V, p. 52.
(6) Bainville, *Enquête sur la Monarchie*, p. 35.

Et M. Maurras dans la note ajoutée à cette lettre explique le naturalisme de son auteur :

« M. Jacques Bainville personnifie pour moi l'une des toutes premières fleurs du vaste, lent et puissant travail qui s'est opéré dans la sève philosophique française, depuis la Révolution et contre la Révolution. L'esprit critique, les méthodes positives de la science, un naturalisme dépouillé de tout dessein anti-religieux en même temps que de tout dessein religieux, voilà les causes essentielles des derniers événements intellectuels. »

Le même M. Maurras va nous dire, en sa langue savoureuse, comment « *Le Nationalisme est un Naturalisme* » et comment Bismark a été un des grands réalisateurs de la nouvelle doctrine :

« Nous pénétrerions mal ces cris du *Nationalisme*, si nous n'y voyions clairement qu'ils signifient un *retour à la Nature*, un acte de résignation et d'obédience à ses grandes lois, et la conscience reprise des fondements de la *Physique politique*.

... Les tumultueuses tendances des prophètes, anarchistes, antiphysiques, révolutionnaires, dangereuses pour une hygiène d'Etat... Jérémie peut se lamenter, Isaïe s'échauffer, ou Ezéchiel se salir...

... *Le progrès des sciences fit fleurir en Prusse la philosophie naturelle qui, parfois avancée jusqu'à l'hypothèse matérialiste, dissout les insurrections judéo-chrétiennes et représente l'homme comme un animal politique et industrieux, membre de l'univers, soumis à la physique de l'univers* (1)...

Lorsque Bismark a réalisé ses grands rêves, *la religion de la conscience tombait en ruines*, le sens des intérêts généraux se formait, et l'*Allemagne enfin baignait dans cette commune atmosphère du nationalisme et du naturalisme* (2)... »

La solution monarchiste est présentée comme seule conforme aux enseignements de la science. La « *Science* » est contre « la souveraineté du peuple » contre « l'égalité » contre « les Droits de l'homme » ; elle est pour le principe dynastique, pour « la noblesse » pour « l'appel à la tradition » pour la doctrine monarchiste :

« Votre Enquête, écrit Bourget à Maurras, est une démonstration, après tant d'autres, de cette vérité qui tentera quelque jour, j'espère, un vigoureux talent comme le vôtre : à savoir que la *solution monarchiste est la seule qui soit conforme aux enseignements les plus récents de la Science*. Il est bien remarquable, en effet, que toutes les hypothèses sur lesquelles s'est

---

(1) « Après la chute au temps où nos pères vivaient dans *l'état de nature*, c'est-à-dire au temps où rien ne les distinguait des autres animaux... » Georges Valois, *L'Homme qui vient* p. 1. « C'est par une calomnie toute gratuite, écrit M. Moreau, que M. Lugan nous adresse si souvent le reproche de ne considérer dans l'homme que le « bipède » ou de vouloir l'abaisser jusqu'aux bêtes. » *A. F.*, 15 juin 1909, p. 405.

(2) *A. F.*, t. I, p. 329.

faite la Révolution se trouvent absolument contraires aux conditions que notre philosophie de la nature, appuyée sur l'expérience, nous indique aujourd'hui comme les lois les plus probables de la santé politique. Pour ne citer que quelques exemples et de première évidence : la Science nous donne comme une des lois les plus constamment vérifiées que tous les développements de la Vie se font par *continuité*. Appliquant ce principe à ce que Rivarol appelait déjà le Corps social, on trouvera qu'il est exactement l'inverse de cette loi du nombre, ou, — pour parler le langage électoral ; de la souveraineté du peuple qui place l'origine du pouvoir dans la majorité actuelle et, par suite, interdit nécessairement au pays toute activité prolongée. — Que dit encore la Science ? Qu'une autre loi du développement de la Vie est la *sélection*, c'est à-dire l'hérédité fixée. Quoi de plus contraire à ce principe dans l'ordre social que l'égalité ? Que dit encore la Science ? — Qu'un des facteurs les plus puissants de la personnalité humaine est *la Race*, cette énergie accumulée par nos ancêtres, par ces morts qui parlent en nous, pour emprunter sa saisissante image à M. de Voguë. Rien de plus contraire à ce principe que cette formule : les *Droits de l'homme* qui pose comme donnée première du problème gouvernemental, l'homme en soi, la plus vide, la plus irréelle des abstractions... On continuerait aisément cette revue, et l'on démontrerait sans peine que l'Idéal démocratique n'est, dans son ensemble et dans son détail, qu'un résumé d'erreurs, toutes aussi grossières. Que l'on essaie la même critique sur la formule monarchiste. Que trouvera-ton ? Pour nous en tenir aux trois points indiqués tout à l'heure qu'est-ce que la permanence de l'autorité royale dans une même famille, sinon la *continuité* assurée ? Qu'est-ce que la noblesse ouverte, — elle le fut toujours, l'aristocratie recrutée de l'ancien régime, sinon la *sélection* organisée ? Qu'est-ce que l'appel à la tradition, sinon l'appel à la *race* ? Et ainsi du reste. Cette conformité de la doctrine monarchiste avec les vérités reconnues aujourd'hui par la Science est un des faits rassurants de la triste époque que nous traversons. Il est aussi gros de conséquences qu'autrefois l'accord de la forme républicaine avec la philosophie de Rousseau (1). »

Et M. Maurras accompagne cette lettre d'un commentaire qui exagère encore les affirmations de M. Bourget. C'est dit-il, « l'irrésistible nécessité scientifique qui s'exprime par son organe » ; si « la démocratie était un fait.... la science en tiendrait compte avec scrupule » ; la démocratie est « un système politique contre nature » ; c'est « le mal » et « la mort ».... Mais lisons cette page. Elle est littérairement fort belle et étale en tout son jour « la physique politique » de ces messieurs. Ils pourront dire après cela qu'ils ne sont pas « naturalistes » :

« Si les conformités du régime monarchique et de la science n'ont jamais été indiquées avec autant de force, jamais non

(1) Enquête sur la Monarchie, I fascicule.

plus on ne marqua aussi simplement un dédain plus parfait des préjugés divers qui encombrent l'esprit français. M. Paul Bourget nous prépare un traité complet de l'*Erreur française*. Il doit mettre à nu les causes intellectuelles de notre dégénérescence morale et physique. Les lignes que l'on vient de lire font pressentir ce maître ouvrage ; elles seront le bréviaire de tous ceux qui sont royalistes par raison et par réflexion.

On démontre la nécessité de la Monarchie comme un théorème. La volonté de conserver notre patrie française une fois posée comme postulat, tout s'enchaîne, tout se déduit d'un mouvement inéluctable. La fantaisie, le choix lui-même n'y ont aucune part : si vous avez résolu d'être patriote, vous serez obligatoirement royaliste Mais, si vous êtes ainsi conduit à la Monarchie, vous n'êtes pas libre d'obliquer vers le libéralisme, vers le démocratisme ou leurs succédanés. La raison le veut. Il faut la suivre et aller où elle conduit. *Race*, *sélection*, *continuité*, ces idées rédemptrices, logiquement et rationnellement ordonnées, imposent la reconstitution, la restauration, et la réorganisation complète de la France.

En quelques paroles d'un ton très simple et d'un accent très doux, quel carnage fait M. Paul Bourget de l'idée de l'égalité ! Mais ce n'est pas M. Paul Bourget qui parle. C'est l'irrésistible nécessité scientifique qui s'exprime par son organe. Le fol illuminisme des gens de la Terreur disait : *La fraternité et la mort* ! La science politique pose un dilemme un peu différent, mais certain. Elle dit aux peuples : — *L'inégalité ou la décadence, l'inégalité ou l'anarchie ! l'inégalité ou la mort !*

Aux peuples de choisir : encore, s'ils veulent vivre, le choix est-il dicté ! Ils ne sont pas libres et il leur faut ou se soumettre à des conditions éternelles ou se démettre de toute volonté de durer.

On peut éluder et masquer ces conditions profondes de politique naturelle. On ne peut les anéantir en elles-mêmes ni les cacher à l'œil calme et pénétrant d'un analyste tel que M. Paul Bourget. M. Paul Bourget connaît que « l'Idéal démocratique » est faux, non dans ses détails ou ses accidents, mais dans son principal et dans son essence. Une démocratie est nécessairement amorphe et atomique, ou elle cesse d'être une démocratie. Une démocratie ne s'organise pas ; car l'idée d'organisation, à un degré quelconque, exclut, à un degré quelconque l'idée d'égalité : organiser, c'est différencier, et c'est, en conséquence, établir des degrés et des hiérarchies. Aucun ordre ne saurait être égalitaire, si ce n'est dans les types les plus humbles et les plus récents de la vie politique, en des sociétés très pauvres et dénuées de toute complexité.

La Monarchie, comme la Science, est réaliste. Elle ne se paye point de mots. Elle voit les choses et tient compte des plus infimes. Si la démocratie était, comme on le dit, un fait, économique, et s'il existait, réellement, un état démocratique de la Société, la Monarchie, comme la Science, en tiendrait compte avec scrupule. Mais la démocratie, on l'a bien dit, n'est qu'un mensonge. Ce qui existe en France depuis la funeste *Déclaration des droits de l'homme*, c'est un état d'esprit démocratique : véritable nid d'erreurs grossières.

Les mœurs, quoique débilitées par les institutions, ont d'ailleurs fait le possible pour réagir contre l'égalité démocratique Il serait ridicule de dire que nos mœurs sont démocratiques ! Tout observateur attentif distingue, au contraire, que les différences de classes se marquent et s'accentuent en France de jour en jour. Les socialistes s'en aperçoivent. Et ils savent le dire. Je rappelle que M. Ernest Lavisse l'a constaté. M. Paul Bourget, dans le dernier de ses romans, *Le luxe des autres* (1) s'est fort curieusement occupé de compter tous les nombreux étages que comporte un très petit groupe de la bourgoisie parisienne. Il sait mieux que personne que la démocratie n'est qu'un mot vénéneux, représenté par un système politique contre nature.

Ce système politique, voilà l'ennemi ! Assurément, la République en est la plus visible conséquence. Mais, si l'on respectait la démocratie, on laisserait subsister toutes les racines du sentiment républicain. La République ne tarderait pas à reparaître et la force française à fléchir et à s'épuiser. La démocratie, c'est le Mal. La démocratie, c'est la Mort. Il appartenait à un maître de la science politique de nous prémunir contre toute complaisance de ce côté. Nous remercions Paul Bourget du service éminent qu'il a rendu ainsi à la cause de la Royauté nationale. Il nous a fait sentir qu'elle était le salut, précisément parce qu'elle impliquait le contraire parfait de la démocratie, du mal et de la mort (2). »

Pour M. Lionel des Rieux la République est au même degré que l'embranchement des protozoaires dans la série animale :

« Voilà, mon cher ami, la conclusion de ce nationaliste ; il admet maintenant avec nous qu'une République, dans la hiérarchie des gouvernements, est au même degré que l'embranchement des protozoaires dans la série animale ; il reconnaît qu'il faut à la France une volonté souveraine et héréditaire, c'est-à-dire une Monarchie. Mais il s'intéresse aux bienfaits de ce régime plutôt qu'à la personne dont il les tiendra. »

Et dans la note qui suit cette lettre, M. Maurras prétend que *physiologiquement* les Capétiens n'eussent pu faire la politique extérieure de Napoléon III :

« Sans manquer de justice envers les gloires de l'Empire, les plus pures ont été très directement au rebours du profond intérêt français. Aucun Bourbon, aucun membre de la famille Capétienne n'eût, *physiologiquement*, réussi à concevoir ou à consentir la politique extérieure de Napoléon III, véritable rêve d'étudiant international (3). »

Dans mon livre je cite deux pages de Bourget où se trouve cette phrase : « La France ne peut cesser d'être catholique et monarchique, sans cesser d'être la France. De même qu'un foie ne peut cesser de produire la bile sans cesser d'être un foie, un estomac de secréter le suc gastrique sans

(1) Enquête. I, Fascicule p. 37, 39.
(2) Enquête sur la Monarchie. Fascic. p. 46, 47.

cesser d'être un estomac, ces humbles, ces grossières assimilations ne sont que l'énoncé d'une loi qui domine la métaphysique la plus commune (1). »

« La science d'aujourd'hui, écrit Léon Daudet, est pour nous. La biologie se fait monarchique et l'étude du cerveau nous mène de plus en plus à la conception d'une cellule-reine qui distribue le travail à la ruche. (2) »

Et l'on voit donc le cas qu'il convient de faire de dénégations comme celle-ci. Elle est vraiment trop forte !

« Toutes les fois qu'ils ont parlé en leur propre nom, dit M. Maurras lui-même, ils se sont sévèrement gardés de mêler la biologie ou la physiologie à la science politique, et c'est même en protestant contre ce mélange qu'ils pensent avoir fait acte d'esprit critique et scientifique. D'après leurs théories constantes, leur pratique non moins constante, la politique a ses données propres et ses lois spécifiques suggérées par l'histoire, la géographie, l'économique et l'étude méthodique de l'âme humaine. (3) »

Ainsi parlait, sans broncher dans son affirmation M. Maurras répondant à Yves le Querdec qui lui avait reproché de confondre la politique avec la biologie. Le Querdec ajoutait ces lignes qu'on ne lira pas sans intérêt :

« Je me suis tout simplement contenté de faire remarquer que des esprits qui veulent faire de la politique une « science », qui se proclament eux-mêmes positivistes et parfois athées doivent être déterministes et par conséquent n'ont le droit de s'indigner contre rien. Si M. Maurras veut bien y penser il y a une contradiction absolue entre ses prétentions « scientifiques » et son appel incessant aux coups de force et aux libertés. Mais le point essentiel des « rectifications » de M. Charles Maurras consiste en ce que ni lui ni son groupe ne veulent avoir rien de commun avec ceux qui tirent des conclusions sociologiques, politiques de considérations biologiques. Alors vraiment, ce n'est pas sous la plume de M. Maurras que nous avons lu que les recherches de M. Quinton établissaient la loi de la constance du milieu, ce dont on tirait des conclusions en faveur de la thèse de l'*Etape ?* Jamais, dans la *Gazette de France*, à la place même où nous lisons : *Nous nous sommes sévèrement gardés de mêler la biologie à la science politique* on n'a pu lire que M. Quinton ayant fait voir que le sang des animaux baigne dans un milieu salé analogue à la teneur en sel des mers primitives, cela montre que toute vie exige la constance de son milieu et par suite que toute vie sociale s'altère quand elle sort de son milieu originaire, ce qui condamne l'ascension démocratique ? — Nous n'avons jamais lu cela ? M. Maurras ne l'a

(1) Préface de Paul Bourget au livre de M. de Pascal : *Lettres sur l'Histoire de France.*
(2) Léon Daudet *A.F.* mai 1907, p. 272.
(3) Lettre de Maurras à Yves le Querdec. *Univers* 27 février 1905.

jamais signé ?... Moi, je veux bien. Mais je doute fort que les disciples ne prennent cela pour un désaveu. »

M. de la Tour du Pin de qui l'autorité et le patronage sont souvent invoqués par les néo-positivistes, a bien pu désolidariser sa conception de la monarchie de celle de ses amis, mais les affirmations qu'on va lire publiées avec un empressement marqué par l'*Action Française* quotidienne, laissent debout et intactes leurs prétentions à bâtir une physique politique, et à confondre des domaines si distincts. Nous le regrettons vivement pour le distingué sociologue dont nous apprécions le caractère et le talent :

« L'école à laquelle s'applique le jugement formulé en ces termes « amorale, achrétienne, acatholique » *ne s'appelle pas « volontiers » celle du « monarchisme scientifique »* — le mot n'est pas de notre langue — mais celle de la monarchie traditionnelle, par opposition à la Monarchie parlementaire. » (1)

Nous ne pouvons mieux terminer ce paragraphe qu'en citant un excellent article où M. Vialatoux (2), met en belle évidence la confusion faite par Maurras entre les lois de la nature physique et les lois de la nature humaine. Elle est constante chez ces écrivains.

« L'exploit de Blériot traversant la Manche en aéroplane est une occasion à M. Maurras, écrivait Vialatoux, de dire sa pensée sur les inventions des hommes et les progrès de l'industrie (3). Elle est assez savoureuse et suggestive pour que nous tâchions d'en cueillir l'utile leçon. M Maurras, d'abord, s'empresse de dire, pour sa défense, que ni lui ni ses amis ne sont capables « de donner dans la rêverie qui attend de l'aviation un changement à l'essentiel de notre destin ». Et il a bien soin de définir à l'abri de quelle croyance philosophique on se permet, chez lui, d'admirer les progrès humains : « L'épitaphe de l'homme ne variera jamais depuis la rédaction qu'en ont donnée les sages. Il naît, vit et meurt. Ajoutez qu'il laisse sa trace, ayant été lui-même le vestige de ceux qui vivaient avant lui. Dès lors le petit nombre des lois qui régissent sa condition ne varient pas non plus. Rien ne les ferait varier, que des changements de structure intime, qui ne dépendent ni des choses, ni de nous. Ces lois qui président à la société humaine sont nos meilleurs soutiens. Il serait puéril de s'en plaindre. Les admirer et les aimer n'est que justice ».

---

(1) La Tour du Pin — Chambly. Note « à un des nôtres » à propos du « pamphlet » : *L'Action Française et l'Idée Chrétienne. A. F.* quotidienne 17 Février 1909.

(2) *Démocratie du Sud-Est*, 22 août 1909.

(3) *Action Française* du 7 août, organe du « nationalisme intégral ». Que redigent et lisent des catholiques très sévères pour leurs coreligionnaires.

Ce qui est intéressant, ici, à nos yeux, c'est de constater avec quelle souplesse M. Maurras a passé, sans qu'on s'étonne, des lois de la nature physique, telles que celles qui commandent à l'aviation, aux lois qui « régissent la condition de l'homme » et qui « président à la société humaine ». Grâce à cette souplesse, toute hellénique, il fait clairement entendre que les lois de la nature, dont l'utilisation nous permet de parcourir les airs, et les lois de la société des hommes, appartiennent, toutes, au même plan, et sont, toutes, du même ordre. Les unes et les autres sont, sur un pied d'absolue égalité, des lois naturelles ; il faut les prendre telles quelles ; nous y sommes voués et murés ; il faut s'en contenter et s'y complaire. De même que l'industrie humaine, la condition de l'homme et les rapports sociaux humains sont soumis à des règles que dicte une même nature et à la mesure desquelles il faut, par une méthode identique se discipliner. Car, dans la nature est la loi totale de notre destin et le code suffisant de notre conduite.

Et cette souplesse de transition, remarquons-le, n'est point du tout chez M. Maurras, habileté hypocrite ; elle ne cache aucune dissimulation. Le passage qu'elle effectue est dans la logique cohérente de la pensée qui dicte ses réflexions. L'épitaphe de l'homme n'est-elle pas celle qu'ont donnée les sages : il naît, vit et meurt, laissant après lui sa trace sur la terre ? Et nos meilleurs soutiens ne sont-ils pas dans le petit nombre des lois de cette nature au sein de laquelle nous sommes pris, et qui contient tous les secrets de notre destinée et tous les mots d'ordre de notre vie individuelle et sociale ? Nous sommes de la nature, comme l'air et le vent, et les règles qui nous conviennent sont sœurs des lois qui président à l'aviation. Nous sommes simplement, comme l'air et le vent, quelques-unes des forces, toutes de même espèce, dont la nature se compose.

Et la suite du discours commente à merveille cette pensée délicatement païenne : « Le poète romantique, y est-il dit, demandait un peu simplement : « De frontières au ciel voyez-vous quelque trace ? » On en verra plus que la trace dès que le personnage de l'homme y brillera. Après la vieille terre, l'air sera mesuré, jaugé, délimité lorsque l'être qui classe, définit et connaît, l'aura conquis comme la mer. Nous y mettrons la géométrie de nos rêves et ce besoin d'approprier qui hante nos cœurs. »

Ce sera l'honneur philosophique de Blériot et des aviateurs. Ils rendront au ciel, comme Colomb et les navigateurs la rendirent à la mer, cette « belle notion du *fini* », qui est bien « la seule sensée ». Et ainsi le péril de l'admiration qu'on leur donne porte en lui son remède : on

sera par là empêché de faire de l'avenir comme une divinité d'outre-nature, de « considérer le progrès industriel comme une sorte de rédempteur et de messie à la juive ».

L'industrie, le progrès industriel ? Mais n'ont-ils pas leur explication dans « la définition première de l'homme »? L'homme est « un animal industrieux ». Et cette définition bergsonienne (1) de l'intelligence humaine, étendue par Maurras à l'homme même, lui livre le secret de l'âpre effort inlassablement apporté par les hommes dans ce « remaniement perpétuel » des matières premières que la nature leur fournit, dans ces changements incessants opérés « dans l'économie de notre planète ». Ils « n'ont mené à rien jusqu'ici et rien ne permet d'admettre qu'ils conduisent jamais à rien ». Mais « nous y travaillons parce qu'il est dans notre ordre d'y travailler ».

Y travailler, « œuvrer », voilà le moyen, pour nous, de combler notre insuffisance, de soulager, la « cruelle érosion » de notre cœur. C'est aux yeux de ce positiviste dans « l'acte continu du travail réglé, qui ajuste et met en ordre les efforts rassemblés vers un objet défini et fixe », c'est en un mot, dans l'*industrie* que se résout et se satisfait notre foncière inquiétude humaine ; c'est la voie offerte par la nature, par où il faut « se délivrer ». Par là, la raison d'être de l'industrie « est vénérable » : elle « tient au plus profond du terrible mystère de notre sensibilité ». Par elle nous accomplissons notre destinée, nous jouons notre rôle, nous remplissons adéquatement notre nature d'animaux industrieux. Et M. Maurras remercie Blériot de nous avoir menés ainsi « aux racines des choses ».

Il ne nous sied point de lui reprocher une telle franchise, une telle logique, une si harmonieuse cohérence dans son naturalisme. Sans fard, il se présente comme athée ; et sans faiblesse, avec un art charmeur, il conduit son paganisme dans tous les domaines de sa pensée ; et sa pensée, en chacune de ses démarches, se repose, toujours, en définitive, sur cette *nature* à qui, exclusivement, il a réservé sa confiance et en qui seule il cherche l'achèvement de son destin, la tranquillité de son esprit et la paix de son cœur.

Nous nous étonnerons cependant qu'il se risque à associer ses amis à la sereine philosophie de l'homme, définie par ceux qu'il appelle « les sages », qu'il puisse, sans les froisser, étaler ainsi cette philosophie dans leur commun journal, et même qu'il pense pouvoir user en la rappelant, d'un pluriel compromettant. Car nul n'ignore que beaucoup de ses amis sont chrétiens.

Et, enfin, nous demeurerons tout à fait surpris, même

(1) V. Bergson, *L'Evolution créatrice*, note Chap. II.

scandalisés, que ces chrétiens, ces catholiques croyants, disciples imparfaits de la parfaite logique maurrassienne, puissent accepter dans une école et une doctrine communes, l'égide et l'orientation d'un esprit si incompatible avec celui que suppose leur foi.

c) ILS NE PEUVENT SE DISCULPER DE NATURALISME FATALISTE

1° *Dénégation de M. Moreau* :

« Le fatalisme naturaliste n'a jamais fait partie des doctrines de l'Action française, et ceux qui ont voulu donner à croire le contraire ont toujours été réduits à mutiler ou bien à falsifier les textes qu'ils nous empruntaient. Nous tenons simplement, qu'en matières politiques, comme en toutes autres, il importe de respecter les lois de l'expérience ou, comme dit M. Fidao lui-même, de connaître les faits avant de les modifier. M. Lugan nous accorde (p. 32, 33, 109) qu'on « peut » et même qu'on « doit » admettre « une science sociale positive » ; et aussi reconnaît-il ailleurs (p. 201, 202) que l'homme ne saurait qu'à son préjudice être affranchi de certaines contraintes, qui « limitent notre liberté » mais « pour nous perfectionner et nous servir ». Cela ne signifie point que l'individu doive accepter toutes les contraintes, y compris celles des « appétits inférieurs » ; et cela ne signifie pas davantage qu'on doive considérer comme absolue la nécessité des lois naturelles. Mais à nous lire de bonne foi, et quels que fussent nos dissentiments sur les applications particulières, notre adversaire se serait rendu compte qu'il n'avait point le droit de nous attribuer, quant aux rapports de la science et l'activité humaine, d'autres principes généraux que ceux qu'il professe lui-même (1). »

2° *Réponse* : — 1) Après les aveux naïfs et les conséquences immédiates que le lecteur aura tirées il relèvera la gratuité et le sans gêne de pareilles affirmations. 2) Il remarquera la confusion persistante où se plaît M. Moreau. Quelles sont ces « lois de l'expérience *à respecter* ? » Les lois physiques ou les lois morales ? Et parmi ces dernières, les lois morales obligatoires ayant pour objet l'honnête, ou les lois morales directives qui concernent la manière constante dont les hommes agissent dans les mêmes circonstances, comme individus ou comme êtres sociaux, et qui constituent par conséquent « les lois sociales » proprement dites ? Et au nom de quoi ces lois s'imposeraient-elles à mon respect ? Au nom de l'expérience ? mais elle n'a sur moi que l'autorité de faits qui me servent, suivant la remarque de Montesquiou, à bâtir une hypothèse mais non une vérité. Elle dit ce qui est, pas ce qui sera, bien moins encore ce qui doit être. Il y a d'ailleurs des lois de l'expérience qu'un spiritualiste ne « respecte » pas comme celle dont parlait St-Paul : « Je sens

(1) *A. F.* 15 juin 1909.

dans mes membres une loi qui combat contre l'esprit (1) ». Comment d'ailleurs un positiviste peut-il *respecter* des lois puisqu' « elles dominent les volontés comme tout dans l'univers » ; puisque « l'homme est mené par ses instincts », et « un simple effet de la nature » ; qu'il faut ne pas avoir honte de ses passions, s'accommoder au monde et ne pas vouloir le réformer ; puisque la politique n'est pas d'une autre nature que la physique et la chimie, puisqu'en un mot, l'homme n'est pas libre.

Condamnable du point de vue de la pure raison « le naturalisme » l'est davantage encore du point de vue chrétien. Parce qu'il est intelligent et libre l'homme vaut plus que toute la création matérielle ensemble. « Quand l'univers l'écraserait, il serait encore plus noble que ce qui le tue parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien (2) ». Les lois qui le régissent sont donc d'un ordre à part et irréductibles aux lois simplement physiques. Qui oserait identifier le phénomène de « la croyance » aux phénomènes de l'attraction et de la gravitation ? Et quand M. Bourget se pare du titre pompeux de « clinicien politique » et nous déclare que les lois sociales sont assimilables aux lois physiologiques de la secrétion des glandes, il oublie plusieurs choses, dont la première est que *l'acte humain* n'a pas comme tel de commune mesure dans tout l'univers physique et même animal ; la deuxième, que les lois qu'il découvre ou croit découvrir ne sont pas les lois de la simple nature humaine, mais les lois de cette nature corrompue où les passions, les instincts et la force commandent (3) ; la troisième, que cette nature, quoique corrompue, ne l'est pas cependant jusqu'au point qu'on puisse dire avec G. Valois qu'après la chute rien ne distinguait l'homme de la brute ; la quatrième, que le Christ est venu restaurer cette nature, en un sens, a guéri sa blessure et nous a assujettis à la loi d'amour avec sa grâce ; la cinquième enfin que ce même Jésus-Christ nous a donné un nouvel idéal qui doit informer tous nos actes même dans l'ordre politique et social : « La foi reçue au baptême, dit Pascal, est la source de *toute la vie* des chrétiens et des convertis ».

3e *Suite des explications de M. Moreau*

« Une société, par exemple, ne nous paraît « nécessairement soumise à la loi éternelle du gouvernement des familles » que par rapport aux conditions de sa durée. M. Lugan nous demande *pourquoi* (p. 69). C'est une question que trancheraient exacte-

(1) Aux Romains VI, 23.
(2) Pascal, Pensées.
(3) « Il y a sans doute des lois naturelles ; mais cette belle raison corrompue a tout corrompu. » Pascal.

ment comme lui, en rendant grâces à la Providence divine tous les catholiques de l'*Action Française* ; mais parce que les incroyants se contentent de constater qu'il en est ainsi, cela n'autorise personne à penser qu'ils s'interdisent de modifier toute donnée de l'expérience, ni qu'ils se contredisent eux-mêmes en reconnaissant que certaines conditions sont plus favorables que d'autres au bon fonctionnement de la vie sociale (1). »

Voici un nouvel exemple de ces confusions d'idées et de ces intempérances dans l'affirmation qui doivent en imposer aux simples. Possédant la vérité, ces messieurs déclarent qu'une société leur paraît « nécessairement soumise à la loi éternelle du gouvernement des familles ». A les entendre les catholiques pensent que c'est la Providence qui a décrété cela, les incroyants l'ont constaté et leurs expériences ne sont-elles pas infaillibles ? Ils se réservent cependant la faculté de modifier certaines données de l'expérience. Lesquelles ? à quel titre ? au nom de quoi ? comment ? ces positivistes matérialistes, se gardent bien de nous l'expliquer.

Mais la vérité catholique et de bon sens est plus simple que toutes leurs redondantes affirmations. La société est nécessairement composée des familles. Voilà tout. Cela diffère un peu de leur formule : la société paraît « nécessairement soumise à *la loi éternelle du gouvernement des familles.* » La Providence qui mène les hommes sans violenter leur liberté, les gouverne et les gouvernera soit par des chefs de familles patriarcales, soit par des soldats heureux, soit par des citoyens élus, soit par des princes élus comme les empereurs du St-Empire, soit par des rois héréditaires absolus ou constitutionnels. Un positiviste constate cela. S'il n'est pas aveuglé par la passion politique, il voit que les conditions de durée et de prospérité d'une société peuvent être parfois soumises à la loi spéciale et contingente, non pas universelle et éternelle, du gouvernement des familles. Ce cas est particulier, passager. Une autre race, dans la même race, d'autres temps un autre milieu, un autre moment, exigent pour mener la société un gouvernement qui ne soit pas celui des familles. Les peuples enfants ont besoin de s'appuyer sur une dynastie forte ; les peuples adultes, à tort ou à raison, sentent moins ce besoin (2). Plus les sociétés s'avancent en âge, plus elles prennent conscience d'elles-mêmes, semblent se civiliser, et moins elles ont du goût pour des dynastes à l'autorité personnelle, absolue, sans contrôle efficace dans les questions qui intéressent leur vie nationale, comme les im-

(1) *A. F.* 15 juin 1909, p. 410-411.

(2) Un aimable plaisant, je crois que c'est M. l'abbé de Pascal, a prétendu que la Démocratie était le régime des peuples sauvages et primitifs. Qui s'en fut jamais douté si le sociologue de l'*Action Française* n'eut daigné nous l'apprendre.

pôts, la paix ou la guerre. Elles brisent sans merci, par l'opinion et les révolutions, ceux qui contrarient leurs inclinations.

Et puis, encore un coup, le positiviste logique se garde toujours de parler de lois *éternelles* et *nécessaires*. L'éternité et la nécessité ne sont pas dans les choses observables..... Il est vrai que les contempteurs de la métaphysique sont ses vils courtisans si elle paraît leur servir. M. de Montesquiou est plus avisé et plus modeste quand il parle de *simples hypothèses*, de *vérités provisoires*.

Supposons que le gouvernement des familles ait été un bienfait social dans le passé. Que préjuge ce fait pour l'avenir surtout au regard d'un positiviste authentique ? L'esclavage, le servage, furent des bienfaits en leur temps. Voudrait-on les rétablir ?

Les compétents, il y en a bien quelques-uns qui ne sont pas disciples de M. Maurras, discuteront la mesure de l'utilité et de la bienfaisance du gouvernement des familles là où il exista. Ils examineront en particulier, s'il est vrai comme on le décrète, que toujours l'intérêt national coïncide avec l'intérêt dynastique... Vraiment les théoriciens de l'*Action Française*, vus d'un peu près, avec leurs idées naïves et simplistes sur l'histoire et les sociétés humaines, ne se distinguent pas des purs primaires.

D) Ils n'admettent d'autre droit que celui de la Force

1) *Logiquement* ils n'en peuvent concevoir d'autres. Le droit se définit : la faculté, le pouvoir *moral* d'agir ou d'exiger un bien. On ne le trouve donc pas là où il n'y a ni volonté libre, ni âme, ni Dieu, ni absolu. On sait que Kant après avoir meurtri la métaphysique dans sa Critique de la Raison pure, désirant sauver de la ruine le Droit et le Devoir, alla dans la Raison Pratique retrouver sa victime, lui mit un bandeau sur les yeux et la pria de donner aux volontés débandées un impératif catégorique, à jamais incapable de les soulever et de les contenir, puisqu'il est sans point d'appui. « La morale a écrit Schopenhauer est suspendue toute entière à cette affirmation : il y a une métaphysique (1). » Les choses observables, en qui seules d'après les positivistes est la vérité, ne nous montrent que des forces se combattant et se détruisant, mais pas de Droit. Il a ses racines dans la personne suppôt ou sujet libre, conscient, indépendant. N'étant, à parler rigoureusement, déterminée par aucun autre être : elle est *sui juris*. La force a beau monter à l'assaut, le Droit est Immortel et insaisissable comme l'âme où il habite et Dieu d'où il descend.

---

(1) Citation de Fouillée. *Avenir de la science*. Introduction.

2) Mais observe-t-on, la force que nous vantons n'est pas la force brutale sans plus, c'est « la force bienfaisante » mère de prospérité, messagère d'utilité générale. Nous ne l'ignorons pas. Et qu'est-ce donc, je vous prie, que « la bien faisance, « la prospérité », « l'utilité » sinon un fait, des résultats qui peuvent avoir pour cause l'emploi et l'exercice injuste d'une force ? Un vol n'est-il pas quelquefois l'origine et la raison de la prospérité matérielle et morale d'une famille? La mort du Christ ne devait-elle pas, au témoignage de Caïphe, être un avantage aux juifs, leur procurer une utilité générale, la paix chez eux et avec César ? L'assassinat de certains empereurs romains n'aurait-il pas assuré aux chrétiens une tranquillité relative ? Le démembrement de la Pologne a été très salutaire à la Russie, à l'Allemagne et à l'Autriche. La confiscation du domaine temporel des Papes, par la force « bienfaisante » des armes du roi Victor-Emmanuel, a assuré l'unité de l'Italie. La dépêche d'Ems, qui fut un mensonge (1), permit à Bismarck de surprendre la France non préparée et d'asseoir sur nos ruines la prospérité de l'Allemagne. Voilà des forces qui furent « bienfaisantes ». Qui osera dire que leur succès durable, politique ou social, les a transformées en droit ? Dans certains cas déterminés et limités, il peut y avoir prescription individuelle ou sociale de droits existants, mais cette prescription ne change pas en actes justes, les vols ou les usurpations originelles. Et ces droits prescrivent parce que dans leur fond ils sont secondaires, inférieurs, et doivent céder à d'autres qui les dominent toujours, par exemple au droit pour les individus et les sociétés de poursuivre tranquillement leur marche. Mais il y a chez l'individu, personne humaine des droits *imprescriptibles*, à la vie, à la justice, à la vérité. Ces mêmes droits existent pour les sociétés, personnes morales. Elles doivent atteindre leur fin propre qui est la prospérité temporelle, rendre à Dieu l'hommage même extérieur, vivre indépendantes et respectées dans leur domaine. Les anglais et leur rois, au temps de Jeanne la Pucelle, eussent-ils dus en devenant maîtres de la France, lui garantir plus de prospérité que celle-ci n'eût pas légitimé leur expropriation.

3) Il est dès lors facile d'apercevoir l'erreur qui se dissimule dans les paroles de M. Moreau que nous allons citer. Il prétend répondre au reproche que nous lui faisions « de ne concevoir d'autre droit que celui de la force ».

---

(1) L'Eglise condamne la proposition suivante : « La violation d'un serment quelque saint qu'il soit et toute action criminelle et honteuse, opposée à la loi éternelle, non seulement ne doit pas être blâmée, mais devient tout à fait licite et digne des plus grand éloges quand elle est inspirée par l'amour de la patrie. » Syllabus, 64e prop.

« Les explications qui précèdent (voir plus haut), suffiraient presque, dit-il, pour avertir que ce nouveau reproche est aussi peu fondé que celui de naturalisme. Nous avons plus d'une fois critiqué une certaine métaphysique du « Droit », celle qui sans se réclamer, ni d'une autorité divine, ni des *conditions observables de la prospérité sociale*, prétend légitimer en elles-mêmes, comme des absolus, toutes les rêveries qu'a pu décréter l'anarchie révolutionnaire sur les droits de l'individu. »

Les conditions observables de la prospérité sociale, ne fondent pas le Droit des individus ou des sociétés. Entre elles et l'autorité divine il n'existe pas d'équivalence. Elles sont des faits sans plus. Au nom de quoi, je vous prie, m'empêcherez-vous de réaliser d'autres conditions observables de prospérité par la force au besoin injuste ? Et pourquoi voulez-vous que l'avenir réalise celles-là plutôt que d'autres ? Est-il lié par vos hypothèses ? ou bien aurions-nous un nouveau Droit se superposant ou contradictoire au premier ?

Mais poursuivons la lecture de M. Moreau.

« A des libres-penseurs *prétendus*, comme l'Israëlite, M. J. Benda, ou tels et tels théoriciens libéraux, nous avons fait observer que des « aspirations vers le droit » ne sont point des preuves du droit, et que si l'on entend réellement appliquer « l'esprit et les méthodes scientifiques aux phénomènes sociaux », on n'y constatera jamais « que des forces ». Cela signifie-t-il que toutes les forces soient moralement (???) ou politiquement équivalentes ? M. Lugan qui s'indigne de nos formules, a grand soin en les reproduisant (p. 84) de supprimer toutes les définitions dont elles étaient entourées dans l'*Action Française*. C'est ainsi que notre adversaire a retranché de telle citation huit lignes où le droit, à un point de vue « non plus théorique mais pratique » (???) est ramené, non pas à la force, *mais à l'utilité la plus générale*. C'est ainsi encore qu'il s'abstient de mentionner un autre passage où notre collaborateur, remarquait, après J. de Maistre, qu'on ne saurait concevoir de droit naturel absolu « sans une concession divine ».

M. Moreau qui nous accuse toujours aimablement de parti pris et qui se plaint qu'on passe sous silence des explications qui n'expliquent rien du tout, parce qu'elles sont un piétinement sur place, et toujours dans la même erreur, se garde de donner le texte complet des divagations de « notre collaborateur », ce cher collaborateur qui s'identifie avec lui. Voici ce texte. Il est assez suggestif.

« Il serait bien étrange que la société existât aux fins d'assurer à chacun le maximum de ses droits ; ou bien la protection des faibles serait tout son but et nous retomberions dans la morale des esclaves. *Diviniser le droit indéfini c'est faire œuvre de mystique, non de savant.* Mais remarquons que tout savant qui accède pour la première fois aux questions politiques peut être aussi *infesté de survivances théologiques que le plus superstitieux*

des électeurs. Ceux qui appliquent l'esprit et les méthodes scientifiques aux phénomènes sociaux n'y constatent jamais que des forces. Nous n'avons donc que faire de « l'esprit de justice » ni des aspirations vers le droit dont parle M. Benda ; ce sont chimères surannées, bonnes pour les esprits attardés dans la conception métaphysique, qui incapables de raisonner, se précipiteraient si on leur ôtait ces superstitions tout au fond d'un égoïsme barbare (1). »

De ce texte primitif et des explications de M. Moreau il ressort 1) qu'il ne faut pas être infesté de *survivances théologiques* pour étudier les questions politiques. 2) Que les positivistes comme lui, appliquant les méthodes scientifiques aux *phénomènes* SOCIAUX, n'y constatent que des forces. Et comme hors de ces phénomènes ils se refusent de rien admettre, nous ne les calomnions pas quand nous disons que pour eux il n'existe pas des droits mais seulement des forces, la politique et la sociologie étant des subdivisions de la physique. De là doit sortir le déterminisme le plus absolu. 3) L'esprit de justice est une chimère surannée, résultat de la conception métaphysique, et une superstition momentanément utile. 4) Cependant les forces qu'on constate seules dans les phénomènes sociaux ne sont pas moralement (???) ou politiquement équivalentes. M. Moreau semble l'affirmer dans un point d'interrogation. Nous serions assez curieux de savoir en particulier comment elles ne sont pas *moralement équivalentes ?* S'il peut y avoir une *moralité* là où de son aveu il n'y a que des forces en présence... 5) Nous avons dit ce qu'il fallait penser de la réduction du droit à l'utilité générale et nous le verrons encore tout à l'heure. Il va de soi que nous parlons au point de vue pratique. 6) Nous admettons nous aussi que le Droit naturel ne se conçoit pas « sans une concession divine », bien que ce mot « *concession* » nous paraisse prêter à confusion. Mais notons bien, je vous prie, que pour M. Moreau cette idée est une chimère surannée, une conception métaphysique « bonne pour les esprits attardés qui incapables de raisonner, se précipiteraient si on leur ôtait ces superstitions, tout au fond d'un égoïme barbare (1). » En tout cas, ce

(1) Lucien Moreau. A. *F.*, 1er avril 1900, 576-577.

(1) Dans le même sens M. de Montesquiou écrit :

« Il en est, et ceux-là je les nomme nationalistes, qui, pensant que d'eux-mêmes, ils ne peuvent tirer aucune connaissance de l'absolu, se refusent à se sacrifier à ces Dieux qui pour eux sont des faux Dieux et qu'on nomme Vérité, Droit, Justice. Ce n'est point qu'ils se refusent à croire qu'il y ait un Dieu-Justice, mais ils se refusent à croire que nous puissions le connaître et le considèrent comme devant toujours rester pour nous un mystère, ou du moins ils pensent que si nous pouvons arriver à une certaine connaissance du juste ce n'est point en regardant en nous-mêmes, mais en regardant en dehors de nous.

de MONTESQUIOU, *A. F.*, 1er août 1900, t. III, p. 279.

Droit naturel « concession divine », ne donnera pas la force d'un droit à une usurpation bienfaisante, ni d'une justice à une injustice qui par accident produit une « utilité générale ».

Cette théorie de la force créant l'utilité sociale, source du droit et de la moralité, est tout à fait centrale chez nos néo-positivistes. « Le droit n'est rien du tout s'il n'est un fait de forces qui s'impose. » « Toute force est bonne en tant qu'elle est belle et qu'elle triomphe (1). »

« Les démagogues savent bien, écrit M. Georges Valois, qu'il n'y a dans la nature d'autre droit que la force et d'autre justice que l'élévation de ce qui est fort, l'asservissement de ce qui est faible et l'élimination de ce qui est impuissant et incapable... La force est le seul titre d'aristocratie parce qu'elle seule peut nous contraindre à l'action (2) ». « C'est la force qui est créatrice du droit et de la liberté (3). » « Le Play n'a pas vu ce fait original des sociétés : la lutte des races, dans les races l'exploitation des classes, et que cette exploitation était « le fait providentiel » de la constitution sociale (4) ». « La guerre est l'état naturel de tout ce qui vit... elle est le droit étant la force ; elle est l'ordre du monde (5). » « Pour moi la Vérité se confond avec l'utilité, l'ulilité se confond avec la conservation sociale (6). »

Terminons par une citation qui nous livre en sa forme franche le critérium moral du néo-positivisme monarchiste. « Malgré l'autorité de Brunetière, l'erreur du XVIIIe siècle nous paraît non pas d'avoir cherché *dans l'utilité sociale une justification de la morale*, mais de n'avoir pas poursuivi méthodiquement la recherche qu'il annonçait (7) ».

(A suivre). A. LUGAN.

---

(1) H. Vaugeois, *A. F.* 15 Déc. 1809.
(2) Pour la citation complète voir mon livre, *l'Action Française et l'Idée chrétienne* p. 85-87.
(3) Tauxier *A. F.* t. XIII.
(4) Tauxier *A. F.* t. VII, p. 387.
(5) J. Soury 1er janvier 1902, p. 16.
(6) Tauxier *A. F.* 1903, p. 283.
(7) *A, F.* t. XV, p 363.

CHRONIQUES

RELIGION ÉSOTÉRISME

Histoire de la Magie et de la Sorcellerie en France, par TH. DE CAUZONS, chez Darbon-l'Aîné, 53 *ter*, Quai des Grands-Augustins, Paris.

Les sorciers dont tout le monde parle n'avaient pas jusqu'à présent d'histoire complète. Un érudit déjà connu par ses travaux sur l'Inquisition publie aujourd'hui le résultat de son labeur considérable. Historien, M. T. de Cauzons en remplit la première condition : l'impartialité, ce n'est point pour justifier une thèse préconçue qu'il a consulté une masse de documents. Une autre qualité de cet auteur, c'est la clarté, elle était nécessaire pour bien traiter un sujet quelque peu embrouillé.

Le premier volume qui vient de paraître nous initie aux mystères diaboliques, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité, car le diable — ou la croyance au diable — a le même âge que l'homme. Après avoir traité de la Magie chez les peuples anciens, l'auteur nous en fait constater la survivance presqu'intégrale et sous des formes identiques, jusqu'à nos jours.

Il nous fait assister aux évocations magiques, aux crimes des sorciers, à leur Sabbat, à leurs maléfices. Il traite tour à tour des différentes espèces de devins : astrologues médicaux ou judiciaires, alchimistes, adeptes de la magie noire. Il nous montre également la lutte qui s'engagea contre les sorciers, lutte qui commença d'abord par des exorcismes et des actes contre-magiques et aussi par des représailles populaires, pour finir par des jugements réguliers, tant de la part des autorités laïques que de la part des Inquisiteurs ecclésiastiques.

L'intérêt de cette *histoire de la Magie* réside également en ce que l'auteur est catholique. Trop souvent, en effet, cette sorte d'ouvrages, n'a servi que de prétexte à la publication d'écrits sectaires. A ce sujet, nous marquerons notre étonnement qu'étant catholique M. de Cauzons ait appelé les œuvres de Saint Denys l'aréopagite dangereuses. Il importe de recommander particulièrement la lecture du chapitre qui s'occupe des fluctuations de l'opinion de l'Eglise. Citons enfin cette conclusion : « L'immense majorité des condamnations de sorcellerie fut l'œuvre des tribunaux civils, en France, comme ailleurs. Ce fait incontesté de quiconque connait un peu plus son histoire ressortira abondamment de ce que nous dirons plus tard. On n'en a pas moins accusé l'Eglise catholique romaine d'avoir in-

venté le concept de magie ; d'avoir par ses dogmes sur le diable et les anges, créé la sorcellerie et, par ses tribunaux d'inquisition, donné les règles et les modèles que suivirent les autres tribunaux. » Là encore, M. de Cauzons se montre historien impartial et averti.

La Vie de Saint Benoît d'Aniane, par Saint Ardon, son disciple. Traduite sur le texte même du Cartulaire d'Aniane par Fernand Baumes, 1 vol. in-16 de la collection *Chefs-d'œuvre de littérature hagiographique*, n° 562. Prix : 0 fr. 60. Bloud et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

Parmi les grandes figures ecclésiastiques de l'époque carolingienne, celle de saint Benoît d'Aniane se détache avec un éclat tout particulier. Nous avons l'immense avantage de posséder sa Vie écrite quelques années seulement après sa mort et cela non par l'imagination populaire, mais par un de ses disciples et par un saint, saint Ardon. Il faut savoir gré à M. F. Baumes d'avoir su mettre à la portée de tous, avec beaucoup de science et de délicatesse, ce précieux document. Il ne pouvait figurer nulle part avec plus d'à-propos que dans cette série hagiographique publiée par les éditeurs de *Science et Religion*, série qui promet d'être une véritable Légende dorée du xxe siècle.

J. Roy : *La Puissance magique* (Chacornac, éd.).

Nous avons souvent regretté que la science des pouvoirs magiques de l'homme ne soit pas restée une science réellement occulte. Nous estimons sa divulgation regrettable. Il eût été préférable pour ceux qui aiment écrire sur ces matières de prémunir contre les dangers qui résultent de la puissance magique, beaucoup plus qu'ils ne font en général. Les magistes ont-ils vraiment pris le souci de leurs responsabilités ? Enfin, la formule occultiste qui est à la base de leurs travaux « le surnaturel n'existe pas » devrait être un peu mieux expliquée, sous peine qu'on suppose leur ignorance dans les termes théologiques.

Vie de Sainte Radegonde, Reine de France, par Saint Fortunat, Traduction publiée avec une Introduction des Appendices et des Notes, par René Aigrain, du clergé de Poitiers, 1 vol. in-16 de la collection *Chefs-d'œuvre de la littérature hagiographique*, n° 564. Prix : 0 fr. 60. Bloud et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

Traduire et annoter les vieilles chroniques et les textes hagiographiques de premier ordre, rééditer, dans leur français naïf ou grandiloquent, ces anciennes Vies que les bibliophiles se disputent, raconter d'humbles existences qui n'ont pas encore trouvé d'historiens, tel est le but poursuivi par les éditeurs de cette nouvelle et précieuse série. *La Vie de Sainte Radegonde*, écrite par saint Fortunat, méritait à tous égards de figurer dans cette légende dorée du xxe siècle. Les textes, savamment présentés et groupés par M. René Aigrain, font revivre, mieux que ne sauraient faire les commentaires d'un biographe moderne, la figure de cette grande Sainte qui fut aussi une grande Reine.

SOCIOLOGIE

Albert Nast : *Mariage et Préjugés*. (Edition nouvelle, Georges Crés et Cie éd.)

Albert Nast vient de faire paraître une nouvelle édition, augmentée et développée, de son livre : *Mariage et Préjugés*. C'est là un bel et bon ouvrage, et il est à souhaiter qu'il soit beaucoup lu, car les préjugés qu'Albert Nast combat courageusement, avec de solides arguments, sont aussi répandus que faux.

« Or, précisément, écrit-il, l'observation des faits sociaux apprend que les mœurs sexuelles ne sont point en progrès. Et si l'on recherche les causes de cette régression, on remarque que l'une des plus importantes est un bloc compact de *préjugés* ridicules, qui pullulent dans la société et en infestent les cellules comme autant de microbes malfaisants. Ces préjugés, précieusement légués aux générations nouvelles, aux yeux de qui la plupart équivalent à des vérités indiscutables, composent en grande partie le patrimoine de quantité de personnes, qui devraient être pourtant les premières à les bannir de leur vie. Combien nombreux sont ceux qui se déclarent fougueusement défenseurs du mariage indissoluble ou, mieux encore, pratiquent avec assiduité la religion catholique, et qui, cependant, au lieu d'avoir à cœur de vivre selon des principes de pureté, ne se font guère faute, en fait, et surtout avant leur mariage, de les violer systématiquement. »

Mais d'abord, quel est le but du mariage ? Voilà une grande et grave question au double point moral et social dont trop de nos contemporains, hélas ! ignorent la réponse. Le but du mariage, disent certains, c'est le bonheur, le but du mariage, disent d'autres c'est l'amour, deux réponses erronées, qu'Albert Nast réfute et dont il montre tout le danger.

« La conséquence inéluctable de ces conceptions est donc qu'il doit être permis de faire converger tous ses efforts vers ce but, qu'il consiste dans le bonheur ou dans l'amour, et, à cet effet, de sacrifier tout ce qui pourrait être un obstacle.....

« La femme redoute les douleurs de l'enfantement, et l'homme recule devant les soucis de famille « La guerre aux gosses » est déclarée, car Madame veut maintenir sa taille svelte de jeune fille, ne pas interrompre ses five o'clock et ses parties de tennis, car Monsieur veut jouir de sa femme le plus longtemps possible et conserver son esprit libre de toute préoccupation paternelle. La jouissance sous toutes ses formes, l'accroissement incessant de son bien-être personnel et exclusif, qu'il soit matériel ou intellectuel, la recherche des sensations raffinées et stériles, la passion insatiable qui exalte l'individu jusqu'à l'épuisement, voilà ce que l'on recherche dans le mariage, alors que « ce respect de la seule passion, cette soif de plaisir, ce droit au bonheur ne sont le plus souvent que la peur de vivre. »

« Le but du mariage, répond Albert Nast citant G. Bonnamour et le docteur Sicard de Plauzoles, n'est point de constituer des associations de capitaux, ni de légaliser des idylles. Le mariage a pour but *essentiel et unique*, la création d'un foyer, d'une famille, et la perpétuité de la race », c'est-à-dire la mise au

monde d'être nouveaux, « l'incarnation de l'amour dans l'enfant ». Ne rechercher dans l'amour qu'une volupté égoïste et stérile, « c'est le dépouiller de toute beauté morale, de toute valeur biologique ; c'est une mutilation. » Faute de connaître cette définition, aujourd'hui le foyer et la famille se désagrègent et l'on comprend peu la grandeur écrasante de cette tâche : la procréation d'un enfant et son éducation.

« D'autre part, écrit plus loin Albert Nast, affirmer que le mariage a pour but unique la perpétuation de l'humanité, ce n'est point en exclure l'amour, loin de là ». Ici nous ne partageons pas cette opinion d'Albert Nast, *que le mariage a pour but unique la perpétuation de l'humanité.* Car affirmer cela est à notre avis trop restreindre le but du mariage. Unir deux êtres, deux âmes pour qu'ils ne fassent plus qu'un, réaliser la parole biblique « et ils seront deux dans une seule chair » tel est aussi un des principaux buts du mariage.

Mais voici la question de l'indissolubilité du mariage, indissolubilité très attaquée à notre époque et dont Albert Nast dépeint la beauté au point de vue moral et l'utilité au point de vue social. Dans ce chapitre, intitulé. *Le mariage moral*, nous avons particulièrement remarqué un passage sur cette parole « l'amour est aveugle » où l'auteur montre avec une grande justesse ce qu'est l'amour véritable.

« C'est pourtant là une grave erreur de psychologie que de prétendre que l'amour est aveugle. L'amour est faible ou intense, doux ou violent, calme ou fougueux ; mais affirmer qu'il est aveugle ou clairvoyant, c'est comme si l'on soutenait que les oreilles sont aveugles ou que les yeux sont sourds. L'amour est un sentiment, qui comme l'amour-propre, comme l'envie fait partie du feu des sentiments ; ou de celui des passions s'il obsède la conscience jusqu'à en rétrécir le champ. Mais pas plus que l'envie, que l'amour-propre ou que l'orgueil, l'amour n'est capable de voir, de prévoir, de réfléchir : il naît, se développe, s'intensifie, aspire à la volupté de la réalisation, et l'on ne peut lui demander rien de plus. Seulement sa puissance, à un moment donné, peut devenir si grande qu'elle annihile la conscience ou que la volonté soit incapable de s'exercer efficacement. Alors, parce qu'il n'a point de contre-poids, l'amour rend aveugle. Et certes ce n'est pas là une simple question de mots. Cette analyse est importante à faire, et c'est en ne la faisant pas, que tant d'individus sont précisément eux-mêmes aveuglés par ce vieux préjugé que l'amour véritable rejette toute discipline. La vérité est que l'on fait trop souvent de l'amour pathologique, ou de l'amour corrompu, le type de l'amour normal et sain. La vérité est que l'amour vrai, normal, sain n'est pas celui qui aveugle, mais celui qui, avec le cœur, la raison et la volonté, fait un harmonieux équilibre dans la conscience humaine. « L'homme sain et fort ne cède aux suggestions de l'amour qu'autant qu'elles sont approuvées par son jugement ; sinon il leur oppose le frein de sa volonté. » (1) Et pourquoi, en fait, ce contrôle de la volonté altèrerait-il la saveur de l'amour ? Il y a plus de bonheur pour l'être, dont la conscience

---

(1) Dr Sicard de Plauzoles.

et l'esprit approuvent le cœur et les sens, à s'abandonner aux joies de l'amour, que pour celui dont l'exaltation fiévreuse empêche d'en contempler avec sérénité la splendide beauté ».

Le but du mariage défini comme nous l'avons vu et la monogamie étant reconnue comme la seule vérité morale, « il est aisé de montrer tout ce qu'il y a d'immoral dans la fameuse formule : il faut que jeunesse se passe ». C'est avec vigueur qu'Albert Nast s'élève contre ce préjugé mondain et bourgeois qui autorise le jeune homme à faire la fête tandis que la jeune fille est déconsidérée par la moindre faute. Pour appuyer cette inégalité des deux sexes l'on dit communément que « le jeune homme est obligé de s'amuser de par sa nature même. La continence lui serait chose non seulement impossible, mais bien plus, nuisible à son *équilibre physiologique*. A l'aide de citations prises dans des ouvrages médicaux, Albert Nast prouve d'abord la fausseté de cette assertion, puis il montre combien ces préjugés sont dangereux au point de vue de la procréation. Mais bien des fautes de jeunesse sont dues non-seulement à ces préjugés, mais aussi à l'éducation sexuelle dont bien des parents ne veulent pas se charger et qu'ils préfèrent laisser faire par des camarades plus ou moins vicieux. L'ignorance dans laquelle on laisse volontairement la jeune fille est de même une faute, car de cette façon on lui fait accomplir un acte dont elle ne sait pas la conséquence et on lui fait jurer d'accomplir des devoirs qu'elle ne connaît pas. « Et ainsi, écrit Albert Nast, les conséquences de la conception fausse que l'on se fait de la pureté aboutissent bien souvent à dissoudre la famille ou bien à jeter dans les bras d'un homme sans scrupules une femme ignorante ».

« Une réforme d'éducation ne peut être le remède souverain à un état de mœurs. Il ne sera permis en effet d'espérer un peu plus de moralité dans les relations intersexuelles que le jour où l'habitude sera prise de se marier plus jeune ». Mais pour favoriser les mariages jeunes, il est encore un préjugé à abattre qui n'est autre que cette séparation du jeune homme et de la jeune fille, qui les empêche de connaître mutuellement leurs pensées, leurs caractères et de se lier d'une saine et bonne amitié d'où souvent jaillirait l'amour. « Ce serait cet attachement mutuel et profond qui lie indissolublement deux âmes tout imbues l'une de l'autre, deux êtres prêts à se fusionner ; ce serait ce sentiment sublime qui doit naître dans le cœur de la jeunesse aussi suave qu'un lys, éclosant à l'aurore : l'amour ! »

Tel est en résumé le livre d'Albert Nast, puisse-t-il être lu par de nombreux jeunes gens et jeunes filles, car ils sortiront de cette lecture avec une conscience plus éclairée de leur devoir et une volonté plus ferme pour le suivre.

Pierre de CRISENOY.

BEAUX-ARTS

Les Grands Salons. — Les grands salons, tel est le nom que l'on emploie communément pour désigner le *Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts* et le *Salon des Artistes français*. De

grand, ils ont le nom qu'on leur donne et le nombre de toiles exposées ; mais au point de vue de l'art, ils sont tous deux bien petits, bien mesquins, bien vides. Si l'on voulait critiquer toutes les toiles mauvaises, l'on pourrait écrire un in-folio sur les salons, mais si l'on veut parler uniquement des toiles qui en valent la peine, on a tôt fait ; aussi, comme nous avons adopté ce deuxième système, notre critique ne sera pas longue.

Enfin ! la *Société Nationale des Beaux-Arts* a nommé cette année, parmi la promotion des sociétaires, un peintre de valeur, — cela est chose fort rare, — qui n'est autre qu'Armand Point. Une *Vénus Triomphante*, magnifique œuvre d'art peinte avec un métier prodigieux, et un portrait de jeune fille, telles sont les toiles qui ont mérité à Armand Point d'être nommé sociétaire, ce qu'il aurait dû être depuis longtemps. Son portrait de Mlle L. D. est une fort belle œuvre, remplie de grâce et de rêverie mélancolique, où l'âme de la jeune fille avec toute sa poésie, tant chantée par les poëtes, est puissamment exprimée.

Parmi les œuvres de M. Cottet, bien préférables à celles de l'année dernière, nous avons remarqué le *Pont de Cordoue* et la *Cathédrale de Burgos* deux beaux soleils couchants très intenses de couleur.

Dans le jardin de M. Léon Delachaux est une jolie impression habilement peinte et d'une harmonieuse tonalité.

Claudius Dalbanne continue son intéressante suite de dessins : *La Divine Tragédie*. *Amor* est une curieuse conception digne des danses macabres du Moyen-Age. *L'éternel supplicié*, qui représente un homme, l'homme de génie, étendu sur une croix, le cœur rongé par un vautour, est une œuvre très dramatique, exprimant à peu près la même pensée, mais à notre avis d'une façon moins intense, que *la Destinée sociale du Poëte* du même auteur, exposée l'année dernière *aux Indépendants*.

Hubert de La Rochefoucauld expose un grand dessin colorié, le *comte Mosca de la Chartreuse de Parme*, qui ne manque certes pas de caractère.

Le retour du fils prodigue d'Eugène Burnand est un tableau qui dénote un homme de talent et très consciencieux ; mais, de même que nous le disions pour sa toile de l'année dernière, ses personnages ne sont pas assez dégagés du modèle.

Le charme d'un jour disparu de Worsley est un joli paysage de montagne qui exprime bien la beauté calme du commencement du crépuscule.

Paul Fachet est un artiste qui aime fortement la nature et l'on voit que c'est avec amour qu'il a peint ses trois petites aquarelles : *Impressions d'hiver*, d'une poésie très hivernale et d'une tonalité très fine.

Dans l'exposition des œuvres de Jacques Blanche, dont le talent indéniable est malheureusement trop souvent vulgaire, il y a cependant un beau portrait, celui du peintre Walter Sickert et une étude pour un portrait de Madame C. H. V. Langlois assez expressive.

Au Salon des Artistes Français la plus belle toile que nous ayons vue est le *portrait de Richepin* par Baschet, œuvre d'une tenue très noble, harmonieuse de couleur et d'une grande intensité d'expression.

De *la sortie du salut au béguinage de Bruges* de Léon Cassel, qui illustrerait bien certaines pages de *Bruges-la-Morte* de Rodenbach, se dégage une impression de pieux recueillement vespéral.

M. Coraboeuf expose un joli portrait de femme et Madame Fanet un bon portrait d'homme. *Le Printemps* de M. Norvel est empreint d'une grâce qui rappelle les Préraphaélites. A la sculpture, nous avons vu le tombeau de Barbey d'Aurevilly de Mlle Delaroche, et notre âme de d'Aurevillyste a souffert de voir ainsi rapetisser en nains sans expression et sans beauté les magnifiques géants de l'œuvre d'Aurevillyenne. Le Chevalier des Touches, Niel de Néhou, Sombreval, l'Abbé de la Croix-Jugan et deux autres héros, dont je ne me souviens plus tellement ils sont méconnaissables, sont là rangés trois de chaque côté du tombeau dont la dalle sur laquelle le Connétable est étendu leur arrive à la ceinture ; déplorable composition qui empêche de voir d'Aurevilly, le sujet principal. L'on pourrait couper les têtes de ces six personnages, les intervertir, l'on ne s'apercevrait pas qu'il y a quelque chose de changé, elles sont toutes pareilles, c'est l'égalité devant la laideur. D'après la description qu'on en avait donnée, nous nous étions fait une belle idée de ce monument, quelle désillusion ! Léon Bloy a embouché sa trompette pour célébrer ce tombeau ; qu'il fasse attention, à chanter de telles choses sa trompette deviendrait vite un cornet à piston. Ce qu'il y a de mieux dans ce groupe, c'est la tête de Barbey d'Aurevilly qui a été copiée sur le masque moulé après sa mort, aussi pour qu'on puisse le voir plus facilement, ce que Mlle Delaroche aurait de mieux à faire serait de supprimer les six personnages et ne laisser que Barbey d'Aurevilly étendu sur le tombeau.

PIERRE DE CRISENOY.

LES REVUES

Philosophie

Tous ceux qui ont aimé la Rose-Croix de Péladan pour les phrases magnifiques qui auraient dû assurer son triomphe, si elles avaient été suivies, tous ceux-là liront avec un certain attendrissement les *Feuillets de la Rosace*. Le rédacteur anonyme de ces Feuillets paraît sublime d'enthousiasme. Il adopte dans tous les domaines, sur tous les plans, les idées de Péladan. Il semble voiler volontairement les taches de son soleil. Cela est bien...

L'anonyme grand-maître de la Rosace paraît d'ailleurs soutenu, car il publie une liste de personnes qui s'intéressent à son œuvre.

—

Mercure de France 16 mai ; Léon Tolstoï : *Lettre à un paysan sur la science*. Un échantillon :

Que les hommes cessent de croire à la science imposée par la violence et les récompenses ; qu'ils n'étudient pas ; qu'ils s'en tiennent à cette seule science libre qui enseigne seulement ce que chacun doit faire pour

vivre selon le désir de Dieu, qui est dans son cœur, et d'elle-même se détruira cette division des hommes en classe supérieure, dominante, et classe inférieure, assujettie ; et en même temps disparaîtront la plupart des maux dont souffrent maintenant les hommes.

Dans le numéro du 1er juin, M. Jules de Gaultier parle de la morale et de l'enseignement de la morale :

Non la morale ne se déduit pas. Mais, comme l'a bien vu M. Lévy-Bruhl, il existe à tout moment un état de fait qui peut faire l'objet d'un constat, être enregistré en une science des mœurs. Comme l'a bien vu M. Durkheim, il existe à tout moment, dans toute civilisation, un état de mœurs prépondérant, d'origine irrationnelle, donné dans la coutume, dans le fait, et qui s'impose par la seule et suffisante autorité de la contrainte, de l'hypnotisme social.

Ah ! ceux qui ont détruit la morale religieuse, qui était logique, et qui sentent tout de même, pour des considérations au fond uniquement sociales « qu'il faut une morale » sont bien embarrassés.

—

Sédir écrit dans *le Voile d'Isis* une lettre à M. le pasteur Paul Doumergue sur ce sujet : Catholicisme et protestantisme. Il en arrive à cette conclusion : « la religion, par en haut, est donc une, ce n'est que par en bas qu'elle se divise. »

—

Dans la *Phalange* il faut signaler la nouvelle traduction des psaumes par Sadia Lévy. Ce texte, paraît-il, est traduit directement de l'hébreu. Cette traduction nous prouve que celle que nous avions n'était pas si mauvaise que cela. Ce passage le montrera :

Bienheureux l'homme qui ne se conduit point selon le conseil des im- [pies
Qui ne s'arrête pas dans le chemin des pécheurs
Et qui ne s'asseoit point dans les séances des railleurs. —
Mais qui trouve sa complaisance dans la loi de Yéhovah
Et sur elle médite jour et nuit —
Il sera comme un arbre planté près des eaux courantes
Qui donne son fruit dans sa saison
Et dont la feuille ne se flétrit point.

—

André Gide, dans la *Nouvelle Revue Française*, écrit en marge du Fénelon de Jules Lemaître. Ce qui l'a intéressé dans cette étude consciencieuse, c'est une phrase de Jules Lemaître sur le protestantisme. Jules Lemaître reproche au protestantisme d'avoir disloqué et désunifié la France. C'est, à propos de Fénelon, une défense du protestantisme par André Gide. André Gide est sur un terrain plus solide lorsque, parlant de la politique de Jules Lemaître, il lui dit :

M. Lemaître sait du reste qu'il ne suffit pas d'être bon Français pour être bon catholique, bon catholique pour être bon Français. Il faut en prendre son parti : il y a une orthodoxie catholique ; il n'y a pas d'orthodoxie française.

Et pourquoi diable M. Gide choisit-il dans tout un volume de critique précisément ce qui a trait au protestantisme ?

Les Vers

Prenez garde, Théo Varlet, prenez garde ! Vous êtes un des plus vrais poètes de ce temps d'enfileurs d'alexandrins. N'écr vez plus de vers comme ceux que vous donnez à *Isis* :

Sur ce banc que pour nous disposa le Touring
Chemineaux souverains, nous mangeons nos sardines.

—

Poèmes à lire, dans la cinquantaine de revues reçues : dans l'*Art libre*, *le bouvier*, par Francis Vielé-Griffin ; dans l'*Ile sonnante*, *Souvenances*, par Edouard Gazanion ; dans *Propos*, *A un paysan*, par Léon Bocquet ; dans *le Feu*, *Esquisses d'âmes*, par Roger Frène.

Articles divers

Les Marges, un fragment du véritable *Noa-Noa* de Gauguin (il est beaucoup plus « nature » que celui que nous connaissons, on y voit Gauguin très fier d'avoir renoncé aux vices de notre monde pourri, un jour qu'il avait eu l'énorme mérite de ne pas fairesentir à un jeune Maori qu'il avait (le Maori) un charme féminin).

—

Le Centaure , des lettres inédites d'Emile Zola à Paul Alexis ; on y voit bien le but et l'idéal de Zola : BEAUCOUP D'ARGENT !

—

Les Guêpes : numéro entièrement consacré à Moréas. Cela nous dégoûte un peu de voir Moréas, un « métèque » pour les gens des « Guêpes », mis sous globe entre deux gros 445.

—

Revue du Temps présent : Quelques poèmes oubliés de Moréas, de sa collaboration au Chat-Noir.

— *La Nouvelle Revue Française* : un conte excellent de Raymond Schwab : *le poème impossible*.

— *Mercure de France* (1er juin) : M. Masson-Forestier y établit des rapports entre la farce des Cinges verds, que Racine a dû connaître, et *les Plaideurs*; Louis Pergaud : *la captivité de Margot*, un conte sur une pie, inférieur à ceux du même auteur, sur une belette et un écureuil, mais encore très bon.

— *L'Art libre* : Henry Béraud : conte ; J.-L. Vaudoyer : *Secours contre l'hiver*.

— *L'Ile Sonnante* (juin). — Michel Puy : *Naturisme ou symbolisme* « il ne s'agit pas de recommencer le symbolisme, mais de le continuer » ; Louis Haugmard : *Frédéric Chopin*.

— *Les Marches de l'Est* : encore des articles sur Charles Demange. Sérieusement, il est déplorable que ce malheureux jeune homme se soit tué ; plaignons-le. Mais on aurait pu épargner à sa mémoire, eu égard à son titre de neveu de Barrès, la publication de ses vers, mauvais, de son portrait, hélas ! et de tant d'articles.

— *Les Documents du Progrès* : une enquête sur la dépopulation.

— *Le Divan* : André Monéry : *la femme* dans la littérature :

« la femme de nos Lettres est physiquement et moralement une malade. »

— *Le Feu* : *un Fantaisiste* (Willy) par Louis Thomas (des anecdotes drôles) ; *Tournesol* (une parodie en vers de *Chantecler*), ne perdez donc pas votre temps à cela, M. Jean Pellerin.

— *Les Pages Modernes* : Bernard Shaw, par Paul Gourmand.

— *Le Thyrse* : une défense du « flamingantisme » par C. Mathy.

— *La Renaissance contemporaine* : d'amusants *propos* de Marc Twain, traduits par G.-G. Fleurot.

— *L'Amitié de France* : des articles sur Moréas (l'un, bien fait, par Henri Ménabréa) et Maine de Biran.

—

Autres revues reçues : *La Veillée d'Auvergne*, *la Flamme*, *le Penseur*, *l'Action Française*, *Arlequin*, etc.

FERNAND DIVOIRE.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

Georges Ramaekers

UN MYSTIQUE FLAMAND

Edifier une œuvre formidable, grâce aux imaginations fantastiques des terreurs passées, creuser dans les roches, à même le cœur de la pierre, la voie immense menant aux Divinités triomphantes, frapper à coups drus et énormes sur la solide et cassante croûte terrestre, évoquer le passé des bronzes et des cuivres, et par dessus tout cela, élever, construire, à la trinitaire splendeur le trône le plus opalescent et beau de la Création Intellectuelle, tel fût et tel sera éternellement le rêve omniscient de Georges Ramaekers, le flamand Mystique, le Van Eyck primitif et ébloui. Dans ce rêve qu'il a voulu unique, dans ce rêve des Eternités prostrées et des Ames Errantes, dans ce rêve surtout de la Matière aux matières, Georges Ramaekers, burin frémissant d'amour est resté fixé à la voûte stellaire des Immortelles créations divines. Dans ce rêve qu'il a voulu orthodoxe, dans ce rêve rugissant d'une Intensité mystique et croyante, dans ce rêve puissant d'un Cerveau empourpré, Georges Ramaekers, calice d'humilité a bu, la lie des Infinités rudes et amères. Rêve d'un Moine libre et triomphant, d'un ascète Victorieux des chaînes médiévales, rêve d'un idéaliste profond et vibrant dans toute son intacte Originalité.

La lueur des Inspirations Evangéliques a versé sur son front violent toutes ses effluves sublimes ; c'était la même lueur sans doute des Apôtres au Cénacle, la lueur de

l'Esprit farouche et fort, et c'était les anges de Gloire et d'amour qui veillèrent à son berceau natal.

La beauté de son œuvre est égale à celle des ouvriers du Labeur obscur ; elle s'est forgée dans le palais de l'Idéal, à l'ombre des Clochers d'amour, sous les voûtes Diamantaires. Elle s'est lentement imposée par la ténacité admirable de ses doctrines et par l'Immuable Fierté de sa langue. Elle s'est montrée à tous dans sa Rugueur farouche, dans sa divine essence, et, à tous artisans du Beau Divin, ou pétrisseurs de la Morte Matière, elle a plu, parce que humaine et formidable, elle est l'Hymne Inconnu encore à la Nature Mystérieuse. Œuvre forgée dans les forges du silence et des prières, forges croûlantes au bruit des rythmes et des rimes martelant l'Enclume littéraire, œuvre pareille au Grand Œuvre, Pierre philosophale ou pierre d'achoppement des Matérialistes, œuvre de Rédemption et de Gloire, grandiose Trinité Poétique et belle.

Ainsi se déroulent dans leurs peplums de pourpre et d'émeraude, les enchâssements superbes de ses Poèmes d'or ; ainsi la Divinité se trouve à l'Apogée et au-dessus des corps inanimés ou vivants.

Ainsi Georges Ramaekers, poète de grandeur et flamand mystique porte aux nues de l'Intellectualité, les concepts autoritaires de son Rêve. Les poèmes de Ramaekers, poèmes terriens ou ternaires aux éternités médiévales, les poèmes de Ramaekers s'ébruitent et palpitent au long de ces pages inoubliables du « Chant des Trois Règnes » et des « Saisons Mystiques ».

Bronzes et marbres, hypocaustes et temples, cuivres, missels, ostensoirs, gemmes, opales, rubis, limon, apocalypse, tout chante la Royauté du Père, du Fils et de l'Esprit. Tout concoure à ce but d'admiration, aux trois cultes terrestres ; culte d'amour, culte végétal et culte minéral.

Les cortèges vont, dans leur rubescente splendeur, précédée éternellement des fifres sacrés et des Buccins d'Espérance.

Les flores se succèdent aux faunes ; les carnages aux mêlées et les calmes aux murmures. La clarté solaire illumine les horizons de pierre ; les dieux tombent et dans le fracas de leurs brisures soudaines, révèlent encore l'Origine des Divins Accords. Les voix humaines grondent, les orages roulent aux Cieux des infidèles, les idoles oscillent sur leurs fondements fluets ; les prêtres mauvais quittent les parvis menteurs, et l'aube, prédite par Ramaekers, se lève. On la voit apparaître, formidable et sacrée ; elle chasse bien loin, les Chevaux fatidiques de l'Apocalypse ; l'aube d'amour domine la Création matérielle. Et c'est le

« Chant des Trois Règnes » et l'Hymnaire de Gloire, le rêve de Ramaekers enfin réalisé ; la Divinité triomphante baignant aux azurs lointains son front éternel et divin.

Henry MAASSEN.

DISCUSSION

A la suite de la lettre de M. Sylvain Lévi, que nous avons publiée dans notre dernier numéro Mme Alexandra David nous adresse une seconde note sur le Bouddhisme (1) *dont le grand intérêt ne saurait échapper à nos lecteurs.*

Sur le Bouddhisme

Je ne puis qu'être extrêmement flattée de ce que, dans le débat auquel mon article du « Mercure de France » a donné lieu, M. Fernand Divoire ait songé à demander l'intervention d'un maître tel que M. Sylvain Lévi ; toutefois, pour bien saisir la portée de la réponse faite par l'éminent professeur, il aurait fallu connaître la nature de la question qui lui avait été posée, « posée en termes équivoques » dit-il dans sa lettre. Mais quelle qu'ait pu être cette question il me paraît que la discussion a dévié et s'est égarée en des considérations auxquelles, personnellement, je trouve un extrême intérêt, mais que ne comporte point le fait très simple d'où est parti cet échange d'idées.

Mon article du « Mercure » est une étude succinte de quelques auteurs et de leurs ouvrages. Ce ne sont point mes opinions que j'y exprime, mais celles des écrivains que je cite. Après la publication de cet article l'on met en doute que des Bouddhistes puissent professer des théories rationnalistes telles que celles exposées dans les livres dont j'ai parlé ; on demande « pourquoi ils ont gardé le nom du Bouddha », en d'autres termes, s'ils ont logiquement, le droit de s'intituler bouddhistes. — Je réponds : Oui, ils ont ce droit parce que leurs théories se basent sur des discours que les textes anciens « attribuent » au Bouddha et je cite quelques-uns de ces textes. Je n'ai rien dit de plus et il n'y a pas lieu, jusqu'à présent, de parler « d'une interprétation du Bouddhisme qui est la mienne ».

Quant aux détails de ma réponse, l'on peut voir que je suis complètement d'accord avec M. Sylvain Lévi. Lorsque, citant divers passages justifiant les opinions émises par MM. Dharmapala, Narasu et autres, j'écris : « Le Bouddha dit » en tel ou tel Sutta, j'ai soin de commencer par indiquer qu'il s'agit de « discours *attribués* au Bouddha ». Il n'est personne, même parmi les plus petits élèves en orientalisme, qui croie que toutes les pa-

(1) La première note a paru dans le numéro 41 (février).

roles ou les actes attribués, par les Ecritures au Bouddha ont, réellement été prononcées ou accomplies par lui. Tout Bouddhiste, tant soit peu lettré, partage cette façon de voir. L'on ne songe même pas qu'il soit utile de rappeler cette particularité lorsque l'on cite les paroles traditionnelles du Bouddha. Qu'importe le terme exact qui fut prononcé par le Maître !... Celui-ci a enseigné l'horreur de tous les fétichismes et ceux qui sont, spirituellement, le plus proche de lui, n'apportent aucune crédulité fanatique dans leur lecture des Livres canoniques.

En ce qui concerne le Bouddhisme populaire en Orient, j'ai écrit : « S'il ne faut pas chercher la doctrine de Jésus chez les Gnostiques, il ne faut pas davantage l'identifier avec les superstitions et le paganisme des foules. Il en est de même de celle du Bouddha ». — M. Sylvain Lévi dit dans sa lettre : « Quant à demander aux Singhalais ou aux Japonais, ou aux Siamois, ou aux Thibétains d'aujourd'hui une interprétation dite traditionnelle, autant demander aux recteurs de Bretagne le commentaire authentique des paroles du Christ ».

En toute autre matière, je relèverais avec satisfaction une communauté de vue entre le très érudit professeur et moi-même : il y aurait là évidemment, une rencontre flatteuse pour moi, mais, ici, comme en la question de l'authenticité des paroles du Bouddha, le sujet est trop connu pour que je puisse tirer vanité de la justesse de mes indications.

Il y a lieu d'être reconnaissant à M. F. Divoire de vouloir élargir une discussion très restreinte au début. Bien que j'aie cru utile de rappeler l'origine du débat et me sois détendue d'avoir donné « une interprétation » du Bouddhisme, je ne songe pas à fuir devant les demandes d'explications touchant ce que j'appellerai, pour me servir d'un mot qui nous est déjà familier, le Bouddhisme moderniste et je compte publier, dans quelques mois, un volume sur ce sujet. Les promoteurs du Modernisme considèrent le Bouddhisme d'une façon qui évidemment doit nous surprendre, nous qui étions habitués à l'étudier comme une philosophie fossile, mais cette différence ne peut qu'être attachante pour le penseur, doublement attachante au point de vue de l'évolution des idées contemporaines et à celui de l'étude des conceptions philosophiques antiques, car les Modernistes affirment et savent, au besoin, prouver, que les théories traduites par eux en langage moderne et en applications adéquates à notre période de civilisation, sont rigoureusement conformes aux principes de la doctrine originelle.

ALEXANDRA DAVID.

INFORMATIONS

VIENNENT DE PARAITRE :

LE DESTIN MYSTIQUE

(Senaire Mystagogique)

par PAUL VULLIAUD

Tirage à 200 exemplaires

PRIX : 5 FRANCS

LA PENSÉE ÉSOTÉRIQUE DE LÉONARD DE VINCI

par PAUL VULLIAUD

chez BERNARD-GRASSET, Editeur

PRIX : 2 FRANCS

SOUS PRESSE :

LE CRÉPUSCULE DU MONDE

par JEAN THOGORMA

Le Gérant, P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher)

Cinquième Année — *Soixante-Quinze Centimes* — *25 Février 1910.*

Les Entretiens Idéalistes

Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie

TOME VII — **CAHIER XLI**

SOMMAIRE

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction
et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire,
86, Rue Bonaparte.

PARIS

Cinquième Année | *Soixante-Quinze Centimes* | *25 Mars 1910.*

Les Entretiens Idéalistes

Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie

TOME VII | **CAHIER XLII**

SOMMAIRE

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction
et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire,
86, Rue Bonaparte

PARIS

Cinquième Année *Soixante-Quinze Centimes* *25 Avril 1910.*

Les Entretiens Idéalistes

Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie

TOME VII **CAHIER XLIII**

SOMMAIRE

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
*13, rue Méchain (XIV*e*)*

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire,
86, Rue Bonaparte

PARIS

Cinquième Année *Soixante-Quinze Centimes* 25 *Mai* 1910.

Les Entretiens Idéalistes

Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie

TOME VII

CAHIER XLIV

SOMMAIRE

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire,
86, Rue Bonaparte,

PARIS

Cinquième Année — *Soixante-Quinze Centimes* — *25 Juin 1910.*

Les Entretiens Idéalistes

Revue mensuelle d'Art et de Philosophie

TOME VII — **N° XLV**

SOMMAIRE

CHRONIQUES :

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire,
86, Rue Bonaparte

PARIS

Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN CAHIERS DE 56 PAGES

DIRECTEUR : *Paul VULLIAUD*

FONDATEURS :

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS, JACQUES BRASILIER, HÉLIE BRASILIER, HENRI DE CRISENOY, CARL DE CRISENOY, PIERRE DE CRISENOY, CLAUDIUS DALBANNE, FERNAND DIVOIRE, JULES GARAT, ALBERT GÉNIN, EDOUARD GUERBER, EUGÈNE JOORS, JOSEPH SERRE.

ABONNEMENT ANNUEL :

France........... **Huit** francs | Etranger.......... **Dix** francs

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront ;
Le Directeur reçoit chaque samedi, de cinq heures à sept heures rue Méchain 13.